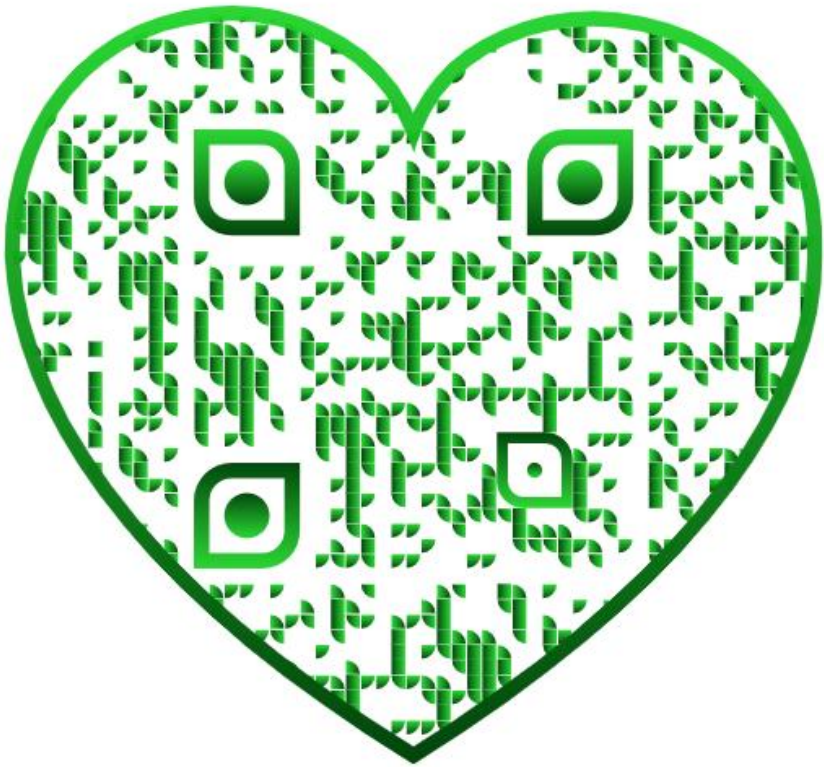
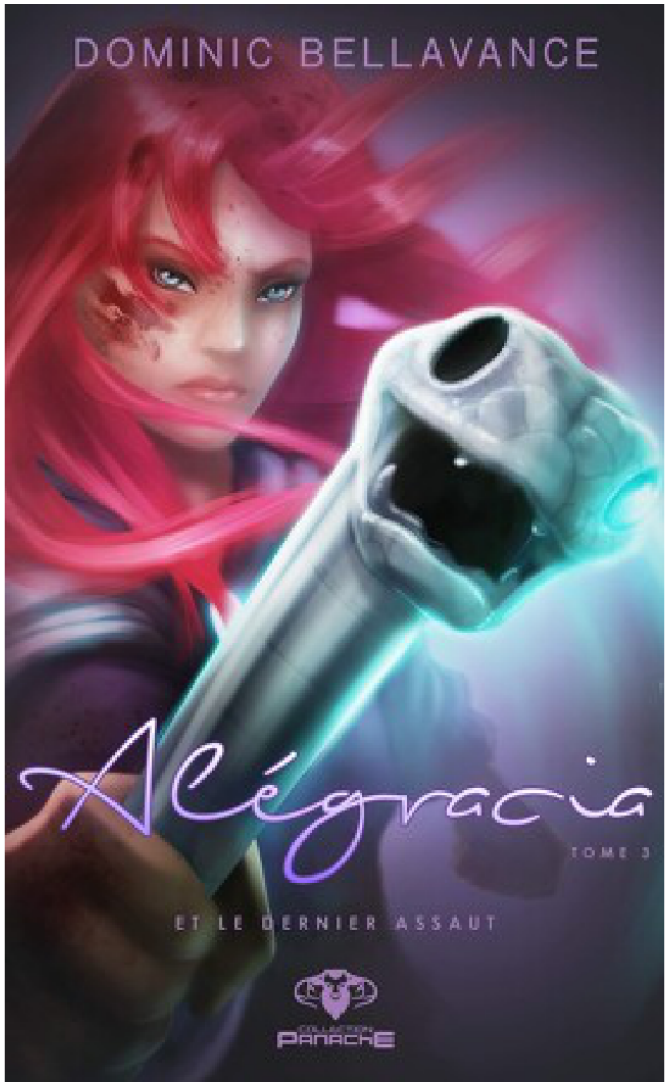
DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 3
ET LE DERNIER ASSAUT
COLLECTION
PANACHE




DOMINIC BELLAVANCE
Alégracia
TOME 3
ET LE DERNIER ASSAUT
COLLECTION
PANACHE

Alégracia et le dernier assaut

III de *Alégracia*

Dominic Bellavance

Éd. Les Six Brumes (2009)

Étiquettes:GIGA Fantasy

Le Soleil a disparu. L'équilibre du Continent-Coloré est bouleversé par la Fin de la Nuit. Dans tous les pays, les dirigeants se préparent à la destruction du monde. Alerté par Éwinga, Riuth se précipite vers l'Île des Rebelles avec une dangereuse offrande. Sur place, une pluie d'accusations l'accueille. La situation s'envenime, des bagarres éclatent. Lentement, le Palais de Bois s'enfonce dans le chaos. Perché dans sa tour, l'Arcaporal Conerco observe cette déchéance sans réagir. Pourquoi cet homme se trouve-t-il loin de sa Roc-du-Cap natale? Les rebelles doivent-ils lui faire confiance? Le temps passe et le malheur continue de s'abattre sur la modeste armée. Les renforts tardent à venir. Éwinga remet ses actions en doute. Le Dernier Assaut risque d'être annulé pour de bon. Au bord du désespoir, Riuth se tourne vers l'horizon et observe les eaux tourmentées. À son grand étonnement, il y distingue les formes d'une barque et y reconnaît, à son bord, une jeune fille aux cheveux roses… avec elle repose la clé du mystère, le dénouement ultime d'une longue aventure.

Alégracia et le Dernier Assaut

Alégracia #3

Dominic Bellavance

Le Continent-Coloré

HOLBUS
PICS DE GRANCES
LA PLAINE DÉRANGÉE
LAC DIAMANT
LYRMENTT
LES TROIS MONTS
+ DRCAMLIR + 1107

Prologue

Yeux d'ange

En marchant entre les tables de l'auberge d'Hallion Grand-Bec, Majora mit ses gants blancs et remonta ses manches jusqu'aux coudes. Elle adorait la texture unique de la soie drakanienne. Un tissu coûteux, certes, mais si agréable au toucher ! Elle ne pouvait s'empêcher de frotter ses doigts, de les sentir glisser sur une douceur qui lui rappelait le bonheur des caresses maternelles. Malheureusement pour elle, ses mains n'avaient jamais donné de si tendres attentions à quiconque… Il n'existait, en ce triste monde, personne pour les recevoir.

À tâtons, Majora rechercha une place devant la scène. Elle s'assit sur une chaise et s'appuya contre le dossier rembourré.

La grande salle de l'établissement s'étendait en longueur, et certains spectateurs, réunis autour du comptoir, devaient à peine voir les représentations. Majora n'arrivait pas à comprendre leur désintérêt. Tout le plaisir qu'ils manquaient… Elle prenait toujours soin de se placer juste devant les artistes afin de pouvoir s'imprégner de leur énergie. Depuis déjà des années, elle espérait revivre ainsi le plus beau moment de sa vie.

En secret, Majora nourrissait un espoir. Chaque vendredi, elle attendait l'arrivée d'une jeune fille qui répondait au nom d'Alégracia. *Yeux d'ange*. Elle dansait avec la troupe d'Okliarre.

Le propriétaire de l'auberge passa à côté de la table. Majora l'interpella en levant timidement la main.

— Monsieur Grand-Bec ! Vous seriez aimable de m'apporter un verre de picarot. Juste un peu. Un fond, même. Je n'ai pas soif.

Elle esquissa un sourire éphémère. Hallion se gratta la barbe. Il ouvrit la bouche pour parler, avec la voix forte qui lui était si habituelle, mais au lieu de cela, il s'assit devant elle.

— Vous allez bien ?

— Oui, ne vous en faites pas. Je sais… Je n'ai rien acheté depuis des mois et je m'en excuse.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— C'est vrai. Oh ! je m'ennuie.

Les mains de Majora tremblotaient. Elle se sentait mal à l'aise. Elle ne désirait pas briser l'ambiance de fête qui régnait dans l'établissement avec ses humeurs mélancoliques. Autour, les habitants de Siuron festoyaient comme tous les vendredis. Les chopes étaient cognées, les rires fusaient comme des bonheurs contagieux. Les tracas avaient été oubliés dehors avec les chevaux.

— Monsieur Grand-Bec, pourriez-vous regarder dans votre registre une dernière fois ? S'il vous plaît ?

Hallion posa une main réconfortante sur celle de la vieille dame.

— Madame, je vous jure que je vérifie chaque semaine. Je n'ai pas eu de nouvelles d'Okliarre depuis au moins trois ans. Je… je ne crois pas qu'il va revenir de sitôt.

La nonagénaire baissa la tête. Une douleur de détresse naquit dans son estomac. Elle versa une larme.

— Merci…

Hallion se releva pour s'occuper des autres clients. Pendant qu'il écrivait des commandes d'Ash dans un carnet beige, il lançait des coups d'œil furtifs vers Majora, qui demeurait immobile à sa table.

Des langues de feu s'étirèrent derrière le comptoir. Les trois cuisiniers aiguisaient leurs couteaux et tranchaient de généreuses portions de viande, qu'ils déposaient sur une grille d'où jaillissaient les flammes. Une fumée odorante roula sous le plafond, ce qui attisa la faim de Majora. À l'extrême opposé de la salle, les habitants de Siuron affluaient à l'intérieur pour se régaler.

— Votre picarot.

Majora remercia le tenancier et porta le verre à ses lèvres.

Plus tard, après la distribution des entrées, les deux musiciens revinrent sur la scène avec leur guitare. Ils jouèrent certaines de leurs compositions entrecoupées d'airs populaires de la Vallée-Rouge et du Plateau-Doré.

Alors que les habitants de Siuron dégustaient la succulente cuisine du chef Hallion Grand-Bec, Majora ressentit la présence agaçante d'un vieillard qui venait d'entrer par la porte principale de l'auberge. Elle se retourna et se concentra pour mieux percevoir, à travers les nombreuses auras présentes dans la salle, l'apparence physique de l'homme. Elle parvint à voir une longue toge blanche, recouverte de traces de boue qui s'élevaient jusqu'aux hanches.

L'homme scrutait la clientèle avec attention. Il avait un regard noir, perdu au milieu de cernes profonds.

— Fermez la porte ! s'écria Hallion derrière le comptoir. Mes invités veulent festoyer sans les insectes !

L'individu, que Majora identifiait maintenant comme étant Copico Artis'Téming, ignora l'injonction et s'avança entre les tables en s'appuyant sur sa canne. Il s'arrêta pour examiner les convives.

Hallion se rua vers l'entrée en mâchant des injures. Il s'apprêtait à refermer la porte, mais cinq autres personnes se glissèrent à l'intérieur au dernier moment. Le plus grand gaillard de ce groupe portait une armure ornée de cornes métalliques. Il dégageait une aura néfaste, empoisonnée. Majora éprouva de la difficulté à respirer. Cela ne faisait aucun doute : il s'agissait du lieutenant Kazz. Elle avait déjà ressenti à quelques reprises la présence de ce géant dans le village de Siuron durant la guerre des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Chacun de ses passages répandait frayeur et murmures dans la paisible communauté.

— Je l'aperçois, dit Copico sans se retourner.

Kazz colleta Hallion et le poussa sur le côté pour se dégager un chemin vers le milieu de la salle. Les quatre soldats d'Holbus le suivirent en gardant leur épée bien en vue. Ils se placèrent en cercle autour de Copico pour le protéger.

Les musiciens se retirèrent dans les coulisses. Un silence mortel s'installa dans l'auberge. L'allure terrifiante du lieutenant Kazz semblait enlever l'appétit aux convives qui, les uns après les autres, déposèrent leur fourchette dans leur assiette.

— La voilà, poursuivit Copico. Elle est assise là-bas. Seule, comme toujours.

Majora percevait maintenant Copico et Kazz comme des brûlures dans son esprit. Elle se releva en titubant. Ses bras tremblaient.

Kazz avançait très vite. Il renversa les tables et bouscula les spectateurs pour rejoindre la vieille dame. Un jeune homme se frappa le nez contre le comptoir, tandis qu'un autre, qui refusait de s'écarter, reçut une violente gifle et tomba sur le dos. Après ces deux incidents, plus personne n'osa s'interposer devant le colosse.

L'ombre malfaisante du lieutenant enveloppa Majora. Il la colleta, puis la souleva de sa chaise. Le verre de picarot bascula sur le plancher et répandit son maigre contenu aux pieds de Kazz. Sa victime évitait de se débattre. La peur la paralysait ; elle ne pouvait même pas réagir pour demander pitié. Elle ouvrit la bouche et ferma les paupières, avant de se laisser aller à de terribles pensées.

Kazz ne s'adoucit pas pour autant. D'un élan qui aurait pu rompre des vertèbres, il approcha son visage de celui de Majora. Leur peau entra en contact, et des images horrifiantes envahirent l'esprit de la vieille dame.

Ces visions faillirent la tuer sur-le-champ.

Première partie

Le Palais de Bois

Chapitre I

Rassemblement

L'île minuscule apparut derrière les brumes. Les Transporteurs enfoncèrent leurs rames dans le récif et poussèrent avec vigueur pour rapprocher leur chaloupe de la plage. Riuth se redressa au milieu de l'embarcation et, sans craindre d'alerter les glorgomothes avec son odeur, il sauta à pieds joints dans l'eau. Il avança en créant des ondes épaisses sur le lac, puis il atteignit la terre ferme. Un brouillard verdâtre lui voila alors la vision. Les vapeurs roulaient en spirales autour de ses bras et de sa cape. Elles lui donnaient l'impression qu'il pénétrait dans un nuage empoisonné.

Derrière lui, les Transporteurs rangeaient leurs rames et tiraient l'embarcation sur la berge, avant d'enrouler leur bâton d'illusion dans des tissus goudronneux. Riuth continua d'avancer sans perdre une seconde. Il traversa la plage rocailleuse et marcha jusqu'au sommet d'un coteau de pierre.

— Ne vous éloignez pas ! dit Rorkö, qui essayait de le rattraper.

Les autres Transporteurs se hâtèrent en silence. Comme toujours, ils laissaient Rorkö parler en leur nom.

— Sire ! Attendez ! S'il vous plaît !

Riuth se retourna et vit les silhouettes de ses accompagnateurs pourfendre les vapeurs ardentes non loin derrière lui. L'humidité rendait l'air irrespirable. La sueur humectait les vêtements sous son armure. Quand pourrait-il se débarrasser de cet équipement pour se nettoyer convenablement ?

Pendant qu'il attendait, Riuth replaça le tissu blanc autour du bâton qu'il transportait. Il empoigna l'objet si fort que ses gants grincèrent. Il courut dans la vase et grimpa au sommet d'une butte où poussaient quelques fleurs du printemps. Les six Transporteurs étaient à bout de souffle à force de suivre le prince, eux qui avaient ramé durant tout le voyage. Quand ils réussirent enfin à le rattraper, ils se mirent en formation et avancèrent ensemble dans les brumes vertes.

En cours de route, Riuth ralentit le pas et contracta – bien involontairement – les muscles de son visage. Pour la deuxième fois depuis son départ, il ressentit des douleurs fulgurantes dans les bras,

comme si des épines émergeaient de ses os pour fendre sa chair de l'intérieur. Ces vagues de souffrance se répandirent dans ses avant-bras et s'attaquèrent ensuite aux parois de son crâne. Riuth fléchit les jambes et s'agenouilla en laissant tomber son précieux bâton. Il se couvrit le visage de son capuchon pour cacher une lumière bleue qui grandissait sur son front.

— Mon prince ! s'écria Rorkö en se penchant devant son hôte.

Les Transporteurs l'aidèrent à se relever. La douleur perdit de son intensité, et au bout d'un certain temps, le scintillement disparut.

— Ne m'appelez pas ainsi, je vous en supplie, dit Riuth. Pas maintenant.

— Nous vous devons ce respect, sire. Vous le savez… Après le Dernier Assaut, vous aurez droit au trône…

— Assez !

Les Transporteurs sursautèrent.

— Je viens au Palais de Bois pour vous aider à remporter la victoire. Rien de plus ! Je ne veux plus qu'on m'idolâtre. La lutte du pouvoir, ce sera le problème d'Éwinga, pas le mien.

Rorkö hocha la tête sans protester.

— C'est bon. Eh bien, alors, je peux vous appeler « L'ami » ou encore « Monsieur mystérieux », si vous préférez. C'est vrai ! Le capuchon, ça vous donne un air.

Cette réplique dérouta Riuth au point où il sentit sa peau blêmir. Il garda néanmoins son calme. Pourquoi envenimer la situation ?

Alors que le groupe montait une nouvelle pente caillouteuse, les brumes se dissipaient graduellement. Au loin, le Palais de Bois révélait ses premières formes. Une longue série de bâtons d'illusion en éclairait la base, où des fenêtres allongées permettaient à des gardiens de surveiller les allées et venues dans la structure. Droit devant, la porte principale présentait sa jupe de pourriture jaunâtre. Elle était haute, croche et accueillante comme l'entrée d'une ruine.

Après un moment, un trio de tours se révéla sous l'humidité, s'élevant au-dessus du bâtiment comme de grands gardiens fatigués. Elles étaient faites d'un bois noirci par le soleil et rongé par la pluie, avaient une forme rectangulaire, et deux d'entre elles penchaient vers la gauche. Celle du centre, par contre, se dressait fièrement vers le ciel sans montrer le moindre signe de faiblesse. Rorkö expliqua que la Salle Supérieure se trouvait au sommet de celle-ci, et qu'Éwinga y trônait.

Rorkö poussa l'un des battants de la porte principale et franchit l'entrée. Déjà, de l'extérieur, les bruits d'une foule étaient audibles. Était-ce des cris patriotiques ou des hurlements de rage ? Riuth avait du mal à bien entendre. Il marcha dans le couloir principal, entouré des autres Transporteurs.

Le groupe avançait dans la pénombre sur un plancher grinçant. L'odeur du bois humide assaillit les narines du prince. Elle lui rappelait l'atmosphère rance d'une maison abandonnée au milieu d'une forêt. Il remarqua de la moisissure jaune sur les murs et, du même coup, il crut que les planches s'égraineraient si quelqu'un osait seulement y toucher. Des flammes vacillaient dans les verres d'une série de lanternes, disposées également le long du couloir. Riuth observa le plafond, traversé par des poutres aux dimensions irrégulières, qu'on avait installées sans le moindre souci mathématique.

Les clameurs gagnaient en intensité. On entendait des cris et des bruits violents. Riuth s'informa de la situation auprès de Rorkö, qui répondit d'une voix parfaitement neutre :

— Il ne faut pas s'en faire. Juste de petites tensions. Vous savez, quand il y a trop de monde au même endroit… En temps normal, le palais est presque vide.

Ils s'approchèrent d'une autre porte, haute et mince. Un garde surveillait ce passage, sagement adossé contre le mur, la main devant la bouche pour réprimer un bâillement. Il portait des vêtements tressés d'apparence sale et des bottes maculées de boue séchée. La vue de Riuth le fit sursauter. Il poussa la porte et cria à l'intérieur :

— Silence, tout le monde ! Le prince ! Le prince arrive !

Riuth roula les yeux. Sans protester, il entra dans la vaste pièce où une centaine d'hommes et peu de femmes étaient réunis. Dès son arrivée, une onde de silence se répandit de table en table. Riuth lança un regard froid à Rorkö, et ce dernier s'avança pour annoncer :

— Vous voyez ? L'Ange Arc-en-Ciel a répondu à l'appel ! Il apporte le…

Riuth donna un coup de coude dans les côtes de Rorkö, l'obligeant à rectifier son tir.

— Aïe ! Euh… Il apporte une promesse de victoire ! Réjouissons-nous !

Les gants de Riuth grincèrent une fois de plus autour de son bâton.

— Fermez-la, lança-t-il entre ses dents. Fermez-la maintenant. Vous m'aviez promis de me conduire à ma chambre.

Rorkö se retourna à moitié et fixa le prince pendant un moment. Riuth y décoda une excuse silencieuse.

— Conduisez-moi à ma chambre. *Maintenant !*

Rorkö hocha la tête. Les Transporteurs s'animèrent ; repoussant la masse d'hommes et de femmes qui envahissaient la salle, Riuth se fraya un chemin jusqu'à l'entrée d'un couloir ombragé. Durant son passage, les rebelles s'agenouillèrent en signe de respect. Tous sauf un.

Au milieu des gens prosternés se tenait un homme maigre vêtu d'un veston noir très serré. Ses cheveux d'ébène recouvraient son œil

droit. Il releva le menton et fronça ses sourcils épais, ce qui lui donna une allure des plus autoritaires.

Des souvenirs ressurgirent aussitôt dans l'esprit de Riuth. Oubliant la protection des Transporteurs, il contourna une rangée de rebelles, toujours en fixant le sombre individu qui le dévisageait. Sa mémoire se débrouillait peu à peu. Il commençait à se remémorer cet homme, qui était son ancien mentor et qui l'avait délivré des prisons d'Holbus la veille de la date prévue de son exécution.

— Bachior Arioo ?

— C'est bien moi.

Bachior réajusta son collet et essuya des saletés fibreuses sur ses manches. Il inclina la tête sur le côté pour observer les Transporteurs du coin de l'œil.

— Tu reçois un meilleur accueil que moi. Tu me partageras ton truc, un de ces jours.

— Je te croyais mort. Tu aurais pu me donner des nouvelles, depuis tout ce temps ! Qu'est-ce que tu fais dans les parages ?

— C'est ce que ces braves gens se demandaient avant ta glorieuse entrée. De toute évidence, les kajuvârs n'attirent pas autant la bienveillance que toi.

Une minorité de rebelles se renfrognèrent. Comme pour leur répondre, Riuth donna une accolade chaleureuse à son ancien maître. La main frêle de Bachior tapa l'épaule du prince, mais ce geste mou n'exprimait aucune sincérité.

— Je suis heureux de te revoir, dit Riuth.

— Ah ! tu n'as même pas idée ! Dommage que je ne puisse exploser d'émotions en ce triste lieu. Tu m'excuseras, maintenant. Je dois escorter mes nouveaux protégés dans leur chambre.

Bachior signala à quatre autres personnes de le suivre. Ces dernières étaient aussi vêtues d'habits foncés et paraissaient jeunes, à peine sorties de l'adolescence, à l'exception d'une femme au teint blême, qui semblait avoir le même âge que son maître. Ensemble, ils s'éloignèrent vers les escaliers. Alors qu'il grimpait nonchalamment les marches, Bachior s'arrêta pour s'adresser à Riuth.

— Je vais venir te voir, tout à l'heure. Il y a des choses que tu dois savoir.

Puis, il monta à la hâte et disparut à l'étage supérieur.

Riuth invita les Transporteurs à se retirer dans un coin tranquille avec lui. Une fois hors de vue, il se tourna vers Rorkö pour lui tendre son bâton, qu'il gardait toujours enroulé dans un tissu blanc.

— Mettez ça en sécurité. Je vous interdis d'enlever ce tissu. Compris ? Dites à maître Éwinga que sa livraison vient d'arriver. Je le répète : que personne n'y touche. Vous désobéissez et je vous offre en pâture aux glorgomothes.

Rorkö arbora un sourire en coin et croisa les bras pour montrer qu'il se laissait difficilement impressionner. Il hocha tout de même la tête et distribua des ordres à ses confrères. L'un d'eux emporta le bâton.

• • •

Riuth se laissait guider dans les couloirs étroits du Palais de Bois. Maintenant qu'il s'était enfin séparé de son bâton maléfique, il ressentait un immense bien-être à travers son corps, à un point tel que l'acte de respirer lui donnait des sensations d'euphorie. Il avait tenu cette arme trop longtemps.

— Le palais… demanda Riuth en frôlant le mur du bout des doigts. Vous l'avez construit quand, au juste ?

— On l'a fini il y a quatre ans. Ou est-ce cinq ?

Rorkö fouilla dans sa poche et en ressortit un anneau de fer d'où pendaient une quarantaine de clés en argent. En continuant de marcher, il les examina une à une.

— Nous avons coupé les arbres un peu partout sur le continent, surtout dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres. Comme le lac rejoint l'Océan-d'Écaille-de-Jade, il était facile d'apporter les matériaux ici. Certaines marchandises arrivaient directement du Drakanitt.

Il continuait de manipuler son trousseau sans regarder où il marchait, puis, confronté au silence de son accompagnateur, il demanda :

— Vous connaissez la famille Marronnico ? Des gens bien généreux qui cuisinent le poulet à merveille. Vous devriez planter vos dents dans leur bouffe, un de ces jours. Ça vous donnerait meilleure mine.

— Comment est-ce que mon père peut ignorer l'existence de cette cachette ? Ou vous êtes des génies, ou bien vous êtes simplement chanceux que rien ne vous soit arrivé.

— Écoutez… l'organisation, c'est notre force. Éwinga communique à distance ; elle coordonne nos mouvements à partir de là-haut. C'est tout un avantage.

En chemin, Riuth ne manqua pas de s'informer à propos des prochaines activités de l'organisation.

— Alors, ce Dernier Assaut ? C'est pour quand ?

— Pas tout de suite… Maître Éwinga n'a pas terminé de réunir son armée. L'ordre, c'est d'attendre.

Rorkö s'arrêta devant une porte close. Il la déverrouilla et l'ouvrit, sans toutefois la franchir.

— Il n'y a qu'un lit dans cette chambre. Les autres combattants passent leurs nuits dans les dortoirs au premier étage. Si vous avez besoin d'une comptine pour vous endormir, vous n'avez qu'à

demander. Les bébés aiment ma voix, en général.

— Une chambre pour moi tout seul… Pourquoi est-ce qu'on m'offre un tel luxe ?

— Prenez cela comme vous voulez. Maître Éwinga devait se soucier de votre tranquillité.

— Plus que vous, on dirait, répliqua Riuth en faisant allusion à l'incident dans la grande salle, en bas.

Le prince réalisa qu'il usait de paroles assez mordantes depuis son arrivée, ce qui était plutôt inhabituel pour lui. Mais ce Rorkö méritait sans doute un tel traitement, ne serait-ce que pour toutes les bêtises qu'il avait dites depuis leur rencontre.

— Désolé pour tout à l'heure, dit Rorkö, comme s'il venait d'entendre les pensées de Riuth. Vous savez, les bonnes nouvelles sont rares. Quand elles passent, il faut les répandre du mieux qu'on peut… pour le moral des troupes. Mais je vous l'assure : personne ne viendra vous déranger ici.

— Quand pourrai-je voir Éwinga ?

— Demain, si son état s'améliore. Elle prend de l'âge, la pauvre. Sa santé… n'est pas reluisante. Ses dernières forces, elle les a utilisées pour appeler ceux qui sont en bas.

Rorkö rangea le trousseau de clés dans sa poche.

— Sa tâche est achevée, au moins. Les xayiris ont eu la bonté de prendre la relève pour appeler les membres restants. C'est le cas pour vous, par exemple. Bonne nuit ! Enfin, si on peut appeler ça une nuit… Vous comprenez ce que je veux dire.

Rorkö salua Riuth, puis redescendit par l'escalier principal.

Une fois plongé dans le silence du septième étage, Riuth retira son capuchon et déplaça ses cheveux vers l'arrière. En franchissant le seuil de sa chambre, il eut une pensée pour Alégracia et la promesse qu'il lui avait faite avant de la quitter, sur l'Île-Argentée. Il eut un pincement au cœur, puis un désagréable sentiment de culpabilité. Il se rappela les dernières paroles qu'elle avait soufflées avant de partir…

Ne t'inquiète pas pour moi. Seulement, je dois aller me ressourcer, là où mon cœur me guide.

Riuth…

J'ai encore besoin de toi, tu sais. Il semble que tu sois le seul qui sache me réconforter.

Peux-tu jurer que tu seras là à mon retour ?

Sur l'Île-Argentée, Riuth avait attendu Alégracia durant des jours, mais l'appel du devoir s'était fait entendre. Éwinga avait ordonné à Riuth de la rejoindre sur son île secrète. Les xayiris lui avaient donné une mission de la plus haute importance : aider la cause des rebelles en leur livrant une arme. Avait-il le choix ? Alégracia désirait revoir les lieux de son enfance ; cela, il pouvait le comprendre. Mais quand

serait-elle revenue ? Dans une semaine ? Un mois ?

Le temps pressait.

Avant de partir pour de bon, il avait demandé à Dal'Astar de survoler les Bois-Verts et d'essayer de localiser Alégracia afin de lui dire de se rendre au Palais de Bois, en vitesse. Le cardinal vert lui avait refusé ce service. Le repaire des rebelles devait rester secret jusqu'à l'ultime moment, et les visiteurs avaient l'obligation d'être accompagnés par les Transporteurs, point final. S'il retrouvait Alégracia, Dal'Astar avertirait plutôt Éwinga pour qu'elle lui envoie un accompagnateur.

Quand Riuth observa le mobilier de son antre, il réalisa qu'il avait mal interprété la déclaration de Rorkö. On ne voyait qu'un lit et rien d'autre, outre une fenêtre rectangulaire qui laissait pénétrer la lumière verdâtre du ciel. L'endroit sentait la poussière à plein nez. Personne n'avait entretenu les chambres de cet étage qui, de toute évidence, étaient restées inoccupées pendant la moitié d'une décennie.

Le prince enleva sa cape et la déposa sur le drap brunâtre. Il détacha ensuite Xilasire, fixée à son dos, et contempla le pommeau garni de sept gemmes colorées. « Un souvenir des sept », pensa-t-il encore une fois, en admirant le joyau indigo qui s'agençait parfaitement avec les autres.

Il plaça l'épée sur sa cape de façon à ce qu'aucune portion du fourreau ne frôlât les couvertures sales.

Riuth s'étira les bras en bâillant. Il s'approcha de la fenêtre et y observa l'horizon, puis la longue plaine à la base des Pics de Grances. Le paysage, entièrement soumis à la couleur éclatante du ciel, passait du vert au jaune.

— Si près d'Holbus… soupira-t-il.

De son point de vue, Riuth entrevoyait les tours vertigineuses du palais d'Holbus entre les sommets effilés des montagnes. La brume s'étant dissipée, il pouvait distinguer les étendards de la capitale s'agiter dans les bourrasques.

À plus courte distance, la pointe du lac Diamant enfonçait ses doigts aqueux dans la terre. L'île rocheuse du Palais de Bois se trouvait à seulement un kilomètre de la berge, où un cercle de lumière scintillait.

Les lumières rassurantes des bâtons d'illusion.

Chapitre II

Les disciples de l'infinité

Les cinq kajuvârs pénétrèrent dans la chambre isolée qu'on leur avait assignée. Bachior referma la porte en silence. Il regarda sa plus jeune protégée, Jolène Lorcoo, fondre en larmes dans les bras de sa « grande sœur », Thamaya Éxoo.

— J'ai… j'ai eu envie de leur f… faire du m… mal, avoua Jolène en s'essuyant le visage.

Thamaya lui murmura des mots rassurants à l'oreille, puis caressa les cheveux châtains de la jeune fille.

— Ce sont des imbéciles. Ne t'en fais pas, je comprends. Ça m'arrivait tout le temps au Drakanitt.

Bachior les surveillait du coin de l'œil. À quoi bon ces échanges nonchalants de tendresse ? Il déposa sa besace sur son lit en vociférant :

— Des imbéciles… qui sont capables de nous reconnaître.

— Ton haleine a dû leur suffire, lança Moraïn Zéroo, déjà étendu sur son matelas.

Bachior ignora la remarque. Il s'éloigna de son sac et tendit deux balbales à Jolène.

— Tiens, prends ça.

Intriguée, Jolène examina les étoiles à six pointes avant de les croquer farouchement. Elle mastiquait à peine ses bouchées, puis les avalait en contractant son visage. Thamaya continuait de promener ses doigts dans la chevelure de son amie.

— Je crois qu'elle n'a jamais mangé de balbales.

— Ne souhaitons pas qu'elle s'y accroche. Quatorze ans, c'est encore tôt…

Il renoua les lacets autour des pochettes où il cachait sa nourriture.

— Le temps serait mal choisi pour une transformation involontaire.

Quand il eut terminé refermer sa besace, Bachior la fit glisser sous le lit. Il s'assit ensuite pour évaluer le moral de ses disciples avec vigilance, comme il le faisait si souvent.

La femme adossée au mur, à côté de lui, se nommait Lasielle Arioo. Elle était à la fois sa cousine et la première du groupe à avoir rejoint

Bachior dans sa grande quête. Comme lui, elle avait déjà admiré l'intérieur de la mythique cité d'Éberyvil. Cette kajuvâre préférait se réfugier dans ses réflexions plutôt que participer aux débats de la vie courante, qui, selon elle, menaient à des disputes infantiles. Lasielle le répétait : l'éloignement de la connaissance dite *pure*, précisément celle qui nourrissait les ambitions de Mastro'Matéo, se concrétisait par les bavardages quotidiens. De là son silence.

Malgré son mutisme, elle avait l'esprit particulièrement aiguisé. Le mois dernier, Lasielle avait remporté le championnat d'échecs du Plateau-Doré, sur un bateau de croisière qui voyageait entre Adyn et Kærine. Un talent hors du commun, puisque les kajuvârs étaient reconnus pour manquer de patience à de tels jeux.

À l'extrémité opposée de la chambre, Moraïn Zéroo boutonnait sa chemise au niveau du bassin. Le jeune homme de dix-huit ans était le seul des cinq à connaître certaines formes – très primaires – d'humour. Il était également le seul à éprouver de la difficulté à s'accepter en tant que démon. Contrairement aux autres, on l'avait élevé dans une famille « respectable » de Roc-du-Cap. Son beau-père, un notaire réputé dans la Ville-Neuve, possédait une belle maison dans l'un des quartiers les plus prestigieux de la cité. La famille vivait en paix, même après la tragédie provoquée par la naissance de Moraïn.

Sa mère avait été violée par un deuxième-kajuvâr alors qu'elle marchait dans les ruelles sombres de la Vieille-Ville, ce qui l'avait rendue enceinte. Et comme bien d'autres femmes humaines prises dans une telle situation, elle n'avait pas survécu aux brûlures de l'accouchement.

La beauté physique de Moraïn dissimulait merveilleusement sa cruauté intérieure. Il peignait ses cheveux roux tous les matins et ses yeux, d'un bleu scintillant comme des saphirs, lui conféraient un charme assuré quand venait le temps d'aborder les filles de son âge.

Bachior n'oublierait jamais l'été dernier, à Roc-du-Cap, quand il avait accepté de protéger Moraïn de l'armée locale. Le jeune rouquin avait connu sa première transformation dans le foyer familial, alors qu'il se disputait avec son grand frère pour quinze classies de bronze, soit le contenu d'une tirelire d'enfant. Toute la famille de Moraïn avait péri sous sa furie de kajuvâr au moment où se faisait entendre le tintement des clochers de minuit.

— Thamaya, dit Moraïn en ouvrant son cahier de notes, je suis en train de t'écrire un autre poème.

— Quelle chance !

— Tu l'as dit, ô fille au cœur de pierre. Tu seras la nouvelle Thamaya, une Thamaya bouleversée, ne vivant que pour boire mon amour. Un jour, je vais te lire mon chef-d'œuvre, le genou posé au sol, et tu vas empoigner mes vêtements en criant : « Moraïn ! Je m'excuse

d'avoir été égoïste ! Offre-moi ce baiser que je t'ai toujours refusé ! Et tiens, voici les vingt classies d'or que je t'ai empruntées la semaine dernière. »

— Très drôle.

Roc-du-Cap avait été un endroit riche en bonnes rencontres, puisque Bachior y avait aussi croisé Thamaya Éxoo. La famille de la vagabonde avait été chassée de la région par des fantassins royaux. Thamaya était alors âgée de vingt-deux ans. Elle avait fui les troupes cappariennes pendant six longs mois en se cachant dans les ruines qui ceinturaient la Vieille-Ville. Ce fut durant cette période que Bachior lui avait proposé un voyage sur le Continent-Coloré. Elle avait accepté sans hésiter.

Un an s'était déjà écoulé depuis, et Thamaya gardait toujours les joncs que portaient les derniers soldats qui avaient osé l'affronter. Elle comptait bientôt multiplier ces trophées en argent, petits symboles de haine envers une pourriture qui siégeait, elle, sur un siège en or.

— Avant que je sois amoureuse d'un crétin comme toi…

— Je trouverai bien une façon. Pour l'instant, reste où tu es. La distance te va à merveille. On voit moins les défauts.

Quant à la jeune Jolène Lorcoo, elle avait joint la troupe le mois dernier, dans la ville d'Adyn, durant une nuit particulièrement froide. À cause de sa grande taille, typique aux cinquièmes-kajuvârs, Jolène paraissait plus âgée que Moraïn.

Au départ, l'adolescente s'était rendue sur le Continent-Coloré pour fuir l'oppression, un peu comme Thamaya. Elle avait atteint le port de Bienvenue sans aide, en montant clandestinement sur un navire de marchandises qui accostait régulièrement au pays. Jolène avait ensuite voyagé jusqu'à la Cité-Rouge par ses propres moyens et était demeurée dans cette ville durant trois mois, où elle avait travaillé comme domestique pour un avocat de la région. Elle ignorait, à ce moment, qu'un grand nombre d'Artis'Téming rôdaient dans cette capitale. C'était inévitable : des chasseurs l'avaient démasquée. Sans l'intervention de Bachior, on l'aurait tuée.

Cependant, le temps était mal choisi pour accueillir un nouveau membre dans la troupe. Lors de son passage dans la Vallée-Rouge, Bachior avait déjà répondu à l'appel d'Éwinga concernant le rassemblement. Il avait voyagé vers le Palais de Bois en respectant la consigne de faire un détour vers l'Océan-d'Écaille-de-Jade pour se conformer aux *Trente principes des actes secrets*. En son for intérieur, Bachior ne souhaitait pas amener Jolène sur cette île minuscule, puisqu'elle était trop jeune pour participer à un événement d'envergure comme le Dernier Assaut. Tout de même, il s'y était résigné, car il refusait d'abandonner la petite aux mains des Artis'Téming.

Toujours assis sur son lit, Moraïn croisa les jambes. Il griffonna dans son cahier avec un stylet rouge en observant Thamaya du coin de l'œil. Incapable d'assumer son rôle de muse, elle gonfla les joues et lança son oreiller au visage de Moraïn, qui émit un rire aigu. Il rangea ses instruments d'écriture et s'adressa à Bachior.

— Si tu permets, j'aimerais qu'on revienne sur cette « rencontre » que tu as faite en bas. Ce silence est étonnant pour quelqu'un qui exige la transparence en toute occasion. Aurais-tu quelque chose à nous cacher ?

Bachior attendait qu'on lui fasse la remarque. Il commençait même à trouver qu'elle tardait à venir.

— Je n'ai *absolument* rien à cacher.

Il tourna son regard vers la fenêtre pour s'exposer aux lueurs verdâtres du ciel. Pendant un moment, il se demanda si cette histoire allait apporter quelque chose à l'éducation de ses disciples.

— J'ai connu Riuth il y a environ vingt ans.

Bachior se concentra pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Je tends la main aux jeunes kajuvârs depuis longtemps. Riuth a été ma première expérience, si je peux m'exprimer ainsi.

— Quoi ? s'écria Thamaya. Riuth est un kajuvâr, comme nous ?

— C'est toute une réussite, ajouta Moraïn.

— Tu te moques de nous ! dit Thamaya, sans prêter la moindre attention à Moraïn.

— Absolument pas, répondit Bachior. Riuth est bel et bien un kajuvâr. Il a été un élève exemplaire, contrairement à certains d'entre vous… sauf qu'il a changé au fil des années.

Il leva l'index.

— C'est Éwinga qui m'a demandé de l'identifier, au départ. C'est grâce à mes efforts qu'on a découvert la vérité sur la famille royale, sur le fait qu'Izmalt est un deuxième-kajuvâr, et ça, même si personne n'ose encore le croire.

— Tout à l'heure, tu as dit à Riuth qu'il devait « savoir des choses »…

— C'est vrai. J'ai risqué ma vie pour le sauver, et d'autres ont dû payer à ma place. J'ai eu de sérieux problèmes à cause de lui.

Le sang lui montait à la tête. Bachior s'arrêta et prit de grandes respirations pour se calmer. Il aurait aimé ouvrir la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air frais, mais il ne voyait aucun mécanisme d'ouverture.

Moraïn voulut avoir plus de détails :

— Mais, hmm, si tu prétends que Riuth est un kajuvâr… comment il a fait pour se transformer en ange ?

— Il faut faire attention, ici. *Transformation* est un bien grand mot. Son corps est encore celui d'un démon, mais l'énergie qui l'alimente

n'est plus celle des Ténèbres.

Bachior pouffa de rire et reprit aussitôt son sérieux.

— *L'Ange Arc-en-Ciel*. Personne ne devrait l'appeler *Ange*.

— Un démon sans Ténèbres ? C'est possible ?

Moraïn observa les autres disciples, un à un, avec un regard enfantin qui débordait d'espoir et d'illusion.

— Ça veut dire que nous pourrions devenir comme lui !

— Oui, bien sûr. Mais ce serait renier ce en quoi *je* crois et ce en quoi *vous* croyez en suivant mes enseignements. Écoute-moi bien, Moraïn. Depuis des années, j'apprends aux kajuvârs à s'accepter eux-mêmes, à considérer les Ténèbres comme un privilège. Et je lis déjà dans tes pensées. Je me permets donc de te mettre en garde : si tu tournes le dos à ta vraie nature, si tu désires te lancer dans une quête pour te « purifier », je le jure, ces efforts vont te conduire au creux d'une tombe.

— Est-ce si grave ?

— Ton corps a besoin des Ténèbres pour fonctionner. Si tu refuses d'accueillir cette force en toi, elle va t'abandonner, point final. La Lumière, elle, peut te prendre en charge ou pas. C'est à son gré, mais crois-moi, cette entité est tout sauf généreuse. Si elle n'intervient pas, tu vas mourir.

— Ça arrive souvent, des cas comme Riuth ? demanda Moraïn, toujours avec son sourire condescendant. Je veux dire… ça arrive souvent qu'un démon puisse devenir un ange, pouf, comme ça ?

— Je connais seulement deux personnes qui ont vécu un changement semblable, et j'ai beaucoup voyagé ! Il y a Riuth, mais aussi le lieutenant Kazz qui, inversement, était autrefois un ange.

— Kazz ? s'écria Thamaya.

— Tu as bien entendu. Ce bon vieux Kazz était un deuxième-akdathe. J'ignore les détails de son histoire, mais selon la rumeur, il aurait utilisé ses premiers pouvoirs pour commettre des assassinats au Drakanitt. Ainsi, il a exploré la voie des Ténèbres et a fini par devenir un véritable démon.

Bachior déboutonna sa chemise noire afin d'enfiler une tenue plus confortable pour la soirée.

— Je doute qu'il soit possible de renverser nos énergies sans risquer notre vie. Ce serait stupide. Et je ne dis pas ça pour t'appâter, Moraïn.

— Dommage…

— Et Riuth ? reprit Thamaya. Tu ne nous as pas encore dit ce qu'il devait savoir.

— Ah ! si tu y tiens…

Avant de commencer, il prit la peine de mettre un gilet propre.

— Tout s'est passé après l'évasion d'Holbus. Les choses ont mal

tourné… si je peux employer cet euphémisme. Tout à l'heure, j'ai prétendu que Riuth était un bon élève, mais j'ai parlé trop vite. J'ignore pourquoi, mais un jour, il a cessé de m'écouter, carrément, comme cette fois où il est retourné à Holbus pour dénoncer les activités de son père auprès du public.

Bachior prit un moment pour se remémorer les événements. Il ne voulait rien oublier.

— J'ai aidé Riuth à s'échapper de prison, vous savez cela. Nous avons fui pendant des mois à travers le Continent-Coloré, et ce périple nous a menés à Atorstatte…

— Mais encore ? dit Thamaya devant l'hésitation de son maître.

— À ce moment, Riuth faisait preuve de témérité. Son comportement n'apportait qu'un lot de problèmes. Oh ! je ne compte plus les fois où il nous a mis en péril… Et moi, je devais veiller sur lui jour et nuit. Je n'avais pas le choix : Éwinga m'avait demandé de le protéger, et j'avais accepté sans réfléchir. J'ignorais dans quelle aventure je m'étais lancé. Riuth était un dur à cuire. Un indomptable. Avec le recul, je me dis que c'est seulement grâce aux balbales et au miel que j'ai réussi à le contrôler.

— Comme moi, l'an dernier… avoua Thamaya, un peu gênée.

— Tu as mieux passé l'épreuve, je te l'assure.

Jolène bâilla sans se couvrir la bouche, mais Bachior ignora cette marque de lassitude pour satisfaire la curiosité de Thamaya.

— Quand j'ai vu Riuth pour la dernière fois, c'était peu après une poursuite dans la ville d'Atorstatte. Salvéric Artis'Téming nous avait pris en chasse avec une dizaine de troupiers. Riuth et moi, nous avons dû nous séparer pour leur échapper. Je me suis bien débrouillé de mon côté, mais Riuth ne s'est jamais présenté au lieu de rendez-vous que nous nous étions fixé. Je suis resté sans nouvelles de lui pendant quelques jours. J'ai fini par croire que Salvéric l'avait abattu.

— Ce n'est pas le cas, à ce qu'on voit.

Bachior serra les lèvres. Il avait envie de raconter une histoire qui le hantait depuis des années. Une histoire qu'il refusait de partager avec quiconque, sauf bien sûr avec Lasielle, sa cousine, la seule personne au monde qui méritait sa confiance. Toutefois, il se ravisa.

— Non, en effet.

Il laissa planer un silence inquiétant, observant l'horizon par la fenêtre recouverte de taches brunâtres. Près de lui, Lasielle se rembrunit et baissa la tête.

— J'ai joint la rébellion pour massacrer Salvéric, reprit Bachior presque en grognant. Je lui réserve une mort particulièrement pénible.

— Mais…

— Je suis désolé, Thamaya. Ce soir, mon histoire se terminera ici.

Elle esquissa une moue de déception, sachant que des protestations

seraient vaines. Elle s'allongea sur son lit, vaincue, et se tourna vers Moraïn pour le surveiller du coin de l'œil, lui qui griffonnait encore dans son cahier.

Chapitre III

Le destin tragique d'Émaïa Arion

Assis sur son lit, Riuth enleva ses chaussures. Puis, il retira ses bas trempés par la sueur. La fraîcheur de l'air lui arracha un frisson. Il marcha un moment sur le plancher raboteux pour sentir la texture du bois sous ses pieds nus. Il examina ensuite ses gants noirs. Sur le dessus, ils reluisaient encore, mais des éraillures avaient pâli le cuir près des paumes. Le prince desserra la première attache pour permettre à l'air de pénétrer jusqu'à ses poignets. Comme toujours, il voulait les enlever complètement, mais il hésitait. Il détestait poser le regard sur ses mains. D'affreuses cicatrices laissées par des brûlures lui recouvraient la peau. Ces marques ne disparaîtraient jamais, il le savait.

Où s'était-il infligé ces blessures ? Il ne s'en souvenait pas. C'était frustrant rien que d'y penser.

— Ridicule…

Il remit les attaches et s'avança vers la fenêtre pour voir l'atmosphère verte changer, lentement, pour un jaune éclatant.

Ces effets colorés dans le ciel se manifestaient depuis maintenant plusieurs jours, depuis le cataclysme que l'on avait nommé la *Fin de la Nuit*.

Une journée horrible.

Tout avait commencé quand le Soleil s'était rapproché de la Terre, exactement comme la nuit où la Lune avait grossi au-dessus du palais de Kærine. Une chaleur presque mortelle avait alors empli l'atmosphère. À l'Île-Argentée, Riuth avait cru assister à la fin du monde. Il avait cherché un coin d'ombre en hurlant, mais avant d'avoir réussi à se faufiler en lieu sûr, l'éclat du Soleil s'était dissipé pour ne laisser qu'un ciel rouge.

Le cycle des couleurs avait démarré ainsi.

Depuis, les concepts de jour et de nuit n'existaient plus. Pour mesurer le temps, on se référait aux teintes que prenait la voûte céleste. Le bleu signifiait le matin, le vert illuminait les contrées jusqu'au jaune du midi, et le soir, l'orangé se rougissait lentement pour devenir violet, puis complètement indigo après minuit.

Personne ne pouvait expliquer d'où provenaient ces étranges couleurs ni pourquoi le Soleil s'était volatilisé. Rorkö n'avait d'ailleurs fourni aucune explication satisfaisante sur le sujet. Selon ses dires, même Éwinga ignorait le *pourquoi* et le *comment* de ce phénomène. Elle ne pouvait non plus présager ce que réservait l'avenir au peuple du Continent-Coloré.

La porte grinça soudainement. Les lanternes du couloir projetèrent un rectangle lumineux dans la chambre, et une ombre apparut. Grâce à la maigreur de la silhouette, au son de la respiration creuse et à l'odeur de chair brûlée, Riuth devina qu'il s'agissait de son ancien maître, Bachior Arioo. Il regretta aussitôt de ne pas avoir Xilasire dans ses mains.

— Tu voulais me voir ? Je t'écoute.

Bachior avança et referma la porte. La semelle de ses bottes produisait des bruits aigus sur le plancher. Il jeta un coup d'œil au mobilier, ainsi qu'aux rideaux qui pendaient à la fenêtre.

— Belle chambre. Et avec juste un lit, en plus. On t'a fait un accueil remarquable. J'en aurais souhaité autant pour les miens.

— Tu t'attendais à quoi ? À recevoir des faveurs ?

— Compte tenu des services rendus, je l'aurais souhaité, oui. Mais je sais que c'est impossible. Éwinga n'a aucun préjugé envers moi ; par contre, ses sujets ne partagent pas nécessairement sa vision. Tout est à faire dans ce pays pour briser le mur entre les humains et les démons.

— Pourquoi les blâmer ?

Riuth s'abstint d'en ajouter, n'étant pas d'humeur à relancer ce vieux débat. Il s'empressa de poser la question qui lui trottait dans la tête depuis le moment où son regard avait croisé celui de Bachior au rez-de-chaussée.

— On peut dire que tu es demeuré silencieux, toutes ces années. Tu te cachais au Drakanitt ?

— Où j'étais, ça n'a aucune importance. Nous avons pris des voies différentes, Riuth. Et en ce qui concerne ma présence ici, je suis venu te parler de cela, justement.

— Ça me regarde ?

— Oh oui ! ça te regarde.

La voix de Bachior s'aggrava. Ses traits se durcirent, et les longues rides devinrent un jardin de crevasses. Il commença à tourner autour de Riuth avec une expression de dégoût, en gardant les poings fermés. Le prince perçut cette attitude comme une menace, quoiqu'encore silencieuse pour le moment.

Bachior se rapprocha de Riuth, et ce dernier se mit sur ses gardes.

— Où étais-tu passé ? dit Bachior sans desserrer les dents.

— Il me semble que je viens de te poser la même question. Pourquoi je répondrais en premier ?

— Parle !

— Je suis resté sur le Continent-Coloré. Que veux-tu entendre d'autre ?

Bachior continuait de tourner en rond dans la chambre minuscule.

— Alors, tu dois nécessairement connaître mon histoire.

— Quelle histoire ?

— Ne fais pas l'innocent.

L'odeur de chair brûlée se répandit encore, plus forte, plus infecte. Riuth retint sa respiration.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu parles ! Tu as trouvé la fameuse carte qui mène à Éberyvil ? Tu en parlais tout le temps, à l'époque.

— J'ai déterré des pistes, rien de plus. Mais ma visite n'a rien à voir avec les Cités Noires.

— Alors, donne-moi un indice ! dit Riuth en haussant les épaules.

— Un indice ? En voilà un : Atorstatte.

— C'est l'endroit où l'on s'est vus pour la dernière fois.

— Tu brûles.

Des images traversèrent l'esprit du prince. La plupart d'entre elles demeuraient floues, et même en se concentrant, il n'arrivait pas à les éclaircir. Il se souvenait que Bachior et lui avaient traversé le Continent-Coloré ensemble et s'étaient séparés dans cette ville, après s'y être cachés quelques jours. Mais il n'arrivait pas à se remémorer quelle saison était en cours durant leur cavale. Ou même s'il pleuvait à ce moment. Riuth se revoyait uniquement courir à travers les maisons en renversant tout sur son chemin. Il fuyait une menace.

— Ça ne m'aide pas vraiment.

— Souviens-toi. Qui était avec nous, à Atorstatte ?

— Nous étions seuls. J'en suis sûr. À moins que… Est-ce que cette histoire a un rapport avec Salvéric Artis'Téming ?

Un sourire malicieux se dessina sur le visage de Bachior, qui s'empourpra à l'évocation de ce nom. Il baissa la voix :

— J'ai l'impression que tu te moques de moi.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Par plaisir. Tu es un kajuvâr, toi aussi.

Riuth croisa les bras et recula vers son lit, où reposait Xilasire. Pendant ce temps, Bachior continuait à débiter son discours :

— Tu ne t'es jamais demandé où je m'étais terré après notre séparation ? Tu n'as pas essayé de me retrouver après cette poursuite ?

— Comme si tu avais toi-même fait l'effort ! Tu es mal placé pour accuser les autres.

— Des problèmes m'ont retenu. Peut-on en dire autant pour toi ?

L'ancien maître confrontait l'ancien élève, et les deux se dévisagèrent en gardant leurs distances. Riuth observa les orbites

creuses de Bachior, ombrées par des sourcils noirs et épais. Il voyait dans ce regard une forme de malveillance qu'il ne pouvait définir. Mais une chose était certaine : un grand mal sommeillait, là, dans les tréfonds de son esprit torturé.

— Personne ne t'a informé… Eh bien, laisse-moi te l'apprendre, mon vieux. Une famille innocente a payé pour tes erreurs.

La pestilence dégagée par Bachior envenima l'atmosphère. Riuth banda ses muscles, se tenant prêt à réagir devant toute offense. Il ressentait des picotements partout sur son corps, comme si ses vêtements se chargeaient d'électricité statique. Un bien mauvais signe.

— Dis-moi, Riuth, tu te souviens de mes dernières paroles avant notre séparation ?

Riuth tentait de se remémorer les mots qu'avait prononcés Bachior, mais il était encore incapable d'accéder à ses souvenirs.

— J'ai dit que si nous arrivions à semer Artis'Téming et ses hommes, je rentrerais au Drakanitt. Eh bien, je te l'avoue aujourd'hui : après cette poursuite, je n'ai pas quitté le Continent-Coloré. Je suis revenu chez moi pour rejoindre ma femme et mes enfants.

— Attends… Tu as une famille ?

Bachior dévisagea Riuth en montrant ses dents de plus en plus brillantes.

— Tu dois forcément t'en souvenir, Riuth ! Pour nous retrouver, les Artis'Téming nous ont talonnés partout à Atorstatte. Nous avons réussi à leur échapper et à crier victoire, mais le véritable malheur s'est abattu sur des individus plus faibles que nous.

Il marqua une pause, puis continua :

— Après avoir perdu notre trace, Salvéric a repéré ma femme à travers la foule du centre-ville. Avec une poignée d'hommes, ils l'ont suivie jusqu'à ma demeure et… après…

— Tu… tu avais une famille à Atorstatte ? Et tu ne m'en as jamais parlé ?

Les yeux de Bachior fixaient le vide. Sa voix fut si douce et si faible que Riuth dut se concentrer pour l'entendre.

— Elle s'appelait Émaïa Arion. Une pure beauté. La plus douce des créatures des deux pays. Une femme aimante et… sans la moindre malice. Il n'y avait que moi pour la ternir. Moi, un vulgaire bandit.

Bachior secoua la tête, le regard livide.

— Ils ont battu mes enfants.

Riuth ne savait plus quoi répondre, alors il le laissa continuer :

— Quand je suis rentré chez moi, en soirée, les hommes de Salvéric m'ont surpris par-derrière. J'ai livré un combat dans ma demeure pendant que Salvéric drainait mes énergies, assis sur une chaise, une boisson dans les mains. Je n'avais aucun tarnague en main pour me défendre. Après quelques secondes, tu vois, je suis devenu si

faible que je suis tombé sur le plancher. J'ai dû abandonner.

Les mollets de Riuth touchèrent le lit. Le prince allongea le bras gauche, subtilement, pour tenter d'atteindre son épée, en continuant de regarder fixement Bachior dans les yeux.

— Quand je suis parvenu à me relever, Salvéric m'a interrogé sur tes activités. Il voulait savoir où tu te cachais, Riuth. Et il n'a pas hésité une seconde à impliquer ma famille dans cette affaire. Il m'a dit que si je refusais de coopérer, il tuerait ma femme et mes enfants devant mes yeux.

Bachior marqua une pause, et Riuth, un peu embarrassé, essaya de briser le silence.

— J'espère que tu as agi comme tu le devais…

— Y avait-il vraiment une échappatoire ? Existait-il la moindre issue pour moi et mes proches ?

— Tu aurais dû me dénoncer !

— *Mais je l'ai fait !* J'ai dévoilé à Salvéric les emplacements de tes cachettes ! Je lui ai avoué que tu t'attardais à Atorstatte parce que tu fréquentais une fille !

— Je ne voyais personne !

— Menteur.

Les deux s'échangèrent des regards incendiaires.

— Je lui ai livré tes secrets. J'avais espoir qu'il nous laisse tranquilles, tu comprends ?

Bachior ferma les yeux et s'épongea le front avec le revers de sa manche. Il serra les dents, si fort que Riuth les entendit grincer.

— En guise de réponse, Salvéric a ordonné à ses hommes de relâcher ma femme. Il l'a empoignée par les cheveux et l'a décapitée.

Riuth sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Ses poils se dressèrent comme des aiguilles.

— Lorsque j'ai dit « décapitée », tu as sans doute imaginé un coup sec, puis une tête qui roule sur le tapis. Ah… ça aurait été un conte de fées. Tu le sais déjà : même les tomates résistent aux épées de la Vallée-Rouge.

— Arrête.

— J'ai vomi quand Émaïa a crié pour la première fois. C'était intolérable. Elle hurlait… et elle crachait du sang. Je l'entrevoyais à travers les flammes qui jaillissaient de mes larmes…

— Arrête ! *Arrête !*

Riuth se précipita sur son maître, mais Bachior l'agrippa par la gorge d'un geste rapide, l'obligeant à s'immobiliser pour éviter l'étranglement.

— Aaah ! Lâche-moi !

— Le pire dans cette histoire, c'est qu'Artis'Téming n'a pas trouvé cet exercice assez scandalisant. Il s'est retourné vers mes enfants et…

— T… tu pourrais m'épargner les détails !

— Avoue-le ! Tout ce qui m'est arrivé est de ta faute !

Bachior resserra ses doigts autour du cou de Riuth. Le prince gémit, incapable de respirer.

— Quoi ? cria Bachior. Je n'entends rien.

Il lança Riuth contre le mur. Ce dernier s'écroula devant la fenêtre, puis il toussa et prit une inspiration râpeuse.

— Mais c'était moi, ton élève, Bachior ! Pas le contraire ! C'est toi qui avais choisi d'aller à Atorstatte ! Tu as conduit Salvéric vers ta famille… Tu devais t'y attendre, non ?

Bachior se précipita vers lui en émettant un grognement furieux. De son côté, Riuth tenta d'atteindre Xilasire, qui reposait sur le lit, mais avant d'avoir frôlé la poignée de son arme, il fut propulsé au sol. Bachior lui serra les poignets de part et d'autre de sa tête et le maintint dans cette position avec la force nécessaire pour empêcher toute forme d'évasion. Il rapprocha son visage de celui de Riuth, et exposé à son haleine brûlante, le prince sua comme s'il marchait dans les forges d'Holbus.

Riuth vit les traits de son ancien maître se durcir jusqu'à ce qu'ils deviennent monstrueux. Ce dernier accomplissait une demi-transformation, une action que seuls les kajuvârs de sang pur étaient en mesure d'exécuter : un état à mi-chemin entre le démon et l'humain, qui rendait le teint aussi noir que des cendres fraîches. Les cheveux de Bachior blanchirent, des racines jusqu'aux pointes, et ondoyèrent vers le haut.

— Tu t'ennuies de mon haleine ?

Bachior prit une profonde inspiration et souffla un air brûlant, comme s'il crachait des flammes invisibles. Au départ, Riuth plissa les yeux en ravalant ses plaintes, mais après le deuxième souffle, sa peau grésilla comme de la viande déposée sur un lit de braises.

— Arrête ! supplia-t-il.

— Donne-moi ce que je veux !

— Je l'ai fait !

— Pas encore !

Soudain, Riuth enfonça ses genoux dans les côtes de son ancien maître. Il réunit ensuite ses poignets devant sa poitrine et poussa sur la jambe de Bachior pour le renverser sur le côté. Le prince se releva alors d'un seul bond. Des vapeurs indigo émanèrent de ses vêtements et se propagèrent sur le plancher comme des serpents de brume. Un cercle de poussière se souleva, et des plumes lumineuses apparurent derrière Riuth, une à une, pour former un éventail de couleurs vaporeuses. Une aura froide se répandit dans la chambre.

Avant la fin de la métamorphose, Bachior se jeta sur son ancien élève, l'agrippa par les épaules et le projeta encore contre le mur, qui

se fendit sous la violence du choc. Une poutre se brisa et Riuth culbuta sur le lit de la pièce voisine. Les flammes indigo qu'il dégageait s'éteignirent et ses ailes, à peine visibles, se dissipèrent pour ne laisser qu'un nuage diaphane.

Il se releva à moitié en demeurant appuyé sur le matelas pour garder son équilibre.

— Essaie au moins de résister ! lança Bachior de l'autre côté.

Riuth retira un morceau de vitre qui s'était logé dans sa paume. La plaie se referma aussitôt, mais une goutte de sang noir glissa sur son gant pour aller s'imprégner dans sa manche.

Le prince ressentit alors un calme subit et inattendu. Pour comprendre l'origine de cette impression, il posa son regard sur le plancher, là où le globe d'une lanterne venait de se casser en miettes. Il y voyait les éclats de vitre scintiller autour de lui sous l'illumination jaunâtre de la fenêtre. Cette vue avait ramené un souvenir récent, qui s'était ravivé sans prévenir. Riuth parvint à régulariser sa respiration. Ses battements de cœur reprirent un rythme normal, et peu à peu, sa colère se dissipa. Dix portions de miel n'auraient pu l'apaiser avec autant d'efficacité.

Il écarta les morceaux du revers de la main et se rappela, au même instant, l'attaque qui avait eu lieu au palais de Kærine. Un tapis de cristal, semblable à celui-ci, y avait brillé sous la Lune.

Plutôt que de tourner le regard vers l'autre pièce, Riuth se réfugia dans ses souvenirs, s'éloignant du temps où il considérait Bachior comme le gardien suprême de toute vérité. Son premier réflexe fut de songer à Alégracia, et aussitôt, des remords lui nouèrent l'estomac. Il revit intérieurement les moments qu'il avait passés avec elle sur l'Île-Argentée et se disait qu'il n'aurait jamais dû lui permettre de retourner chez elle. Mais… il était trop tard. Sa chance était passée.

— Relève-toi ! cria Bachior en s'approchant du mur brisé. Montre-moi que tu n'as pas changé ! Souviens-toi de nos marches dans la Contrée-Bleue ! La belle époque, hein ? Tes adversaires ne mouraient pas dans la délicatesse !

Pourquoi ne parvenait-il pas à se rappeler cette partie de son passé ? Il ferma les portes de son esprit, se convainquant lui-même qu'il ne s'était jamais rendu dans la Contrée-Bleue ni à Atorstatte, ni nulle part ailleurs aux côtés de cet infâme vagabond.

Riuth se releva, à nouveau revigoré par la Lumière. Il ne sentait plus les lésions sur ses bras et ses jambes. Il leva les poings devant sa poitrine et resserra ses gants. Un sourire malicieux apparut alors sur le visage de Bachior, qui enfonça ses griffes dans les lattes du plancher et courba le dos pour mettre ses vertèbres en relief. De nouvelles ondes secouèrent ses cheveux.

En gardant sa position défensive, le prince ferma les yeux et,

quand il se retrouva dans l'obscurité la plus totale, il pouvait presque *la* voir.

— Tu vas souffrir, grogna Bachior.

Cette menace se brisa contre un mur d'indifférence. Bachior se lança sur Riuth, et la réponse de ce dernier survint instantanément. Un tourbillon rougeoyant enveloppa son corps, et ses ailes réapparurent à travers un éblouissement de Lumière. De toute sa vie, Riuth n'avait jamais réussi à les matérialiser aussi rapidement.

Dans un élan vigoureux, il propulsa son ancien maître dans la pièce voisine. Bachior fracassa le lit en tombant, et Xilasire, qui reposait sur le matelas, glissa jusqu'au milieu de la chambre. Riuth se précipita aussitôt vers son arme et l'empoigna. Une fois devant Bachior, il souleva l'épée, de nouveau scintillante de Lumière, et l'abattit de toutes ses forces.

Une ligne de sang noir se répandit sur la porte.

Le visage de Bachior retrouva alors sa couleur usuelle, un beige d'une telle pâleur qu'on l'aurait cru malade. Les rides sur son front disparurent et ses traits se détendirent. Remarquant ces signes, Riuth nettoya Xilasire sur les draps, la rengaina, puis se rapprocha de son ancien maître pour le recouvrir d'ombre. Il observa, à bout de souffle, celui qui reprenait peu à peu son apparence humaine.

— Tu en as assez ?

Bachior pouffa de rire, et en voyant l'expression accusatrice de Riuth, il se cacha la bouche avec ses mains. Il s'écarta des fragments de bois et de paille, puis essuya les traces de sang qui coulaient sur son ventre.

— Tu n'as pas idée à quel point ça peut faire du bien.

— Tant mieux pour toi, trancha Riuth. Pour moi, ça ne marche plus. Toi et tes sales habitudes…

— Allons ! Tu devrais profiter de ces moments quand ils passent. Tes ailes d'ange t'ont-elles enlevé le feu intérieur ?

— Non, elles m'ont enlevé la stupidité.

Pendant qu'il haletait, épuisé, Bachior fouilla dans ses vêtements en lambeaux et en sortit une longue pipe d'ébène. Il la remplit d'herbes de colméranio à ras bord et laissa tomber une goutte de sa propre salive au fond du baril. Le contenu s'embrasa aussitôt. Après s'être assuré que la combustion allait durer, il mit l'embouchure entre ses lèvres et inspira un bon coup.

Riuth ne le vit jamais recracher la fumée.

— Encore heureux que personne ne soit passé par ici, dit-il. Tu aurais pu nous causer des ennuis.

— Ah ! j'y avais pensé. Mais nous n'avons aucune chance de rencontrer quiconque sur cet étage.

Toujours aussi essoufflé, Bachior goûta une nouvelle fois sa pipe

avant de continuer.

— Ta chambre, ou hmm… ce qu'il en reste, se trouve dans les quartiers réservés aux anges solarius. Leur arrivée est prévue pour demain, et pas avant. D'ici là, nous sommes tranquilles. Crois-moi.

Riuth s'allongea sur la paille, aux côtés de Bachior, et croisa les bras derrière sa tête. Il ressentit un malaise, se demandant comment il avait réussi à survivre si longtemps, à l'époque, sous la tutelle d'un individu aussi belliqueux. Avait-il alors adopté la même attitude ?

— Ça fait dix-sept ans qu'on ne s'est pas vus, estima Riuth. Je me trompe ?

— Non, c'est bien cela.

— J'ai des histoires à te raconter.

— Ne te gêne pas. J'ai aussi quelques anecdotes. Mon passage à Roc-du-Cap ne s'est pas fait sans heurts.

Assis dans les débris, Riuth et Bachior entamèrent une discussion qui se prolongea jusqu'à ce que le rouge du ciel se transformât en un violet vespéral.

Chapitre IV

L’akdathe et le Capparien

Un vent chaud soufflait dans la Salle Supérieure, cet endroit perché au sommet de la tour centrale du Palais de Bois. L’Arcaporal Davide Conerco avait l’impression d’être à l’intérieur d’un chapiteau ouvert. Cette plate-forme, aussi longue que large, ne comportait aucun mur, et le toit, monté sur des poutrelles où l’on voyait encore des traces d’écorce, ne fournissait qu’une modeste protection contre les intempéries.

Près de la mince rambarde, le plancher se terminait en véritable précipice. Quatre gardiens équipés de lorgnettes y surveillaient les chaloupes lointaines qui naviguaient sur le lac Diamant.

De cette hauteur, on distinguait à peine la surface de l’île, qui apparaissait estompée sous les brumes. Le ciel, vierge de nuages, reluisait d’un vert éblouissant.

À quelques pas d’où Conerco contemplait le château d’Holbus, un trône au bois ravagé par l’humidité occupait le sommet d’une estrade. Le vieux siège montrait des inégalités qui auraient fait rougir de honte n’importe quel charpentier de Roc-du-Cap. Malgré tout, ce meuble était sans doute la plus luxueuse décoration du Palais de Bois.

Une créature sereine occupait ce trône pourri. Elle s’appelait maître Éwinga et elle appartenait à l’ancienne race des akdathes.

La peau parfaitement lisse de l’ange scintillait comme de l’argent brossé. Sept cheveux, ayant le diamètre d’un petit doigt, glissaient derrière son cou pour frôler ses épaules.

L’Arcaporal Conerco essuya une saleté sur l’épaulette gauche de son armure. Il observa ensuite l’Océan-d'Écaille-de-Jade, distant à l’ouest, en s’appuyant contre la balustrade de bois, mais pas trop, pour éviter qu’elle ne cède sous son poids. Il réfléchissait depuis quelque temps à une question formulée par Éwinga et hésitait à lui répondre.

— Roc-du-Cap ne viendra pas vous aider. Ne comptez pas sur l’appui de notre armée. De toute façon, nous arriverions trop tard.

L’akdathe lui partagea ses angoisses avec sa voix télépathique, que Conerco entendit dans son esprit.

— *Il aurait été sage de préparer une réplique. Le Drakanitt oriental*

pourrait souffrir de notre défaite.

— Vous oubliez que nous menons déjà une guerre contre le Drakanitt moyen. Le roi ne me cédera aucun bataillon. Ça ne servirait à rien de lui en demander.

— Nous vous avons à nos côtés, Arcaporal. C'est ce qui importe. Votre expertise dans l'art du combat nous sera indispensable.

L'Arcaporal Conerco détourna le regard et observa, pendant un moment, le ciel vert. Il le fixa si longtemps qu'une larme roula sur sa joue.

— Je serai franc avec vous. Si Docène ne m'avait pas obligé à partir, je serais resté à Roc-du-Cap. La politique de votre pays, je m'en moque. C'est à cause de la disparition du Soleil que je suis venu.

— Je sais. Les hommes tels que vous sont des livres ouverts.

Éwinga tourna la tête vers la gauche et avoua :

— Vous n'êtes pas seul. La moitié de mes guerriers ont trouvé la foi depuis la Fin de la Nuit.

Alors qu'Éwinga s'asseyait plus confortablement sur son siège, le dossier du trône émit des grincements. Conerco profita du moment pour tenter de lui soutirer l'information dont il avait besoin.

— Vous ignorez probablement tout de ce phénomène…

— C'est vrai, cela m'inquiète autant que vous.

Conerco hésita à en demander davantage, jugeant cette insistance malhabile. Il se mordit la lèvre inférieure et attendit quelques secondes avant de revenir à l'assaut.

— Vous n'avez pas une petite idée ?

— Arcaporal, je ne suis pas assez puissante pour communiquer avec la Lumière. J'ai une supposition personnelle qui implique Athore, une entité qui vous est peut-être familière. Je suis désolée. La vérité m'échappe.

Éwinga croisa les jambes. Elle caressa, du bout des doigts, l'accoudoir de son trône, et du même coup, y gratta les morceaux pointus qui auraient pu lui occasionner des échardes.

— Je dois reprendre des forces avant d'analyser la question à nouveau. Ce ne sera pas aujourd'hui ni demain, car des visiteurs vont bientôt nous rejoindre.

— Je voulais justement vous en parler, de ces solarius.

En prononçant cette phrase, Conerco avait durci son visage. Il avait ce tic chaque fois qu'il évaluait les effectifs des rebelles, en nombre et en qualité. Selon lui, l'armée d'Éwinga comportait trop peu d'hommes, et ces derniers ignoraient toute forme d'entraînement militaire. L'Arcaporal s'imaginait mal remporter la victoire avec une telle bande d'enfants. Selon lui, les meilleurs combattants du Palais de Bois n'arrivaient même pas aux chevilles des novices qu'il entraînait depuis vingt ans à Roc-du-Cap.

Pour éviter de succomber à l'hystérie, Conerco avait décidé

d'accomplir son mandat en restant isolé dans la Salle Supérieure. Pas question de côtoyer les demeurés du rez-de-chaussée. L'odeur de médiocrité qui planait en bas lui donnait chaque fois la nausée.

— *Ils devraient atterrir ici dans une demi-heure.*

— Deux mille créatures qui traversent le ciel et qui descendent au milieu d'un lac… Cela va attirer l'attention.

— *Le lac Diamant, qui nous entoure, accueille des centaines de cygnes tous les printemps. De loin, personne ne verra la différence.*

Conerco resta bouche bée. Comment pouvait-il commenter des stratégies aussi naïves ? La situation le rendait mal à l'aise, et il sentit ses mains devenir moites.

Lentement, il se rapprocha du trône.

— D'où viennent-ils, ces solarius ?

— *Leur continent d'origine se nomme Célestia.*

— Je ne connais pas cet endroit.

— *C'est normal. Personne ne le connaît, ou presque. Il faut voyager durant trois années, à vol d'oiseau, pour en atteindre les berges.*

— J'ai déjà décoré des matelots cappariens qui ont fait le tour du monde en bateau. Ça leur a pris moins de temps !

Il commençait à avoir chaud et décida de desserrer ses gants. En fin de compte, il les enleva et les accrocha à sa ceinture.

— Trois ans de distance ? Et vous avez eu de la difficulté à entrer en contact avec moi, qui me trouvais à seulement un mois au sud ?

— *Je n'ai pas appelé les solarius par le biais de la télépathie.*

Éwinga frissonna au passage d'un violent coup de vent.

— *J'ai envoyé l'un de mes premiers alliés, qui se nomme Galdiare. Il est parti réunir son peuple il y a six ans. Ce solarius a participé à la fondation du Drakanitt…*

— Six ans ?

— *Oui, Arcaporal. Le Dernier Assaut est en branle depuis longtemps. C'est la raison d'être de ce palais.*

— Donc, vous saviez ce qui allait se produire, avec le ciel et tout !

— *Si je l'avais su, j'aurais lancé le Dernier Assaut bien avant.*

— Il a un excellent sens de l'orientation, ce Galdiare, pour ne pas s'égarer en pleine mer.

— *Il utilise une boussole affectée par les émotions. Ces bijoux ignorent les distances.*

Conerco s'appuya de nouveau contre la rambarde et pencha la tête vers le sol.

— Deux mille hommes et le même nombre de solarius qui arriveront dans une demi-heure… Permettez-moi de conserver mon scepticisme.

— *Votre manque de foi me déçoit, Arcaporal. Si tout se déroule comme prévu, nous mènerons notre campagne dès demain. La victoire sera facile,*

rapide et sans dommage.

Pour la troisième fois déjà, une impression de dégoût monta à la gorge de Conerco.

— Ah ! bon sang ! Avez-vous égaré votre sagesse ? Dois-je vous rappeler que vous vous engagez dans une guerre continentale ? Cela entraîne des conséquences terriblement graves !

— Lorsque ces anges seront avec nous, leurs armures éblouissantes et leur grâce vous redonneront espoir, Arcaporal. Je vous l'assure.

— Non, non et non. Ils vont me laisser froid. Et vous auriez intérêt à vous refroidir, vous aussi. Personne ne peut triompher avec autant de facilité… et vous devriez le savoir !

Une voix retentit de l'escalier central. Conerco se retourna et vit arriver un jeune homme au teint basané et aux cheveux tressés, ramenés vers l'arrière. Il s'agissait de Rorkö Vidiche, l'un des Transporteurs, qui s'avançait avec une lettre dans la main.

— Une émissaire du Plateau-Doré vous apporte un message de Sadie Canalam.

— Confiez-le à notre Arcaporal. Je vous remercie.

Conerco haussa un sourcil. Les paroles que venait de prononcer Éwinga avaient résonné dans son esprit, et ce, même si elles ne lui étaient pas adressées. Il se demanda alors si les gardiens de la Salle Supérieure avaient entendu tous les détails de leur conversation.

Rorkö donna l'enveloppe dorée à l'Arcaporal, et ce dernier en brisa le sceau sur le rabat.

— Sadie Canalam ? Qui est-ce ?

— Notre alliée du Plateau-Doré. Elle s'occupe de traquer Shnar, un autre de nos ennemis.

— Vous auriez pu me l'apprendre plus tôt, non ? Et pourquoi ne lisez-vous pas ce message vous-même ?

— Cela me demande plus d'efforts que vous.

Il déplia la lettre et parcourut le premier paragraphe avant de se faire interrompre.

— Et puis ?

— Canalam vous informe qu'elle détient des prisonniers… ceux qui ont attaqué le palais de Kærine durant une soirée de couronnement. Ils ont parlé sous la torture. Sadie sait maintenant où se trouve le nouveau repaire de la Guilde du Simulacre.

Il poursuivit sa lecture et se rendit jusqu'aux salutations d'usage.

— Selon ses sources, Shnar se cacherait dans une ruine qui date de la guerre de la Couronne, au milieu des Trois Monts. Ça vous dit quelque chose ?

— Les Trois Monts ? Je vois… Shnar a voulu s'éloigner du Plateau-Doré et s'est rapproché de nous.

— Devrons-nous en tenir compte ?

Elle secoua la tête.

— *D'autres correspondants ont prétendu que la Guilde du Simulacre était à bout de souffle. On parle même d'une « malédiction » qui se serait abattue sur elle depuis quelques semaines… mais enfin ! Pour le moment, l'essentiel est de savoir qu'elle concentre ses énergies à échapper aux représailles du Plateau-Doré.*

Maître Éwinga s'adressa de nouveau à Rorkö.

— *Est-ce tout ?*

— Pas tout à fait. Riuth a débarqué hier pendant que vous dormiez. Il désirait vous informer que la « livraison » était arrivée.

— *Je ne lui ai demandé aucune livraison. De quoi parlez-vous ?*

— Euh… Ça ressemble à un bâton. Et une chose est sûre : il ne veut pas qu'on y touche.

Éwinga bondit hors de son siège. Elle posa la main sur sa poitrine.

— *Mettez cet objet dans un cachot !*

— C'est déjà fait. Si ça peut vous rassurer, les Transporteurs n'ont pas ébruité l'affaire.

— *Excellent. Gardez le silence.*

Elle lui ordonna de réveiller tout le monde et ajouta qu'elle souhaitait réunir la rébellion dans la Salle Supérieure pour prononcer un discours. Rorkö acquiesça et descendit l'escalier principal.

Conerco, qui venait d'entendre cet échange, demanda à voix basse :

— C'est quoi, ce bâton ?

Éwinga s'écroula sur son trône.

— *Il y a quelque temps déjà, j'ai demandé aux xayiris de me faire parvenir le Serpent d'Argent. Au départ, ils ont accepté ma demande, mais Nao'Zeel s'y est opposé à la dernière minute. Il craignait que le Serpent ne puisse tomber entre de mauvaises mains.*

— Et il avait raison de s'en faire ! C'est une idée ridicule que vous aviez là.

Conerco n'aimait pas discuter de ces objets, qui auraient dû rester à l'intérieur des légendes. Plusieurs livres d'histoire, entassés dans les bibliothèques de Roc-du-Cap, relataient des évènements horribles à propos du Serpent d'Argent et de ses multiples possesseurs.

— Le Serpent d'Argent a créé des remous au Drakanitt.

Conerco pensa soudainement qu'Éwinga lui cachait quelque chose.

— Pourquoi le vouliez-vous ?

— *Pour détruire Izmalt. C'est un kajuvâr.*

— Et maintenant que vous l'avez, vous comptez l'utiliser ?

— *Non. Les xayiris m'ont ramenée à la raison. C'est trop risqué.*

Ils restèrent silencieux durant un moment. Conerco s'attendait à des explications plus détaillées, mais rien ne vint. Il tourna en rond entre les piliers recouverts de petits champignons orangés.

— Mais alors ? Pourquoi vous l'ont-ils envoyé ?
— *Je l'ignore, Arcaporal. Je l'ignore…*

Chapitre V

Pensées égarées

Un appel.

Riuth se réveilla en sursaut. Ses muscles se durcirent, et il faillit basculer de son lit. Son regard se tourna vers l'énorme trou dans le mur. Il réalisa, à cet instant, qu'il se trouvait dans la chambre voisine de celle qu'on lui avait assignée.

Une lumière verte entrait par la fenêtre. Cet éclat apportait une faible chaleur, qui lui fit regretter le confort des printemps ensoleillés. Il enfila ses bottes, sentit son gilet, puis recula brusquement. Une odeur fétide avait envahi ses narines. Il hésita à revêtir ses vêtements encore une fois, mais il dut s'y contraindre, n'ayant rien d'autre à porter.

Le prince était incapable de se rappeler quand il avait pris son dernier bain. Chose certaine : il ne s'était pas nettoyé depuis qu'il avait quitté l'Île-Argentée, quatre jours auparavant. Mais peu importe ! Certains rebelles se retrouvaient dans des situations bien pires, et – il en était persuadé – son « léger » manque d'hygiène passerait inaperçu. Certains de ses compatriotes dégageaient des odeurs pestilentielles qui donnaient des haut-le-cœur, un mélange dégoûtant qui lui rappelait la cave de maturation du vieux Goutèle, ce sympathique fromager de la Contrée-Bleue.

Le plancher vibra sous l'effet d'une puissante rafale. Le prince retourna dans sa chambre en enjambant l'orifice dans le mur. Il ouvrit la porte pour vérifier qui avait lancé l'appel qui l'avait réveillé brusquement.

Deux individus s'engageaient dans les escaliers principaux. Ils étaient trop loin pour être interpellés.

À la hâte, Riuth enfila sa cape, sans oublier de fixer Xilasire à son dos, et rejoignit les soldats qui montaient vers la Salle Supérieure.

À travers les planches de l'escalier en colimaçon, Riuth remarqua que l'homme à la barbe garnie avait une carrure impressionnante, tandis que l'autre, plus mince, portait une armure métallique qui ressemblait drôlement à la sienne. À cette distance, Riuth entendait le plus grand s'exprimer d'une voix forte.

— … bientôt, quand les sudistes et les créatures des Ténèbres l'auront envahie, elle deviendra un de ces Pays-Morts et coulera dans l'océan.

Le petit hésita avant de répondre.

— Mais je suis un Drakanien.

— Ha ! on devra l'accepter pour le moment, sire Segnar Rackten'Dar. Personne dans ce pays ne reçoit d'entraînement, ne serait-ce que pour se défendre avec un minimum d'adresse. C'est la culture, hélas ! Chez nous, pour former une bonne armée, il faut des démons et des immigrants dans les rangs. Et ici, vous l'avez compris, nous sommes en train de remplir les deux conditions !

Ils ralentirent, et Riuth en fit autant pour éviter d'attirer l'attention. Seulement trois étages les séparaient maintenant de la Salle Supérieure.

Le plus grand reprit la discussion.

— Des démons avec nous… Cela me pose un sérieux problème. Tu sais, les natifs comme moi veulent chasser les démons qui sont à la tête du pays. Le roi Izmalt, crois-le ou pas, est l'un de ces kajuvârs avec de grandes dents déguisés en humains. Et ces solarius… L'existence du *Kefcheth Heina Lenapoo* les inquiétait déjà avant leur départ. Les couleurs dans le ciel, la Fin de la Nuit, ils vont penser que c'est lié au Tourbillon Bleu, et donc à Izmalt. Ce ne sera pas difficile de s'en faire des alliés.

Segnar prit un ton plus grave.

— Tout le monde va y trouver son compte, mais pas pour les mêmes raisons.

— Vous me volez les mots de la bouche.

— Et… parlant de la Fin de la Nuit, tu crois qu'Éwinga va nous fournir une explication à ce propos ? Je veux dire, c'est ce qu'elle pensait faire ce matin, non ?

— Oh, sire, je l'espère.

• • •

Bachior jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si les occupants de sa chambre dormaient encore. Moraïn avait rabattu ses couvertures jusqu'au milieu de son visage et était tourné vers le mur. Lasielle émettait des sifflements en respirant. À ses côtés, Thamaya et Jolène semblaient tout aussi paisibles, la tête enfoncée au creux de leur oreiller.

Ne craignant plus d'être surpris, Bachior se retourna à nouveau vers Dal'Astar, le cardinal vert, qui l'attendait sur la bordure de la fenêtre.

— D'accord. Gardez-la auprès de vous. J'irai la chercher quand ce

sera terminé.

Dal'Astar prononça des mots en xil. Comme toujours, Bachior dut se concentrer au maximum pour déchiffrer ces paroles, déjà atténuées par l'épaisseur de la vitre. Les syllabes chantées par le xayiris se ressemblaient et le débit – difficile à suivre – avait tout pour étourdir. Bachior enviait le talent des anges, qui arrivaient à décoder ce langage de façon instinctive.

— Ensuite ? Nous verrons bien. Je n'ai pas l'intention de m'éterniser au Continent-Coloré.

Le cardinal produisit une nouvelle série de chants, plus excités que les précédents.

— Je n'ai pas encore achevé mes recherches là-dessus. Mais… hum… c'est une option. Je connais quelqu'un qui pourrait me fournir une carte.

Dal'Astar répliqua avec des piaillements de faible intensité. Bachior comprit la première moitié du message, mais le reste se perdit à travers le grincement des murs, provoqué par une bourrasque.

— Un autre kajuvâr va nous rejoindre ? Quand ? Aujourd'hui ?

On frappa à la porte, très fort, de sorte que le cœur de Bachior bondit dans sa poitrine. Il serra les dents et cria :

— Quoi ?

Une voix retentit à partir du couloir. Il devait s'agir d'un Transporteur.

— Arioo ?

— C'est moi !

— Éwinga vous demande à la Salle Supérieure.

Le discours ! Bachior venait de manquer une occasion en or de faire bonne impression auprès des rebelles.

— Ça commence ? demanda-t-il d'un ton plus amical.

N'obtenant aucune réponse, il se retourna vers la fenêtre pour saluer Dal'Astar, mais le cardinal planait déjà au ras du lac Diamant, vers l'Île-Argentée.

Autour de lui, ses disciples s'animèrent un à un. Moraïn se tira hors des couvertures en premier. Il semblait être d'une humeur massacrante.

— Peux-tu m'expliquer…

— Silence ! Habillez-vous et faites vite. Nous montons à la Salle Supérieure.

— Pourquoi maintenant ? souffla Moraïn entre deux bâillements. Je suis fatigué. En plus, Thamaya m'embrassait comme une folle ! Dans mon rêve, du moins.

Thamaya lui lança un regard meurtrier.

— Les solarius vont bientôt nous rejoindre, leur apprit Bachior. Je voulais que nous soyons les premiers pour les accueillir, mais en fin de

compte, nous sommes en retard.

— Les solarius ?

Bachior dressa l'index et haussa les sourcils pour faire comprendre à Moraïn que la discussion s'arrêtait là.

— Habille-toi.

Moraïn reçut ses bagages en plein visage. Il se leva pour enfiler ses pantalons, puis il prit un moment pour s'aplatir les cheveux avec un peigne, comme tous les matins. Près de lui, Thamaya aida Jolène à choisir ses vêtements avant de s'attarder aux siens. De tous les quatre, Lasielle fut la première à avoir terminé ses préparatifs. Elle s'avança devant Bachior et lui ajusta le collet du bout de ses doigts décharnés.

— Tu as l'air angoissé, cousin. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. J'ai seulement hâte de m'en aller d'ici.

— Ça ne devrait pas tarder. Avec l'arrivée des solarius, c'est le début de la fin. Les gens d'Holbus ne sont pas aveugles, contrairement à ce que pourrait penser cette idiote d'Éwinga.

— Ne l'appelle pas comme ça, s'il te plaît.

Quand les cinq kajuvârs eurent achevé de s'habiller, ils sortirent de leur chambre et montèrent les marches en vitesse, sans toutefois courir, pour éviter de faire du bruit inutilement.

Quand ils atteignirent le sommet, une voix enfantine retentit dans leurs esprits. Il s'agissait du fameux discours, tenu par maître Éwinga.

• • •

En position devant le trône d'Éwinga, l'Arcaporal Conerco examinait les combattants présents dans la Salle Supérieure. Certains semblaient pensifs, d'autres observaient le plancher en arborant des moues d'impatience. Conerco se dépêcha d'aller redresser ces dos mous avec des paroles mordantes, avant de retourner à son emplacement initial.

Des retardataires arrivaient encore une demi-heure après l'appel. Bientôt, l'endroit fut bondé, au point où personne ne pouvait plus accéder à l'étage. Conerco s'empourpra. Il ferma la grille de l'escalier pour empêcher quiconque de monter. Des protestations fusèrent d'en bas, et chacune fut soigneusement ignorée. L'Arcaporal se rendit ensuite derrière le trône. Il croisa les bras ; fatigué d'être la cible des regards, il se tourna vers l'horizon scintillant pour admirer une volée d'oiseaux blancs se poser sur le lac.

Une voix résonna dans sa tête.

« *Bonne matinée, mes enfants. J'espère que votre sommeil a été paisible et agréable. Une fois encore, je tiens à m'excuser pour l'état lamentable de vos appartements.* »

Éwinga appelait ses soldats des *enfants* ? Conerco n'en revenait pas,

et du même coup, cette appellation le fit sourire. Des enfants…

« *En fait, je désire vous annoncer que nous sommes sur le point de déclencher le Dernier Assaut.* »

Conerco n'écouta le discours d'Éwinga qu'à moitié. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit et se sentait abruti, comme si son cerveau était ralenti par une épaisse couche de gélatine. Au lieu de gaspiller sa précieuse énergie pour interpréter des mots qui entreraient par une oreille et ressortiraient par l'autre, Conerco préférait diriger ses pensées vers Roc-du-Cap, la magnifique cité où il aurait adoré se retrouver à cet instant précis en compagnie de Maralys, sa bien-aimée. Il imaginait sa chevelure blanche, brillante comme la surface d'une perle, ses joues roses et son regard pétillant. Oui, vraiment, la soixantaine ne lui avait enlevé aucun charme.

« *Les solarius ont voyagé durant trois longues années pour venir jusqu'à nous.* »

Si Éwinga jouissait maintenant d'être entourée de ses deux mille « enfants », Conerco, lui, avait raté sa chance. Son titre d'Arcaporal lui demandait une dévotion sans limites envers l'armée capparienne. On lui permettait de fréquenter sa gentille dame durant ses rares séjours à la Vieille-Ville, mais il était hors de question pour lui de fonder sa propre famille. Les années avaient passé, et Maralys s'était résignée. Aujourd'hui, le temps avait causé ses ravages. Même si Conerco abandonnait son poste en s'exilant loin de la capitale, sa chérie, à son âge, ne pourrait plus lui offrir un petit garçon ou une jolie fillette aux yeux bruns.

« *C'est grâce à cette alliance que le Continent-Coloré pourra être purifié.* »

Conerco observa les taches foncées qui étaient apparues sur ses mains au cours des dernières années. Étant jeune, il appelait ces imperfections des « marques de tombeau », signe évident pour un vieillard que la fin se rapprochait. À la première apparition de ces lésions, il avait fait le bilan de sa vie, en panique, sans tirer de conclusions satisfaisantes. Et cette réflexion n'avait pas encore trouvé son terme.

« *Avec la mort d'Izmalt, le* Kefcheth Heina Lenapoo *ne pourra plus engloutir notre monde. La Terre échappera au désastre.* »

Les sages paroles coulaient, et Conerco bâilla d'ennui. Bien sûr, il savait que la disparition du Soleil signifiait des troubles dans la structure du monde. Éwinga liait ce phénomène au *Kefcheth Heina Lenapoo*, entité qu'Izmalt faisait croître grâce à des procédés mystérieux. Du moins, c'est ce qu'elle laissait entendre. Conerco avait appris au fil des années à se méfier des discours prononcés par les chefs d'État. Il connaissait bien les techniques de désinformation employées par Docène Capiaso, et rien n'empêchait Éwinga d'utiliser

des supercheries identiques pour arriver à ses fins. Au sud, Docène était devenu un maître en la matière. Il ne disait rien ; il claironnait. Pour lui, semer la vertu et l'honneur dans l'esprit d'un soldat passait d'abord par des phrases grandiloquentes… Et ses desseins n'étaient, en réalité, que des prétextes pour étendre son pouvoir au-delà des limites conquises.

La position même de l'Arcaporal lui défendait de se laisser envahir par une telle pensée. Conerco secoua la tête de honte. Il se sentait vieux, fatigué. L'angoisse lui rongeait le cœur, et pour empirer son état lamentable, il songea aux trois missions qu'on lui avait confiées. D'un coup, il eut peur. Il inséra la main dans son haubert pour s'assurer que son enveloppe était toujours en place. Du bout des doigts, il frôla le papier.

« *La couronne retournera à Kærine, là où elle aurait dû rester.* »

Voilà. Éwinga parlait de pouvoir, signe évident qu'elle était corrompue jusqu'aux os. Conerco préférait en rire plutôt que s'en mordre les doigts. Sa première tâche était claire comme l'eau des cascades de Krytz : il devait prodiguer des conseils militaires à la chef des rebelles. Il jouerait son rôle jusqu'au bout, mais n'irait jamais jusqu'à mettre sa vie en péril. Le Continent-Coloré n'était pas sa patrie. Il n'y verserait aucune goutte de son sang.

Après une conclusion remplie de louanges verbeuses sur les habitants du Continent-Coloré, Éwinga termina son discours.

— *Qu'en dites-vous ?*

Dans l'auditoire, personne n'osait formuler un commentaire, une question, ou même toussoter timidement. Rien. Conerco se demandait si on avait écouté ces inconséquences jusqu'au dernier mot. Les femmes et les hommes présents dans la salle adoraient déjà leur cause, cela se devinait dans leur regard. Avaient-ils réellement besoin d'être motivés davantage ?

Tout de même, un individu vêtu de noir s'avança devant les autres pour s'exprimer. Conerco avait croisé cet homme la veille. Il s'agissait de Bachior Arioo, un démon que l'Arcaporal avait reconnu comme étant un kajuvâr de sang pur.

— Si vous permettez… Je crois que chacun des combattants du palais connaît ses engagements. Nous avons un contrat avec vous, dont la signature est gravée sur notre cœur.

Il toussota avant de poursuivre.

— Nous sommes heureux d'accueillir nos amis les solarius.

Éwinga hocha la tête.

— *Je vous remercie de ces belles paroles.*

Conerco ne comprenait pas pourquoi Éwinga attendait une réponse de ses subalternes. Il savait que, pour régner, les meilleurs chefs devaient imposer leur autorité sans tolérer la moindre objection. Cette

scène était d'un ridicule à se jeter par terre. Elle démontrait toute la faiblesse hiérarchique de l'organisation.

Fatigué de ce triste spectacle, Conerco se pencha à l'oreille d'Éwinga.

— Il serait temps de dégager la voie, maintenant.

Éwinga approuva d'un signe de la main.

— *Galdiare arrivera bientôt avec son peuple. Je commence à le sentir. Oui… Nos amis approchent. J'aimerais former deux rangées le long des colonnes nord et sud. Il faudra…*

— On bouge ! Allez ! Plus vite que ça !

Conerco se dépêcha de mettre de l'ordre dans le groupe. Il cria ses directives aux rebelles, les obligeant à gonfler la poitrine et à garder les jambes droites. Seuls les soldats qui étaient au service de la rébellion depuis dix ans eurent le privilège de rester dans la Salle Supérieure. Les autres ravalèrent leurs protestations en croisant le regard intransigeant de l'Arcaporal. Ils descendirent au rez-de-chaussée en grommelant quelques injures.

— *Laissons l'allée centrale complètement libre. Les solarius ont besoin de beaucoup d'espace à cause de leurs ailes.*

Conerco claqua la grille de l'escalier et se repositionna derrière le trône. Il poussa un soupir qui ressemblait à un grognement de chien.

— *Dans quelques instants, les solarius seront parmi nous. La plupart atterriront sur la base de l'île, mais bon nombre se joindront à nous, dans cette salle. Galdiare viendra me parler. Durant ce temps, j'aimerais avoir le silence.*

— Et je vous aurai à l'œil, menaça Conerco, en pointant la foule du doigt.

Il se tourna vers l'ouest et maugréa intérieurement. Une brise souleva quelques mèches de sa chevelure grisonnante. En haut, le ciel prenait lentement une teinte jaune, et comme la veille, le lac se couvrit de brumes épaisses.

Chapitre VI

Le cofondateur du Drakanitt

Après un moment d'attente, l'Arcaporal leva la tête et écarquilla les yeux.

Devant lui, les solarius arrivaient par la voie des airs. Ces créatures formaient un énorme « V » dans le ciel, à la manière des cygnes qui reviennent de leur migration. À cette distance, Conerco les distinguait mal ; ils apparaissaient comme de petites taches obscures sur un jaune éclatant.

De toute sa vie, il n'avait jamais pu admirer autant d'anges réunis. Au fur et à mesure que ces derniers se rapprochaient, il commençait à croire les paroles d'Éwinga. C'était vrai : les éclats des armures dorées lui inspiraient une fierté soudaine.

Malgré tout, Conerco s'attendait à compter un plus grand nombre de solarius. Il distinguait moins d'une centaine d'individus dans la formation. Éwinga en avait pourtant annoncé deux mille.

Les solarius ralentirent encore, et une fois plus près du palais, ils se laissèrent planer pour perdre de l'altitude. L'Arcaporal se retrancha alors vers le trône d'Éwinga. Il prit une posture droite, se mit les mains derrière le dos et souleva le menton. Les solarius se posèrent au centre de l'allée. Leur atterrissage s'exécuta dans le bruit et le chaos, notamment à cause de l'espace restreint qu'on leur avait réservé. Plusieurs se bousculèrent et des plumes glissèrent sur le plancher. Conerco entendit le tintement métallique des armures revêtues par chacun des solarius. De près, il voyait les ternissures du métal de leur casque et les coulisses blanches qui descendaient de leurs épaules jusqu'à leur plastron. Cela ne les empêchait pas de reluire, mais Conerco s'attendait à contempler des pièces d'équipement impeccables. Il baissa le regard sur sa propre cuirasse, qu'il avait portée durant maintes batailles, à tous les coins du Drakanitt. Les forgerons de Roc-du-Cap la restauraient à chaque retour de combat pour lui redonner l'apparence d'une neuve.

Les heaumes des solarius ombraient entièrement leur visage. À première vue, ces anges avaient des apparences identiques à celles des humains, excepté, bien entendu, leurs ailes ébouriffées qui semblaient

avoir vu les pires intempéries.

Quand le dernier membre de l'escadron eut atterri dans la Salle Supérieure, l'un d'entre eux, de sexe féminin, se détacha du groupe et courut vers l'estrade où siégeait Éwinga. Elle fit une dizaine de pas et trébucha. Derrière elle, un autre individu s'avança devant l'attroupement et cria à tue-tête :

— *Amalia, mahan ki !*

Éwinga sursauta et se leva. Conerco observait la scène avec attention. Il empoigna le pommeau de son arme.

La femme se redressa et se rua à nouveau vers le trône, criant des mots que l'Arcaporal n'arrivait pas à comprendre.

— *Ni vae Zarakis ti Deltra'Badar ki !*

— *Mahan !* dit le solarius qui la rattrapait.

La main de Conerco se resserra autour de la poignée de son épée.

— Je l'arrête ?

Éwinga ne répondit pas. Elle se contenta de marcher au milieu de l'allée, et pour la première fois depuis des jours, elle écarta sa cape blanche pour déployer des ailes membraneuses, fines et nacrées comme celles d'un insecte. Conerco obtint ensuite l'ombre d'une explication.

— *Cette Amalia m'est étrangère. Par contre, celui qui l'empêche de venir à moi s'appelle Galdiare. Il a été mon lieutenant durant plusieurs années.*

— Vous connaissez leur langue… Tant mieux !

— *Oui, mais leur accent me donne du fil à retordre.*

Galdiare accéléra pour empoigner Amalia par les épaules. D'un coup, il la fit trébucher. Cette dernière poussa un cri de surprise. Même retenue par son confrère, elle parvint à enfoncer ses ongles dans le bois du plancher pour ramper vers le trône.

— *Deltra'Badar ki ! Ni Nao'Enoë ! Ni enoë Zarakis ! Ni vae ki !*

Conerco se rapprocha d'Éwinga.

— Cette rouquine… qu'est-ce qu'elle veut ?

— *Elle désire voir Zarakis. Elle prétend que je sais où il se trouve.*

— Et vous le savez ?

— *Zarakis est mort depuis un siècle.*

Entièrement sous la domination de Galdiare, Amalia émit un long gémissement avant de fondre en larmes. Éwinga ne démontra aucune compassion. Elle s'avança pour déclarer :

— *Vous êtes ici sur le Continent-Coloré. Parlez notre langue.*

— Je suis désolé, s'excusa Galdiare en gardant une prise solide sur sa consœur. Amalia vole d'une grande vitesse. Quand le Palais de Bois s'est apparaître, elle s'est précipitée.

Le solarius s'exprimait dans un langage vieillot et syntaxiquement incorrect. Au moins, Éwinga semblait le comprendre.

— *Où sont les autres ? Les deux mille que tu devais rapporter ?*

— Elle prendra pour sienne toute la faute, grogna-t-il en observant Amalia, dont la joue raclait le plancher.

— *Mahan !* cria-t-elle, le visage crispé.

— Tu te tais !

Il la relâcha.

— Mon peuple m'a suivi durant un peu de voyage, mais après, un ouragan nous a fait perdre la trace des autres.

— *Galdiare ! Tu étais leur guide. Tu portais le seul Mora'Enoë capable de mener la troupe jusqu'ici.*

— Ils pourront se débrouiller. Ne vous emplissez pas de crainte. Mes amis sans peine atteindront le Drakanitt. Là-bas, une escale ils feront et ils viendront nous retrouver, dans une possible semaine en plus.

— *Nous n'avons pas ce temps devant nous.*

Les cheveux de l'akdathe se hérissèrent.

— *D'ailleurs, pourquoi prétends-tu qu'Amalia est responsable du retard des vôtres ?*

— C'est pendant la tempête que Troma'Dar a exposé un ordre. Une commande pour tout le monde de se plonger dans l'eau. Éviter les vents en nageant sous beaucoup de profondeur. C'était certain : Amalia et les Renégats ont dit non.

Galdiare braqua un regard plein de rancœur sur Amalia.

— Ils ont pris beaucoup de force et m'ont entraîné loin au-dessus, en haut des nuages. Sans calculer le nombre de risques, ils ont utilisé les vents là-haut pour aller plus vite. Malheur pour nous ! Leur idiotie a fonctionné. Maintenant, à cause d'eux, les autres sont perdus loin derrière.

Toujours recroquevillée sur le plancher, Amalia ajouta :

— Il est ici, je le sais !

— *SILENCE !*

Ce cri télépathique fit sursauter Galdiare et Amalia.

— *Vous n'êtes que quatre-vingt-trois*, reprit l'akdathe. *Il faudra modifier nos plans. Par votre faute, le Dernier Assaut sera reporté à plus tard. Nous devrons attendre les solarius manquants.*

Galdiare resta de marbre.

— Si vous connaissez des tâches pour nous, qu'importe, nous sommes à votre service. Même peu nombreux, nous sommes d'une vaste utilité.

Éwinga recula vers son trône, où elle se rassit. Elle s'appuya sur l'accoudoir et, après un moment, se mit la tête entre les mains.

— *Tu dois me pardonner, Galdiare. J'ai épuisé mes forces et je commence à perdre le contrôle. Ah… la fatigue, la fatigue. Je serai bien heureuse quand ces jours seront loin derrière.*

Elle se redressa à peine.

— *S'il te plaît, présente-moi les membres de ton contingent : ces* Renégats, *comme tu les appelles.*

Abandonnant Amalia sur le plancher, Galdiare s'avança devant le trône et s'agenouilla. Éwinga descendit alors les marches de son estrade. Elle se laissa guider par son lieutenant au milieu du groupe de solarius.

Conerco relâcha la poignée de son arme et en profita pour se faire craquer les jointures. De sa position, il n'entendait plus les paroles des solarius, et sentant la tension baisser, il se tourna vers le sud pour vérifier si d'autres anges arrivaient. Le jaune du midi ne contenait plus aucune trace de vert, annonçant ainsi l'heure du dîner. L'Arcaporal bâilla si fort qu'il faillit s'en disloquer la mâchoire. Il s'appuya contre la rambarde en attendant la fin des présentations, qui semblaient durer une éternité.

Un moment passa, durant lequel Conerco essaya de comprendre l'obstination d'Éwinga à vouloir s'entretenir avec ses serviteurs. Au Drakanitt, on décourageait les soldats à créer de tels liens d'amitié avec leurs compatriotes de guerre, puisqu'au terme des conquêtes, les marques laissées par ces relations attiraient les pleurs et les regrets. De plus, sonder l'esprit d'un solarius était impossible : Conerco savait au moins cela. Il se rappela alors que les akdathes devaient établir un contact préliminaire avec leurs sujets afin de pouvoir leur partager des pensées. La preuve : au moment où Éwinga avait émis son « *Silence !* », seuls Galdiare et Amalia avaient sursauté parmi les solarius.

Sur le lac Diamant, l'Arcaporal remarqua un point noir au centre de la nappe étincelante. Une barque. Il plissa les yeux. En examinant les ondulations des vagues, il remarqua que l'embarcation se dirigeait vers le Palais de Bois.

Son cœur tressaillit.

Il empoigna la lorgnette accrochée à sa ceinture et observa dans l'oculaire en gardant les coudes appuyés contre la balustrade. L'image bougeait sans cesse. Conerco prit une grande inspiration pour se calmer. Il recommença, pointa l'instrument dans la bonne direction et ajusta la lentille.

Une seule personne se trouvait à bord. Elle était enveloppée dans une couverture maculée de taches foncées. À cause du costume ample, Conerco n'arrivait pas à identifier la race de l'individu ni même à deviner son sexe. Une chose était certaine, par contre : le bateau avançait au gré du vent, puisque les rames étaient dans la barque.

Conerco tourna la tête. Il réalisa qu'Éwinga n'avait pas encore terminé ses présentations. Il cria tout de même pour qu'on l'entende de loin.

— Éwinga ! Je dois vous parler ! Tout de suite !

La réponse traversa aussitôt son esprit.

— *Oui ?*

— Une embarcation étrangère approche.

Plusieurs rebelles se précipitèrent alors autour de Conerco pour regarder l'intrus, et après quelques secondes, il ne restait plus personne dans les rangs. Bachior Arioo fut l'un des premiers à se pencher par-dessus la barrière. L'Arcaporal le surveillait du coin de l'œil et le voyait, de temps à autre, chuchoter à l'oreille d'une femme vêtue des mêmes habits ridicules. Discrètement, Conerco se rapprocha d'eux afin d'espionner leur conversation.

Au début, il éprouvait de la difficulté à bien entendre la voix de Bachior, qui se perdait à travers le brouhaha des autres curieux, mais avec de la concentration, il parvint à saisir une phrase qui en disait long :

« … de Dal'Astar. C'est une kajuvâre. »

Conerco se mêla à la discussion sans aucune subtilité.

— Avez-vous quelque chose à nous apprendre, Arioo ?

Bachior haussa un sourcil et se figea, communiquant ainsi son irritation.

— Arcaporal ! Vous me portez un bien grand intérêt. Cela m'honore, je vous en remercie.

Il pointa le lac et ajouta :

— Vous voyez, j'en parlais justement à Lasielle : la femme, puisque c'est une femme qui navigue vers nous, est une kajuvâre. Certainement pas de sang pur. Sinon, je l'aurais sentie bien avant.

Avant que Conerco ne puisse demander plus d'informations, Bachior plissa les yeux. Il se retourna vers Lasielle.

— Oui ! Je crois que nous l'avons déjà rencontrée… dans la ville de Kærine.

— Je me disais la même chose.

Ils demeurèrent silencieux tandis que la barque dérivait toujours vers l'île. Autour d'eux, des gardiens avaient sorti des lorgnettes pour observer l'étrangère.

— *Je suis incapable de sonder cette personne*, avoua Éwinga. *Il me faudrait la toucher au préalable. Mais…*

— Elle sait où se trouve le palais, en tout cas, l'interrompit Conerco. Regardez, elle se dirige droit vers nous ! Nous devons l'arrêter.

— *J'aurais préféré la sonder pour savoir quel traître lui a révélé notre position. Mais qu'importe ! Je ne laisserai pas cette intruse naviguer plus longtemps vers nous, sinon nous perdrons notre camouflage. Arcaporal, préparez les archers.*

Conerco gonfla la poitrine et transmit la volonté d'Éwinga à ses troupes. Une cinquantaine de rebelles coururent chercher des arcs et

suffisamment de flèches pour massacrer un contingent entier. Ils descendirent à la base de l'île, s'alignèrent en rangée et bandèrent leur corde en attendant l'ordre de tirer.

L'Arcaporal observa une dernière fois la cible, qui se rapprochait dangereusement. Il cria du haut de la tour :

— Croyez-moi, l'idiot qui nous a trahis sera puni. Aucun voyageur ne peut accoster ici sans Transporteurs, et vous le savez. Préparez-vous à ouvrir le feu.

Il venait encore de faire un lapsus, lui qui avait été entraîné avec des fusils ; une vieille habitude dont il n'avait jamais réussi à se défaire après l'explosion des forges de Roc-du-Cap.

Une goutte de sueur glissa sur sa joue et roula jusqu'à son menton. Il l'essuya, puis balaya la Salle Supérieure du regard. Autour de lui, les rebelles fixaient l'embarcation en apposant la main en visière sur leur front.

Puis, une voix surgit de l'attroupement, près de Conerco.

— Attendez ! Je la connais !

Cette affirmation provenait d'un homme revêtu d'une cape noire, et dont les cheveux avaient la blancheur des perles. Conerco s'empressa d'intervenir :

— Qui est-ce ?

L'individu donna son instrument d'approche à son voisin et se tourna vers Éwinga.

— C'est une amie. Je vous jure, j'ignore comment elle a fait pour se rendre ici. Mais ne lui faites pas de mal, s'il vous plaît. Elle est de notre côté. Nous devrions lui envoyer un groupe de Transporteurs.

— *Il nous faudrait plus de temps*, répliqua Éwinga. *Votre amie se rapproche des limites. Si elle franchit le champ d'invisibilité sans bâtons d'illusion, elle pourrait corrompre notre camouflage pendant une heure entière.*

— Si vous dépêchez vos hommes tout de suite, ils vont la rejoindre à temps. J'en suis certain !

— *Et pourquoi ferions-nous cet effort ?*

— Pour notre sécurité, bon sang ! À cette distance, même les meilleurs archers seraient incapables de l'atteindre.

— Il a sans doute raison, renchérit Conerco.

Les cheveux d'Éwinga vibrèrent.

— *Je n'aime pas votre argument.*

Elle se retourna alors vers Rorkö.

— *Ramenez-la ici. Nous déciderons de son sort plus tard.*

Rorkö désigna cinq compagnons, qui le suivirent au pas de course. Ils filèrent ensemble vers l'escalier.

Chapitre VII

Le document

Sur le lac Diamant, les six Transporteurs entouraient la barque de la jeune femme avec les leurs à une distance d'un mètre. Chacun d'entre eux tenait un bâton d'illusion à bout de bras et ramait faiblement de sa main libre. L'embarcation étrangère avançait toujours, au gré des vaguelettes, et la femme qui se trouvait à l'intérieur demeurait immobile. Bientôt, elle atteindrait la berge rocailleuse.

Gardant difficilement son équilibre en se tenant debout, Rorkö cria des avertissements qui se voulaient autoritaires. Il ordonna à l'intruse de s'identifier et d'expliquer la raison de sa venue. Il chercha à l'intimider ; il proféra des menaces de mort, et malgré ses efforts, il ne récolta aucune réaction.

À court d'idées, il suggéra aux autres Transporteurs de poursuivre leur travail dans le silence.

Sur la terre ferme, Riuth devança Conerco et ses archers pour s'éloigner des portes du palais. Il observait l'opération d'un œil attentif. En bas du coteau rocheux, la barque s'immobilisa sur la plage, et la jeune femme posa le pied dans la boue, en tenant sa couverture rabattue par-dessus ses épaules, comme si elle essayait de retenir sa chaleur corporelle. Il ne faisait pas froid, pourtant. Personne ne pouvait grelotter durant cette canicule : depuis la Fin de la Nuit, le jaune était le moment le plus étouffant de la journée.

De toute évidence, l'intruse n'avait pas remarqué la présence de Riuth. Elle braquait son regard au sol, telle une enfant qui venait de commettre une sottise, et marchait en réajustant de temps à autre sa fausse cape.

Le prince décida qu'il était temps de se montrer.

— Alégracia ?

Les brumes épaisses qui recouvraient le lac se dissipèrent comme sous l'effet d'un grand souffle. Riuth distinguait mieux les Transporteurs qui escortaient l'étrangère. Il les vit enrouler des tissus goudronneux autour de leur bâton d'illusion. Les hommes suivirent la jeune femme tout en gardant une distance sécuritaire. En dehors des

eaux, Éwinga leur avait ordonné de limiter leurs interventions. Ce rôle reviendrait désormais à l'Arcaporal Conerco, qui observait la scène de loin, mais non sans attention.

Riuth parla encore, en évitant d'élever la voix inutilement.

— Alégracia…

Elle continua sa route sans relever la tête.

— Tu pourrais au moins me répondre, non ? Et tes vêtements… Ils sont en lambeaux.

Alégracia le contourna sans lever le regard une seule fois. Il avait pourtant fait exprès de se placer en travers de son chemin.

— Tu arrives de chez toi ? Tu voulais aller là-bas, il me semble.

Elle s'arrêta net. Les Transporteurs s'immobilisèrent également.

— Je reviens de ma maison, rétorqua-t-elle sèchement.

Elle se tut, comme si elle attendait une réponse.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'y ai découvert des vérités… enfouies dans un lieu secret. Je n'aurais jamais dû les trouver.

— Quel genre de vérités ?

Le vent formait des ondes sur la couverture grise. Derrière Alégracia, les Transporteurs se chuchotèrent des mots à l'oreille.

— J'ai découvert que là-bas, c'est à cause de toi…

Elle ne termina pas sa phrase, prononcée du bout des lèvres. Riuth n'y comprenait rien. « Là-bas, c'est à cause de toi *que*… ? », se demandait-il.

— Ne m'adresse plus jamais la parole, termina-t-elle.

La poitrine de Riuth se contracta douloureusement.

Alégracia recommença à marcher vers les portes du palais. Le prince avait perdu l'envie de poursuivre la conversation. Le sang lui était monté à la tête. Il préféra se taire plutôt que de proférer des âneries qu'il regretterait le lendemain. Les mains moites, il enleva son capuchon, croisa les bras et se tourna vers les eaux du lac Diamant. Des insectes virevoltaient autour de son visage.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour observer une dernière fois celle qui avait conquis son cœur, sur l'Île-Argentée, plusieurs jours auparavant. Sous cette couverture terne, il ne reconnaissait pas la fille souriante aux cheveux roses. Il voyait une créature froide, incapable d'aimer.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Les reflets sur le lac Diamant se transformèrent en scintillements flous. Riuth s'essuya le visage et serra les dents, frustré de succomber à la colère. Bachior l'avait mis de mauvaise humeur, hier, et Alégracia venait d'achever un travail bien entamé.

• • •

Devant la porte, Conerco observait cette « Alégracia ». Pourquoi arrivait-elle sans invitation ? Était-ce pour rejoindre leur armée ? Cette fille n'avait pas la stature d'une guerrière ; une armure l'aurait écrasée. Avec son air piteux, elle ressemblait aux maigrichonnes typiques des quartiers pauvres de Roc-du-Cap, celles qui vagabondaient – en de rares occasions – dans les marchés de la Ville-Neuve pour y dénicher certains articles au rabais ou encore pour se prostituer.

Quand Alégracia fut assez proche, Conerco ordonna à ses hommes de resserrer leur rang. Il savait que cette fille était une kajuvâre et il voulait prendre les précautions nécessaires pour éviter une tuerie.

— Halte ! cria Conerco en allongeant le bras.

La fille s'arrêta net. Derrière elle, les Transporteurs se retranchèrent à l'intérieur du palais, en silence.

— Vous avez de la chance d'être encore vivante. Les eaux sont profondes autour de l'île. Remerciez les glorgomothes de vous avoir épargnée.

Il descendit le sentier en marchant sur les talons pour amplifier les cliquetis de son armure.

— Vous n'êtes pas la bienvenue.

Les cheveux d'Alégracia semblaient durcis par la crasse. Des mèches aux reflets huileux lui cachaient une partie du visage, et Conerco tendit la main pour les écarter du bout des doigts.

— Je suis curieux de savoir qui vous a dévoilé l'emplacement de notre repaire.

À cause des bourrasques du vent, la voix d'Alégracia fut presque inaudible.

— Je désire voir maître Éwinga.

Conerco lança un regard subtil aux soldats derrière lui. Il avança encore, au point que le nez de la jeune fille touchait maintenant la broche décorative attachée à son plastron.

— Retirez-moi cette couverture. Elle pue.

Alégracia obéit. En laissant tomber le drap gris, elle exposa les déchirures sur ses vêtements ainsi qu'une série d'éclaboussures brunâtres qui recouvraient sa robe. Du même coup, Conerco remarqua les deux épées qui pendaient à sa ceinture et un étui tubulaire dissimulé près d'un fourreau.

Conerco se demandait pourquoi cette fille se retrouvait dans un état aussi lamentable. Il évita de poser la question afin de maintenir son état de supériorité.

— Pourquoi voulez-vous rencontrer Éwinga ?

— On m'a dit qu'elle pourrait m'aider.

— Qui ça ?

— Je ne peux pas le dévoiler. Ma visite ne concerne que maître

Éwinga. J'aimerais la voir, s'il vous plaît.

L'Arcaporal avança d'un pas, forçant Alégracia à reculer. Il usa d'une voix glaciale qui aurait paralysé les bandits les plus endurcis.

— Vous saurez, jeune insolente, que c'est moi qui détiens l'autorité en ce lieu. Si vous refusez de coopérer, vous irez rejoindre les glorgomothes au fond du lac.

Elle descendit ses mains vers sa ceinture, et aussitôt, l'Arcaporal réagit.

— Halte ! cria-t-il en tirant son épée hors de son fourreau. Touchez votre arme et c'en est fini de vous.

Alégracia se figea net. Elle leva les bras et montra ses paumes comme le faisaient les criminels sur le point d'être arrêtés. Sa respiration s'accéléra ; elle humecta ses lèvres et lança un regard suppliant à Conerco. Au milieu de son visage terne, le blanc de ses yeux resplendissait comme de petits croissants de lune.

— J'ai un message. Prenez-le. Vous comprendrez tout.

— Donnez-le-moi.

Rapidement, Alégracia ouvrit le contenant qui pendait à sa taille et en sortit un document cylindrique.

— Ce sont des instructions pour maître Éwinga, avoua-t-elle. Mais vous pouvez les lire tout de suite, si cela peut vous convaincre.

Conerco empoigna la missive, et avant de la dérouler, il examina la facture du papier pour en déterminer l'origine. Des fibres épaisses, légèrement rugueuses et d'une pureté éclatante. Du matériel d'artiste, et non un vulgaire parchemin qui se déchirerait à la moindre manipulation. Une estampille en cire apparaissait sur le dessus. En l'inclinant pour y faire bouger les ombres, Conerco vit en relief un « K » décoré d'empattements.

De ses longs doigts, l'Arcaporal brisa le sceau et parcourut le message. Au premier coup d'œil, il remarqua l'écriture soignée. La calligraphie et la forme particulière des lettres majuscules lui rappelaient sa propre façon d'écrire. L'auteur de ce texte avait certainement séjourné dans le même établissement que lui, à Roc-du-Cap, pour peaufiner sa plume.

Non loin, des gardiens commençaient à discuter à voix basse. Cela agaça Conerco, qui essayait de rester concentré sur les écrits. Afin de s'assurer d'avoir bien interprété les informations qu'il découvrait au fil des lignes, il lut le premier paragraphe une deuxième fois, puis une troisième.

Conerco fit alors un effort pour reprendre une attitude amicale. Le contenu de cette lettre – fort inattendu, il fallait le dire – l'obligeait à se montrer courtois envers son invitée. Il enroula le papier en évitant d'en froisser les coins, se retourna vers ses soldats et leur signala de garder un œil sur la fille. Puis, il s'adressa de nouveau à Alégracia,

cette fois, sans brusquerie.

— Euh… Je vais livrer votre message à Éwinga. Vous m'attendez ici. Compris ?

— C'est d'accord, souffla-t-elle avec soulagement.

Conerco réalisa qu'Alégracia avait blêmi depuis son arrivée. Il lui offrit l'ébauche d'un sourire et tourna les talons vers la porte du palais. Au pas de course, il grimpa l'escalier central du bâtiment. La fortune venait de lui sourire. Grâce aux informations contenues dans ce message, l'Arcaporal aurait désormais une chance de compléter sa deuxième mission, celle qu'il avait jugée impossible à réaliser jusqu'à maintenant.

À mi-chemin, Conerco repensa aux consignes qu'il avait reçues de son monarque, une journée avant qu'il eût entamé son voyage sur l'Océan-d'Écaille-de-Jade. Docène lui avait ordonné de se rendre sur le Continent-Coloré pour accomplir trois tâches précises. L'une d'elles n'avait pas la même caractéristique que les deux autres, c'est-à-dire qu'elle ne devait pas rester secrète. Elle consistait, tout simplement, à prodiguer des conseils militaires à Éwinga.

Néanmoins, l'Arcaporal devait occulter sa deuxième tâche, qui consistait à découvrir – par tous les moyens possibles – pourquoi le Soleil avait disparu du ciel ou, à tout le moins, à fournir une explication *satisfaisante* sur les causes de la Fin de la Nuit. Docène Capiaso pensait qu'une akdathe comme Éwinga connaissait la réponse à cette énigme, bien que cette supposition se révélât fausse.

Quant à la troisième mission, Conerco en ignorait les détails. Une enveloppe dissimulée sous sa cuirasse contenait les informations nécessaires à son accomplissement. L'Arcaporal devait attendre un moment précis avant de la décacheter. Son roi l'avait exigé.

Conerco atteignit le sommet de la tour principale pour s'entretenir avec Éwinga. Il devait la convaincre d'accepter la proposition d'Alégracia. Une telle occasion ne passerait pas deux fois.

Chapitre VIII

La deuxième mission de l'Arcaporal

Les solarius terminaient leurs présentations auprès de maître Éwinga en échangeant des poignées de main et des salutations en langage angélique. Dans l'ombre de l'escalier, Conerco demeura silencieux pendant qu'Éwinga faisait un dernier discours pour remercier les anges de leur présence. Elle les invita à descendre au premier sous-sol pour nettoyer leur équipement. Ils acceptèrent avec joie, puis passèrent devant Conerco pour atteindre les étages inférieurs.

Éwinga se tourna vers le Transporteur Rorkö Vidiche.

— *Nos réserves sont-elles assez abondantes ? Combien de temps pourrons-nous encore subsister ?*

— Deux semaines. Trois, au mieux, si nous réduisons les rations. J'ai envoyé un groupe chez notre contact, à Lyrmentt, pour qu'il ramasse les provisions de secours. J'ignore quand il va revenir.

— *Je pensais offrir quelque chose à nos invités.*

— Il me semble… Je me trompe peut-être, mais… les solarius n'ont pas besoin de nourriture.

— *Oui. Tout de même, il faudrait nous montrer hospitaliers. Ces anges sont de bonnes fourchettes, même s'ils ne sont pas obligés de manger pour survivre. Une petite collation devrait leur remonter le moral.*

— Je ne voudrais pas parler contre la qualité de nos vivres, mais… hum… nous n'avons que du pain et de la viande salée. Nous sommes restreints. Vous devriez y songer deux fois.

Éwinga inclina la tête. Elle tourna en rond entre les poutres de la Salle Supérieure, puis se pencha pour saisir une grosse plume qui traînait sur le plancher.

— *J'avais presque oublié que les solarius pouvaient avoir du retard, comme tout le monde. Quand Galdiare fait une promesse, il la tient toujours. Il m'avait juré qu'il ramènerait les siens dans précisément six années, le jour même où il s'est envolé vers Célestia.*

— Il l'a fait, n'est-ce pas ?

— *Il a seulement ramené les Renégats.*

Conerco, qui était demeuré près de l'escalier, devait se concentrer

pour entendre les mots prononcés par Rorkö, et ce, même si les pensées d'Éwinga résonnaient clairement dans son esprit.

— Pourquoi s'appellent-ils ainsi ?

— *Galdiare vient de me l'expliquer. Les Renégats sont des solarius qui ont déjà quitté Célestia pour rejoindre les continents voisins.*

— C'est défendu ?

— *En quelque sorte. Ils doivent atteindre un certain âge avant de s'éloigner de leur sanctuaire. Troma'Dar l'a trop bien appris durant sa campagne contre Mastro'Matéo : le vaste monde recèle son lot de mauvaises surprises. En abandonnant Célestia, les solarius émergent d'une vie composée de littérature et de rêves. Ils ressentent de grands troubles en visitant les univers qu'ils ont explorés uniquement à travers les livres. Bon nombre de solarius qui ont tenté l'expérience ont choisi de mettre fin à leurs jours.*

Conerco n'y comprenait rien. Il décida d'interrompre la conversation. Il s'avança et déplaça Rorkö d'un léger coup de coude au flanc. Éwinga porta son attention vers son Arcaporal qui, après l'avoir saluée, lui présenta le document d'Alégracia.

— Vous devez lire ceci.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— Ce sont des instructions pour projeter son âme dans le Refuge des âmes perdues.

— *C'est l'intruse qui vous a confié cette lettre ?*

Conerco déposa le message entre les mains tendues de sa maîtresse. Cette dernière tourna le papier dans tous les sens sans jamais le dérouler, le caressa du bout des doigts, puis le donna à Rorkö.

Conerco ne fut pas surpris par ces gestes. Il savait qu'Éwinga n'avait pas besoin de « voir » un texte pour en prendre connaissance. Ses pouvoirs mentaux lui permettaient de s'approprier les missives et les livres en quelques secondes, peu importe leur complexité. D'ailleurs – et comme la lecture lui prenait un temps dérisoire –, il savait qu'Éwinga avait autrefois assimilé les milliers d'ouvrages qui garnissaient la bibliothèque de Roc-du-Cap.

— *C'est un mot de Kakimi*, émit-elle.

— Notre invitée est en bas. Je la fais patienter devant la porte principale. J'attends votre autorisation pour la laisser entrer.

— *Un instant, Arcaporal. Dans cette lettre, on mentionne le Serpent d'Argent. Comment cette fille sait-elle que nous l'avons ?*

— Je peux le lui demander, dit Conerco en s'engageant dans l'escalier.

— *Je crois qu'il serait prudent de la sonder avant tout. Riuth a dit qu'il la connaissait ?*

— C'est ce qu'il a laissé entendre. Ils ont parlé ensemble, en bas.

— *Amenez-le-moi.*

• • •

Riuth tournait en rond dans son appartement minuscule. Il ramassa les éclats de bois sur le plancher, les serra entre ses gants et les balança contre le mur. Ce palais allait le rendre fou. Il n'y revoyait que des fantômes ! D'abord, Bachior et ses bagages de mauvais souvenirs, ensuite Alégracia qui, pour une raison incompréhensible, refusait de lui adresser la parole. Riuth serra les poings. Sa respiration devint bruyante. Il observa les Pics de Grances, et derrière ces horribles montagnes, les tourelles d'Holbus qui le narguaient.

Le malaise qui avait germé dans son ventre s'étendait maintenant dans tout son corps, lui dévorant l'intérieur. Riuth désirait savoir pourquoi. Pourquoi Alégracia était-elle en colère ? Pourquoi ? *Pourquoi ?* Il n'avait rien à se reprocher, pourtant. Il l'avait traitée avec respect. Toujours. Il l'avait protégée et même aimée.

Lui en voulait-elle pour ça ?

Quelques minutes plus tard, on frappa à la porte. La voix de Rorkö Vidiche se fit entendre.

— Riuth ? Ça va ? Éwinga demande à vous parler.

— Qu'est-ce qu'elle me veut ?

La réponse tarda à venir.

— C'est à propos d'Alégracia.

Le corps de Riuth se raidit. En vitesse, il essuya ses manches et rejoignit Rorkö.

Une fois dans la Salle Supérieure, Riuth remarqua qu'Éwinga avait donné congé à ses gardes pour avoir le privilège de discuter avec lui en privé. Excepté pour l'Arcaporal Conerco, bien évidemment.

— *Qui est cette Alégracia ?* demanda aussitôt Éwinga, sans quitter le confort hypothétique de son trône.

En évitant d'entrer dans les détails, le prince résuma les aventures qu'il avait vécues avec Alégracia. Il expliqua la mission qu'il avait reçue des xayiris, quatre ans plus tôt, qui consistait à l'éloigner de Shnar.

— Dal'Astar avait entendu Bimosar l'appeler « kajuvâre », précisa-t-il. Nous avions supposé que sa sœur et elle étaient des démons.

L'Arcaporal Conerco fronça les sourcils.

— Je l'ai aidée à s'enfuir des mines, poursuivit Riuth, mais j'ai dû abandonner sa sœur durant ma fuite. La présence de Bimosar m'a compliqué la tâche. J'ai croisé le fer avec lui. C'est ensuite que Shnar et l'autre kajuvâre sont arrivés. Je me suis défendu comme je l'ai pu.

— *Je connais déjà cette histoire.*

Cette réplique agaça Riuth. En son for intérieur, il avait espéré que

cet épisode ne soit pas trop ébruité.

— *C'est tout ce que vous avez à m'apprendre ?*

— Oui… Outre le fait que j'ai revu Alégracia ce printemps. Nous avons combattu côte à côte au barrage des Collines-aux-Aurores-Pourpres, ainsi qu'au palais de Kærine.

— *Des survivants ont mentionné la présence d'une combattante à vos côtés.*

Éwinga descendit de son estrade. Riuth se souvint alors que l'akdathe n'était pas bien grande. Le sommet de sa tête lui arrivait juste en dessous du menton.

— *D'après vous, existe-t-il un lien entre Alégracia et l'arme que vous avez apportée ici ?*

— J'en doute. Pourquoi ?

Elle déroula le papier.

— *Cette lettre nous montre comment projeter son âme dans le Refuge des âmes perdues. Vous savez ce que cela signifie ?*

Éwinga prit la peine d'expliquer les schémas et les descriptions qui figuraient sur la feuille. Ces instructions permettraient à une personne de quitter ce monde sous une forme immatérielle et de s'infiltrer à l'intérieur du Refuge des âmes perdues, aussi connu sous le nom de *Kefcheth Heina Lenapoo*. Le papier mentionnait également qu'il était possible de revenir indemne d'un tel voyage. Bien entendu, le document stipulait que le Serpent d'Argent devait être employé pour assurer la réussite de chaque étape du processus.

— *J'aimerais savoir comment cette fille a deviné que le Serpent se trouvait ici.*

Riuth réfléchit un moment. Il ignorait comment le secret avait pu se rendre aux oreilles d'Alégracia. Seuls les xayiris étaient au courant que le bâton se trouvait maintenant au Palais de Bois.

— *Riuth, Alégracia est votre amie, n'est-ce pas ? Je pourrais vous toucher pour me glisser dans son esprit et ainsi découvrir cette information.*

Riuth se retint de crier « Non ! » et repoussa par réflexe la main d'Éwinga. L'Arcaporal réagit aussitôt à ce geste en empoignant son épée.

Riuth contracta ses biceps pour atténuer le tremblement de ses bras. La dernière fois que l'akdathe avait tenté de le sonder, il s'était senti nu et violé dans son intimité. Le prince était un cachottier depuis toujours. Son âme recelait de nombreux mystères qu'il refusait de partager avec quiconque, que ce soit verbalement ou par télépathie.

— *Je sais que vous n'appréciez guère…*

Évidemment, cette vieille croûte d'Arcaporal se mêla à l'histoire.

— Nous avons besoin de votre coopération. Ce sera bref.

Riuth grinça des dents. Il supportait difficilement la présence de ce militaire engraissé aux principes autocratiques. À bien des égards,

Conerco ressemblait à Salvéric Artis'Téming et aux personnages méprisants qui avaient obéi aux mille volontés d'Izmalt. Le prince en était convaincu. D'ailleurs, il devait prendre sa décision sans l'influence d'un tel chien de garde.

— J'accepte à une condition : qu'en aucun cas, vous n'examiniez ce qu'il y a dans *ma* tête. Et j'y tiens mordicus !

— *Bien sûr. Ne vous faites pas de mauvais sang. Je vous utiliserai comme intermédiaire, c'est tout.*

Éwinga présenta ses mains et attendit celles de Riuth.

— *J'espère seulement ne pas subir les effets néfastes d'autrefois. Le* Kefcheth Heina Lenapoo *est toujours en vous, et mes visions seront sans doute faussées par cette énergie.*

Riuth se frotta le front. Bien qu'il y eût songé, il ne voulait pas recourir aux pouvoirs de l'akdathe pour percer le mystère autour de la colère d'Alégracia. Maintenant, la tentation grandissait, et il se croyait sur le point de commettre un méfait.

— *Commencez par enlever vos gants.*

— Vous ne pourriez pas me toucher ailleurs ? Le visage, par exemple ?

— *Les images sont plus claires quand j'entre en contact par les mains. Donc, s'il vous plaît…*

Riuth soupira doucement par le nez, de façon inaudible, pour cacher son angoisse à l'Arcaporal. Il défit les nœuds qui entouraient ses poignets et retira ses gants, un à un, exposant ainsi la peau ravagée de ses mains. De profondes rides et de multiples rougeurs y étaient répandues comme de petites éclaboussures.

Éwinga sursauta.

— *Vous allez bien ?*

— Oui, ça va.

Ces attentions le rendaient toujours mal à l'aise. Il se demandait, d'ailleurs, comment l'akdathe était parvenue à remarquer ses cicatrices alors qu'elle n'avait pas d'yeux pour les voir.

— Et maintenant, je… Pardonnez-moi. Ça serait gentil d'éviter le sujet.

— *C'est d'accord. On doit vous faire le commentaire assez souvent. Je m'excuse.*

Éwinga se méprenait à ce propos. Riuth n'enlevait jamais ses gants en public : personne ne pouvait donc compatir. Même quand il se retrouvait seul, il ne se dénudait jamais les mains, craignant chaque fois de ressentir des regrets : ceux d'avoir oublié d'où provenaient ces marques.

Malgré ses nombreuses réticences, Riuth tendit les mains vers l'akdathe. Il ferma les yeux.

— *Je serai brève. Je déteste m'exposer au Tourbillon Bleu.*

— Je comprends.

Éwinga glissa ses doigts entre les phalanges rugueuses de Riuth. Elle demeura immobile, puis ses cheveux multicolores commencèrent à vibrer aussi rapidement que les battements d'ailes d'un insecte. Le visage lisse de l'ange se contracta. De minuscules plis se formèrent à l'endroit où un nez aurait dû apparaître.

Éwinga et Riuth gardèrent leurs mains jointes pendant un moment. Durant le processus, le prince ne ressentit aucun malaise : tout le contraire d'autrefois, à l'époque où Éwinga l'avait sondé pour découvrir les desseins maléfiques du roi Izmalt. Cette année-là, son corps de démon obéissait aux lois des Ténèbres. La liaison avec l'akdathe s'était avérée beaucoup plus douloureuse.

Enfin, elle retira ses doigts.

— J'ai entrevu le Tourbillon Bleu, encore une fois. J'ai ignoré ces visions et je me suis dirigée vers l'âme d'Alégracia. La tâche a été facile… trop, même. Le lien qui vous unit est particulièrement puissant. J'avais l'impression que vous connaissiez cette fille depuis des années. Auriez-vous omis de me dévoiler une partie de votre histoire, tout à l'heure ?

— Je n'ai rien à cacher, je vous le promets.

L'Arcaporal Conerco, qui épiait la conversation, usa d'un ton fort déplaisant pour demander :

— Qu'avez-vous vu ? Quelles sont les intentions de cette fille ?

Éwinga partagea ses découvertes en restant tournée vers Riuth.

— Quand je suis entrée en contact avec Alégracia, je savais que je me trouvais bien en elle. Par contre, le Tourbillon Bleu occupait tout son esprit. J'avais raison… Mes visions sont faussées.

Éwinga pivota ensuite vers Conerco.

— Nous devons la laisser monter. C'est le seul moyen si nous voulons en apprendre davantage sur le but de sa visite. Arcaporal, je vous charge de l'escorter jusqu'ici.

Il hocha la tête en signe d'approbation.

— Dites aux gardiens de poursuivre leur travail. Faites en sorte que personne ne vous suive. Quant à vous, Riuth, vous pouvez retourner à vos appartements. Je vous remercie.

— De rien.

Riuth s'engagea alors dans l'escalier, toujours avec cette douleur irradiante au creux de l'estomac.

• • •

Conerco attendit d'être à nouveau seul avec Éwinga pour reprendre la parole, cette fois sur un ton plus aimable.

— Pensez-vous la même chose que moi ?

— Je suis voyante, mais pas au point de deviner vos raisonnements

comme cela, sans vous toucher. Votre esprit recèle encore sa part de mystère.

Conerco se rapprocha de la rambarde de la Salle et s'y appuya. Il observa le ciel, maintenant d'un jaune orangé aveuglant, et profita de ce silence pour formuler une supposition.

— J'ignore pourquoi cette fille désire voir le *Kefcheth Heina Lenapoo*. Si nous l'aidons, Alégracia pourrait sans doute nous confirmer votre hypothèse : qu'Athore est lié à la Fin de la Nuit.

— *À quoi cela nous avancerait-il ?*

— Éwinga, allons ! Votre armée sera à Holbus dans quelques jours. Vous souhaitez faire tomber Izmalt, l'homme qui, selon *vos* dires, planifie de… je ne sais pas, moi… fusionner le Refuge des âmes perdues avec notre monde ? C'est bien ce que vous avez dit durant votre discours ?

Conerco faisait des gestes avec les mains pour mieux s'expliquer.

— Supposons que cette fille se rende dans cet univers, dans le Tourbillon Bleu, et qu'elle découvre que cette menace est inoffensive. Combien de vies pourriez-vous épargner ?

— *Je doute qu'un tel voyage suffise à évaluer le danger du Refuge des âmes perdues.*

— Peut-être que nous n'obtiendrions pas d'information sur la menace… mais nous pourrions savoir si Athore est responsable de la disparition du Soleil, par exemple !

— *Vous n'êtes pas un expert des forces immatérielles, à ce que je sache, Arcaporal. Vous êtes un stratège militaire, et l'un des meilleurs. Ce domaine échappe à vos sphères de connaissance.*

— Écoutez au moins sa requête !

— *Mais j'en avais l'intention depuis le début !*

Éwinga, qui venait de se laisser emporter, à la grande surprise de Conerco, s'avança elle aussi vers la rambarde. Elle attendit avant d'émettre à nouveau ses pensées, sans doute pour retrouver son calme, état qui lui était si caractéristique.

— *J'ai l'impression que vous me cachez quelque chose, Arcaporal.*

— Eh bien, vous avez raison…

Conerco cessa brusquement de parler. Il baissa le regard vers le lac Diamant, tout en bas, pour observer les bâtons d'illusion qui reluisaient autour du palais. En faisant cet aveu, il savait qu'il désobéissait à l'ordre de confidentialité donné par son monarque. Toutefois, il croyait avoir trouvé une échappatoire… Le roi Docène avait été très clair à ce sujet : il avait précisé que Conerco devait accomplir sa tâche *par tous les moyens possibles*. Cela permettait généralement de prendre des initiatives personnelles qui contrevenaient aux règles de base. Et comme il se retrouvait dans un cul-de-sac, Conerco jugeait que demander de l'aide était, pour le

moment, le meilleur moyen à sa portée.

— *J'espère seulement que ce n'est rien de grave.*

— Non, au contraire. C'est compliqué.

— *Allez-vous m'expliquer ces cachotteries ou, pour gagner du temps, préférez-vous que je vous touche ?*

— Faites-le : ce sera plus rapide.

Éwinga mit alors sa main autour de celle de Conerco. Elle se concentra, et son corps réagit exactement comme lorsqu'elle avait sondé Riuth : ses cheveux bougèrent et son visage se contracta. Cette séance fut néanmoins de courte durée. Éwinga rompit son contact avec l'Arcaporal après une dizaine de secondes.

— *Je suis trop fatiguée. Cette tentative a échoué, comme je m'y attendais.*

— Pardonnez-moi…

— *Ce n'est rien.*

Elle retourna à son trône et s'y laissa choir.

— *Mais je serais heureuse d'entendre vos problèmes.*

Conerco hocha la tête, même s'il retenait ses paroles pour le moment. Au lieu d'expliquer ses angoisses, il observait les petites silhouettes des rebelles se promener sur l'île, à la base du Palais de Bois. Mais que faisaient ces imbéciles, au juste ?

— *Vous m'inquiétez, Arcaporal. Je connais assez bien les lois de Roc-du-Cap et je peux dire, sans aucun doute, que les Arcaporaux ne peuvent – en aucun cas – permettre à une akdathe de les sonder. En touchant votre corps, j'aurais pu découvrir les secrets politiques de votre souverain.*

— Écoutez, Éwinga. J'ai soixante-quatre ans. La vieillesse m'accable et…

Il réfléchit avant de poursuivre.

— Contrairement aux autres officiers cappariens, quitter l'armée n'est pas une option pour moi. Le travail d'Arcaporal est un engagement pour la vie, et croyez-moi, je suis las du boulot.

La bouche de Conerco s'assécha, des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Il croisa les bras, toujours en regardant vers l'horizon, qui flamboyait sous les nuages. Il s'imagina les splendeurs de l'océan et la terre du Drakanitt au-delà des eaux.

— Je deviens moins alerte avec le temps. J'ai échoué les dernières missions qu'on m'a confiées. Pour tout dire, j'accumule les échecs depuis deux ans. À Roc-du-Cap, les Arcaporaux n'ont pas le privilège d'être incompétents.

— *Je comprends.*

— Non. Je doute que vous puissiez comprendre. Savez-vous comment ma carrière s'achèvera si je rentre chez moi sans ramener les informations réclamées par Docène ? C'en sera fini de l'Arcaporal Davide Conerco ! Et ne me parlez pas d'exil, comme d'autres l'ont fait

avant moi. Je suis né à Roc-du-Cap et je mourrai au service du roi.

— *Quelles sont ces informations ?*

— Je dois trouver une explication à la Fin de la Nuit.

Conerco se retourna vers Éwinga et la pointa du doigt.

— Au fond, vous êtes l'unique responsable de mes soucis, Éwinga. Le Soleil a disparu du ciel, et dès le lendemain, vous m'avez rejoint par la pensée pour avoir mon aide. J'en ai discuté avec mon roi. Il a fait un lien, bien évidemment. C'est lui qui m'a chargé de découvrir la vérité.

— *Vous savez, Arcaporal, que mes théories ne sont basées que sur des suppositions.*

Conerco frappa un des piliers de la Salle Supérieure.

— Éwinga ! Même votre maudit coup d'État est basé sur des suppositions ! Ouvrez les yeux, bon sang !

Il n'avait pas pensé, à ce moment, que les anges akdathes n'avaient pas d'yeux à ouvrir. Tout de même, cette ironie ne sembla pas amuser Éwinga.

— *Je vous aiderai du mieux que je le peux.*

— Bien. Très bien.

— *Nous irons voir à l'intérieur du Refuge des âmes perdues. Peut-être n'y trouverons-nous aucune réponse, mais dans ce cas, vous direz à votre roi qu'Athore n'est pas relié à la Fin de la Nuit. Je vous appuierai. Docène comprendra… Il n'est pas stupide.*

Conerco aurait bien voulu en rajouter, mais s'il avait continué, il aurait mis en cause sa loyauté envers son souverain. Cela, il ne le souhaitait pas.

— *Allez chercher Alégracia. Laissons-la parler. Si elle désire se rendre dans le Refuge des âmes perdues, je m'arrangerai pour honorer sa demande. Si cela peut vous accommoder…*

Sur cet ordre, Conerco s'engagea dans l'escalier en courant.

Chapitre IX

Murmures de Mechæom

Conerco revint dans la Salle Supérieure en tenant la main d'Alégracia. Elle se présenta devant Éwinga avec un regard peu discernable derrière ses mèches crasseuses.

À la lumière des lanternes, Conerco pouvait maintenant identifier les taches sur la robe de la femme comme étant du sang séché. Puisqu'il savait que leur visiteuse appartenait à la race des kajuvârs, il déduisit que ces marques devaient provenir d'une victime, car le sang de ces démons était noir et s'évaporait rapidement.

Lentement, l'Arcaporal se retira derrière le trône et donna la permission à Alégracia de s'approcher de la chef des rebelles. La jeune fille croisa les mains, entrouvrit la bouche, puis la referma aussitôt, sans doute intimidée par l'apparence de l'akdathe.

Confrontée au mutisme de l'étrangère, Éwinga se leva et descendit les marches du petit escalier. Ses pas – d'une légèreté angélique – ne produisaient aucun son pour accompagner le vent qui sifflait à travers les piliers de la Salle Supérieure.

— *Soyez à l'aise. Parlez-moi.*

Comme toujours, Conerco entendit ces paroles résonner dans son esprit, même si elles ne lui étaient pas directement adressées. En face de lui, Alégracia hocha la tête. Le fait de capter des voix par la télépathie ne semblait pas la troubler. En général, les personnes qui communiquaient avec un akdathe pour la première fois s'arrachaient les cheveux du crâne, se croyant atteintes de folie.

Quand Éwinga atteignit la base de son estrade, l'intruse énonça sa demande.

— J'ai besoin de votre aide pour sauver l'âme de ma mère.

Éwinga s'arrêta net. Elle tendit le document qu'on venait de lui apporter.

— *Et je suppose que cela a un rapport direct avec le Refuge des âmes perdues ?*

— Oui. Ma mère y est prisonnière depuis longtemps. Je cherche un moyen de la délivrer.

L'akdathe marcha encore, tenant le message à bout de bras.

— *J'ai reconnu le sceau de Kakimi. Vous a-t-il donné ces instructions en mains propres ?*

— Je ne l'ai pas volé, si c'est ce que vous voulez insinuer.

— *Oh ! je ne sous-entendais aucun méfait. Je m'inquiétais seulement pour lui. Il aurait dû passer me voir depuis belle lurette. Il est habituellement fidèle à ses rendez-vous.*

— Il lui est arrivé malheur.

— *Comment ?*

— Je ne peux pas en parler.

Éwinga espéra une intervention de Conerco, mais ce dernier haussa les épaules en guise de réponse.

— Kakimi a écrit ce message devant moi. Il l'a composé pour moi.

— *Je ne doute pas de son authenticité. Voyez-vous, le matériel nécessaire au processus se trouve dans mon palais. Et selon vous, qui est mon principal fournisseur ? Kakimi lui-même. Heureux hasard, n'est-ce pas ?*

L'akdathe marqua une pause avant de continuer.

— *Pourquoi pensez-vous que je détiens le Serpent d'Argent ?*

— Les xayiris m'ont appris que vous l'aviez…

— *Ils me l'ont livré sans mon accord !* l'interrompit Éwinga. *Attendez… ne me dites pas que…*

Ses doigts se raidirent autour du document.

— *Auriez-vous comploté pour amener le Serpent ici ?*

— Quoi ? Non ! Je vous jure que non !

— *Petite insolente ! Je le saurai tôt ou tard si vous mentez ! Pourquoi ne pas l'avouer maintenant ? Vous avez conspiré contre la rébellion !*

Conerco s'essuya le front. Il sentit la moiteur de la sueur sous ses bras. Rien n'allait comme prévu, et pour le moment, sa maîtresse ne montrait que frustration et méfiance. Avait-elle déjà oublié sa promesse ?

Il toussota pour lui partager son mécontentement. L'akdathe sembla réaliser son erreur ; elle interrompit son discours un bref instant.

— *Bon… Si les xayiris vous ont révélé notre secret, je suppose que votre cause mérite notre attention.*

Conerco soupira de soulagement. Il remercia intérieurement Éwinga, espérant qu'elle poursuivrait sur le même ton.

— *Pardonnez mon attitude mercantile, mais vous devez comprendre que si je vous offre mon aide, j'attendrai quelque chose en retour. Rien n'est gratuit en ce monde.*

— Kakimi m'a convaincue de vous offrir mes services en tant que combattante. Je veux prendre part au Dernier Assaut…

Éwinga la coupa net.

— *C'est hors de question.*

Conerco se racla bruyamment la gorge. Il tapa du pied. Éwinga tourna la tête dans sa direction, et malgré l'absence de traits sur son visage, l'Arcaporal y décoda une expression d'agacement. Elle reprit la parole, toujours en s'adressant à son invitée.

— *Je n'ai pas envie de vous parler, aujourd'hui. Sonder les esprits est tellement plus simple et rapide, vous ne trouvez pas ? Et en procédant ainsi, nous éviterions d'entendre vos mensonges.*

Au lieu de se rapprocher d'Alégracia, Éwinga retourna vers son trône, où elle s'assit. Elle croisa les jambes.

— *Malheureusement, nous devrons reporter cette lecture à demain. Je dois d'abord prendre du repos.*

— C'est d'accord.

— *Mes gardiens vous escorteront au sous-sol. On vous y enchaînera jusqu'à l'aurore… ou plutôt jusqu'au « vert ». J'ignore si vous êtes digne de confiance, et je ne vous laisserai pas circuler librement à l'intérieur du palais. Vous devez comprendre la situation, j'imagine.*

Alégracia acquiesça tandis que ses genoux fléchissaient. Conerco s'approcha d'elle, presque timidement, et l'entraîna vers l'escalier en lui posant une main amicale sur l'épaule. En chemin, il tourna la tête vers le trône et haussa les sourcils pour signifier sa profonde incompréhension.

L'akdathe demeura muette.

• • •

Galdiare entendit des individus se rapprocher. Il se retourna pour examiner le passage et vit quatre gardiens en train d'escorter une fille aux cheveux roses vers le deuxième sous-sol. Cette dernière portait des menottes autour des poignets et fuyait le regard des solarius, préférant fixer le plancher crasseux où des plumes virevoltaient, ici et là, soufflées par les courants d'air. Pour éviter de paraître curieux devant ses compères, Galdiare continua de frotter les angles creux de son casque et laissa les intrus s'engager dans un couloir obscur à l'extrémité de la salle.

Les quatre-vingt-deux autres solarius nettoyaient également leur armure à l'aide d'une vieille brosse et de l'eau savonneuse, espérant réussir à redonner un minimum d'éclat à l'or des Anciens.

Au moment où le dernier rebelle disparaissait dans l'escalier de pierre, Amalia se leva et rejoignit Galdiare.

— *Cette fille, c'était qui ? Une prisonnière ?* [Note #1]

— *Chut ! Arrête de parler : certains d'entre eux peuvent nous comprendre.*

— *Oh, excuse-moi.*

En prononçant ces mots, il scruta la pièce pour s'assurer qu'aucun

rebelle n'avait échappé à son regard.

— *Nous protégeons des secrets*, rappela-t-il à son amie en se tapotant le crâne. *Se taire, cela signifie rester prudents.*

Amalia rapprocha sa chaudière de celle de Galdiare. Ce dernier serra sa brosse si fort qu'il faillit la briser. Son amie s'agenouilla, puis décrassa ses épaulettes en jetant des coups d'œil furtifs dans sa direction. Galdiare s'efforçait de l'ignorer : il s'acharnait sur ses cubitières en gardant un air intransigeant. Il plongea ensuite son casque dans la chaudronnée d'eau mousseuse, et quand il le ressortit, il en frotta un côté qui reluisait déjà de propreté.

— *Tu crois qu'ils savent où se trouve Zarakis ?*

— *Ah ! silence ! Vas-tu encore me casser longtemps les oreilles avec cette histoire ? Ils disent qu'il est mort !*

— *Et ça changerait quoi ? Tu as déjà été mort, toi aussi !*

— *C'est différent !*

Elle écarta une mèche rousse de son visage.

— *Je pensais vraiment qu'il m'aurait accueillie à notre arrivée. Il me doit bien ça, non ?*

— *Il ne te doit rien du tout !*

Galdiare trempa son heaume une nouvelle fois et continua à le brosser. Après avoir donné une dizaine de coups vigoureux, il laissa tomber ses instruments dans le liquide, empoigna sa chaudière et la traîna jusqu'à l'autre bout de la pièce, faisant un vacarme qui attira l'attention de ses confrères.

Au moment où Galdiare plongeait ses vêtements dans la mousse, Amalia déposa son matériel devant lui.

— *Qu'est-ce que tu attends de moi, à la fin ?*

— *Je veux t'entendre le dire. Allez ! Dis-le, que je suis folle !*

Il émit un rire qu'il se dépêcha d'étouffer.

— *Ah, ça ! Tu es pire que lui.*

— *Il m'a embrassée avant son départ.*

— *Et alors ? C'était probablement le seul moyen qu'il avait pour te faire taire.*

Amalia entrouvrit la bouche, hébétée. Son visage pâlit, se contracta, puis se durcit, ce qui lui donna l'air d'un cadavre. Elle souleva son récipient et retourna nettoyer son armure à l'autre bout de la pièce.

Peu après cette conversation fort désagréable, un membre de la rébellion s'approcha de Galdiare avec un caisson noir dans les mains. Il s'arrêta près de lui et toussota pour s'annoncer.

— Excusez-moi…

Galdiare laissa tomber son casque dans la chaudière et pivota en évitant d'accrocher quiconque avec ses ailes.

— Vous désirez une parlotte ? répondit l'ange, qui éprouvait

encore de la difficulté avec la langue du pays.

— Oui. Ou plutôt non. Je suis venu porter ce que vous avez demandé à maître Éwinga.

— Ah ! excellent ! Submergez-vous dans mes remerciements.

Galdiare s'empara du caisson qu'on lui tendait ; le rebelle se dépêcha alors de remonter les escaliers. À cause du tapage métallique, du brossage de matériel et des discussions en cours, personne ne semblait avoir remarqué la visite impromptue.

En silence, Galdiare se précipita dans une pièce obscure, meublée seulement d'une table et d'étagères vides recouvertes de poussière. Il laissa la porte entrebâillée pour s'éclairer.

Au moment où il déposait son caisson, les pentures de la porte d'entrée grincèrent.

— *Va-t'en !* dit Galdiare.

Amalia fit la sourde oreille.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *J'ai dit : « Va-t'en ! »*

— *Non ! S'il te plaît.*

Il poignarda son amie du regard et sentit une veine éclater dans son œil.

— *C'est un objet très précieux pour moi. Et c'est personnel.*

— *Tu parles de ton instrument ?*

Au lieu de répondre, Galdiare se passa la main dans les cheveux et inspira profondément. Il n'avait plus envie de mener cette bataille – qu'il perdrait assurément, de toute façon – et se tourna vers le caisson. Pendant ce temps, Amalia entra sur la pointe des pieds.

Galdiare ressentait de la fébrilité, malgré les contretemps qui auraient pu gâcher ce moment. Il frotta la poussière sur le caisson pour en éclaircir le cuir, ouvrit les quatre loquets et souleva le couvercle. À l'intérieur, il déplia un tissu de soie pour dévoiler un somptueux violon.

— *Cet instrument a plus de quinze mille ans.*

— *C'est ton cadeau de naissance ?*

— *Presque. On me l'a offert durant mon enfance. Regarde. J'ai ciré le bois avec de l'aboda. Ça le protège de la pourriture. C'est dommage, par contre : il n'existe aucun moyen d'épargner les cordes.*

Il les vérifia, une à une.

— *Tu vois ? Ces trois-là sont rouillées. Je les avais changées avant de partir.*

— *La dernière a l'air en parfait état.*

— *Elle n'est pas faite avec le même matériau. J'ai pris ce fil sur l'équipement d'un Kaj'Houvar pendant l'invasion de Mechœom.*

— *Bon sang ! C'est vieux !*

Elle fit glisser ses doigts sur l'archet. Galdiare lui spécifia que

l'outil avait été confectionné avec de véritables cheveux de kajuvârs.

— *Attention, tu pourrais te blesser. Ah ! trop tard.*

Amalia se tordit de douleur et sa main demeura paralysée durant une dizaine de secondes. Galdiare profita de ce moment pour cacher l'archet au fond du caisson.

— *Je ne comprends pas*, reprit-il. *Il y a beaucoup trop de démons à l'intérieur du palais. Ils seraient en furie s'ils voyaient mon instrument.*

— *Ils sont difficiles à identifier. Ça pourrait être n'importe qui.*

— *C'est vrai. Mais ça n'a pas toujours été le cas.*

Cette discussion amena Galdiare à se remémorer des événements lointains. Ses souvenirs étaient morcelés, pour la plupart, car la mémoire des solarius fonctionnait maintenant d'une façon similaire à celle des hommes… tout cela à cause d'une bêtise de Troma'Dar qui avait attisé la colère de Mastro'Matéo.

— *Tu te souviens quand je suis parti de Célestia pour me rendre à Mechæom ?*

— *À peine…*

Les images de cette époque flottaient dans un nuage de confusion. Galdiare aurait aimé se souvenir de tout avec l'acuité dont il jouissait durant sa jeunesse. Il savait néanmoins qu'au pays de Mechæom, il avait combattu des Kaj'Houvars, beaucoup de Kaj'Houvars, en compagnie de ses frères. Le reste s'était perdu dans l'oubli, au fil des siècles. Bientôt, il ne subsisterait plus rien de cette grande histoire. Si seulement il n'avait pas égaré son journal…

Malgré tout, à force d'observer les éraflures sur le violon, des parcelles de souvenirs ressurgissaient dans son esprit. Il se remémora la panique qui l'avait emporté quand son équipement défensif était tombé en panne alors qu'un Kaj'Houvar fonçait droit sur eux…

— *Qu'est-ce qu'il y a dans le double fond ?* demanda Amalia en touchant une poignée minuscule qui apparaissait au creux du caisson.

Galdiare fronça les sourcils.

— *Il n'y a pas de double fond.*

Il claqua le couvercle et se retira.

Chapitre X

Kefcheth Heina Lenapoo

Le lendemain matin, Rorkö Vidiche descendit les escaliers vers le premier sous-sol avec un trousseau de clés dans les mains. Il était suivi d'Harold Schernivale, qui transportait une lanterne éteinte. Rorkö ne connaissait pas ce grand costaud – un ex-prisonnier des Collines-aux-Aurores-Pourpres –, et se sentant intimidé, il évita d'engager la conversation avec lui. Il savait seulement qu'Éwinga l'investissait de sa confiance, tout comme elle se fiait à Conerco, Riuth et lui-même.

Quand ils arrivèrent en bas, ils remarquèrent que les solarius nettoyaient encore leurs effets personnels dans des barils dont l'eau avait cessé de produire des bulles. Ils frottaient leurs vêtements avec acharnement, et comme personne ne disposait d'habits de rechange, quelques-uns exposaient leur corps nu. Du coin de l'œil, Rorkö tenta de contempler les silhouettes féminines, mais les ailes des solarius – trop imposantes selon lui – l'empêchaient d'admirer les plus belles créatures du groupe.

— Vous voyez quelque chose d'anormal ? lança Harold avec un soupçon d'agacement dans la voix.

— Non.

— Ah bon ?

— Non, rien. Je… hum ! Tout va bien.

— Ah. Tant mieux.

Craignant de se faire broyer le crâne pour son inconvenance, Rorkö franchit le reste de la salle en fixant le plancher comme un enfant puni. Suivi d'Harold, il bifurqua au couloir obscur, puis s'engagea dans l'escalier qui menait au deuxième sous-sol, le seul endroit du palais où les murs étaient composés uniquement de pierres, et non de vieilles planches malodorantes. Au fur et à mesure qu'ils descendaient, l'obscurité devenait totale. Heureusement pour Rorkö, le grand Harold alluma sa lanterne et le devança.

L'escalier inégal se termina devant une porte munie d'armatures de fer. Rorkö y frappa trois fois avec le revers du poing. Un moment passa avant qu'un gardien vint leur ouvrir. La peau du visage de ce triste individu était flasque et pendante, ce qui l'empêchait d'esquisser

le moindre sourire.

— Notre invitée n'a pas causé de problèmes ? demanda poliment Rorkö.

— Pas du tout. Hum ! J'ai même essayé de lui parler pour me désennuyer. Elle a refusé de répondre.

— As-tu vérifié si elle se trouvait bien dans sa cellule ?

— Allons ! Comment veux-tu qu'elle se soit échappée de ce trou ? Je l'aurais vue, bon sang ! La seule issue, c'est cette porte !

Le gardien haussa les épaules, et son menton s'enfonça dans les épaisseurs obscures de son cou. Il désigna alors l'une des portes au fond de la pièce.

— Nous l'avons enfermée dans la quatrième pièce à droite. J'ai fait le ménage avant son arrivée, mais ça demeure dégoûtant. Enfin ! Elles étaient pour les mesures d'urgence, ces cellules. Faudrait pas s'attendre à l'Hôtel des Potiniers.

— C'est bon, j'y vais. En passant, je te présente Harold. Harold, voici Dorik. Dorik, si jamais tu entends quelque chose d'anormal, n'hésite pas à nous rejoindre.

Toujours en tenant sa lanterne à bout de bras, Harold s'aventura dans l'ouverture pointée par Dorik. Rorkö le suivit en examinant les alentours. Une seule lampe à l'huile éclairait ce cachot froid, ce qui lui permit de distinguer une armoire remplie de pots dont le contenu reluisait comme des cendres rouges.

La largeur du passage se rétrécit à un tel point qu'ils durent avancer en marchant sur le côté. Rorkö s'inclina ; Harold l'imita, quoique péniblement. Ils arrivèrent devant une porte en fer sur laquelle une demi-douzaine d'insectes rampaient en faisant bouger leurs longues antennes. Rorkö chercha la bonne clé dans son trousseau, et après avoir déverrouillé la serrure minuscule, ils entrèrent.

Dans la cellule, le plafond reprenait une hauteur normale. Harold se redressa et leva sa lanterne pour mieux illuminer la pièce.

L'endroit donnait la chair de poule. Ici, personne n'avait pris la peine de tailler des murs et un plancher dans le roc pour prévenir les accidents. Cette cellule ressemblait à une caverne, avec ses inégalités et ses coins sombres. Rorkö n'aperçut personne. Il se pencha et vit apparaître de faibles scintillements sur les maillons d'une chaîne. Il suivit cette chaîne du regard jusqu'au fond de la pièce pour y découvrir la jeune femme liée par les chevilles et couchée sur le côté.

Rorkö s'avança à pas feutrés, demeurant sur ses gardes.

— Vous êtes réveillée ?

La prisonnière leva légèrement la tête. Ses cheveux traînaient encore sur la pierre humide. Elle se tourna vers les deux visiteurs et plissa les yeux. Pour éviter de l'aveugler, Harold déposa sa lanterne.

Prudemment, Rorkö ouvrit les anneaux de fer.

— Tout est prêt. Il ne manque plus que vous.

Alégracia se releva en s'appuyant sur les parois du mur. Rorkö voulut l'aider à se remettre sur pied, mais elle le repoussa aussitôt.

— Vous n'avez pas l'air de bien aller.

— Croyez-vous qu'on dort bien, sur ce sol ?

— Hé ! à d'autres, vos plaintes ! C'est vous qui êtes venue sans avertir.

Les trois sortirent de la cellule et empruntèrent les escaliers. Harold conduisait la marche, suivi d'Alégracia, et juste derrière, de Rorkö, qui gardait un œil attentif sur la jeune femme. Il observait sa démarche molle, sa façon de fixer devant et d'ignorer tout ce qui l'entourait.

Après avoir traversé le premier sous-sol, la lumière chaude du rez-de-chaussée les enveloppa.

Rorkö ne s'attendait pas à découvrir Riuth à cet endroit. Le prince d'Holbus se trouvait pourtant à travers leur itinéraire, le dos appuyé contre une poutre en bois. Quand il vit Alégracia émerger des ombres, il entrouvrit la bouche pour parler, mais ne prononça aucune parole. Il baissa la tête et laissa le groupe passer, sans rien ajouter.

• • •

Quand Alégracia mit le pied dans la Salle Supérieure, Rorkö ferma la grille de l'escalier, et Harold apposa un gros cadenas sur le verrou.

Conerco avait convaincu Éwinga de mener cette expérience avec une assistance réduite pour éviter tout dérangement. Ils avaient retenu les services de Rorkö Vidiche et d'Harold Schernivale, deux rebelles qu'Éwinga jugeait comme étant à la fois compétents et dignes de confiance. Une denrée rare en ces temps troubles.

Une table à six pattes venait d'être assemblée au milieu de la place. À la base de celle-ci, trois petits coffres reposaient sur le plancher, à côté d'un paquet de cordages qu'il aurait fallu démêler. Le Serpent d'Argent, élément essentiel à l'opération, était appuyé contre l'une des poutres de la Salle.

Alégracia s'avança vers le trône. Elle apposa la main en visière devant son visage, visiblement aveuglée par la lumière du ciel. Pourtant, l'abondance de nuages avait assombri le temps. Après un bref examen, Conerco devina qu'Alégracia voulait en réalité enlever le Serpent d'Argent de son champ de vision. Elle détournait la tête pour éviter de le fixer, et plus elle s'en rapprochait, plus sa respiration devenait striduleuse.

— *Vous avez l'air inquiète*, nota Éwinga. *Quelque chose ne va pas ?*

— J'ai mal aux yeux. Ne vous en faites pas. Ça ira.

— *Vous êtes angoissée à l'idée d'entreprendre ce voyage ?*

— Je n'ai pas peur de me rendre dans le Refuge des âmes perdues.

Alégracia pouvait sembler chétive, mais sa voix était pleine de détermination. Elle continua sur le même ton.

— Je suis prête à me sacrifier pour sauver ma mère.

— *Nul besoin de parler ainsi, car tout se passera bien. Kakimi est un homme de confiance. Je compte suivre ses instructions à la lettre.*

Conerco soupira de soulagement. Tout se déroulait comme prévu. Éwinga n'avait rien mentionné à propos du *petit problème* qu'ils avaient rencontré plus tôt dans la journée.

— *Étendez-vous sur la table.*

Elle obéit.

— *Vous pouvez l'attacher*, ordonna Éwinga à Harold. *Faites des nœuds serrés.*

Harold exécuta la consigne en silence. Il lia les poignets, les chevilles, les épaules et même les cuisses d'Alégracia. Éwinga se rapprocha, et de ses mains délicates, elle écarta les cheveux du visage de la jeune fille.

— *J'utiliserai des lumicôles pour vous administrer deux sortilèges. Le premier se nomme* Parhjiamin hik dit hel. *Il a été mis au point par Mimœlk, un savant qui vivait au sud du Drakanitt à l'époque où le peuple conversait encore en maktathin. Grâce à cette magie, Mimœlk pouvait se désincarner, ce qui lui permettait d'errer dans la ville sous une forme immatérielle. Il usait de ses pouvoirs pour espionner les ennemis de son souverain, qui était son principal commanditaire.*

L'akdathe empoigna les coffres un à un et les aligna sur la table.

— *Ce savant est mort durant l'une de ses « escapades ». Son esprit, trop éloigné de son corps, a été aspiré par la Lumière. Un accident comme un autre. Heureusement pour nous, le fils de Mimœlk a poursuivi les hautes études de son père. Il a inventé un nouveau sortilège qui solidifie le lien entre l'âme et son hôte.*

Éwinga s'essuya les mains avec un chiffon, en s'attardant particulièrement sur les saletés logées entre ses doigts.

— *Inutile de dire que ces deux magies peuvent s'annuler entre elles. J'aurai besoin de toute ma concentration et je compte sur vous pour demeurer tranquille.*

La jeune femme acquiesça, n'ayant pas l'air de réaliser à quel point elle jouait un rôle de cobaye pour l'Arcaporal et la rébellion.

Conerco esquissa un sourire en s'imaginant rentrer à Roc-du-Cap avec les réponses tant convoitées par son monarque.

— *Je vais donc commencer. Harold, prenez le Serpent et tenez-le près de moi.*

Harold enfila une grosse paire de gants, ce qui élargit ses mains gigantesques. Il s'approcha du Serpent, le souleva sans refermer les

doigts autour du manche et se déplaça derrière Éwinga.

— Ce métal est léger comme une plume !

Il prit soin de garder la tête de l'arme hors du champ de vision d'Alégracia.

— Harold, quand je prononcerai mes sortilèges, vous placerez le Serpent d'Argent au-dessus de la table.

Elle s'adressa ensuite à la jeune femme.

— Votre esprit sera aspiré à ce moment. Vous traverserez l'œil bleu et serez propulsée dans le Refuge des âmes perdues. Là-bas, vous disposerez de peu de temps pour retrouver votre mère. Identifiez-la sans perdre une seconde. Lorsque ce sera fait, accrochez-vous à elle par tous les moyens possibles. Vous pourrez alors la ramener avec vous.

Éwinga caressa doucement le front d'Alégracia.

— Une fois sur Terre, l'âme de votre mère sera enfin libérée. Elle pourra regagner la Lumière.

Alégracia renifla. Elle inspira par le nez, puis expira par la bouche, ce qui fit trembloter ses lèvres. Elle semblait prête ; le remarquant, Éwinga mit l'opération en branle. Elle ouvrit les trois coffrets. Les deux premiers contenaient des pétales luisants, en quantité minime. Des odeurs rances se répandirent aussitôt dans la Salle Supérieure. Conerco se rapprocha pour mieux voir. Plus il avançait, plus il ressentait des picotements au creux de ses narines.

Des pétales verts se trouvaient dans le premier coffre, tandis que le deuxième en contenait des orangés, petits et pointus, qui diffusaient une lumière ardente comme celle du soleil. Quant au dernier récipient, il renfermait des cendres blanches.

— Je commencerai par l'incantation qui permettra à votre corps de mieux retenir votre âme. Celle-là sera facile à lancer. C'est une magie classique.

Éwinga disposa huit pétales orange en éventail sur le front d'Alégracia. Leur éclat obligea la jeune femme à fermer les paupières. L'akdathe prit ensuite six lumicôles verts et les glissa entre ses phalanges. Elle frappa ses mains ensemble pour générer une petite explosion, qui la fit reculer d'un pas. La lueur verdâtre engendrée par cette réaction virevolta dans l'air au-dessus d'Alégracia, tel un serpent de fumée rempli de poussière scintillante.

Démontrant une grande habileté, Éwinga inséra ses doigts dans cette vapeur colorée et la fit tourbillonner. Le nuage se changea en spirale, qui descendit pour envelopper le corps d'Alégracia. Les pétales orangés disparurent un à un en répandant des éclairs jaunâtres.

Enfin, l'aura verdoyante s'éteignit. En voyant le résultat de son œuvre, l'akdathe s'adressa à ses trois assistants :

— Le premier sortilège a été un succès. Toutefois, ma prochaine incantation implique un mélange de Lumière et de Ténèbres, ce qui la

classe dans la magie des Hautes-Banes. Il risque de se produire des anomalies.

— Je ne ressens rien, dit Alégracia. Êtes-vous certaine d'avoir réussi ?

— *N'ayez crainte.*

Conerco tentait de respirer moins fort. Il redoutait que la procédure ait échoué. Au moment où ils avaient trié le matériel nécessaire à cette expérience, plus tôt dans la journée, Éwinga et lui avaient découvert qu'il leur manquait des ingrédients. Dans les réserves du Palais de Bois, il restait seulement seize lumicôles verts au lieu de dix-huit. On en avait broyé deux pour préparer des désinfectants le mois auparavant.

Ne voulant pas diminuer leurs chances de percer les mystères de la Fin de la Nuit, Éwinga et Conerco avaient décidé, en secret, de réduire le nombre de composants dans la magie protectrice uniquement, et non dans le sortilège d'envoi.

L'akdathe prit de la cendre blanche à l'aide d'une cuillère en argent et en saupoudra le front d'Alégracia. Elle dispersa ensuite une trentaine de lumicôles orange aux quatre coins de la table en dirigeant leur extrémité pointue vers la jeune femme, dont le corps commençait à reluire comme du métal chauffé à blanc. La poudre qui la recouvrait produisit un nuage d'étincelles.

Après cette réaction, Éwinga laissa tomber un lumicôle vert sur le ventre d'Alégracia. Ce pétale disparut en produisant une lumière vive. L'akdathe fit le procédé une deuxième fois, puis une troisième. Au fur et à mesure qu'elle lançait des pétales, le visage d'Alégracia se contractait de plus en plus. La quatrième fois, la cobaye poussa un cri effroyable et tira sur ses liens pour se libérer.

— Je ne peux plus respirer ! dit-elle d'une voix sans souffle.

Elle ouvrit la bouche sans réussir à hurler. Rorkö se rua près de sa maîtresse et empoigna Alégracia par les poignets pour éviter qu'elle ne brise ses liens. En le voyant agir, Conerco s'occupa de ses chevilles.

Éwinga ne semblait aucunement perturbée par cette réaction. Elle continuait à déposer des pétales pour atteindre le nombre fatidique de dix, et pendant qu'Alégracia se raidissait au maximum, elle se tourna vers Harold.

— *Le Serpent d'Argent ! Vite !*

Il tendit le bâton argenté au-dessus de la table. Rorkö et Conerco lâchèrent prise et reculèrent à proximité des escaliers. Un éclat bleuté envahit alors toute la Salle Supérieure, et une détonation semblable au grondement du tonnerre s'ensuivit. Le corps d'Alégracia se détendit complètement. Sa tête roula sur le côté.

— *Nous y sommes. Gardez le Serpent en place. Ne l'enlevez sous aucun prétexte.*

Intrigué, Conerco se rapprocha pour mieux observer le visage de leur cobaye. Elle respirait encore par sa bouche entrouverte – quoique faiblement –, mais ses yeux ouverts, qui fixaient le néant, lui donnaient l'apparence d'un cadavre. Le Serpent d'Argent semblait l'avoir foudroyée.

Éwinga se dépêcha de saisir la main de la jeune femme. Elle s'immobilisa ensuite, et ses cheveux commencèrent à vibrer comme lorsqu'elle avait tenté de sonder Conerco. Après un moment, Éwinga décrivit les images qu'elle voyait.

— *Son âme quitte la Terre. Tout se passe rapidement. Elle s'élève au-dessus du lac, mais n'a pas dépassé les nuages. Un fil étincelant relie son corps à son esprit. Les deux sortilèges ont fonctionné.*

Conerco hocha la tête, sachant que cette remarque lui était précisément adressée. Il ne souhaitait guère avoir la mort de cette fille sur la conscience. Au fond, l'Arcaporal ignorait s'il devait se sentir coupable, car Alégracia souhaitait subir elle-même cette expérience. Il repoussa ces interrogations pour mieux entendre les détails du voyage.

— *Elle s'enfonce dans les nuages. Elle se retrouve maintenant au-dessus. Aucune trace du Soleil, et le ciel est toujours vert. La couleur se vivifie à mesure qu'elle s'en approche. Je… je crois que c'est la Lumière.*

L'Arcaporal eut envie d'émettre un commentaire, mais cela aurait sans doute dérangé Éwinga. Il préféra se taire.

— *Elle touche à la Lumière. Non… elle ne le peut pas. Le sortilège la protège. Un trou s'ouvre et laisse entrevoir le noir de la nuit, la vraie. Alégracia s'y aventure. C'est un petit couloir. Elle arrivera bientôt de l'autre côté de la Lumière.*

Les cheveux d'Éwinga vibraient intensément.

— *La Lumière ressent ma présence. Elle me parle*.

— Que dit-elle ?

Conerco posa la main sur sa bouche. Ces mots étaient sortis tout seuls.

— *Alégracia est maintenant dans l'Espace. Je n'entends plus les murmures, mais… de là, je vois absolument tout !*

L'Arcaporal n'avait pas éprouvé une telle excitation depuis longtemps. Il buvait les paroles d'Éwinga. Un frisson lui parcourut l'échine et se répandit dans ses avant-bras, ce qui fit bouger le métal de son armure.

— *J'aperçois les étoiles. Elles n'ont pas disparu. La Lumière qui englobe la Terre nous les voile. Oui. À travers le regard d'Alégracia, je peux admirer notre planète sous l'aura multicolore.*

Conerco observa le ciel vert. Il n'aurait jamais pu se douter, ces derniers jours, qu'il contemplait la force créatrice de la vie.

— *Le Soleil est devenu un cerceau étincelant. Nous ne pouvons le voir. Il existe encore : la Lumière nous le murmure. Elle forme une coquille*

autour de notre univers pour le protéger.

— Le protéger ? demanda aussitôt Conerco. De quoi ? Des Ténèbres ?

Éwinga fit la sourde oreille.

— Elle s'enfonce dans l'Espace. Tout défile à une vitesse ahurissante. Elle se dirige vers les Ténèbres, qui ne sont plus accrochées à la Terre. Je… je comprends tout, maintenant.

— Vous comprenez quoi ?

L'Arcaporal réalisa qu'il parlait contre sa volonté, comme si la peur et l'ignorance exerçaient une domination sur son corps.

— Les Ténèbres ont abandonné notre planète pour mieux se défendre contre le Refuge des âmes perdues. Elles se font lentement dévorer par le Tourbillon Bleu. S'il continue ainsi, Athore détruira les Ténèbres et se renforcera… assez pour anéantir la Lumière.

Conerco eut envie de sourire, mais plusieurs éléments de cette description lui échappaient. Il espérait qu'Éwinga allait expliquer ses visions en détail plus tard. Elle serait bien obligée de le faire ! Le Soleil en cerceau, les couleurs de la Lumière au-dessus du monde… Pour le moment, ces réponses suffiraient-elles à contenter son monarque ? Conerco apprendrait à Docène pourquoi le jour et la nuit avaient disparu. C'était ce qu'il avait demandé, non ?

Tout de même, ces révélations n'annonçaient rien de rassurant. L'Arcaporal ignorait quoi en penser. Il avait compris qu'Athore dévorait les Ténèbres et pourrait devenir plus puissant que la Lumière. Quelles en seraient les conséquences ? Les peuples de la Terre survivraient-ils à cette « conquête » ?

Conerco prit une profonde inspiration afin de se concentrer sur les messages télépathiques de l'akdathe.

— Les Ténèbres se rapprochent. Alégracia les contourne pour atteindre le Refuge des âmes perdues. Elle s'y enfonce. Je… je ne vois plus rien.

Éwinga resta silencieuse.

— Que se passe-t-il ?

— Alégracia doit chercher sa mère dans le Refuge des âmes perdues. Je ne peux demeurer auprès d'elle. Je dois attendre qu'elle en ressorte.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles Rorkö s'adossa contre une poutre.

— Les âmes doivent être difficiles à trouver, reprit l'akdathe pour briser le silence. *Dans notre monde, nous sommes prisonniers des lois de la physique. La friction entre notre corps et notre esprit caractérise le temps. Au cœur des énergies primaires, où l'on ne retrouve aucune matérialité, cette loi est autre. Tout s'accélère. Alégracia doit déjà avoir rôdé pendant des heures dans le Refuge des âmes perdues.*

Rorkö fit les cent pas, pour finalement s'asseoir. Sur la table de bois, Alégracia demeurait figée comme une morte.

— *Je ne comprends pas*, émit Éwinga non sans inquiétude. *Elle aurait dû en ressortir depuis longtemps.*

Conerco hocha la tête. Il se pencha à l'oreille de l'akdathe pour éviter d'être entendu par Harold et Rorkö, qui partageaient leurs propres suppositions.

— Le sortilège de retour a échoué, n'est-ce pas ?

— *J'ai seulement perdu le contact avec son âme. Ce serait une conclusion hâtive.*

Un mélange d'impatience et de frustration le fit maintenant parler.

— Ne vous faites pas des idées, Éwinga. Moi aussi, j'ai un flair pour deviner les pensées. Vous savez très bien qu'elle ne reviendra jamais. Vous le saviez depuis le début.

— *Ne soyez pas insolent, Arcaporal. J'accomplis cette tâche pour vous et vous seul. Ne l'oubliez pas.*

À ce moment, un faible grognement surgit du plancher. Conerco sursauta. Il examina le bois sous ses bottes et questionna les autres du regard. De toute évidence, Harold, Rorkö et Éwinga n'avaient rien entendu. Était-il en train de sombrer dans la folie ? Ces histoires d'esprits et de forces immatérielles devaient lui avoir affecté les sens, à un point tel qu'il croyait percevoir des cris là où il n'y avait de place que pour le silence. La vieillesse devait aussi tenir un bon rôle au théâtre de ses hallucinations.

Néanmoins, Conerco tendit l'oreille pour vérifier à nouveau.

Le bruit avait disparu.

Chapitre XI

Plan d'évasion

Éwinga lâcha la main d'Alégracia. Conerco en était persuadé : le sortilège de retour avait échoué. Il porta son regard vers le ciel vert du matin. Que regardait-il, au juste ? C'était cela, la Lumière ? Un grand éventail de couleurs qui lui brûlaient la rétine ?

— *Les révélations que vous venez d'entendre doivent demeurer secrètes*, dit Éwinga aux deux rebelles qui l'accompagnaient.

Conerco haussa un sourcil.

— Ah bon ? Pourquoi ne pas ébruiter cette découverte ? Vos soldats se battent contre un roi qui désire invoquer le Refuge des âmes perdues ! Ils combattent peut-être la fin du monde !

Harold Schernivale hocha la tête en signe d'approbation.

— *Vous n'avez pas encore compris, Arcaporal. C'est normal : vous êtes un étranger.*

— Qu'aurais-je à comprendre ? Que vos hommes tremblent dans leur pantalon ?

— *Très exactement.*

— Allons !

— *Cessez de me prendre pour une idiote. Je sais ce que mes troupes doivent et ne doivent pas entendre.*

Elle rabattit un à un le couvercle de chaque coffret.

— *Pour eux, la conquête d'Holbus justifie cette bataille. Oui, la rumeur d'une menace court à propos du* Kefcheth Heina Lenapoo*, et je veux que ce danger reste un murmure. S'il s'avère véritable, eh bien, je vous l'assure : ce sera un pur hasard ! Laissez de côté vos desseins grandioses. Plusieurs de mes combattants proviennent du Drakanitt, mais la majorité d'entre eux sont des gens du Continent-Coloré. Ils affronteront l'ennemi pour purger leurs terres d'un probable tyran, pas pour éviter l'anéantissement du monde, comme vous le dites. Ils ne supporteraient jamais de porter cette responsabilité sur leurs épaules.*

— Vous leur cachez la vérité.

— *N'essayez pas de me faire croire que Docène expose les rouages de son gouvernement au grand jour. Vous êtes mal placé pour me juger, Arcaporal.*

Derrière eux, Harold Schernivale tenait toujours le Serpent d'Argent au-dessus d'Alégracia. Comme personne ne lui avait ordonné de se retirer, il toussa pour attirer l'attention. Éwinga lui donna congé d'un signe de la main.

À l'instant où le Serpent d'Argent fut déplacé, un éclair bleuté illumina les poutres de la Salle Supérieure. Harold recula en vitesse et heurta Rorkö, qui tomba sur le dos en ravalant un juron. Le Serpent roula sur le plancher et se cogna contre la table. Tous les yeux se tournèrent alors vers Alégracia : la peau de la jeune femme se noircissait.

Un horrible cri déchira le silence.

Alégracia se raidit soudainement. Ses cheveux devinrent blancs, et ses muscles créèrent de gros reliefs sur ses bras et ses jambes. Conerco dégaina son épée et cria aux deux rebelles :

— N'approchez pas !

Devant eux, Alégracia se débattait comme un animal pris au piège. Ses cris endolorirent les oreilles de Conerco. Elle tirait sur les cordes. Les liens tenaient bon, mais on entendait la table fendiller par endroits. Deux autres coups, plus puissants que les précédents, la firent voler en éclats. La créature – que l'Arcaporal identifiait maintenant comme une vraie kajuvâre transformée – se libéra, montra ses dents acérées, puis lança un regard terrifiant en direction des rebelles.

Harold et Rorkö se figèrent de frayeur. Conerco dressa la main pour leur signaler qu'ils devaient rester en position. Il dégaina son épée, lentement, en gardant tous ses sens à l'affût.

Le regard du démon se fixa alors sur Harold Schernivale.

Alégracia émit un grognement sauvage et se propulsa sur le rebelle barbu. Les réflexes d'Harold furent prompts. En vitesse, il abattit son poing sous le menton de la kajuvâre. Alégracia vola au milieu de la Salle Supérieure, mais retomba sur ses pattes, bénéficiant d'un équilibre parfait. Des arcs électriques traversèrent sa chevelure.

Sans attendre, Conerco courut derrière le démon pour lui assener deux coups d'épée sur les jambes. Des éclaboussures de sang noir giclèrent sur le plancher ainsi que sur la robe blanche d'Éwinga. La kajuvâre s'effondra en multipliant les cris de rage.

L'Arcaporal, qui venait de manœuvrer son arme avec son habileté d'autrefois, donna un coup de pied sur le crâne d'Alégracia. Cette dernière émit un dernier sifflement avant de sombrer dans l'inconscience.

— Vous avez un bel instinct défensif, dit Conerco à Harold. Si vous n'aviez pas réagi aussi vite, vous seriez mort.

Éwinga avança vers le démon qui gisait devant elle. Elle ordonna expressément à Rorkö :

— *Faites-lui avaler du miel. Attachez-la et retournez-la dans sa cellule.*

— Du miel ? échappa-t-il d'une voix chevrotante.

Éwinga marchait déjà vers son trône. Ses cheveux, qui s'étaient durcis sous l'effet de la panique, reprirent leur flexibilité et redescendirent frôler sa nuque.

— *Vous avez bien fait de la laisser vivre, Arcaporal. J'ai des questions à lui poser à propos de son périple dans le Refuge des âmes perdues.*

— Moi aussi, justement.

— *Je suppose que votre mission est accomplie, maintenant.*

Conerco ne savait quoi répondre. Bien sûr, il était sur une excellente piste, mais cela suffirait-il ?

Il croisa les bras en attendant que les rebelles finissent de dégager le corps d'Alégracia. Quand le démon et les rebelles eurent disparu au bas de l'escalier, Conerco expira anxieusement et se retira derrière l'estrade où siégeait sa maîtresse. Il contempla l'horizon coloré, comme il l'avait fait si souvent ces derniers jours.

Enfin, il pourrait se concentrer sur sa première mission, soit organiser la conquête d'Éwinga. Une besogne facile en comparaison de la deuxième. Il se demanda en quoi consisterait le troisième chapitre de son voyage… L'événement déclencheur n'étant pas encore survenu, il ne pouvait pas ouvrir l'enveloppe dissimulée dans la poche sous ses vêtements.

Cette enveloppe qui contenait des instructions précises, rédigées par le roi de Roc-du-Cap.

Des instructions qui, il le savait trop bien, allaient mettre un terme à son périple sur le Continent-Coloré.

• • •

Dans leur chambre étroite, les quatre kajuvârs observaient la sueur perler sur le front de leur maître. Ce dernier montrait les dents, grognait, se tâtait le menton avec le pouce et l'index et ramenait ses cheveux noirs vers l'arrière.

— Il y avait un os dans ta soupe ? dit Moraïn.

— Silence.

Bachior avait prononcé ce mot sur un ton calme ; trop, peut-être, car sa voix contredisait l'expression de colère meurtrière qui lui déformait le visage. Il sortit de sa transe uniquement pour s'adresser à Lasielle.

— À quand l'arrivée des autres solarius, déjà ?

— Dans une semaine, selon Galdiare.

— C'est trop tard…

— Trop tard pour quoi ?

À ce moment, Bachior prit conscience que ses disciples se

questionnaient sur les raisons de sa conduite, qui, pourtant, auraient paru évidentes pour d'autres : il était littéralement sur le point d'exploser.

— Il s'est passé quelque chose d'inacceptable.

Il se tourna vers sa cousine et lui demanda :

— Croyais-tu qu'Éwinga avait du respect pour nous ?

— Évidemment ! C'est toi-même qui m'as convaincue de me rendre au Palais de Bois.

— Eh bien, j'avais tort de lui faire confiance.

— Quoi ?

Moraïn tenta d'obtenir des précisions, mais il se buta au silence de son maître. Bachior ne voulait pas dévoiler ce qui venait de se produire dans la Salle Supérieure. Pas immédiatement, du moins. Ces informations inciteraient ses élèves à se révolter contre Éwinga, les rebelles et même tout le Continent-Coloré.

Les kajuvârs qui l'entouraient avaient été maltraités et pourchassés durant leur existence. En les amenant dans ce pays, Bachior leur avait promis un monde de liberté et de renouveau. Que des chimères ! Il le réalisait à l'instant : ces rêves n'étaient que pure foutaise. Il portait en lui une image biaisée de la rébellion. La preuve : Éwinga venait de traiter un kajuvâr comme un vulgaire déchet.

« *Vous savez très bien qu'elle ne reviendra pas. Vous le saviez depuis le début.* » Ces paroles avaient mis Bachior en furie. Il avait failli saccager la pièce d'où il espionnait, mais puisque cet endroit se trouvait directement sous la Salle Supérieure, il avait ravalé son grognement pour éviter les ennuis.

— Ils ont abandonné Alégracia dans les cachots, expliqua-t-il. Maintenant qu'ils ont profité d'elle à souhait, ils s'en débarrassent !

— Seulement parce qu'elle est un démon ? demanda Lasielle.

Bachior voulait fournir une réponse juste, sans trop en révéler. Il songea aux derniers événements et en arriva à cette conclusion : si un humain normal avait désiré se rendre dans le Refuge des âmes perdues, de son propre gré, l'opération aurait pris une tournure différente. On aurait montré du respect envers ce volontaire ; on l'aurait d'autant plus couvert de gloire à son retour.

— Personne n'a considéré son sacrifice. Nous allons partir d'ici. Oui. Leur cause n'est plus la nôtre. Qu'ils meurent sans nous.

Moraïn se réjouit d'entendre ces paroles. Bachior savait que leur participation à cette guerre horripilait son jeune disciple depuis le début de leur séjour au Palais de Bois. Ses seuls actes de cruauté, Moraïn les avait accomplis lorsqu'il avait perdu le contrôle de lui-même à Roc-du-Cap. De ce carnage, il ne gardait que de vagues souvenirs. Il s'était confié à Bachior à ce propos : il craignait que le Dernier Assaut ne lui remémorât l'époque la plus sombre de son

existence.

— Je suis bien d'accord, dit Moraïn. Mais comment va-t-on quitter le palais sans se faire massacrer ?

— Il a raison, ajouta Lasielle. Il faut être accompagné de Transporteurs pour franchir le mur d'illusion sans le défaire. Tu le sais bien.

— Ça n'a aucune importance, désormais, grogna Bachior, qui empilait déjà ses effets personnels dans sa besace.

— Tu agis sans réfléchir. Arrête un peu.

Là, c'en fut trop.

— Comment peux-tu m'accuser, *moi*, de ne pas réfléchir ?

Il foudroya ses disciples du regard. Ces derniers reculèrent contre le mur. Jolène fondit en larmes, et Thamaya s'agenouilla pour la serrer dans ses bras.

— Je vous ai tous sauvés… les uns après les autres… d'une vie d'oppression, de solitude. Je l'ai fait par compassion. Oui ! Je n'ai pas réfléchi en m'attaquant à des soldats cappariens pour permettre à Thamaya Éxcyane de survivre. Je n'ai eu aucune pensée rationnelle quand Moraïn Zérinam s'est lancé sur moi, en pleurnichant comme une fillette parce qu'il avait massacré ses frères. Tu crois que…

— Arrête !

— NON !

Lasielle versa une larme. Jolène se boucha les oreilles.

Alors, Bachior baissa le ton.

— Même après la conquête, ça deviendra comme partout ailleurs. Il est inutile de rester.

— Et le capitaine Artis'Téming ? demanda Moraïn en haussant les sourcils. Tu comptes le laisser vivre ?

— Je vais m'occuper de lui une autre fois.

Il déposa son sac devant la porte.

— Pour le moment, je dois aller chercher Alégracia.

— Elle part avec nous ?

— Je ne veux pas l'abandonner ici.

Bachior resserra les attaches de cuir autour de sa besace en gardant les joues gonflées. Il essayait de contrôler sa respiration.

— Préparez vos affaires. Je ramène la fille et nous quittons ce trou à rats.

— Et si tu te fais prendre ? s'inquiéta Lasielle.

Il donna un coup de pied sur ses dernières possessions pour les faire glisser dans le tas de poussière sous le lit.

— On ne me prend pas facilement.

Chapitre XII

L'œuvre du Serpent

Au pas de course, Bachior atteignit le hall du premier sous-sol, là où les solarius étaient encore regroupés une journée après leur arrivée. Tous les anges lisaient des livres dont les titres apparaissaient en maktathin ancien, la langue utilisée par les comédiens de Roc-du-Cap durant les pièces de théâtre classiques. Chose sûre : cette littérature provenait du Drakanitt.

Outre le bruit des pages tournées et quelques murmures prononcés en moraligui, un silence insolite planait dans la salle. Les solarius n'avaient aucune raison de s'intéresser à Bachior, et c'était tant mieux ! Le kajuvâr se faufila donc en vitesse jusqu'au deuxième escalier et descendit les marches sur la pointe des pieds.

À l'étage inférieur, Bachior aboutit devant une porte en bois renforcée par des armatures de fer, maculées de traces de rouille malodorantes. Il se pencha pour coller son oreille contre la paroi.

Il haussa un sourcil, venant d'entendre la respiration striduleuse – et surtout trop rapide – d'un seul homme. Normalement, il se serait attendu à percevoir de tels bruits en épiant des tourtereaux durant leurs ébats, mais quel couple voudrait consommer son amour dans cet endroit lugubre ? Il s'accroupit et entendit la même chose avec davantage de clarté.

Non… Quelqu'un souffrait de l'autre côté.

Bachior s'apprêta à fouiller dans ses outils afin de déverrouiller les serrures, mais il changea d'idée au dernier instant. De deux coups de poing, il brisa les pentures, et la porte bascula par-derrière. Il prit soin de la retenir pour éviter qu'elle ne provoque du vacarme en tombant.

Il pénétra dans la prison. Le lieu était plongé dans l'obscurité et empestait l'humidité. Les torches sur les murs n'avaient pas été entretenues et étaient consumées en entier.

À mesure que Bachior avançait, sa vision s'adaptait à la noirceur. Il scruta les recoins de la pièce en suivant une odeur qu'il identifiait maintenant comme celle du sang frais. Une dizaine de pas plus loin, il découvrit un homme qui gisait sur le sol. Ses articulations avaient des angles inhabituels : son oreille droite touchait à son épaule gauche et

l'un de ses bras était plié dans le mauvais sens. La peau de l'individu était d'une pâleur livide. De toute évidence, il était mort.

Bachior ouvrit la chemise de la dépouille pour l'examiner. Qui avait pu lui infliger de telles blessures ? Pour le moment, une seule possibilité lui vint à l'esprit : Alégracia. Elle devait courir librement dans le sous-sol, et sous la forme d'une kajuvâre enragée, elle avait occis tous les soldats rencontrés en chemin. Il reconnaissait là le comportement d'un kajuvâr sauvage. Toutefois, les lésions sur le cadavre ne ressemblaient pas aux marques laissées par un démon de cette race. Impossible d'y trouver la moindre trace de griffure ou de morsure.

Lorsqu'il se releva, Bachior entendit à nouveau les lamentations qu'il avait perçues avant d'entrer. Il traversa un couloir au pas de course et tomba sur un deuxième rebelle, lui aussi étendu sur le plancher. Ce dernier avait subi des blessures similaires à celles de son acolyte. Il portait un plastron métallique entièrement cabossé au niveau des côtes, comme si une main géante l'avait broyé. Bachior examina la surface de l'armure pour tenter de comprendre de quelle façon on avait attaqué le soldat. Un coup de griffes sur la jugulaire aurait été si aisé… quoique malpropre.

— Qui t'a fait ça ?

Le gardien tressauta. À cause des ténèbres qui régnaient dans la prison, il devait ignorer qu'une personne se tenait à deux pas de lui. Sa respiration s'accéléra.

Bachior prit un ton plus sévère.

— Parle ! Qui t'a fait ça ?

Le blessé émit des sifflements, puis se racla la gorge avant de cracher un liquide rougeâtre. Bachior l'agrippa sans ménagement par les épaules et l'appuya contre le mur. Un craquement aigu se fit entendre ; la tête du soldat se renversa sur le côté, et sa bouche, entrouverte, laissa couler une quantité étonnante de sang. Celui-là aussi était bon pour le cimetière.

Intrigué, Bachior défit les attaches de l'armure du gardien, retira son plastron, puis déchira ses vêtements. Il examina alors les taches foncées qui recouvraient la peau de la victime. En lui tâtant le torse, il sentit les côtes fracturées.

Bachior aurait aimé comprendre comment on avait perpétré ces meurtres. Il jugea néanmoins qu'il avait perdu un temps précieux. Il s'appropria le trousseau de clés qui pendait à la ceinture du cadavre et se releva pour inspecter les couloirs menant aux cellules.

Même s'il craignait qu'Alégracia eût quitté son cachot depuis longtemps, ce qui aurait expliqué la mort des deux rebelles, Bachior s'engagea dans une voie étroite, au plafond bas, au bout de laquelle il distinguait une lumière bleutée. La tête inclinée, il s'arrêta devant une

porte métallique. Un murmure provenait de l'autre côté. Ses doutes se dissipèrent : Alégracia se trouvait bel et bien dans cette cellule.

Deux hypothèses se présentaient. La première : Alégracia avait réussi à s'échapper, avait éliminé les gardes et s'était enfermée à nouveau. Stupide ! Elle aurait dû se ruer au rez-de-chaussée et abandonner l'île à la nage. Transformée en kajuvâre, elle aurait facilement semé les glorgomothes qui rôdaient dans les profondeurs du lac Diamant. Mais elle aurait choisi de rester ? Cela n'avait aucun sens… La deuxième hypothèse s'imposait donc : quelqu'un d'autre avait perpétré ces meurtres. Mais qui ?

La lueur bleue émanait d'une fente sous la porte. Bachior se pencha, mais ne distingua rien à travers l'orifice. Avec son trousseau de clés, il déverrouilla la cellule.

À l'intérieur, il découvrit la jeune Alégracia, accroupie dans un coin. Elle tremblait comme si elle souffrait d'hypothermie.

L'adolescente tenait le Serpent d'Argent. Elle le serrait si fort, d'ailleurs, qu'elle en avait les jointures blanches. Ses lèvres remuaient doucement, signe qu'elle murmurait quelque chose au bâton. Elle demeura indifférente à l'arrivée d'un intrus sur son territoire.

Bachior eut de multiples questionnements. D'abord, comment cette fille avait-elle réussi à mettre la main sur le Serpent ? Il savait que les rebelles entreposaient cette arme au sous-sol ; Riuth lui avait appris cela à son arrivée. Alégracia aurait abattu les gardiens avant de s'en emparer ? Un seul aspect contredisait cette hypothèse : les deux chaînes accrochées à ses poignets n'avaient subi aucune altération.

Enfin, il amorça la conversation.

— Dure journée ?

Sans détourner le regard, Alégracia continuait à émettre des chuchotements.

— Pouvez-vous seulement m'expliquer ce qui s'est passé, là-bas ? Ce serait courtois de votre part.

Elle répondit par une question.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Bachior Arioo, et quand je signe, je colle les deux derniers « o » de mon nom, comme le symbole de l'infinité. Ça vous dit quelque chose ? J'imagine que non… Eh bien, je suis un kajuvâr, si vous préférez. Cela fait de moi votre allié.

— J'ai déjà entendu parler de vous.

— Que faites-vous ici à croupir avec le Serpent d'Argent ?

Bachior garda le silence, dans l'attente d'une révélation qui le satisferait.

— J'essaie de retourner dans le *Kefcheth Heina Lenapoo*, mais j'en suis incapable.

Il vit les épaules de l'adolescente tressauter et une larme couler sur

sa joue. Durant ce temps, Bachior s'efforça de traduire les mots en moraligui qu'il venait d'entendre. *Kefcheth* représentait « cachette », *Heina*, de toute évidence, signifiait « âme », et il devina le reste sans difficulté.

— Vous n'avez pas besoin d'y retourner, dit Bachior en s'agenouillant près d'elle.

Alégracia contracta ses muscles faciaux pour exposer ses dents, qui commençaient à surchauffer. De la vapeur blafarde émanait de sa bouche.

— Qui êtes-vous pour me dire quoi faire ? Ma mère se trouve encore là-bas.

— Parfois, les gens partent et ne reviennent jamais.

— Vous ne comprenez rien.

Elle essuya ses larmes du revers de la main. Bachior s'acharnait à vouloir la raisonner.

— Vous pouvez vivre sans elle.

— Qu'en savez-vous ?

— De toute façon, vous n'y arriverez pas sans l'aide d'Éwinga.

— Et pourquoi pas ?

Elle se tourna vers Bachior pour la première fois. Ses jolis yeux étaient ternis par l'effroi et le doute.

— J'étais pourtant si près d'elle !

Alégracia baissa le ton de sa voix, de sorte que Bachior – malgré l'acuité de son ouïe – la comprit à peine.

— Je pouvais la voir ! J'ai aperçu notre maison sur le bord de la plage ! Je la touchais, là-haut ! C'était Mosarie !

— Cessez.

Alégracia se tut, sans diminuer sa préhension sur le Serpent.

— Les deux gardes qui vous surveillaient ont été tués, reprit Bachior d'un ton plus amical. Qui est le responsable ?

— J'ai entendu des bruits tout à l'heure… et il est venu.

En parlant, elle mit en évidence le bâton argenté qu'elle tenait dans ses mains. Bachior observa l'arme plus attentivement.

— Êtes-vous en train de m'expliquer que le Serpent peut attaquer un homme ? De lui-même ?

Elle ne répondit pas. Bachior serra les lèvres.

— Ravalez-moi ces moqueries. J'essaie de vous aider. Le minimum serait de témoigner un peu de gratitude. J'ai le pouvoir de vous faire sortir d'ici.

La jeune femme se leva. Elle perdit l'équilibre et s'appuya contre la paroi rocheuse pour éviter de s'effondrer. Bachior devina, dans cette réaction, qu'Alégracia montrait de l'intérêt envers sa proposition. Il émit un petit rire.

— Attention. J'ai bien dit que je pouvais vous aider, pas que je le

ferais.

— Maintenant, c'est vous qui vous moquez de moi,

— Un juste retour des choses, non ?

Bachior tourna en rond dans la cellule, comme il le faisait si souvent durant ses moments de réflexion.

— De toute façon, si je vous libère, où iriez-vous ? Vous ne semblez pas dotée d'une personnalité qui attire les bons amis.

— Cela ne vous regarde pas.

— Oh, si ! Sachez-le : votre liberté dépend de ma générosité. Je vais vous retirer ces chaînes si, et seulement si, vos desseins m'apparaissent valables. Je ne permettrai pas qu'une kajuvâre comme vous salisse la réputation de ma race.

— Alors, abandonnez-moi dans cette prison.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je veux m'en prendre à un autre kajuvâr. Vous n'en seriez pas très fier.

Bachior soupira.

— Vous sous-estimez mon jugement, jeune fille. Parfois, les humains se combattent pour de justes causes. C'est pareil pour nous.

— Votre jugement, gardez-le. Je ne vous connais même pas.

— Vous y gagneriez, pourtant. J'avoue avoir oublié d'aller au-delà de mon nom, et je m'en excuse. Eh bien, voilà : j'étais autrefois un membre de la famille Arion, d'Éberyvil, qui comptait des politiciens devenus pères d'une démocratie qui s'est effritée avec les âges. Aujourd'hui, je voyage entre le Drakanitt et le Continent-Coloré pour accueillir, sous ma tutelle, les kajuvârs en détresse que je croise en chemin.

— Ai-je l'air en détresse ? Je n'ai pas besoin de vous.

— Vous n'avez rien compris. Je ne désire pas vous « recruter ». Vous me paraissez déjà forte et fière. Mon aide ne vous apporterait rien. Quand même, je m'intéresse à votre sort. J'ai admiré votre courage, tout à l'heure. Vous avez visité le Refuge des âmes perdues sans démontrer la moindre peur. Je suis impressionné !

— Et j'ai échoué ! cria-t-elle.

— *Chut !*

Elle se durcit. Bachior tenta de la rassurer.

— Vous n'êtes pas responsable de cet échec. Il était impossible de ramener une âme de ce périple. Éwinga le savait depuis le début.

— Qu'importe ! Ma chance est passée. Il me reste une dernière solution.

— Laquelle ?

Le teint d'Alégracia devint crayeux, tel celui d'une blessée sur le point d'expirer.

— Je veux retrouver le meurtrier de ma mère.

L'intérêt que Bachior portait envers l'adolescente grandissait à chaque instant.

— Vous le connaissez ?

Alégracia respira plus fort. Elle se rapprocha du Serpent d'Argent et appuya sa joue contre la tête de l'arme.

— C'est Shnar.

Bachior émit un petit sifflement.

— Shnar ? Le prince Shnar ? Ma foi… vous aimez les défis. Ne vous attendez pas à une quête facile.

— Oh non ! Vous verrez, ce sera rapide.

— Ne soyez pas naïve. Je m'intéresse à la Guilde du Simulacre depuis que je suis débarqué sur le Continent-Coloré.

— Je dois d'abord trouver son repaire, dit-elle en ignorant la remarque. M'aiderez-vous ?

— Peut-être.

Alégracia ferma les yeux et colla son front contre l'œil bleuté du Serpent d'Argent. La lumière froide se mit à étinceler. Son éclat colora les murs de la cellule d'une teinte océanique. L'ombre de Bachior, maintenant d'un noir abyssal, se dressa jusqu'au plafond.

— Athore peut me parler, désormais. Il m'a montré l'endroit où je pourrais retrouver Shnar, car il veut, lui aussi, le voir mourir.

Elle se concentra à nouveau.

— Il me présente des images de notre monde à partir du ciel. Il y a un cours d'eau sinueux et trois montagnes.

— Vous dites que vous voyez le pays… d'en haut ? Vous avez la clairvoyance d'une akdathe ?

Elle hocha la tête, mais Bachior crut difficilement à cette affirmation. Alégracia pouvait repérer son ennemi partout où il allait ? Cela relevait de l'utopie. Quoique, à bien y penser…

Bachior sourit en coin. Il se disait que, s'il tirait profit d'un pouvoir similaire, il l'utiliserait pour localiser Salvéric Artis'Téming dans la Cité-Rouge. De toute évidence, Alégracia et lui partageaient les mêmes passions.

— C'est dans la Vallée-Rouge ?

— La rivière est plus étroite que le fleuve Masaccia.

— Ces trois montagnes pourraient être les Pics du Trident… Vous n'avez pas d'autres indices ?

— Je reconnais le lac Diamant, que j'ai déjà vu sur des cartes. C'est donc près d'ici. Son repaire pourrait se situer dans la Contrée-Bleue.

— Il y a effectivement les Trois Monts, à l'ouest de Ligue-Avive.

— Sont-ils rocheux et alignés en triangle ?

— Je ne m'y suis jamais rendu. D'ailleurs, vus d'en bas, on distingue mal leurs formes.

Alégracia esquissa un sourire à son tour.

— Ça n'a aucune importance, de toute façon. Je vois bien dans quelle direction ils se trouvent.

La fougue de l'adolescente impressionnait Bachior. Ce dernier commençait à regretter d'avoir annoncé l'ajournement de sa vengeance à ses disciples. Alégracia l'inspirait ; une fureur aveugle émanait de son regard.

— C'est tout de même une drôle de coïncidence. Moi-même, je suis dans ce palais dans un but identique…

Il interrompit sa phrase. Sa haine – il le sentait – était teintée d'impatience. Depuis combien de temps attendait-il une occasion comme le Dernier Assaut ? Des années, sinon des décennies. Cette guerre était une occasion à saisir. Comment avait-il pu en douter ? De toute évidence, c'était le moment idéal.

Il garda le silence, se voyant recouvert de honte. Lasielle avait raison… Il s'était montré impulsif, encore une fois, et il voulait maintenant revenir sur le droit chemin : Salvéric Artis'Téming exposerait bientôt sa carcasse vulnérable au grand air. Son heure avait sonné. Une telle occasion ne reviendrait jamais.

Bachior espérait que Lasielle ne l'avait pas pris au sérieux. Elle connaissait bien l'intensité de son cousin et sa manie de changer d'idée au dernier instant.

— Vous allez me libérer ?

— Oui, bredouilla Bachior. Mais vous ne serez pas discrète en vous promenant avec le Serpent. Vous devrez rester dans votre cellule jusqu'au Dernier Assaut.

— Je peux attendre, mais s'il vous plaît, apportez-moi de la nourriture.

— Bien sûr. Cependant, je doute que vous croupissiez ici très longtemps. On va découvrir les cadavres tôt ou tard…

— Je peux me cacher ailleurs.

— Non, impossible. Il y a trop de solarius, là-haut.

Bachior était embêté. Il chercha un moyen de mettre Alégracia en sécurité. Dans les cachots, il n'existait qu'une issue, et elle menait directement au premier sous-sol, là où les solarius bouquinaient en silence.

Il se souvint alors des chambres dans la tour principale qui avaient été conçues pour accueillir les solarius. Mais alors… pourquoi ne s'y trouvaient-ils pas ? Avait-on oublié de les reconduire dans leurs quartiers ?

L'explication ne pouvait pas être aussi simple.

— D'abord, il faut déplacer les dépouilles. Ensuite… il faudra vider l'étage. C'est ça. Je vais m'organiser pour que personne ne descende. Et il faudra aussi verrouiller la porte de cette prison.

À ce moment, Bachior se rappela qu'il avait brisé toutes les

pentures pour entrer. Il secoua la tête avant de se frotter les mains en signe de nervosité. Mais qu'avait-il donc, ces temps-ci, à gaffer encore et encore ?

Il savait qu'en prenant sa forme de kajuvâr, il pourrait s'isoler dans une cellule et détruire les cadavres sans qu'ils ne dégagent trop de fumée. Pour le reste, il pourrait acheter les services d'un rebelle à la loyauté chancelante. Au Palais de Bois, c'était une denrée rare, mais pas introuvable.

Il s'adossa contre le mur pour réfléchir.

Chapitre XIII

Décorations cappariennes

Une pluie torrentielle s'abattait sur le Palais de Bois. Cet orage – le plus puissant de la saison – voilait en entier les Pics de Grances. Les gardiens devaient se retrancher du côté est pour éviter de s'exposer aux intempéries ; deux d'entre eux avaient été surpris par la première averse. Leurs vêtements dégoulinaient encore.

Malgré le mauvais temps, nul ne ressentait la fraîcheur qui accompagnait souvent les orages. Il pleuvait, mais l'atmosphère demeurait cuisante comme c'était souvent le cas depuis la Fin de la Nuit. Conerco observait maître Éwinga, paisiblement endormie sur son trône. Elle sommeillait ainsi depuis deux cycles complets de couleurs.

Pour la première fois depuis les quatre derniers jours, aucun événement digne d'intérêt ne se déroulait dans le palais. L'imminence de la guerre planait toujours. Conerco le sentait grâce à son flair infaillible pour ce genre de choses.

Après avoir tourné en rond autour de l'estrade pendant une demi-heure, il descendit au rez-de-chaussée, là où la plupart des rebelles grignotaient un maigre repas, et il évalua le moral de ses unités. Pour pallier le retard du reste des deux mille solarius, les rations avaient été coupées de moitié. Plusieurs soldats maudissaient leurs conditions, tandis que les plus patients improvisaient des jeux pour égayer l'atmosphère.

Un grand nombre d'individus se demandaient pourquoi l'Ange Arc-en-Ciel s'enfermait dans sa chambre et refusait de parler à quiconque. Ce prince avait le pouvoir de motiver cette armée, et au lieu de cela, il provoquait les murmures et répandait la crainte par son absence. Pourquoi ne fournissait-il pas le moindre effort ? Cela devait changer.

Les solarius, eux aussi, n'osaient guère se mêler aux humains. Discrètement, Conerco descendit au premier sous-sol pour épier leurs activités. Dans la salle, les anges s'échangeaient les centaines de livres que leur avait prêtés la rébellion. Ils dévoraient ces ouvrages les uns après les autres, sans jamais s'arrêter, au point où ils allaient bientôt épuiser les maigres réserves littéraires du palais.

Conerco remonta au rez-de-chaussée et marcha vers une fenêtre. Il

écarta des toiles d'araignées du revers de la main et observa la couleur du ciel. Orange… L'heure de la rencontre approchait. Il se rendit dans ses quartiers, enfila des vêtements dignes de son titre et alla à la salle de réunion au deuxième étage.

Une grande table se trouvait au milieu du local obscur. Quatre lanternes, dont une à moitié éteinte, fournissaient juste assez de lumière pour permettre à Conerco de distinguer ses invités. Tout au bout, Rorkö Vidiche but une gorgée de liquide fumant dans une tasse grise, puis déposa le récipient sur l'étagère d'une bibliothèque vide. À côté de lui, Segnar Rackten'Dar siégeait près d'Harold Schernivale ; il s'amusait à faire rouler une pièce de violar sur la table. Un peu plus loin, Galdiare enleva son casque et croisa les bras. Riuth, quant à lui, s'adossa contre le mur et fixa son regard nacré sur l'Arcaporal.

— Bachior Arioo… grogna Conerco. Où est-il ?

Harold et Rorkö haussèrent les épaules.

— Quand j'ordonne une réunion, il faut s'y présenter ! Comment Arioo fera-t-il pour reconnaître les capitaines de la Vallée-Rouge ? Il doit éliminer des têtes !

Rorkö desserra son collet avant de prendre la parole.

— Vous nous dites ça comme une accusation.

— C'en est une ! Aujourd'hui, je distribue des grades. Désormais, le retard des unités relèvera de *votre* responsabilité !

Il déroula un papier devant lui. Pendant que l'Arcaporal relisait les premières lignes de son texte, Riuth exprima son mécontentement d'une voix aigre.

— Vous m'amenez ici pour des grades ?

— Silence…

— Ce n'était pas dans notre entente.

— L'entente a changé.

Conerco plissa le front et lança un regard sévère au prince d'Holbus. Les deux hommes se dévisagèrent durant un moment qui dut être gênant pour les autres.

— Pour tenir ce corps en place, rajouta Conerco en se référant à l'armée, il faut une colonne vertébrale. La vôtre penche un peu trop par-devant.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, à la fin ? Laissez-moi tranquille.

Riuth se dirigea vers la porte, mais Conerco lui barra le chemin.

— Vous restez ici.

— Non.

— *Vous restez ici !*

Harold s'empressa de réagir :

— Ça suffit, là ! On n'arrête pas de se plaindre, en bas. Une bande de gamins ! Hein ? C'est ce qu'on devient : on s'en rend compte en supportant ces querelles toute la journée !

— Merci pour votre intervention, Schernivale. Je crois que Riuth a vu, lui aussi, ce qui affecte nos troupes. Peut-être qu'il va enfin sortir de sa chambre et faire ce qu'il aurait dû accomplir depuis longtemps. Sa réputation le précède, et il n'en fait aucun usage. C'est ridicule !

Riuth se tourna vers Harold pour lui lancer un regard qui signifiait : « Allons ! Tu n'es pas de mon côté ? », mais ce dernier croisa les bras. Conerco savoura ce moment. Il se réjouissait d'apprendre que certains membres des rebelles demeuraient lucides, même lorsque confrontés à des problèmes importants comme la démoralisation d'une armée. Depuis le début du conflit, Éwinga avait fait des choix éclairés ; il l'en remercia intérieurement. Néanmoins, dans cette élite, une fleur sentait la pourriture à plein nez.

— Commençons par les formalités. Galdiare, approchez-vous.

Le solarius marcha vers Conerco, tout en évitant de se brûler les ailes contre les vitres surchauffées des lanternes.

— Comme Troma'Dar est absent, vous dirigerez les solarius jusqu'à son arrivée. Je vous nomme donc capitaine des vôtres. Votre contribution à cette guerre sera récompensée en conformité avec l'arrangement qui vous lie avec les xaris. Félicitations !

— C'est « xayiris », s'empressa de corriger Riuth.

Conerco eut envie de frapper cet insolent qui, assurément, refusait de reconnaître l'autorité. Il savait que Riuth était l'un des princes du Continent-Coloré. Le sang royal lui donnait l'arrogance des nobles de bas étage. Ces gens se croyaient trop importants pour se fier aux vrais connaisseurs. À Roc-du-Cap, le roi – et seulement le roi – possédait un pouvoir supérieur à celui de Conerco. Les futurs héritiers, les barons, les artistes et même les juges devaient obéir à leurs Arcaporaux.

— J'imagine que vous avez les pouces endoloris à force de les tourner, dit-il. Mettez-en un dans votre bouche, ça le réchauffera.

Il s'était retenu. Tout ce qu'il refoulait devait traverser son regard. Riuth ne protesta pas davantage. Il demeura adossé contre le mur et toussota dans son poing. Conerco se retourna vers Galdiare.

— Malheureusement, je n'ai pas de décoration pour vous. J'en suis désolé.

Galdiare hocha la tête et recula.

— Vous le savez sans doute : Éwinga désire séparer son infanterie en compagnies. Pour cela, elle m'a ordonné de nommer trois capitaines.

Conerco déposa un coffret de bois sur la table. Il souleva le couvercle et prit une broche d'argent en forme de losange avec une émeraude sertie au milieu.

— Rorkö Vidiche, vous êtes le premier choisi. Éwinga vous décrit comme un fin stratège, et vous soutenez sa rébellion depuis plus de quinze ans. Nous récompensons cette loyauté.

Hésitant, Rorkö s'approcha et tendit la main vers l'Arcaporal. Conerco réprima un rictus. Il accrocha la broche argentée sur le gilet de Rorkö, au niveau du cœur.

— Félicitations.

Il saisit ensuite une décoration identique.

— Harold Schernivale, votre personnalité impose le respect. Vous avez un grand sens des valeurs et un souci pour autrui, et ces qualités feront de vous un excellent capitaine. Félicitations.

Conerco remit la broche au barbu, et ce dernier accepta l'honneur à bras ouverts. Un éclat de fierté scintilla dans son regard.

Pendant ce temps, Segnar et Riuth s'échangèrent des regards subtils. Il ne restait qu'un seul titre à distribuer.

— Le troisième grade ira à Segnar Rackten'Dar. Malgré la brièveté de votre service, vos prouesses au combat inspirent le courage parmi les vôtres. Vous êtes un exemple à suivre. Félicitations.

Contrairement à Rorkö et Harold, Segnar demeura froid à l'écoute de cette annonce. Il accepta la décoration et retourna à sa place ; une fois assis, il enleva le losange argenté accroché sur son gilet pour l'examiner.

Au lieu de refermer son caisson, Conerco se racla la gorge.

— Je suis contraint de donner un dernier grade. Celui-là, je n'arrive pas à le comprendre. Riuth, vous n'avez pas l'esprit d'un meneur. Je connais votre histoire, aussi pathétique soit-elle. Vous êtes un vagabond, un traître… Vous ignorez la sujétion.

Il laissa planer un silence, durant lequel Riuth s'abstint de répliquer.

— Éwinga a pourtant confiance en vous. Elle vous nomme général de cette armée.

— Quoi ?

— Vous avez bien entendu. Je n'ai rien à voir dans cette décision. Vous avez été choisi pour mener les rebelles à la victoire. Maintenant, taisez-vous et remplissez votre rôle.

Il lança, au centre de la table, une broche d'un or étincelant. Riuth s'empara de la décoration et la garda au creux de son gant.

— Elle m'avait promis de…

— Silence ! le coupa Conerco. Même si vous êtes général, je demeure votre supérieur immédiat.

— J'ai le droit de refuser ce privilège.

— Pas avec moi.

Riuth plissa les lèvres pour manifester son dégoût. Il frappa la bibliothèque avec son poing. La tasse de Rorkö, qui reposait sur l'une des étagères, se brisa contre le plancher en y répandant son liquide. Le prince sortit et claqua la porte. Tout autour, les lanternes firent valser les ombres sur le mur.

Pour dissiper le malaise qui s'installait, Conerco reprit la parole en vitesse.

— Maintenant, allez rejoindre les vôtres. J'ai dressé les listes des hommes et des femmes qui seront sous votre responsabilité. Consultez-les, réunissez vos compagnies. Solidifiez votre statut d'autorité. Pour le moment, c'est tout ce que nous aurons à faire. Ça et attendre. Nous ne pourrons rien accomplir sans l'armée de solarius.

— Ne rien accomplir ? rugit Harold en quittant sa chaise. Ces mots sont un peu amers, non ?

— C'est pourtant ceux que j'ai employés. Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

— Vous m'excuserez, mais vous devriez avoir meilleure foi ! Je connais la vaillance de nos hommes. Certains ont combattu aux Collines-aux-Aurores-Pourpres et mériteraient leur place à votre roche sur le cap.

— Harold… Promenez-vous dans les couloirs. Regardez les vôtres. Vous verrez quelque chose de misérable dans leur teint : la pâleur silencieuse de la mort.

Il hésita avant de compléter son idée, mais reprit d'un ton ferme :

— Je veux être sincère avec vous. Éwinga me l'a avoué. Elle compte sur les solarius et personne d'autre pour remporter la victoire. Vous me parliez de foi, Harold ? Eh bien, votre chef l'a perdue, mon ami. Elle la retrouvera seulement quand les renforts arriveront. Pas avant. Le plus tôt vous l'acceptez, le mieux ce sera.

Chapitre XIV

Le fils de Tanöa

Une seule personne pleurait dans le vaste château d'Holbus. Elle saisissait, à deux mains, l'édredon brodé de son lit pour le mordre. Les larmes coulaient, secrètement, sur des souvenirs lointains.

Le roi Izmalt jouissait très rarement de moments de lucidité. Ce jour-là, quand il s'était isolé dans sa chambre, il avait réussi à libérer son esprit d'une emprise qui lui semblait éternelle. Les serres du Tourbillon Bleu se relâchaient ; les visions troublantes et les cris perpétuels s'étaient dissipés. Pour la première fois depuis longtemps, le souverain était redevenu un homme capable d'aimer. Il savait néanmoins que ces moments de répit ne duraient qu'un court instant ; il en profitait donc pour tourner ses pensées vers ses deux fils, des êtres négligés et délaissés, pour ensuite exploser de regrets.

Alors qu'Izmalt s'enfonçait à nouveau la tête dans les couvertures, il songea à Riuth, à l'époque où ce dernier n'était qu'un enfant. Il se souvint du garnement qui se querellait avec son frère jumeau à propos de tout et de rien ; lorsque le petit bonhomme avait besoin de réconfort, il cherchait son père, mais le trouvait rarement. Riuth se blottissait alors, en secret, contre son gros chat Izure et lui murmurait ses angoisses à l'oreille, ses frustrations… Il devait lui crier toute la douleur causée par l'absence d'une présence paternelle. Cette douleur, Izmalt la connaissait bien.

Le souverain sentit alors le Tourbillon Bleu revenir à lui. Il ne le quittait jamais longtemps. En fait, le Refuge des âmes perdues délaissait l'esprit du roi seulement quand son énergie maléfique devait enchevêtrer une autre personne, ce qui était rare, surtout depuis que Shnar parvenait à lui résister, à lui… Oui. Bien sûr. À lui… Athore, le maître des âmes perdues, le vagabond de l'ouest, dont la pénible quête s'achevait enfin.

On frappa à la porte, ce qui tira Izmalt de sa transe. La voix de Carmande, l'une des servantes du monarque, retentit à partir du couloir.

— Désolée de vous déranger, Votre Excellence. Le capitaine Artis'Téming aimerait vous parler. Il dit que c'est urgent.

Venant à peine de reprendre ses sens, Izmalt s'essuya le visage et la barbe. Il tira ensuite sur le bas de sa chemise pour en défaire les plis, et une fois bien mis, il sortit rejoindre l'un de ses plus anciens et loyaux commandants de guerre.

Carmande escorta son souverain à la base de la tour maîtresse du palais d'Holbus, dans une vaste salle, de forme circulaire, décorée des ornements les plus raffinés du pays. On y retrouvait les portraits d'ancêtres, d'énormes cartes du Continent-Coloré et des armoires garnies de pièces d'orfèvrerie. Izmalt était particulièrement fier des quatre fauteuils en velours rouge soigneusement placés autour d'une table basse. Ces meubles avaient été fabriqués par de véritables génies de l'esthétique et du confort. Docène Capiaso lui avait offert ces sièges en cadeau, quatre ans auparavant, pour souligner la victoire de son armée dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres.

Le capitaine Salvéric Artis'Téming se tenait en face d'un splendide tableau qui représentait la reine Tanöa, la défunte mère du monarque. Sur l'œuvre, on la voyait jeune et radieuse, avec une chevelure bouclée et un regard caressant. Elle était assise devant le roi Garion, son mari d'allure hautaine qui était également décédé.

L'artiste avait inclus un troisième personnage dans l'œuvre. Lointain et tapi dans l'ombre, personne, ou presque, ne pouvait le reconnaître. Mais Izmalt, lui, savait parfaitement de qui il s'agissait.

La signature du peintre-sculpteur Ray Demeville apparaissait au bas de la toile.

— Vos appartements vous conviennent-ils ? s'empressa de demander le souverain à son capitaine.

— Hmpf.

De quelqu'un d'autre, cette réponse aurait attiré un châtiment. Mais Izmalt respectait l'expérience de son capitaine, lui qui avait joué un rôle majeur durant la Grande Libération. Depuis cette guerre, Salvéric était demeuré au service de la Vallée-Rouge pour y entraîner les cadets, mais cela n'avait, en soi, rien d'impressionnant. À soixante-dix ans, il participait toujours aux batailles et préférait demeurer en première ligne. Toute une inspiration pour ces jeunes qui avaient combattu à La-Faran et déserté la plaine en hurlant comme des mauviettes. Salvéric avait tout un panache. Izmalt se réjouissait intérieurement de pouvoir côtoyer cette légende, même après toutes ces années.

Depuis quinze jours, Salvéric se trouvait à Holbus avec huit cents guerriers de la Vallée-Rouge. Izmalt l'avait prié de venir le rejoindre dans la capitale nationale le jour où il avait appris une nouvelle de la plus haute importance : on avait déniché une akdathe encore vivante sur le Continent-Coloré. Une rescapée des Génocides au Drakanitt oriental, qui avait réussi à s'infiltrer sur un traversier sans éveiller le

moindre soupçon.

Cette information avait tellement excité le roi que ce dernier avait aussitôt enclenché la mobilisation de ses forces. Des messagers étaient partis vers la Vallée-Rouge, et une semaine plus tard, Holbus grouillait de soldats. Grâce aux pouvoirs de cette akdathe, Izmalt allait enfin découvrir où se terraient ses derniers ennemis. Il porterait un seul coup, *un seul*, à la fois rapide et puissant, et son pays retrouverait le calme de la belle époque.

Ses efforts avaient porté leurs fruits. Depuis des années, il promettait d'offrir une récompense pour des renseignements qui conduiraient à la capture d'un ange akdathe, peu importe lequel.

L'équipe menée par le lieutenant Kazz avait répondu à la missive d'un chercheur originaire de Pur-Dufonio, un dénommé Copico Artis'Téming, qui avait divulgué des informations à propos de Majora Castter, une vieille dame de Siuron. Selon cette source, Castter passait la majeure partie de son temps à l'auberge d'Hallion Grand-Bec. Elle correspondait parfaitement aux descriptions physiques et sociales des akdathes de sang faible : aveugle, mais capable de reconnaître les gens sans leur parler, silencieuse, n'ayant aucune parenté dans la région, portant souvent des gants… Copico avait visé dans le mille. Izmalt l'avait recouvert de coulars pour honorer ses efforts et sa loyauté.

— J'ai vu votre lieutenant, dehors… Mouais.

— Il ramène l'akdathe ?

— On dirait. Elle a l'air charmante.

Les deux hommes n'attendirent pas longtemps. La troupe du lieutenant Kazz arriva dans le salon avec la même délicatesse que pouvait offrir une tornade. Le géant, qui gardait toujours son armure et son casque même à l'intérieur du palais, déplaça sa corpulence au centre de la pièce. Il ne prononça aucune parole, comme d'habitude. Derrière lui, deux soldats traînèrent une femme âgée en face du roi. Elle semblait exténuée par le pénible voyage qu'elle venait d'accomplir.

— Je vous avais ordonné d'en prendre soin ! lança Izmalt à ses troupiers.

Le responsable du groupe prit les devants pour s'adresser à son souverain, d'une voix exagérément soumise.

— Nous avons fait notre possible. Mais… *hum*. Kazz l'a brusquée à Siuron. Il l'a empoignée et…

— Kazz ne devait pas la toucher. C'était *votre* devoir de l'en empêcher.

Izmalt savait très bien, au fond de lui, que personne ne pouvait se mettre en travers du chemin de son lieutenant. C'est pourquoi il s'abstint de châtier le chef de l'expédition. Il se dirigea plutôt vers Majora Castter, celle qu'on avait identifiée comme étant une akdathe,

et rapprocha son visage du sien.

— Je croyais votre race éteinte depuis les Génocides, au Drakanitt.

La dame, qui pleurait de fatigue, généra un message télépathique qui ne reflétait, en aucun cas, sa misérable condition.

— *Il ne doit pas en rester beaucoup. Par miracle, j'ai réussi à fuir.*

— Mon lieutenant aussi s'est enfui de là-bas. Je pensais toutefois qu'il était le seul à avoir gagné le Continent-Coloré sans se faire prendre. Les inspections étaient rigoureuses sur les traversiers, à ce que j'ai entendu dire.

— *Pourquoi m'avez-vous enlevée ? Je croyais qu'on me laisserait tranquille, dans votre pays.*

— J'ai besoin de vos services. Vous pourrez repartir ensuite.

— *Vous auriez pu m'approcher de façon moins brusque… Mon souverain, mon seul souverain, je vous le jure : je suis redevable envers votre gouvernement… Vous m'avez offert des années de paix. Je suis à votre service.*

Izmalt savait que Majora Castter ne pouvait accepter, en toute conscience, ce qu'il voulait lui demander. C'est pourquoi il décida d'en terminer au plus vite. La volonté du maître se faisait plus prenante ; les épaules du monarque ne supportaient plus le poids d'une domination aussi parfaite. Il sentit ses yeux s'emplir d'une rage soudaine, et son front… son front se glaça, comme si un doigt de givre lui fendait le crâne. Rapidement, il empoigna la main de l'akdathe et l'entraîna de force devant le lieutenant Kazz, puis il grogna dans l'oreille de la vieille femme :

— Je vais te faire toucher Kazz. Tu vas alors me dire où se trouve sa cousine qui s'appelle Éwinga.

— *Non !* hurla mentalement Castter. *Non, pas encore !*

Les efforts de l'akdathe furent vains. Le roi obligea l'ange à coller sa peau contre celle de Kazz. Les muscles de la dame se tendirent. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son n'émergea. Ses jambes se ramollirent. Après un bref instant, elle s'écroula sur le tapis et demeura inerte.

Salvéric Artis'Téming enleva son gant pour sentir le pouls de l'akdathe.

— Elle semble partie pour le grand voyage, annonça-t-il au monarque.

— Quoi ?

— Comment ça, *quoi ?* Hmpf. Il fallait bien s'y attendre. À son âge…

Izmalt toucha le cou de la vieille femme pour vérifier lui-même. Salvéric disait vrai. Castter avait succombé.

— Et comment je vais obtenir mes informations, maintenant ?

Les doigts d'Izmalt se crispèrent. Il avait soudainement envie

d'étrangler quelqu'un. Alors qu'il lançait des regards furieux vers le plus chétif de ses soldats, son lieutenant souffla par le nez, en plus d'émettre un grognement, ce *maudit* grognement. Salvéric et Izmalt se tournèrent alors vers Kazz, se demandant quelle initiative prendrait le géant, dont le domaine de connaissances ne se limitait habituellement qu'aux bagarres.

Kazz grogna encore une fois.

— Allez ! Qu'est-ce que tu veux nous apprendre ? Exprime-toi ! Parle ! Chante ! Mais non ! Tu es muet et tu ne sais même pas écrire.

Le capitaine Artis'Téming haussa un sourcil.

— Ah bon ? J'avais entendu dire qu'il transcrivait ses discours sur papier pour les faire réciter.

— Ha ! Elle est bonne, celle-là.

Le monarque se rapprocha de son lieutenant. Devant ce colosse enrobé de sa permanente conque de métal, il se sentait souvent comme un vulgaire insecte. Heureusement pour lui, Izmalt avait réussi, au fil des années, à amadouer ce gros tas de muscles en lui offrant des récompenses et des gâteries. Comme les chiens.

— Est-ce que tu as vu quelque chose ? essaya le roi.

Kazz hocha la tête.

— Tu as vu ta cousine ? Tu sais où elle se trouve ?

Même réponse. Izmalt exultait de joie.

— Montre-la-moi sur la carte !

Sans plus attendre, Kazz s'approcha de l'immense carte du Continent-Coloré accrochée au mur. Il ferma les paupières, comme pour se remémorer les images qui lui étaient venues à l'esprit, puis, d'un geste certain, il pointa un endroit.

Izmalt et Salvéric demeurèrent bouche bée.

• • •

Salvéric suivait son monarque, qui se dirigeait vers le cloître du palais.

— Il fallait bien qu'on tombe sur votre imbécile de lieutenant. Mes plantes d'intérieur communiquent mieux que lui. Cela a du sens, selon vous ?

— Nous en savons assez, s'obstina Izmalt. Je lui ai demandé si sa cousine voyait notre château de sa position… Vous l'avez remarqué : son petit menton montait et descendait.

— C'était charmant.

— Éwinga se trouve là. C'est certain.

Les deux traversèrent un court passage, où des vignes vierges s'étaient enchevêtrées autour de six colonnes blanches. Les rayons du soleil avaient l'habitude d'illuminer cet endroit. Aujourd'hui, toutefois,

Izmalt ne distinguait qu'un éclat aveuglant, qui enveloppait les briques du palais d'une teinte bleutée.

— J'ai encore de bons yeux. S'il y avait une île, je l'aurais vue.

Le roi plissa les paupières. Il se demandait s'il ne deviendrait pas lui-même aveugle, un jour, avec toute cette lumière.

— Des bâtons d'illusion… C'est interdit au Drakanitt, mais il y existe un réseau de contrebande. J'en sais quelque chose. Éwinga a des contacts partout à travers le Croissant de Lune. Elle a dû s'en faire livrer une cargaison.

— Hmpf. Ce serait bien rusé de sa part. J'imagine que vous allez dans votre cabinet pour lui écrire vos éloges.

Le roi émit un rire gras qui aurait pu être confondu avec une toux.

— C'est ça. Et en plus, j'ai un « collaborateur » qui pourra lui expédier mes bons mots.

Izmalt pénétra dans son bureau et laissa la porte entrebâillée pour faire entrer un mince filet de lumière bleue. Il tira une chaise rembourrée et s'installa à sa table de travail. Après avoir fouillé dans les recoins de ses tiroirs, il disposa des papiers, un pot d'encre et une plume devant lui.

Pendant qu'Izmalt rédigeait son message, Salvéric l'observait en demeurant adossé au mur.

Une fois qu'il eut fini, le roi plia la lettre et l'inséra dans une enveloppe. À l'aide d'une chandelle rouge et d'une estampille, il apposa son sceau personnel sur le rabat. Izmalt sortit du château et ordonna à un messager d'aller livrer le message au « collaborateur » habituel qui opérait dans les Pics de Grances.

— Dites-lui que j'attends toujours mes dernières caisses. Les autres marchandises ne servent à rien sans elles. Et demandez à le voir, pour une fois ! Finies, les cachotteries. Je veux que vous lui parliez en personne.

Le messager hocha la tête d'un air incertain. Il revêtit une longue cape décorée d'étoiles noires, ce qui l'identifiait comme étant un émissaire sans armes et, par conséquent, réduisait ses chances de subir une attaque. Il s'empara de la lettre et monta sur un cheval blanc qui galopa jusqu'à l'extérieur de la ville.

Tandis que Salvéric observait le cavalier s'éloigner au sud-est, il questionna encore son monarque :

— Une femme d'expérience, cette Éwinga. Silencieuse et rusée. Personne n'a songé à fouiller dans le coin.

— Le pays est trop petit pour cacher une armée. Elle n'est pas folle.

Salvéric tourna ses yeux tachés de veines pâlottes vers les Pics de Grances. Il savait, tout comme Izmalt, que le lac Diamant s'étendait de l'autre côté.

— Éwinga se trouve là-bas depuis combien d'années, vous pensez ?

— Demandez-le à Kazz. Il doit être au courant.

Le capitaine de la Vallée-Rouge se renfrogna.

— Je ne connais pas grand-chose aux akdathes, dit-il. Juste de vieilles histoires. Assez drôles, même. Il paraît qu'ils peuvent prédire l'avenir et posséder l'esprit des gens. Vous croyez ça, vous ?

— J'en ai entendu de bien meilleures. Pour ma part, je préfère me tenir loin de ces créatures. Docène doit partager mes craintes, avec ce qu'il a accompli au Drakanitt.

— Hmpf. J'aurais bien aimé voir ça par moi-même.

Izmalt se demanda ce que Salvéric insinuait par là. Avant qu'il n'ait le temps d'énoncer la question, Salvéric revint sur le sujet de prédilection.

— Éwinga doit le savoir, maintenant.

— Savoir quoi ?

— Eh bien… Kazz a dû la toucher. Dans sa tête, je veux dire. Elle doit bien le savoir.

— Ah ! si vous voulez mon avis, tout le monde autour d'elle l'a su.

Izmalt ricana un court instant. Salvéric fit de même, sans doute pour les mêmes raisons.

Chapitre XV

Griffures familiales

D'affreux hurlements se répandirent à travers le Palais de Bois.

Riuth bondit de son lit tellement vite qu'un étourdissement momentané l'obligea à s'asseoir. Il se pencha pour reprendre son souffle, et une fois calmé, il empoigna Xilasire et fonça dans les escaliers en grimpant les marches trois à trois.

Quand il aboutit dans la Salle Supérieure, le prince trouva Éwinga étendue à la base de son estrade. Aux quatre coins de l'étage, des gardiens gisaient sur le plancher. Personne ne bougeait, comme si une mort sournoise venait de les foudroyer.

En bas, les cris commencèrent à perdre de leur intensité, puis le silence revint dans toute sa perfection. Riuth ignorait s'il devait se sentir soulagé par ce retour au calme. Il accourut au chevet d'Éwinga et la prit doucement dans ses bras. Il réalisa alors, avec soulagement, que la chef des rebelles bougeait toujours. Elle frôla l'épaule de Riuth.

— *J'ai mal.*

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— *Mon cousin a pénétré dans mon esprit. Il m'a griffée au passage.*

Éwinga glissa sa main dans la chevelure du prince et la caressa. Confus, Riuth ne comprit pas pourquoi il recevait cette marque d'affection et en fut bouleversé. Il aurait aimé savoir quelle émotion ressentait l'akdathe à ce moment précis, mais que pouvait-on lire sur un visage dépourvu de traits ?

— Je pensais que…

— *Ne vous inquiétez pas pour les cris. C'est moi qui ai hurlé, bien involontairement, je dois l'avouer. J'ai sans doute réveillé tout le monde.*

Près des barrières, les gardiens de la Salle Supérieure se relevaient un à un en se frottant la tête. Ils se rapprochèrent d'Éwinga pour vérifier son état, mais Riuth leur ordonna de s'éloigner pour éviter de répandre la panique. Personne n'obéit à la directive. Riuth raffermit alors le ton de sa voix. Il apprit aux soldats qu'en plus d'être le prince du Continent-Coloré, on venait de le nommer général de l'armée. Lorsqu'il fit face à un nouveau refus d'obtempérer, il abattit son poing sur le plancher. Les hommes reculèrent enfin.

La voix d'Éwinga résonna à nouveau.

— *Il faut partir d'ici.*

— Vous êtes secouée. Ne dites pas n'importe quoi.

— *Riuth, je suis sérieuse !*

Des bruits de pas se firent entendre en provenance des escaliers. Riuth se tourna et vit l'Arcaporal Conerco qui accourait vers eux. Ce dernier avait revêtu sa cuirasse par-dessus son gilet de nuit, ce qui lui donnait un air vaguement ridicule.

— Général ! Qu'avez-vous…

— Ce n'est pas moi ! le coupa Riuth. Elle était déjà tombée quand je suis arrivé.

— *Arcaporal !* reprit Éwinga sur un ton rempli de soulagement. *Venez me relever.*

Le prince recula, frustré que l'akdathe ne lui ait pas formulé sa demande. Il aida tout de même Conerco à remettre leur chef sur pied.

— *Izmalt nous a localisés. Il faut réunir tout le monde au rez-de-chaussée pour préparer le Dernier Assaut.*

— C'est de la folie ! s'écria Riuth. Sans les solarius, cette attaque ne servira à rien.

— Surveillez votre langage, l'avertit Conerco en dressant l'index.

Riuth parcourait le palais depuis peu de temps. Il avait néanmoins entendu les rumeurs qui couraient sur l'Arcaporal, comme quoi cet homme méprisait les rebelles et refusait de les considérer comme de vrais combattants.

Vraiment, la rigidité de ce visage masquait quelques tromperies.

— Cessez de jouer le jeu, Arcaporal. Les capitaines m'ont rapporté les paroles que vous avez dites après la distribution des grades. Selon vous, les deux mille solarius sont notre seul espoir de réussite. Avouez-le !

— Riuth, croyez-vous que nos soldats sont des incapables ? Nous sommes forts et nombreux. Les forces d'Izmalt sont peut-être réparties dans les Collines-aux-Aurores-Pourpres ou je ne sais où à travers le pays.

— Mais…

— Ils ne sont pas prêts à nous recevoir, le coupa l'Arcaporal. La balance penche en notre faveur : nous avons des anges, des démons, même, qui pourraient tuer cent hommes avant de subir une blessure. Cessez donc de vous lamenter !

Riuth n'en revenait pas. Comment Conerco pouvait-il changer d'avis en si peu de temps ? Cela n'avait aucun sens. Toutes ces histoires étaient donc fausses ?

— Qu'est-ce que vous nous cachez ?

— Je ne cache rien. J'essaie seulement de faire mon travail.

Riuth serra les dents. Il avait envie de le frapper et de le renvoyer à

Roc-du-Cap en deux parties. Pourquoi Éwinga lui faisait-elle confiance ? *Pourquoi ?*

— Je vais réunir tout le monde, fut contraint de dire Riuth.

— C'est ça.

Il s'éclipsa dans l'escalier à toute vitesse, pendant que Conerco montait sur l'estrade pour rasseoir Éwinga sur son trône.

• • •

Après qu'une série de hurlements l'eurent réveillé en sursaut, Bachior apprit avec grande joie qu'Éwinga convoquait une réunion au rez-de-chaussée. Tous les rebelles et même les solarius devaient s'y rendre. Bachior refusait intérieurement d'entendre les discours fallacieux de celle qu'il considérait comme une traîtresse, et il profita de l'occasion pour se glisser en douce avec ses disciples vers les cachots qui, depuis l'incident avec le Serpent d'Argent, étaient surveillés par un collaborateur qui affectionnait les verdars bien plus que la révolution.

Une fois au premier sous-sol, il entendit l'assemblée qui commençait au-dessus de leur tête. Du coup, les paroles d'Éwinga cherchèrent à s'infiltrer dans son esprit. Pas question. Il bloqua cette invasion, et les mots de l'akdathe rebondirent comme un caillou lancé sur la paroi d'une muraille.

— Dépêchons-nous !

Il accéléra le pas. Ses disciples le suivirent.

Une fois dans la prison, Bachior ordonna à Moraïn de monter la garde devant la porte d'entrée. Il chercha du regard le gros rebelle qu'il avait payé pour surveiller l'endroit, mais ne le trouva nulle part. Bachior avait pourtant offert une petite fortune à l'individu, dont la tâche simplissime consistait à convaincre les visiteurs de rebrousser chemin. « Ordre d'Éwinga » était la seule explication qu'il devait fournir. La paie valait le risque.

En rogne, Bachior empoigna son trousseau de clés et se rendit dans la cellule d'Alégracia.

La jeune femme s'y trouvait encore, attachée par les poignets et les chevilles. Elle gardait le Serpent d'Argent à portée de main. À l'arrivée de Bachior, elle jeta par terre le morceau de pain qu'elle grignotait.

— C'est un départ ? demanda-t-elle.

Bachior se pencha et plongea son regard dans le sien.

— J'ai l'intention de vous sortir d'ici. Mais vous devez d'abord me faire une promesse, et je tiens mordicus à ce qu'elle soit respectée. Je prends la responsabilité de vous conduire sur le continent. En échange, je veux que vous demeuriez tranquille. Pas de rage, pas de crise. Si quelqu'un doit agir durant les moments critiques, c'est moi.

— D'accord.

— Je suis sérieux, jeune fille. Je ne permettrai pas que vous mettiez la vie de mes disciples en danger.

Alégracia montra les chaînes qui lui retenaient les membres. Bachior inséra la clé dans les serrures et ouvrit les anneaux de fer avec délicatesse, libérant ainsi la jeune femme. Cette dernière se massa les poignets, s'empara rapidement du Serpent, puis se redressa avec difficulté. Elle suivit Bachior jusqu'à l'entrée de la prison, où les autres patientaient.

— Je vous présente Moraïn, Thamaya, Jolène et ma cousine, Lasielle.

Ils hochèrent la tête pour la saluer, à l'exception de Jolène, qui s'esquiva derrière Thamaya. Elle tremblait de frayeur.

— Voici un peu de nourriture, ajouta-t-il en donnant un sachet de lard à Alégracia. Recouvrez le Serpent avec un linge ou quelque chose… On risque de le remarquer. Vous allez également porter ceci.

Bachior défit les attaches de sa besace et en sortit un uniforme noir muni de gaines élastiques. Alégracia fronça les sourcils ; de toute évidence, elle refusait de revêtir ce costume.

— Vous n'aurez pas le choix si vous voulez combattre avec un minimum de dignité. J'ai conçu ces vêtements moi-même. Ils s'adaptent parfaitement à nos transformations. Essayez-le : vous verrez.

Après de nouvelles protestations qui ne firent qu'augmenter l'insistance de Bachior, Alégracia s'avoua vaincue. Elle se retira pour enfiler l'uniforme et revint habillée de noir de la tête aux pieds.

Comme la tenue était ajustée, Bachior remarqua une petite bosse qui apparaissait sur la poitrine de l'adolescente, à la base du cou. Il évita de poser des questions à ce propos.

— Bon, enfin prêts, conclut-il en s'assurant que Lasielle transportait le caisson de bâtons d'illusion qu'ils avaient volé dans les réserves.

Il ouvrit la marche vers le premier sous-sol en ayant l'œil sur sa nouvelle protégée. En haut, la salle des solarius était toujours déserte. Des bruits en provenance du plafond laissèrent deviner que l'assemblée allait bon train. Bachior entendait, sous forme de réverbérations sourdes, l'Arcaporal Conerco qui débitait ses vils commandements.

— J'ai bien compris tout à l'heure, n'est-ce pas ? dit-il. Éwinga souhaite lancer le Dernier Assaut ? Alors, prenons un peu d'avance. Qu'en dites-vous ?

Il se pencha vers l'oreille d'Alégracia.

— Avec de la chance, ces idiots de rebelles remarqueront votre disparition bien après que nous aurons atteint la berge. Vous êtes

libre, maintenant. À vous, la vengeance.

— Et qu'en est-il de la tienne ? demanda poliment Lasielle, qui avait tout entendu.

— La mienne ?

Il sourit, bien qu'il n'eût pas envie revenir sur le sujet.

— Je vais t'en parler en chemin, dit-il.

Bachior dirigea son groupe vers une pièce reculée. Il observa le plafond, dont le bois pourrissait sous l'action de l'humidité. Debout sur une table, il ferma le poing, défonça la paroi à quatre endroits et acheva le travail en arrachant une demi-douzaine de planches. Un passage s'ouvrit vers la pièce du dessus.

Le temps était venu de quitter cet endroit.

• • •

Les combattants affluaient dans l'immense salle du rez-de-chaussée pour répondre à l'appel d'Éwinga. Conerco se tenait derrière sa maîtresse, accompagné du général Riuth ainsi que des capitaines Harold Schernivale, Segnar Rackten'Dar, Rorkö Vidiche et Galdiare le solarius.

Éwinga venait d'apprendre à ses fidèles que leurs ennemis connaissaient l'emplacement du Palais de Bois. Sa prédiction pouvait difficilement être plus alarmante : les forces d'Holbus arriveraient d'une minute à l'autre, et les rebelles devaient quitter l'île au plus vite.

— Nous disposons de quatre bateaux fiables avec une capacité de cinq cents hommes chacun. Vos supérieurs dirigeront ces vaisseaux et seront responsables de leur peloton par la suite. Je dicterai au général Riuth la direction à prendre.

Elle se retourna vers Conerco.

— L'Arcaporal et moi-même resterons dans la Salle Supérieure pour la durée de la mission. Grâce à un sortilège, je serai en mesure de voir à travers le regard de Riuth. Je pourrai également transmettre les ordres de Conerco aux capitaines. Cette coordination nous garantira un avantage immédiat sur les troupes d'Holbus, qui agiront dans la confusion.

Conerco eut encore le réflexe d'interrompre Éwinga, mais il parvint à se retenir. Il se demandait comment l'akdathe pouvait démontrer autant de stupidité. Il devait se tromper… certainement. Docène considérait Éwinga comme une sommité en matière d'intelligence et de clairvoyance. À quoi cela rimait-il ? Elle devait savoir que l'armée nationale du Continent-Coloré ne s'approcherait pas de façon hasardeuse d'une île située au milieu d'un lac infesté de monstres. Izmalt connaissait son pays d'est en ouest, les caprices des terrains et les limites de ses soldats. À moins qu'il ne fût complètement étourdi… Cela restait à voir.

Peut-être qu'il s'agissait d'un test. Conerco avait été envoyé auprès des rebelles pour tenir un rôle de conseiller militaire, et naturellement, il aurait dû contester de telles affirmations.

Pour le bienfait d'un plus grand dessein, néanmoins, il choisit de garder le silence.

Éwinga s'approcha d'un plan de la cité d'Holbus, dessiné à l'encre noire, où l'on voyait la disposition de multiples bâtiments. On y distinguait les Quatre-Tours des Mages au nord, et non loin de là, la forme ovoïde de la Grande Arène.

Sa maîtresse promena son doigt sur les remparts du palais d'Holbus. Elle expliqua comment les solarius s'infiltreraient à l'intérieur de la muraille pour ouvrir un passage au reste de l'armée, soit par l'entrée principale, soit par les portes secondaires qui se trouvaient respectivement à l'est et au nord-ouest. Elle confia ces responsabilités à Galdiare, qui les accepta volontiers.

Éwinga s'arrêta ensuite, hésitante. Conerco et elle avaient convenu d'annoncer aux rebelles que le Serpent d'Argent se trouvait entre leurs murs et qu'ils souhaitaient donner cette arme aux capitaines. Cette nouvelle, ils le savaient, susciterait la controverse, puisque le Serpent était en partie responsable de leurs problèmes. Ils ne pouvaient néanmoins ignorer le fait qu'un seul coup de cette arme suffirait à anéantir Izmalt pour de bon, leur épargnant ainsi les efforts requis pour détruire un demi-kajuvâr. Ces monstres, Conerco s'en souvenait, étaient capable de se régénérer entièrement même après leur supposée mort.

Au lieu de partager ses intentions, Éwinga s'engagea plutôt dans une discussion stratégique qui n'avait aucun lien avec le Serpent. Conerco secoua la tête. Après avoir repris son souffle, il ponctua les consignes d'Éwinga de brefs commentaires. Au fond, ces instructions auraient pu être comprises par des gamins de cinq ans. Holbus se trouvait à moins d'un jour de marche.

— Agissez avec discernement, termina Conerco, ce qui provoqua maints clignements d'yeux dans la foule. Évitez de répandre le sang dans les rues de votre capitale. Soyez réfléchis. Pensez à vos enfants.

À ce moment, et pour la deuxième fois de la semaine, l'Arcaporal eut l'ombre d'une pensée pour la famille qu'il aurait aimé fonder.

Chapitre XVI

La fin d'une ère

Des volobies. C'est ainsi qu'on appelait les bateaux qu'avaient construits les rebelles : de grosses caisses munies de voiles qui semblaient faites en papier mâché. Riuth ne les croyait pas conçues pour voyager, mais plutôt pour égarer les âmes malheureuses en pleine mer et leur donner l'espoir de mourir en silence. Heureusement pour l'armée, la traversée du lac Diamant durerait moins d'une demi-heure. Les vents dominants rejoignaient la capitale, et aujourd'hui encore, ils soufflaient dans la bonne direction.

Les combattants se répartirent sur les quatre bateaux, et après qu'on eut terminé de pousser le troisième à l'eau, Riuth sentit une mauvaise chaleur monter en lui. Il repensa à la découverte qu'il avait faite avec ses capitaines juste avant de sortir du palais. Ils étaient descendus au sous-sol pour récupérer le Serpent d'Argent, en secret – comme le leur avait ordonné Éwinga –, et une fois dans les cachots, Riuth avait découvert deux cadavres calcinés et les marques de fuite laissées par un kajuvâr qu'il connaissait bien.

Sale traître, pensa-t-il.

Dans la cellule d'Alégracia, il n'avait trouvé que des chaînes. Bachior l'aurait donc aidée à s'enfuir en emportant l'ancienne arme d'Athore avec lui. Cela ne surprit aucunement Riuth. Au moins, avec Bachior, Alégracia se trouvait en sécurité. C'était le bon côté de la situation. Le prince aurait toutefois préféré connaître les intentions de son ancien maître.

Peu après cette découverte, et à l'unanimité, Riuth et ses capitaines avaient choisi de taire l'incident. Il était d'autant plus absurde de reporter l'attaque à plus tard ; maintenant que le Serpent était à la dérive, le roi d'Holbus pouvait se l'approprier à tout moment.

Riuth serra les dents. Il se jura qu'après le Dernier Assaut, il allait retrouver Bachior pour lui faire payer ses manigances.

Le ciel enveloppa le Palais de Bois de son manteau verdâtre. Quand les solarius prirent leur envol, il ne resta plus personne dans le palais, hormis Éwinga et son conseiller militaire, qui orchestraient l'attaque depuis la Salle Supérieure.

Riuth pensa au sortilège qu'on lui avait lancé avant le départ. Il tourna ses pensées vers Éwinga et sentit la magie opérer. Les barrières télépathiques s'ouvrirent ; il pouvait maintenant communiquer avec l'akdathe, même de loin. Il profita de ce moment pour annoncer la disparition du Serpent d'Argent.

Étrangement, cet incident semblait angoisser bien peu Éwinga.

— *Pourquoi Bachior s'intéresse-t-il au Serpent, selon vous ?* demanda-t-elle.

— *J'ai mes hypothèses. Il est aussi parti avec Alégracia. Ça sent mauvais.*

— *Attendez un instant. J'en discute avec l'Arcaporal.*

Le prince observa les soldats mettre la dernière volobie à l'eau.

— *Vous connaissez mieux Bachior que moi*, reprit Éwinga. *J'aimerais entendre votre supposition.*

Il faillit répondre que son ancien maître désirait l'utiliser pour combattre Salvéric Artis'Téming, mais à force d'y songer, cette idée paraissait absurde.

— *Bachior veut se venger… mais avec le Serpent, ce serait trop rapide.*

— *Et pourquoi a-t-il délivré la prisonnière ?*

— *Probablement parce qu'elle est une kajuvâre, comme lui.*

D'un bond, Riuth monta dans sa volobie. Il ordonna aux rebelles de tendre les cordages sous le mât. La voile brunâtre se déploya au maximum, à un point tel que le bateau commença à pencher vers l'avant. On sentit une accélération et la nef tourna sur elle-même. Trois hommes examinèrent les parois de la coque pour vérifier si le travail de calfatage tenait bon. Pas une goutte d'eau n'avait pénétré à l'intérieur.

Un peu inquiet, Riuth se rendit à tribord et observa Harold Schernivale qui hurlait des ordres à son équipage. Il s'en inspira pour crier ses propres directives à ses troupes :

— Je veux quelqu'un sur le marchepied là-haut ! À droite, redressez-moi cette voile !

Il continua ainsi en désignant ses sujets du doigt, et les rebelles s'empressèrent d'exécuter les instructions. La démonstration de leur maladresse reflétait parfaitement l'incohérence des consignes lancées par Riuth. Puisque ce dernier omettait d'employer des termes comme « tribord » et « bâbord », plusieurs confondaient leur gauche et leur droite ; les matelots tiraient sur les câbles, parfois trop fort, d'autres fois avec trop de réserve, ce qui détournait la nef de sa trajectoire. Au fil des minutes, le chaos s'installa dans la volobie. Riuth tentait de se faire comprendre à travers les vociférations de certains hommes qui essayaient, eux aussi, de se prendre pour un chef. Le prince s'empourpra, choqué par sa propre incompétence.

Derrière, le Palais de Bois avait beaucoup rapetissé. Riuth estimait

qu'il avait parcouru le tiers de la distance requise pour atteindre la Plaine Dérangée. Leur bateau s'éloigna du reste de la flotte, mais à force de diriger les voiles contre les vents, il reprit la direction adéquate. *Enfin !* se dit Riuth. Quand les membres de l'équipage commencèrent à se taire, il désigna trois responsables pour superviser les actions futures sur le navire. À partir de ce moment, tout se déroula à merveille. La volobie cessa de zigzaguer.

Le calme tomba, entrecoupé seulement par un rebelle qui vomit par-dessus bord, souffrant du mal de mer. Riuth entendit alors un coup de tonnerre résonner en direction des Pics de Grances. Il se retourna avec appréhension puisqu'aucun éclair n'avait illuminé le ciel. Au même moment, un puissant geyser s'éleva à une dizaine de mètres devant eux. Une vague frappa la coque, et la moitié des soldats perdirent pied, les autres tombant carrément sur le dos. Deux autres geysers jaillirent du lac, plus monstrueux que le premier, et leurs ondes se répandirent en terribles secousses sur la volobie. Riuth se rua à bâbord et tira sur les cordages pour garder la voile tendue.

Un nouveau jaillissement d'eau trempa les membres de l'équipage de la tête aux pieds. Riuth réalisa alors que les impacts se rapprochaient dangereusement de leur bateau. Il demanda aussitôt des explications à Éwinga.

— *Conerco m'informe que vous êtes la cible d'un groupe d'artilleurs. Ils seraient cachés dans les Pics de Grances.*

— *Un groupe de quoi ?*

— *J'envoie les solarius pour les neutraliser. Tenez bon.*

Dans le ciel, Riuth vit les solarius prendre une formation triangulaire et se précipiter vers les montagnes, battant des ailes à vive allure. Durant leur vol, les échos lointains se multipliaient pour devenir une canonnade assourdissante. Les geysers se dressaient partout, hauts et menaçants. Les cris des matelots reflétaient leur terreur. On lâcha les cordes, et la grand-voile s'envola en fauchant l'air comme un fouet géant. Les hommes tentèrent en vain de la rattraper. Alors qu'on ne pouvait plus empêcher l'eau de pénétrer dans la volobie, cette dernière commença à s'enfoncer dans le lac.

À l'ombre des gerbes d'eau, Riuth observait les Pics de Grances tout en se couvrant le visage. Il remarqua de petits éclats de lumière blanche qui illuminaient le sommet de la montagne. À quoi cela rimait-il ?

— *Éwinga !*

Aucune réponse ne vint. Riuth réalisa que sa volobie s'immobilisait au milieu du lac. La voile battait au vent, à l'horizontale, et des matelots réussirent enfin à en ressaisir les cordages. Le prince leur ordonna de tirer pour maintenir la voile déployée. Après de rudes efforts, elle se gonfla à nouveau. Sans que personne s'y attendît, le mât

se fendit en deux en propulsant des éclisses meurtrières dans tous les sens. Leur volobie venait d'être atteinte par un projectile.

Le général informa aussitôt Éwinga de la situation. Elle répondit :

— J'ai contacté les capitaines. Personne n'est en mesure d'aller vous chercher.

— Il faut trouver un moyen de nous sortir de là ! Il n'y a pas de rames dans ce bateau !

— Essayez au moins de réparer les dégâts.

Riuth s'empoigna les cheveux en observant le mât qui flottait loin derrière.

• • •

Du haut de la tour principale du Palais de Bois, Conerco observait les volobies s'éloigner sur la surface miroitante du lac Diamant. Les geysers les frappaient de tous côtés et dérangeaient leur formation, à un point tel que l'un des vaisseaux avait carrément dévié de sa trajectoire.

Cette attaque imprévue confirma les pires craintes de Conerco : des canonniers se trouvaient sur le Continent-Coloré, et ils n'étaient pas des débutants. Il n'en croyait pas ses yeux. Pour bien viser, il fallait exécuter des calculs en tenant compte de la force du vent et de sa propre altitude. Peu d'individus au Drakanitt possédaient cette expertise. Les professeurs dans les établissements d'enseignement avaient perdu leur intérêt pour les mathématiques, et de toute façon, on n'y fabriquait plus d'armes à feu depuis trois décennies, puisque les ressources nécessaires pour fabriquer la poudre à canon avaient disparu.

Conerco vit le bateau du général ralentir, puis s'immobiliser. Il remarqua également le mât et la grand-voile qui flottaient derrière.

— Sous une telle salve, ils ne vont pas survivre longtemps.

— Devrais-je leur ordonner de nager ?

— Avec les glorgomothes en dessous ? Jamais de la vie ! Il leur faudrait d'abord abandonner leur armure, sinon ils couleraient comme des pierres. Non, il doit y avoir un autre moyen. Dites-leur de prendre leur mal en patience. Les solarius arrivent sur la montagne.

Alors qu'Éwinga se rapprochait de la rambarde pour mieux transmettre ses recommandations à Riuth, Conerco recula au centre de la Salle Supérieure. Son cœur battait la chamade. Il s'humecta les lèvres, réalisant qu'il en était enfin arrivé *là*, au moment tant attendu. Son séjour sur le Continent-Coloré avait passé trop rapidement, malgré les angoisses provoquées par l'armée. Conerco porta son regard vers le ciel et crut que les nuages fonçaient vers Holbus, pour l'enserrer et la plonger dans les ténèbres, comme si le temps s'accélérait. L'Arcaporal

s'imagina alors des horloges dont les aiguilles tournaient à une cadence étourdissante. Oui, des étourdissements : c'était ce qu'on ressentait avant de vieillir et de mourir, puisque la vie se consumait à une vitesse effarante.

Conerco demeura figé au centre d'un monde qui déraillait.

Une peur soudaine lui noua l'estomac ; il sentit la sueur couler sur sa joue. Mais pourquoi était-il si énervé ? Il osait se poser la question, même s'il connaissait déjà la réponse. Conerco prit de profondes respirations. Il éprouvait une crainte indéfinissable, l'une des pires de son existence.

Cette panique provenait de la source habituelle de ses malheurs : les trois missions que son souverain lui avait confiées. Il n'arrivait pas à exorciser l'idée d'un échec. Docène l'avait dit : il devait se rendre jusqu'au bout, peu importe les efforts, peu importe les sacrifices.

L'Arcaporal avait réussi à atteindre ses deux premiers objectifs. Il avait conseillé Éwinga et il avait trouvé une explication, quoiqu'approximative, sur la Fin de la Nuit. Docène serait satisfait, Conerco en était persuadé. Il recevrait le pardon et peut-être une récompense. Un peu de repos pour ses vieux jours : cela le comblerait.

Mais Roc-du-Cap était encore bien distante. Une dernière tâche devait être accomplie avant de crier victoire. Pour la réaliser, Conerco devait attendre un événement précis : que l'ultime attaque des rebelles soit lancée. Cette mission devait rester secrète, et comme Éwinga aurait pu la découvrir en sondant son Arcaporal, Docène avait rédigé les détails de cette tâche dans une lettre scellée.

Les volobies ayant quitté la berge, Conerco pouvait maintenant consulter ce message.

Pendant qu'Éwinga transmettait des directives à ses capitaines, l'Arcaporal tira sur le collet de sa cuirasse. Il enfonça sa main dans une poche cousue à l'intérieur de son gilet et en extirpa une enveloppe jaunâtre. Le rabat était scellé par une estampille de cire, où apparaissait, en fin relief, la signature du roi. Du doigt, il brisa le sceau.

Le cœur de Conerco s'emporta. L'angoisse le fit rougir. Sans bruit, il déplia le papier et lut.

Deux mots.

Il y avait seulement deux mots dans cette enveloppe. Neuf lettres, et un seul espacement entre elles. Le message était d'une ridicule simplicité. Pourtant, il évoquait une si grande cruauté.

Conerco ravala sa salive. Il observa Éwinga un court moment, et son regard retomba sur le papier.

En était-il arrivé là ? Après toutes ces années de loyaux services ? Et même après avoir milité si ardemment contre les Génocides auprès de son monarque ?

L'Arcaporal avait tout compris. Docène voulait se venger personnellement.

Les nuages filaient de plus en plus vite au-dessus de l'horizon. Les horloges imaginaires se détraquaient, leur face circulaire se rompait en fines brisures, et leurs aiguilles volaient, comme des projectiles sacrés, pour se planter dans la chair de l'Arcaporal.

Il mourrait bientôt. Conerco le savait. Néanmoins, aujourd'hui, le néant souriait à quelqu'un d'autre.

Conerco se plaça derrière Éwinga. Sa respiration redevint régulière, car il venait de recouvrir son humanité d'un voile mortuaire, assez épais pour se rendre aveugle. D'un geste animal, il enfonça une dague entre les omoplates de l'akdathe.

Éwinga eut un soubresaut. Avant qu'elle ne parvînt à se débattre, Conerco lui empoigna la main et la tordit avec force. Il poussa encore sur le manche pour s'assurer de bien fendre le cœur. La pointe de son arme émergea, enduite de sang nacré, d'entre les seins de l'akdathe, qui eut un dernier spasme. Les cheveux de l'ange se ternirent pour devenir complètement gris, puis son corps, ramolli et lourd, s'écroula dans les bras de Conerco.

Une lueur bleutée se forma sur le visage d'Éwinga. Elle louvoya dans l'air comme de la fumée, puis se dissipa, emportée par le vent.

• • •

D'un signal de la main, Galdiare ordonna aux solarius de changer leur trajectoire pour les Pics de Grances. Les quatre-vingt-trois anges dégainèrent leur épée dorée en chantant un hymne qui honorait le seigneur Troma'Dar et son glorieux règne depuis la chute de Mastro'Matéo. Ils déployèrent leurs ailes pour perdre de l'altitude, et juste en dessous, Galdiare vit des hommes armés de machines de guerre qu'il croyait disparues. La plupart de ces militaires étaient alignés en rangées, face au lac, tandis que d'autres chargeaient des boulets massifs à l'intérieur de canons et ouvraient le feu sur les volobies.

Malheureusement, Galdiare réalisa que ces ennemis montreraient une résistance farouche et qu'ils étaient préparés à recevoir un assaut à partir des cieux.

Sur l'ordre d'un commandant vêtu de noir, une centaine de fusils se dressèrent vers la formation d'anges. On ne tira pas immédiatement, mais les coups meurtriers viendraient tôt ou tard. Le commandant avait levé la main. Il manquait seulement un signal, un dernier geste, pour que les solarius s'effondrent sous les tirs des armes qu'ils avaient eux-mêmes inventées.

Deuxième partie

L’ombre des Pics de Grances

Chapitre XVII

Roc-du-Cap

La porte émit un grincement lugubre. Quand elle fut complètement ouverte, la lumière du boudoir lécha les parois du couloir ombragé. L'Arcaporal frotta ses mains moites. Il déposa son épée à l'entrée, tel qu'il avait été dicté par son maître, et franchit le seuil.

Les nombreuses pièces d'orfèvrerie, soigneusement disposées sur des tables et accrochées aux colonnes, scintillaient sous l'éclat velouté de cinq lustres. La plupart de ces ornements étaient des trésors de guerre ou encore des cadeaux offerts par d'autres souverains, parfois donnés par bienveillance, mais souvent dans le but d'atténuer le courroux d'un « dieu » connu sous le nom de Docène Capiaso.

Quatre gardes se tenaient près des murs, le dos droit et le menton relevé. Ils avaient été invités, eux aussi, à cette petite rencontre. Ces derniers, enveloppés dans trois couches de métal – exactement comme s'ils marchaient au Drakanitt moyen –, tenaient la pointe de leur lance capparienne dressée vers le haut. De magnifiques armes forgées par des maîtres.

Cette chaleur et cet aspect de puissance régénérèrent la fierté qu'éprouvait l'Arcaporal envers sa contrée et Roc-du-Cap, le joyau de toute civilisation, cité aux mille flambeaux, embellie par la parade des siècles et gardienne de la littérature. Qu'il était bon de rentrer chez soi !

Déjà revêtu d'une robe de chambre, le roi Docène s'éloigna de son dossier pour empoigner sa tisanière. Le visage tendu, il versa un liquide mordoré dans une tasse ornée de reliefs floraux. Une fumée dansa au-dessus de la boisson chaude. Elle fut soufflée d'un trait, et Docène dégusta son breuvage du bout des lèvres avant de s'adosser à nouveau contre son fauteuil.

L'Arcaporal s'avança devant le guéridon central et fut recouvert par la cascade chatoyante des lustres. Il tenait son casque avec son coude, contre sa hanche. Son armure arborait encore des marques rougeâtres qu'il n'avait pas réussi à nettoyer. La tête basse, il articula ces mots :

— Je m'excuse de…

— Silence !

Docène obligea l'Arcaporal à s'asseoir. Il but une autre gorgée et lança

un coup d'œil à ses gardiens. À ce geste, on répondit par un hochement de tête.

— Je connais déjà toute l'histoire, commença le monarque en fixant son hôte. Je me demande maintenant comment je vais encore pouvoir disposer de vous.

— J'ai donné le meilleur pour vous servir, mon roi.

— On voit que ça ne suffit pas.

Docène quitta à nouveau son dossier pour rapprocher son visage de celui de l'Arcaporal.

— Le véritable problème, c'est vous. Notre ennemi est encore en vie, et c'est votre faute.

— Cette défaite est la mienne. Votre gloire est intacte.

— Et nos familles ? Vous avez songé aux enfants de Roc-du-Cap ? Comment pourront-ils dormir en paix, désormais ?

— Je m'excuse. Je suis couvert de déshonneur.

En réponse à ces paroles, le souverain défia son invité du regard.

— Ce n'est pas la première fois que vous démontrez cette incompétence, Arcaporal. Je vous avais envoyé là-bas pour mettre un terme à cette barbarie qui se répand comme une maladie infectieuse. L'ennemi ressurgira, plus robuste, parce qu'il sera prêt à nous affronter. Et ce sera à cause de vous !

D'une dernière gorgée, Docène finit sa tasse. Au lieu de la déposer sur son assiette en argent, il la lança contre le mur.

— C'en est trop. Vous me répugnez.

Il continua à parler d'une voix calme.

— Je dois vous retirer ce titre. La chasse sera confiée à votre élève.

L'Arcaporal se mit la tête dans les mains. Des flammes de regret lui consumèrent l'esprit, ce qui lui donna l'envie de mourir à l'instant. Les Arcaporaux devaient être des seigneurs incontestés de la guerre. Ils avaient obtenu l'ultime privilège : celui d'incarner la volonté du maître, en tout lieu, en tout temps.

Étouffant dans cette impression de médiocrité, l'Arcaporal ne put s'empêcher de verser une larme. Cette goutte minuscule qui roulait sur sa joue exprimait, à elle seule, le poids infini de ses remords. Il ouvrit la bouche pour balbutier :

— Davide est un lâche.

— Il ne l'a pas encore prouvé.

Docène releva le menton pour se donner un air hautain. Il observa l'Arcaporal avec le regard du cuisinier qui, dans sa chambre froide, constate que ses meilleures viandes sont dévorées par la moisissure.

— Roc-du-Cap est une puissante nation, la pierre angulaire du Drakanitt oriental. Nous maintenons la prospérité avec une poigne de fer, aussi cruelle
qu'elle puisse être. Sincèrement, je vous croyais à la hauteur de cette vision.

Le monarque fit signe à ses gardiens, qui empoignèrent l'Arcaporal par les épaules. Sans montrer de résistance, ce dernier se laissa escorter vers la porte.

— Vous n'avez plus votre fougue d'antan, poursuivit Docène d'une voix atterrée. Vous m'aviez juré un service exemplaire. Vous êtes encore jeune, et votre flamme s'est éteinte. Qu'on me soulage de votre compagnie.

Les gardes continuèrent de traîner l'Arcaporal vers la sortie, et le roi rajouta :

— De votre honte, je veux que vous mouriez, et de vos cendres, qu'aucun germe ne pousse.

Avec un élan, ils balancèrent l'Arcaporal dans le couloir ; ce dernier s'écroula sur le marbre, comme si la vie avait cessé de l'animer. Il souhaitait ne plus jamais se relever.

Quand la porte se referma, les ombres engloutirent l'Arcaporal Smithen.

Chapitre XVIII

L'ennemi du Drakanitt oriental

La pluie ruisselait sur le visage de Smithen. Son grand corps gisait dans la boue, pendant qu'une multitude de débris enflammés tombaient autour de lui comme les résidus d'un feu d'artifice. Le vieil homme réunit ses dernières énergies, s'accrocha à une branche et se hissa debout en grimaçant sous l'effort. Il eut l'impression que ses jambes voulaient se fendre sur toute leur longueur.

De toute sa vie, Smithen n'avait jamais enduré les fouets d'une tempête aussi furieuse. Les gouttes de pluie s'abattaient sur son crâne comme si le feuillage de la forêt n'offrait aucune protection. Les précipitations formaient une muraille grise qui bloquait la vue de tous les côtés. L'Arcaporal ne voyait personne : ni ses amis, qui l'attendaient à une cinquantaine de mètres derrière, ni son assaillant, caché plus haut dans la montagne.

À travers le vacarme de l'orage, il y eut un moment d'accalmie, durant lequel Smithen s'appuya contre le tronc d'un arbre. Il resserra les jambes et colla les coudes contre ses côtes pour éviter d'exposer ses membres à l'ennemi.

Smithen se frotta les yeux ; sa vision s'embrouillait. Ses récentes courses sur les terrains montagneux l'avaient épuisé au point où il ressentait une douleur aiguë dans la gorge à chacune de ses respirations. Il aurait bien aimé revivre cette journée avec sa jeunesse d'antan. Pourquoi avait-il attendu si longtemps, alors que les indices suggéraient l'évidence depuis toujours ?

Maintenant, Smithen payait le prix de l'attente. Il devait composer avec sa lenteur et sa vieillesse.

Les précipitations devinrent un déluge. Le grésillement des gouttes d'eau le rendit complètement sourd. L'arbre sur lequel il s'appuyait commença à s'incliner, trop faible pour résister aux secousses des torrents. En haut, on ne pouvait plus distinguer la moindre trace d'indigo sous les nuages obscurs.

Discrètement, l'Arcaporal enleva son gilet. En ce lieu sauvage, il n'éprouvait aucune honte à exhiber ses anciennes cicatrices.

— Bulgaboom ! entendit-il en bas, pendant que la pluie diminuait.

Ses amis tentaient de le rejoindre. Smithen désirait les avertir du danger, mais il garda un silence d'or, sans quoi l'ennemi se serait dépêché d'en finir avec sa carcasse. Il ferma les yeux pour réfléchir, puis se pencha doucement sur le côté pour repérer l'individu qui se cachait plus haut. Avec précaution, il détacha un poignard de sa ceinture, l'essuya avec sa paume et le tendit à bout de bras.

Smithen observa le reflet sur la lame. Il ne voyait que des feuillages mouvants d'où dégoulinaient de grandes lignes d'eau. Il changea l'angle et un coup de fusil retentit. Le couteau cassa en deux.

Il eut une nouvelle décharge d'adrénaline. Il appuya sa main contre sa poitrine pour sentir son vieux cœur battre.

Il ne pouvait plus se déplacer sans risquer sa peau.

Après un moment, une voix féline surgit de la forêt :

— Capparien ! Allez ! Reste caché, si tu veux ! Je suis patient !

Au lieu de répliquer par des injures, Smithen demeura silencieux. Il se concentra pour distinguer la position de ses amis à travers le déluge. Bulgaboom s'était sans doute immobilisé, lui aussi, pour éviter de révéler sa position. Il n'était pas stupide ; il connaissait le talent de leur ennemi.

Une explosion pulvérisa un arbre tout près. Smithen hurla. Des glaçons pointus s'étaient plantés dans son bras gauche, et une cascade de sang coula sur ses mains. Il retira les morceaux cristallins de sa chair.

— Sors, Capparien !

— La ferme !

— Sors !

Une explosion fendit un deuxième arbre. Cette fois, les éclats de glace épargnèrent Smithen. Il réalisait néanmoins que son opposant finirait par l'abattre s'il ne réagissait pas au plus vite. Smithen gonfla la poitrine. Ses sens se ravivèrent.

Il lança son gilet à bout de bras. L'ennemi tira sur cet objet mouvant. La balle troua le vêtement et explosa dans les profondeurs du boisé.

Smithen fonça aussitôt entre les arbres et vit son adversaire recharger son fusil. L'Arcaporal courut dans sa direction, silencieux comme un fantôme vengeur, écumant la rage qu'il avait accumulée durant les trois dernières décennies.

Les longues oreilles de Déraniro se dressèrent. En bon grignôle, il identifia le danger et pointa son arme vers Smithen, qui accélérait toujours. À cette distance, Smithen savait qu'il ne recevrait aucun projectile. Les balles utilisées par Déraniro étaient conçues pour transformer les gouttes de pluie en glaçons tranchants. D'aussi près, un tir abattrait les deux combattants.

Comme prévu, le grignôle laissa tomber son fusil pour dégainer un

sabre dont la lame était limpide comme du cristal.

Smithen attaqua en premier. Déraniro évita les deux coups de poing avec aisance. Smithen avait perdu sa vélocité d'antan. Il réalisa – bien trop tard – que sa chance était passée. Après deux esquives malhabiles, Smithen reçut deux coups de sabre aux jambes. La douleur l'obligea à s'incliner comme un pénitent en quête de pardon. Ses genoux se plantèrent dans le sol.

Les doigts enfoncés dans la vase, Smithen gémissait comme un enfant en détresse. Le vil personnage qui l'avait recouvert de déshonneur se dressait maintenant devant lui, encore et toujours. Smithen ne pouvait rétablir la balance de la justice. Il ragea contre le destin. N'avait-il pas droit, lui aussi, à un instant de gloire avant que la fin ne vienne réclamer son âme pour mettre un terme à sa misérable existence ?

Il se souvenait encore des mots employés par Docène pour le maudire :

De votre honte, je veux que vous mouriez, et de vos cendres, qu'aucun germe ne pousse.

Il était mort. L'Arcaporal Croll Smithen, le puissant serviteur du Drakanitt oriental, n'existait plus. Et de ses cendres, le vieux Smithen était né. Valait-il une seule classie de bronze, celui-là ?

En râlant, il attendit le coup de sabre qui achèverait sa pitoyable existence.

Il entendit soudain un échange de tirs. Sans bouger, il observa à sa droite, puis à sa gauche : Déraniro n'était plus là.

« Bulgaboom ! »

La voix de son ami s'éleva au-dessus de l'orage. Smithen prit de grandes respirations, puis se releva péniblement. Sur son bras, le sang coulait en raison de l'eau pluviale, et ce, jusqu'au bout de ses doigts. Ses blessures lui faisaient endurer une véritable torture. L'Arcaporal serra les dents. Il retira d'autres morceaux de glace hors de sa chair, et des flots rouges jaillirent des plaies.

— Bulgaboom !

— J'suis icitte !

Le petit barbu surgit de derrière un buisson. Il était trempé de la tête aux pieds et tenait sa carabine, qu'il n'avait pas lâchée depuis deux jours.

— Bulgaboom… grogna-t-il en voyant l'état de son partenaire.

— T'inquiète pas pour moi. C'est d'la mauvaise mécanique, rien du tout. Si le fauve pense m'impressionner avec ça ! Ha ! Y'a encore rien vu. J'vais lui faire payer, promesse d'Arcaporal.

Smithen descendit du rocher et contourna une demi-douzaine d'arbres, dont les troncs avaient été pulvérisés par les projectiles de Déraniro. Il boita ensuite jusqu'en bas d'une pente pour reprendre son

gilet, qui s'était enchevêtré dans une plante épineuse. En dépliant le vêtement, l'Arcaporal vit clairement le trou laissé par la balle de son adversaire, juste sous le collet.

La petite Hindris arriva à ce moment. Cette arnallie, aux ailes recouvertes de rayures noires et blanches, avait de la difficulté à se mouvoir sur les terrains montagneux et ne pouvait pas voler durant de telles intempéries. Elle marcha devant Smithen et s'assit, à bout de souffle. Quand elle leva le regard sur les blessures du vieil homme, elle s'exprima aussitôt, d'un ton fort mécontent :

— Non ! Pas cette fois !

— Je t'ai rien demandé.

— Eh bien, tant mieux ! Ne demande rien, car tu n'auras rien !

Hindris frotta son crâne, qui était complètement rasé du côté gauche. Bulgaboom lui avait coupé une dizaine de mèches durant les derniers jours pour assembler des fils médicinaux qui avaient le pouvoir de refermer les plaies à vue d'œil.

Les grognements de Bulgaboom exprimaient son niveau élevé de répugnance envers les forêts humides. Il tenait une petite paire de ciseaux dans sa grosse main.

— J'ai dit « *Non !* », hurla Hindris.

— Bulgaboom.

Smithen s'interposa entre ses deux amis pour éviter qu'une dispute n'éclate encore une fois.

— Voyons ! Un petit bandage, ça va suffire. Tiens, j'vais prendre mon gilet pour me faire un pansement. Y'a déjà un trou assez laid dedans. Pas que j'm'intéresse à la mode en plein milieu du bois, mais j'aime mieux pas porter du linge qui a été troué par un bandit. Ça serait de mauvais augure, vous pouvez m'croire.

Le ciel s'obscurcit sous le passage d'un nuage plus noir que les précédents, puis des gouttes de pluie s'abattirent à nouveau sur eux comme un bombardement de crachats. Bulgaboom se couvrit le visage, et Smithen se hâta d'ordonner :

— Faut s'cacher. Le fauve, il sait qu'on est icitte. C'est peut-être juste à cause de l'orage qu'il nous a pas déjà retrouvés.

Ensemble, ils déguerpirent à travers la forêt, sans toutefois s'éloigner du sommet des Pics de Grances.

• • •

La main de Déraniro était secouée de convulsions. Le grignôle rengaina son sabre. Il plia les jambes pour mieux se dissimuler derrière les buissons. Les yeux grands ouverts, il avait observé l'ex-Arcaporal agoniser sur son lit de fange. C'était tout ce que méritait Smithen, cette immondice affligée d'une vieillesse qui le plaçait sur le

seuil de la décrépitude, prêt à être dévoré par les insectes.

Déraniro ne ressentit aucune pitié envers cette déchéance incarnée. Il aurait craché encore et encore sur ce corps répugnant. Ce Smithen avait fait tant de mal ! Que du mal et rien d'autre ! Ce monstre avait ruiné sa jeunesse.

Le grignôle n'était pas arrivé à enfoncer son arme dans le cœur de Smithen. Cette action aurait pourtant demandé si peu d'efforts… Son ennemi ne portait pas d'armure : aucune maille à défoncer, ni même une couche de cuir. Le vieillard était torse nu, aussi vulnérable qu'un nourrisson dans son berceau. Pourquoi Déraniro n'avait-il pas embroché cette carcasse ?

Ce n'était pas sa faute. Déraniro avait entendu des individus se rapprocher par en bas… et il avait dû réagir au plus vite. La consigne numéro un avec les combats au fusil : s'assurer d'être à couvert. Toujours. Il avait appris ce concept à la dure.

Il avait perçu le mot « *Bulgaboom* » après le retentissement d'un coup de feu. Déraniro n'avait pas hésité une seconde. Il avait fui. La voie facile.

Le grignôle serrait maintenant les dents. Il entendait ses ennemis rôder, et sa main se remit à trembler. Il leva alors le bras vers le ciel. Une émotion lui dévora le cœur et l'obligea à crier malgré lui :

— TUE-LE !

Troublé, il déguerpit entre les arbres.

L'averse cessa de s'abattre, et le ciel passa de l'indigo au bleu. Après une course épuisante, Déraniro atteignit l'entrée de son domaine, au sommet des Pics de Grances.

Il songeait encore à Smithen. Il n'avait pas réussi à l'éliminer… Il s'en voulait d'avoir fait preuve d'autant de maladresse.

Déraniro n'en pouvait plus. Il repoussa l'image de cet homme dans les ombres et orienta son esprit vers des pensées plus agréables comme les classies d'or et le respect, choses qu'il avait en quantité suffisante en ces lieux.

Arrivé à son repaire, Déraniro ordonna à son gardien-chef de doubler les unités de patrouille sur le périmètre. Il lui dicta des consignes précises, en spécifiant les zones qui étaient à risque, autant au sud qu'à l'ouest, ce qui provoqua des haussements de sourcils de la part de son subalterne. N'ayant aucun droit de réplique, le gardien-chef se dépêcha d'obéir.

Durant cet échange, Déraniro avait omis de dévoiler le moindre détail concernant sa rencontre avec Smithen ; il le ferait plus tard. Il pénétra dans une cavité rectangulaire creusée dans une haute paroi de pierre, là où se trouvaient ses appartements. Il se rendit dans sa chambre, referma la porte d'un coup de pied, puis la verrouilla. Un malaise grandissait dans son ventre, rendant sa respiration saccadée.

Incapable de résister à l'envie de s'écrouler comme une ruine, le grignôle tomba à genoux. Il cracha sur le plancher et essaya d'emplir ses poumons d'air frais. Le mal disparut au fil des minutes.

Déraniro réalisa que sa chambre était plongée dans les ténèbres. Les chandelles, qu'il avait allumées plus tôt, s'étaient consumées en entier. À tâtons, il s'approcha d'une commode, ouvrit le tiroir et y trouva son flacon de poudre flarkante. Il utilisa cette substance pour enflammer une tige de bois, dont il dirigea la flamme sur des bougies neuves. L'antre du grignôle s'illumina alors d'une aura chaleureuse.

Le vacarme des rotopresseurs n'atteignant pas cet endroit, Déraniro pouvait se reposer un instant. Il contourna son lit concave pour s'exposer devant le miroir… et voir ce qui restait de lui.

Dos aux chandelles, il ne distinguait qu'une silhouette obscure, et comme chaque fois qu'il s'observait dans la glace, il songea à son père et au regard que ce dernier posait sur lui, à partir des ombres. La tête basse, il maugréa de sombres paroles.

— *Acht nie casta cal, to chin riz Chmittèn cachouà* ?

Déraniro portait son vieux haut-de-forme qu'il avait réparé des dizaines de fois. Son père aurait-il été fier de voir son fils aîné vêtu d'aussi somptueuses parures ? Il déplia le collet de son veston et se retourna à moitié pour se laisser envelopper par la lumière. Oui. Une lueur de fierté pouvait encore scintiller dans ce regard.

Il répéta les mêmes paroles, cette fois avec conviction. La question se transforma en affirmation. Smithen et lui étaient deux êtres distincts. L'un avait emprunté la voie des justes, tandis que l'autre avait dégringolé des hauteurs de Roc-du-Cap pour incarner un amas de viande pourrie.

Le grignôle demeura rivé au miroir pendant un moment. Ses idées se clarifiaient. Il commençait à comprendre pourquoi il avait laissé Smithen vivre, en bas, sur le flanc de la montagne.

Avait-il vraiment risqué d'être atteint par un projectile ? Non. Déraniro aurait pu le donner, ce coup de sabre.

La réponse était plus complexe.

Smithen représentait ce que Déraniro aurait pu devenir.

Autrefois, les deux individus cohabitaient dans le même univers. L'Arcaporal Croll Smithen et l'Arcaporal Mascuvio Déraniro, les plus féroces combattants de Roc-du-Cap – et donc de tout le Drakanitt oriental –, prolongeaient ensemble les bras de Docène par-delà les déserts pour y répandre le « discours du roi », souvent accompagné de cascades sanglantes et de hurlements terrifiants. De ce court service, Déraniro n'avait de fierté que pour un seul moment : le jour où il s'était révolté contre son maître. Il avait été l'unique Arcaporal de l'histoire à commettre l'ultime trahison. Déraniro se souvenait parfaitement de cette splendide journée où il avait détruit les

manufactures du palais, assassiné les ingénieurs royaux et volé les plans techniques des armes à feu. Il avait affaibli la capitale pour renforcer ses ennemis… et pour remplir ses coffres de classies d'or.

Déraniro s'était alors élevé au-dessus des puissances monarchiques, assez pour faire trembler Roc-du-Cap, de la Vieille-Ville jusqu'à la Ville-Neuve. De nombreux hommes l'avaient rejoint pour honorer sa cause, et avec les années, son groupe s'était transformé en légion.

À l'extrême opposé, l'Arcaporal Smithen était demeuré au service d'un roi pestilentiel, celui qui avait entrepris les Génocides.

Dans sa chambre, Déraniro ressentait une peur effroyable. Il craignait, comme à chaque journée, que son pouvoir ne s'effritât jusqu'à en devenir insignifiant, telle la brise qui chatouille les feuilles d'arbres en rêvant d'être une tempête. Cette décadence serait réservée à Smithen et à lui uniquement, tant que ce dernier vivrait.

Pour se calmer, le grignôle troqua son manteau mouillé pour un veston noir. Il rangea ses chaussures boueuses et choisit une paire de bottillons à talons hauts. Aujourd'hui, Déraniro voulait se sentir grand.

• • •

Des heures s'étaient écoulées depuis que Déraniro avait ouvert le feu sur Smithen. Déjà, le ciel se colorait du vert matinal, et les nuages se retranchaient vers l'est. L'humidité croissait, et à bout de souffle, le grignôle retourna à ses appartements pour s'habiller de vêtements plus légers.

Il revint ensuite à l'extérieur pour honorer son rendez-vous avec Chakùz, son lieutenant, qui attendait devant la manufacture d'armes.

— Alors, ça va mieux ?

Déraniro secoua la tête. Il frotta sa manche sur son front pour y essuyer la sueur.

— Non… C'est trop humide, ici. J'ai hâte de rentrer. Et pas seulement à cause du climat.

— Tu es pâle comme une brique sur le mur de Zinentel.

— Je ne suis pas pâle.

— Si.

Rapidement, Déraniro extirpa un miroir de sa poche et s'observa sous tous les angles. Il examina le contour de ses yeux en s'étirant les paupières, puis écarta ses lèvres pour voir la couleur de ses gencives.

— Chakùz, tu…

Il prit une respiration profonde, puis d'autres mots sortirent précipitamment de sa bouche :

— T'es-tu déjà réveillé en pensant : « Ah ! que la vie est bonne ! Trop bonne, même, pour que ça puisse durer » ? Comme si tu savais qu'un jour, on te prendrait tes merveilleux acquis et on te laisserait

une note de rançon en souvenir.

— Si tu parles moins vite, je vais répondre.

— Ah ! oublie ça.

Chakùz croisa les bras, attendant des explications, mais au lieu de satisfaire la curiosité de son ami, Déraniro revint sur un sujet plus terre à terre.

— Et puis, comment elles vont, ces recherches ?

— Tu savais qu'il y avait quelqu'un en bas, n'est-ce pas ? Ce n'était pas simplement une « intuition » ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— On m'a rapporté qu'il y avait des marques d'explosion dans la forêt. Et du sang rouge.

Chakùz parla à l'oreille de son seigneur :

— Tes hommes ne sont pas des idiots. Tu es parti seul, cette nuit. Pourquoi ?

— *Intuition*. Et j'ai vu juste ! Quand je suis descendu, on a commencé à me tirer dessus.

— On t'a *tiré* dessus ?

— Tu as bien entendu. Et tu crois que j'aurais gaspillé des munitions *Gicodolè* pour rien ?

Chakùz se gratta la barbe. Il ramena ensuite ses cheveux tressés vers l'arrière.

— Cette histoire ne tient pas debout. Tu n'as pas encore livré la marchandise à Holbus. À moins que…

— Je ne l'ai pas fait ! Je ne suis pas stupide !

— Pourquoi ils avaient des balles, alors ?

— Je l'ignore ! C'est possible qu'un habitant du Continent-Coloré possède un fusil. Ici, la couronne ne punit pas le port d'armes comme au Drakanitt. Quelqu'un doit avoir fait de la contrebande avec un antiquaire.

— Quand même ! Les Pics de Grances, ce n'est pas un terrain de chasse.

Chakùz se buta au silence de son chef.

— J'arrête là, d'accord ? dit-il en levant les mains. De toute façon, c'est ce que tu veux.

— Je me sens bien. Merci de t'en soucier.

Déraniro ferma les yeux. Des plans défensifs se dessinaient dans son esprit.

Mais Chakùz parla encore.

— Dis-moi où ils ont fui. Ça va aider pour les recherches.

— Stoppez-les, ces recherches. Si ces bâtards réclament ma peau, qu'ils viennent ! Réunissons nos forces au même endroit au lieu de les disperser. C'est plus prudent. Informe le gardien-chef qu'il pourra tirer sur ce qui osera pénétrer dans le périmètre, même si c'est juste un

corbeau.

Déraniro s'apprêta à partir quand il aperçut un homme de vigie passer sur le chemin de contour en criant :

— Lieutenant ! Un cheval arrive par l'est !

Déraniro et Chakùz n'attendirent pas une seconde et se ruèrent à la frontière de leur domaine. De ce côté, ils voyaient entièrement le château d'Holbus à partir des hauteurs. Déraniro plissa les paupières. Il suivit du regard le cavalier repéré. Ce dernier s'aventurait sur leur montagne au galop.

— Il appartient à quelle maison ? s'informa Déraniro qui, avec ses yeux de grignôle, distinguait mal les couleurs.

— C'est un rouge, répondit Chakùz. À moins que le ciel ne me fourbe encore… Il doit provenir d'Holbus.

— J'avais pourtant averti cette larve d'Izmalt de me laisser tranquille. Je lui ai dit que sa commande n'était pas prête… S'il m'envoie un autre négociateur, je lui déclare la guerre moi-même.

Avant l'arrivée du messager, Chakùz disposa trente-cinq hommes supplémentaires autour du territoire pour régler le problème de l'« intru ». Tous les gardiens s'équipèrent de carabines *Nicadolè*, qu'ils chargèrent avec des balles explosives.

— Tout à l'heure, cria Déraniro à ses gardiens, j'ai demandé à Chakùz qu'on tire sur tout ce qui bouge ! J'exagérais, évidemment. N'utilisez ces munitions qu'en ultime nécessité. Elles coûtent cher à produire, et nos réserves de lumicôles rouges fondent à vue d'oeil. Pensez-y : il y aura une prime si vous ramenez les envahisseurs *vivants*.

Une bourrasque souffla le haut-de-forme de Déraniro dans les airs, mais le grignôle rattrapa sa coiffe juste à temps. Il remonta ensuite le pan de la falaise et regarda de chaque côté, craignant d'être apparu dans la mire d'un tireur d'élite.

Déraniro songea à la sécurité que lui offrait son antre. Était-ce un signe de faiblesse ?

En fin de compte, il choisit de rester à l'extérieur pour avoir la chance de rencontrer son visiteur en premier.

Après une dizaine de minutes, le messager qu'il avait repéré sur la montagne traversa les limites du territoire. Les pattes du cheval, imprégnées de boue jusqu'aux genoux, se posèrent sur un tapis de pierres anguleuses. Un cauchemar pour les bêtes non ferrées.

Le cavalier s'immobilisa, révélant ses armoiries d'Holbus, exactement comme l'avait prédit Chakùz. Il portait une longue cape rouge décorée d'étoiles noires à cinq pointes. Un messager. Quand il arriva devant Déraniro, il déclara :

— Je suis venu livrer une missive qui doit être lue dans l'immédiat. Conduisez-moi à votre maître.

Déraniro parla d'une voix solennelle.

— Personne n'est autorisé à voir le seigneur de cette montagne. Et vous devriez en avoir été informé. Donnez-moi le message : je le transmettrai moi-même.

— C'est hors de question. Le roi l'exige : ce papier doit être remis en mains propres au maître.

Déraniro fulminait. Izmalt devait le faire exprès.

— J'incarne l'autorité en ces lieux, se résigna-t-il à avouer. Donnez-moi ce foutu message !

— Ne soyez pas fourbe, petit bonhomme. Vous n'êtes qu'un grignôle.

À l'écoute de ces mots empoisonnés, Déraniro perdit l'esprit. Il dégaina son fusil et tira sur la monture. La balle chargée d'une substance explosive déchira le poitrail de l'animal, qui se prosterna, puis bascula sur le côté en projetant son cavalier sur le sol. Le sang de la bête éclaboussa tous les contrebandiers dans les parages.

Le messager, qui s'était brisé une dent contre une pierre, gisait au sol et remuait à peine.

— Belles bottes, dit Déraniro en regardant les chaussures de son visiteur. Elles vont servir. Et tu vas jouir d'un voyage de retour seulement si tu me confies ton message *maintenant*.

Le cavalier lui tendit un tube à parchemin à bout de bras. Il obtint son congé.

Chapitre XIX

Di Notichàrri

Smithen somma Bulgaboom et Hindris de garder le silence. Caché derrière une vieille souche, il guettait trois contrebandiers qui se rapprochaient dangereusement de leur position. Les individus zigzaguaient entre les arbres en tenant leur arme à bout de bras. L'un des bandits secoua sa manche pour enlever l'eau sur sa veste.

Lentement, ils passèrent devant eux en marchant sur la pointe des pieds. Smithen retint son souffle. Il les vit descendre une pente et perçut une conversation dans une langue étrangère. Puis, les pas s'éloignèrent peu à peu pour ramener le silence dans la forêt.

— Déraniro est aussi lâche qu'avant. Y est pas capable de venir m'affronter d'homme à ho… si on peut appeler ça un homme. Bah ! Y préfère envoyer ses chiens.

— Bulgaboom… murmura le petit barbu.

— Nah ! Ça serait pas une bonne idée de tirer d'icitte. Les autres entendraient, pis on s'ferait avoir.

— Bulgaboom…

— Je le sais, que t'es rapide. T'aurais aucune misère à te farcir ceux-là ! Ha ! ha ! Y feraient pas long. Mais faut être prudents, des fois.

Non loin de là, Hindris tournait en rond en faisant vibrer ses ailes pour les sécher.

— Ils sont partis ? demanda l'arnallie pour la dixième fois.

— On dirait qu'ils s'en vont, répondit Smithen en tournant la tête pour surveiller en bas. Y a eu un bruit de cor proche du sommet. J'pense qu'on vient de les rappeler.

D'un signe de la main, Smithen l'invita à se rapprocher.

— On va enfin s'amuser, dit-il.

Hindris sautilla de joie, mais Smithen s'empressa de lui remettre les pieds sur terre.

— C't'une façon de parler. En fait, on fera rien de vraiment drôle. Mais à bien y penser, peut-être que oui ! Ha ! ha !

— Ça rime à quoi, tout ça ?

Avant de répondre, Smithen se gratta le dessous du menton. Il en

retirait un plaisir presque animal.

— T'as bien dit, hier, que tu serais prête à faire n'importe quoi pour te rendre utile, hein ?

— Oh ! là ! Attends ! *Ça*, c'était une façon de parler.

— C'est juste un p'tit travail de rien du tout. Ma mère aurait pu le faire les yeux bandés. Ha ! ha !

Le ventre de Bulgaboom se mit à tressauter, signe que le petit bonhomme se retenait pour ne pas exploser de rire.

— Qu'est-ce que tu trouves amusant, toi ? lança Hindris, offusquée.

Le commentaire fut accueilli comme une chaudière d'eau froide. Smithen, quant à lui, continua de rigoler en silence.

— Il la trouve toujours drôle, celle-là ! J'crois pas qu'il va se tanner de l'entendre. Pas vrai, Bulgaboom ?

— Bulgaboom ! Ha ! ha !

Hindris s'appuya les mains sur les hanches, puis demanda des explications.

— Tu vois, c'est parce que… Hé ! hé ! C'est parce que… ma mère…

Il pouffa de rire, incapable de se contenir.

— Ta mère *quoi ?*

— Eh bien, elle était aveugle, la vieille ! Alors, pour travailler les yeux bandés, tu comprends !

Et leurs joues se gonflèrent à cause des rires retenus. Bulgaboom se roulait par terre. Quand il se releva, des larmes coulaient sur ses joues.

— Mais vous êtes fous ! C'est vraiment, *vraiment* pas drôle !

— Tu trouves ?

Bulgaboom s'essuya le visage. Il reprit un air sérieux, bien qu'il continuât à sourire à tout moment.

— Bon ! Ça suffit, les blagues. Faut retourner au sujet important.

Smithen fouilla dans le sac à dos de Bulgaboom et en sortit un cahier à dessins.

— Comme je t'ai dit, tu vas nous aider à jouer un tour au fauve.

Hindris n'avait plus l'énergie pour protester.

— J'peux pas t'assurer que les bâtiments de son repaire vont être pareils à ce que j'vais dessiner. Quand j'étais à Roc-du-Cap, Déraniro a fait sauter toutes les forges et nous a piqué nos guides techniques. C'qu'il a construit en haut, ça risque de ressembler pas mal à ce qu'on avait au Drakanitt.

Intriguée, Hindris se pencha pour mieux examiner les dessins esquissés par son compagnon. L'Arcaporal commença alors à décrire les facettes de la construction d'armes à feu, allant de la fonte de l'acier pour la confection des canons à la façon dont étaient taillées les crosses en bois, en passant évidemment par la fabrication de la poudre explosive. C'était cette partie qui intéressait Smithen, car il avait la

ferme intention de saboter la production de Déraniro, et pour cela, Hindris devait atteindre des barils particuliers.

— Faudra pas que tu te fasses voir. T'es pas plus haute que mon genou, alors ça sera pas un problème. Écoute : c'que j'viens de te dessiner, c'est ce à quoi va ressembler l'entrepôt. Les ouvriers vont placer les barils sur des étagères pour pas qu'ils touchent au sol.

Il continua à tracer une demi-douzaine de carrés et les relia avec des traits, en expliquant ce qu'ils représentaient. Il regarda ensuite Hindris dans les yeux.

— Y aura deux salles d'entreposage et les salles de manufacture. Tu te rends dans celle où ils mélangent les ingrédients pour faire la poudre à canon. Si tu veux un indice, ça va sentir les œufs pourris. Ils peuvent pas cacher un endroit comme ça ben creux dans l'installation. Faut de l'air ! T'auras pas à chercher ben loin.

— Bon… et qu'est-ce que vous attendez de moi, au juste ?

Smithen se retourna alors vers son ami.

— C'est l'temps d'lui montrer.

Bulgaboom esquissa un sourire. Il fouilla à l'intérieur de son grand sac pour atteindre un objet caché au fond. Durant sa recherche, il empila des petits caissons à côté de lui, puis après un moment, le petit dodu s'immobilisa. Il grogna un peu. Ce bruit ressemblait à un soupir.

Enfin, Bulgaboom sortit un coffret noir avec des attaches en cuir. Ses gros doigts caressèrent la surface du bois. Il défit les nœuds en douceur.

À sa manière, Smithen trouvait ce moment émouvant.

Quand les liens furent défaits, Bulgaboom souleva le couvercle pour révéler un deuxième contenant, celui-là façonné par un maître orfèvre. Incrusté de marques en or rouge qui symbolisaient le courage dans les religions anciennes, le coffret accueillit l'éclat du ciel pour faire couler, sur ses rebords en argent, d'élégantes rivières de lumière.

Le boîtier fut ouvert pour dévoiler une poussière blanche, dont les multiples cristaux scintillaient comme des brisures d'étoiles.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Hindris, mystifiée.

— Ça, répondit Smithen avec fierté, c'est d'la vraie Bulgaboom.

Le barbu ajouta :

— Bulgaboom.

Hindris observa cette matière sans toutefois s'en approcher. Smithen lui avait déjà raconté la vérité à propos de cette substance, soit qu'elle avait explosé au visage de celui qu'on appelait Jonathan Bicantin, que cela l'avait intoxiqué au point où il ne pouvait désormais prononcer qu'un seul et unique mot. Hindris ne l'avait jamais cru. Tout de même, Smithen décoda une crainte dans le visage de la petite arnallie. La substance venait d'être extirpée de la sphère des légendes. La Bulgaboom existait réellement.

— Tu es certain que ce n'est pas de la farine ? demanda Hindris. Ça ressemble à de la farine.

D'un air si sérieux qu'aucun avocat d'Holbus n'aurait osé le contredire, Bulgaboom hocha la tête pour signifier qu'il détenait bien plus qu'un ingrédient pour faire des pâtisseries.

Hindris observait le coffret avec un regard brillant de fascination. Smithen s'en réjouit. Il commença à croire que l'arnallie accepterait sa mission.

— Alors, ça t'intéresse ?

— Que je monte là-haut avec… *ça ?*

Elle fronça les sourcils, au point où de profondes rides se formèrent sur son front.

— Non, mais… vous vous imaginiez quoi ? Jamais de la vie ! Ces folies-là, vous les gardez pour vous, hein !

• • •

Hindris bondissait entre les flaques de boue puante pour éviter de s'y enliser jusqu'aux genoux. Elle venait d'enrouler un tissu noir autour de ses épaules pour recouvrir ses ailes zébrées. Sur son dos, elle portait une petite bourse remplie de Bulgaboom. Cette poudre, toujours froide au toucher, lui donnait sans cesse des frissons le long de la colonne vertébrale.

Elle regrettait de ne pouvoir franchir le terrain en volant. Le poids sur ses épaules était trop important, et de toute façon, Hindris avait toujours des étourdissements lorsqu'elle prenait la moindre altitude. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était de revoir son déjeuner.

Pendant qu'elle marchait vers le sommet des Pics de Grances, elle entendit une voix provenant des recoins obscurs du boisé. Hindris s'immobilisa. Cachée derrière une fougère, elle tendit l'oreille, mais ne perçut que les sons « K » et « S » et de longues expirations rauques, comme si les interlocuteurs toussaient entre leurs phrases. Les voix s'éloignèrent. Hindris gravit le terrain en faisant de petites enjambées.

Le sol boueux laissait graduellement place à de grandes surfaces rocheuses parsemées de craquelures. Grâce à sa petite taille, Hindris pouvait se faufiler dans les fentes à pas feutrés en évitant de s'exposer aux rayonnements verts du ciel.

Alors qu'elle avançait sur la pierre chaude, elle s'arrêta net. Une odeur infecte lui donna un haut-le-cœur. Elle déposa le sac de Bulgaboom, s'assit et respira à petits coups pour combattre une soudaine envie de vomir.

D'épais nuages passèrent dans le ciel. La montagne fut recouverte d'ombres.

Le malaise d'Hindris ne dura pas longtemps ; l'arnallie

recommença à marcher au moment où la voûte céleste redevint éclatante. Elle grimpa vers le sommet d'un pas ferme, jusqu'au moment où elle dut s'arrêter devant une paroi infranchissable. Si elle avait eu la taille de Smithen, elle aurait pu surmonter cet obstacle d'une simple enjambée.

Hindris se hissa sur un rocher et se retrouva devant un objet insolite abandonné en pleine nature. Il s'agissait d'un réceptacle soutenu par des tiges métalliques. Tout en haut, un socle taillé en forme d'étoile à six pointes libérait une fumée dont l'odeur était immonde. Elle reconnut la pestilence qui l'avait répugnée quelques instants plus tôt. Elle regarda tout autour. D'autres réceptacles identiques étaient disposés sur le même axe qui, de toute évidence, cernait le territoire de Déraniro.

Hindris se boucha le nez et courut contre le vent, vers le sommet de la paroi. Là-haut, encore une fois, elle entendit des voix. Elle s'immobilisa. Hindris rabattit le tissu autour de son visage et resserra le sac de Bulgaboom sur son dos.

Une trentaine d'individus coiffés de chapeaux à visière marchaient entre de larges pics rocheux, sur lesquels apparaissaient des trous qui devaient servir d'entrées ou de fenêtres. Certaines personnes faisaient rouler des barils d'un « bâtiment » à l'autre et s'y engouffraient. Quelques-unes étaient penchées sur le sol pour nettoyer des éclaboussures rougeâtres – probablement du sang. Plus loin, on déplaçait une carcasse de cheval éventré.

Ces gens discutaient durant l'exécution de leur besogne. On entendait des percussions métalliques provenant d'une zone cachée par le relief, comme si plusieurs forgerons frappaient leur marteau contre une enclume géante. D'autres bruits similaires, plus sourds, retentissaient à partir d'une ouverture taillée dans un escarpement de pierre.

Hindris s'assit et étudia à nouveau les gribouillis de Smithen.

Sur la feuille, les carrés et les lignes entortillés ne lui disaient rien du tout. Hindris ignorait même si elle regardait le schéma dans le bon sens. Elle replia le papier et continua d'espionner les contrebandiers. Une personne transportant un baril se dirigea vers un des bâtiments centraux et en ressortit, un peu plus tard, les mains vides. C'était un bon signe !

Doucement, l'arnallie descendit une pente. Elle s'assura que personne ne regardait dans sa direction, puis elle fonça dans l'ouverture.

Lorsqu'elle en franchit l'entrée, elle se retrouva engloutie dans les ténèbres.

Elle avança à tâtons. Le couloir était recouvert de sable. Elle s'appuya contre les murs pour réduire les risques de se faire piétiner.

Sa vision s'adapta lentement à l'obscurité. Elle réalisa que le chemin qu'elle empruntait se scindait en deux. À gauche, elle distinguait une faible lumière, sans doute produite par une flamme. À droite, cependant, rien n'éclairait la voie. Elle respira un grand coup par le nez, essayant de déceler une odeur d'œufs pourris, comme le lui avait suggéré Smithen. Elle n'arriva qu'à sentir la transpiration des truands qui venaient de traverser le corridor.

Des bruits de pas se rapprochèrent. Hindris recula, évitant de justesse d'être écrasée par une semelle. Un deuxième homme passa ; il tenait un petit baril contre sa poitrine. Il emprunta la voie de gauche. L'arnallie en profita pour le suivre. À petits pas, elle pénétra dans une salle et se cacha sous la première table en vue.

Ainsi dissimulée, elle distingua deux paires de pieds, l'une avec des souliers beiges, l'autre avec des bottes de cuir. Les deux contrebandiers à qui ces chaussures appartenaient discutaient ensemble :

— *Acht chohòchs tach nicachiel di nitùcchu.*

— *Tech ditì norchoà o cocst o dichì.*

— *Tonta dagotchìni.*

Il y eut une pause.

— *Dagotchìni ?*

— *Die.*

L'individu aux souliers beiges déposa un objet lourd sur la table – probablement le baril qu'il transportait. Il se retira par où il était arrivé, et son compagnon alla s'asseoir à un bureau situé à l'autre bout de la pièce.

Hindris en profita pour se hisser sur une des chaises, puis sur la table où reposait le barillet. Elle observa le contrebandier à son bureau ; il griffonnait dans un cahier avec une plume ébouriffée. Il tourna une page, mit une mèche de ses longs cheveux blancs derrière son oreille et se gratta le nez.

Hindris se pencha et tenta de lire l'inscription qui apparaissait sur le côté du baril. À l'encre noire, on y avait écrit « *Notichàrri* ». Rien pour l'aider. Elle s'éleva sur la pointe des pieds. Un couvercle scellait le contenant.

D'un coup d'œil, Hindris s'assura que le vieux monsieur était concentré sur ses documents. Elle glissa ses doigts autour du couvercle et tira de toutes ses forces. Rien à faire. Il était coincé.

L'homme redressa la tête. Hindris tressauta. Elle se cacha derrière le barillet. Le contrebandier se leva, et l'arnallie rampa jusqu'à la chaise pour s'y cacher.

Une fois hors de vue, elle replaça son capuchon noir et regarda sur la table.

Le vieillard empoigna le baril et en lut l'inscription. Il se dirigea

vers un nouveau couloir dont l'entrée se trouvait près de son bureau. Hindris n'attendit pas une seconde de plus : elle descendit du meuble et se lança à la poursuite du bandit.

Elle le vit franchir le seuil d'une seconde pièce où des lumières rouges et bleues rayonnaient. Elle s'y faufila discrètement.

Cette nouvelle salle, très étroite, renfermait seulement deux étagères métalliques. Hindris les examina. À droite, on y avait entassé des pots circulaires, et dans chacun, une fleur poussait. Les pétales de ces plantes dégageaient des lueurs rouges qui dansaient comme des flammes. Hindris aurait juré que ces végétaux étaient en combustion.

De l'autre côté, l'étagère contenait des fleurs bleues dont les corolles libéraient des vapeurs scintillantes. Hindris sentit la froideur des plantes s'infiltrer sous sa cape. Elle frissonna.

Sans s'attarder, elle traversa la pièce, franchit une arche constituée de poutrelles et aboutit dans une autre salle. Une nouvelle puanteur lui envahit les narines : celles d'œufs pourris.

Enfin ! pensa-t-elle.

Elle arriva dans une pièce éclairée par des globes lumineux qui pendaient du plafond au bout de cordes torsadées. Le vieillard s'y trouvait. Il discutait avec un congénère moins âgé dont le visage était recouvert de traces de suie. Ils parlaient dans le même langage bizarroïde que tout le monde employait. Le plus petit était d'une humeur désagréable. Il s'essuya les mains sur sa salopette et agrippa le barillet, l'ouvrit à l'aide d'un pied-de-biche et en vérifia le contenu. Il demeura silencieux, puis prit une pincée de poudre qu'il frotta entre son pouce et son index. Le jeune hocha la tête et salua le vieux, qui se retira dans la pièce voisine en grommelant.

Hindris se rapprocha de l'homme qui portait la salopette. Ce dernier ouvrit une armoire, y empoigna un sac brun et le déchira accidentellement au-dessus de sa table de travail. De petits tubes cuivrés s'y répandirent par centaines. Le tiers roula sur le sol en produisant des tintements aigus.

Le jeune ramassa le dégât. Puis, à l'aide de pincettes minuscules, il prit des quantités minimes de poudre *Notichàrri* et les déposa au creux des tubes en cuivre. Cette manœuvre correspondait parfaitement aux descriptions de Smithen en ce qui concernait la fabrication de munitions.

Hindris recula de quelques pas. Elle retourna dans la pièce équipée d'étagères, là où reposaient les fleurs scintillantes. Elle grimpa sur une tablette et, d'un coup de pied, poussa un pot de fleurs qui se brisa en morceaux contre le sol. La corolle bleue de la plante se brisa également, comme si elle était constituée de cristal. Ses fragments se sublimèrent en quelques secondes, libérant une vapeur qui se colla aux parois de la caverne pour les recouvrir d'une fine couche de givre.

Alerté par le bruit, le jeune contrebandier vint en courant. Ses pieds dérapèrent sur la glace ; il tomba à la renverse et se cogna la tête. Hindris en profita pour revenir dans l'atelier. Elle se hissa sur le bureau et vida toute la bulgaboom qu'elle transportait dans le baril de poudre grisâtre. Elle prit une cuillère de bois accrochée au mur et brassa le mélange pour y enlever toute trace de substance étrangère.

Quand le contrebandier revint à son poste de travail, Hindris était déjà partie.

Chapitre XX

Un accueil pour les solarius

Déraniro relisait attentivement la lettre qu'Izmalt lui avait envoyée. Il n'en revenait pas : cette fois, ce monarque imbécile n'exigeait pas la livraison de nouveaux canons. C'était bien pire ! Il demandait à Déraniro de former une armée pour l'exécution d'une mission spéciale.

— C'est insensé, dit Chakùz. Holbus a ses propres contingents. Je me trompe ? Cette ville a peu de soldats, mais c'est déjà mieux que nous.

— Izmalt commande une attaque rapide. Je peux comprendre pourquoi : nous sommes bien placés et bien équipés. Ça lui évite de se salir les mains.

Déraniro roula le papier et grimpa sur une butte pour mieux admirer le lac Diamant, qui s'étendait au sud-ouest.

— Il prétend qu'une île invisible se trouve *là*. Et d'après mes calculs, elle serait à portée de tir. Il me manquerait seulement les coordonnées exactes pour tester le CRACT.

— Un tir de ton bidule coûte cinq cents classies d'or juste en poudre.

— Aujourd'hui, ce serait un investissement.

Déraniro redescendit l'élévation en tenant son chapeau par la visière. Il relut le bas du message, où un chiffre apparaissait en gros caractères.

— Trente mille violars et le double en bleuzars. C'est l'offre d'Izmalt. Tu sais combien vaut ce montant au Drakanitt ?

Chakùz se frotta le menton.

— J'ai ma petite idée.

— Si je me fie aux chartes de l'an passé, ça ferait cent cinquante mille classies d'or. Assez pour corrompre le plus loyal des Arcaporaux cappariens. Pour moi, c'est marché conclu.

— Et si Izmalt refuse de payer la prime ?

— Ha ! je l'attendais, celle-là.

Déraniro courut à l'autre extrémité du terrain avec son lieutenant. Ils observèrent le château d'Holbus, ses tours verdies par la lumière du

ciel, ses étendards qui ondulaient sous le vent.

— Si je ne reçois pas cet argent, nous pourrons tester le CRACT de l'autre côté. Ça lui donnera une bonne leçon.

Déraniro regarda Chakùz dans les yeux.

— J'espérais lui livrer ses balles de petit calibre vers la fin du mois. Eh bien, allongeons le délai de quelques semaines. Profitons du fait qu'il soit désarmé : c'est meilleur pour les négociations. Je veux qu'il tienne sa promesse.

— Et nos hommes ? Tu crois qu'ils vont accepter de se battre pour cette monarchie ?

— Es-tu un vrai mercenaire, Chakùz ? Oui ? Eh bien, réfléchis en mercenaire. La compensation que je compte offrir aux hommes va les ravir. Note ceci : je veux que tu me réunisses cent tireurs équipés de munitions à obus pour abattre les oiseaux.

— Je me trompe ou ces cartouches ne sont pas assemblées ?

— Faites-les en priorité, alors. Je veux également vingt unités sur le CRACT. Il doit pointer au sud-ouest. Demande à Kékio de monter sur un balcon avec son horizomètre. J'aurai aussi besoin qu'on me calcule la vitesse et la direction du vent.

Chakùz retranscrivait les directives de son maître aussi fidèlement qu'il le pouvait.

— Combien de canons moyens avons-nous ? s'informa Déraniro.

— Dix… ou onze si le dernier est prêt. Nous avons livré une quatrième cargaison à Holbus le mois passé…

— Dix, ça fera l'affaire. Amène-les près du CRACT avec des gens pour les manœuvrer. Dis-leur que nous aurons des adversaires dans les airs, sur la terre et… Hé ! tu m'écoutes ?

Chakùz avait cessé d'écrire dans son calepin. Il entrouvrit la bouche pendant qu'il observait par-dessus l'épaule de Déraniro avec une expression un peu ridicule. Déraniro pivota sur lui-même pour regarder dans cette direction.

Il y avait un palais, là, sur le lac Diamant.

Le grignôle n'en revenait pas. Il se frotta les yeux. Le bâtiment se trouvait bel et bien là, non loin de la berge, à une distance accessible à la nage. Les tours de la structure, dont l'une s'élevait plus haut que les autres, penchaient légèrement vers la droite, signe que le temps les avait abîmées. Déraniro avait l'impression qu'elles s'effondreraient d'une minute à l'autre.

— Alors, Izmalt disait vrai !

— C'est apparu au milieu de nulle part !

— C'est ce que je viens de te dire, Chakùz ! Il doit y avoir des bâtons d'illusion autour de cette ruine. C'est une ruse inventée par les akdathes de Grande-Valcompte.

Déraniro prit la lunette d'approche qu'il gardait toujours dans la

poche de sa veste. Il observa le bâtiment de sa plus haute tour jusqu'à la base. Sur l'île, il vit des hommes et quelques femmes monter à bord d'embarcations munies de voiles triangulaires.

— Ha ! ils vont traverser le lac. Voilà une chance qu'il ne faudrait pas manquer. Réunis tout le monde. Je veux que des munitions soient prêtes dans cinq minutes.

Chakùz se dépêcha de rassembler les troupes nécessaires. Le grignôle vit alors ses hommes courir pour se préparer à l'attaque. L'excitation était palpable dans leur voix. Déraniro ne les comprenait que trop bien. Aujourd'hui, ses fidèles n'allaient pas se plaindre du travail rébarbatif dans les ateliers. Ce jour serait comme à la belle époque : glorieux et lumineux. Comme les bons vieux jours au Drakanitt, à la forteresse de Béliria, où l'armée de Roc-du-Cap les tenait bien occupés.

On transporta une demi-douzaine de barils dans les ateliers. Puis, au bout d'un moment, les premiers caissons de munitions affluèrent. D'autres serviteurs, dont les plus musclés, tiraient des canons près de la falaise sud en pointant leur bouche vers le lac Diamant. Chakùz supervisait les manœuvres en criant des ordres à tue-tête. On apporta de la poudre noire et des boulets.

Déraniro leva la tête vers le balcon métallique qui surplombait les résidences.

— Kékio ! lança-t-il à l'individu qui y était assis. Je veux connaître la distance exacte qui nous sépare de l'île. Oui ! Celle qui vient d'apparaître.

Kékio approuva avant de se pencher sur son horizomètre. En attendant une réponse, Déraniro s'avança derrière Chakùz et l'aida à résoudre les difficultés trigonométriques de l'opération. Il ordonna aux soldats de s'aligner en rang et leur expliqua la situation.

— Aujourd'hui, nous avons décroché un contrat juteux. Réussissez la mission et nous pourrons quitter ces maudites terres. Vous en rêvez depuis longtemps, et moi aussi !

Déraniro leva le poing en l'air et rappela quelle était la mission sacrée de leur organisation : regagner le Drakanitt oriental pour châtier cette pourriture de Docène Capiaso. Grâce à l'argent d'Izmalt, ils pourraient enfin mettre leur grand projet en branle. Il durcit le ton quand il passa aux directives plus concrètes :

— Canonniers, tenez-vous prêts à tirer sur les vaisseaux. Personne sur ce lac ne doit atteindre la berge. Fusiliers, rassemblez vos munitions. Une attaque nous viendra des airs. Vos cibles seront probablement des arads ou des solarius. Tout le monde attend mon signal avant d'ouvrir le feu.

Il se retourna vers Chakùz.

— Où est le CRACT ?

Au même moment, des coups de tambours retentirent, et à partir d'une caverne creusée dans le flanc de la falaise, des voix tonnèrent en suivant la cadence des percussions. Une vingtaine d'hommes déplaçaient une charge qui semblait terriblement lourde.

— Faites de la place ! cria Déraniro.

Des soldats costauds émergèrent de l'antre ombragé en tirant des cordages par-dessus leurs épaules. Bientôt, la pointe noire du CRACT apparut à la lumière du jour.

Déraniro sourit. L'arme qu'il avait provisoirement baptisée « le canon rétractile pour abattre les châteaux et les tours » était sa plus belle invention. Un bijou d'artillerie aussi haut qu'une muraille qui combinait mobilité et puissance. Un seul tir de cette arme serait suffisant pour briser la lignée des Capiaso pour de bon. Finies, les années de tyrannie ! Le Drakanitt oriental reviendrait aux gens honnêtes qui l'habitaient avant la monarchie capparienne, avant les Génocides… Déraniro portait les espoirs de vengeance de maints peuples ainsi que ceux de son père. Son objectif vertueux – il l'espérait – se concrétiserait bientôt.

Le CRACT représentait le premier pas vers ce fantasme. Le grignôle le cachait à Izmalt depuis toujours. Il ne s'agissait pas d'un contrat, mais d'un bijou personnel, et maintenant qu'il en avait achevé la fabrication, Déraniro rêvait du jour où il retournerait à Roc-du-Cap pour engloutir cette ville maudite sous une rivière de feu et de décombres.

— Déploiement !

Les soldats tournèrent de grandes manivelles pour allonger le canon du CRACT. Ce processus prendrait du temps ; Déraniro rejoignit donc ses autres canonniers pour distribuer des ordres :

— Utilisez des boulets ramés !

Les hommes poussèrent des charges de poudre dans les canons avec des refouloirs. Ils y insérèrent des boulets doubles reliés par des chaînes.

Quand les équipes donnèrent le signal que tout était prêt, Déraniro leva la tête vers Kékio, toujours perché sur son balcon.

— Vitesse du vent ?

Kékio se pencha par-dessus la garde pour mieux crier.

— Deux virgule deux nœuds vers le nord-ouest.

— Horizomètre ?

— Quarante-cinq virgule douze narcas pour l'île. Je recommence ?

Déraniro n'en revenait pas. Cette île se trouvait encore plus près que le palais d'Holbus.

— Je veux un deuxième avis. Fais-toi remplacer par Zank.

Le grignôle prit un calepin dans sa poche et exécuta des calculs rapides en tenant compte du facteur éolien et de sa propre altitude. Il

arriva à un résultat semblable.

— Leurs bateaux sont déjà à portée de tir. Nous attendrons qu'ils atteignent les eaux profondes avant de tirer… Les glorgomothes pourront manger à leur faim. Pour le moment, ajustez vos canons. Distance quarante-deux ! Élévation soixante-cinq ! Trois degrés à l'ouest !

Les hommes déplacèrent les pièces d'artillerie. Peu après, l'équipe qui s'occupait du CRACT termina de déployer la première des trois strates de l'énorme tuyau.

Déraniro s'adressa à Zank pour obtenir une nouvelle mesure d'horizomètre.

— Ça me donne quarante-cinq virgule onze narcas !

— Parfait !

Il se tourna vers le lac Diamant et observa les vieux rafiots avec sa lunette d'approche. Selon son estimation, les rebelles avaient déjà parcouru trois narcas. À cet endroit, l'eau était assez profonde pour accueillir des prédateurs marins.

— Fusiliers ! Tenez-vous prêts ! Nous révélerons notre position après cette salve. Canonniers ! Enflammez vos boutefeux !

Les soldats allumèrent la pointe de leur bâton, et Déraniro se fourra des ouates au creux des oreilles.

— Feu !

Neuf coups retentirent, et le chapeau de Déraniro vola par-derrière. L'un des canons n'avait pas tiré, ce qui était statistiquement acceptable.

Sur le lac, des traits luisants se soulevèrent près des bateaux.

— Correction : un demi-degré ouest ! Recharge ! Boulets ramés ! Enflammez ! Feu !

Le souffle des explosions écrasa la poitrine de Déraniro. Il inspira profondément avant de reprendre son précieux chapeau, puis observa dans sa lunette pour admirer les jets aqueux s'élever entre les navires.

— La prochaine fois, ça sera la bonne !

Il répéta ses instructions de charge. Pendant ce temps, la deuxième strate du CRACT se déploya. Déraniro sentit l'excitation naître au creux de son estomac.

— Feu !

Les canons crachèrent leur boulet.

— Maître ! s'exclama Zank, toujours perché sur le balcon avec son horizomètre. Une formation de solarius s'approche par la voie des airs.

Déraniro pointa sa lunette vers le haut. Une centaine d'anges solarius descendaient droit sur eux avec des épées.

— Canonniers ! Feu à volonté. Fusiliers ! Un groupe de solarius s'amène. Accueillons-les avec nos bonnes manières. Chargez les balles *Notichàrri*.

Les soldats s'exécutèrent. Ils placèrent des munitions cuivrées à l'intérieur de leur arme.

— En joue !

Les fusils se dressèrent vers le ciel verdoyant, où les solarius étendaient leurs ailes pour planer. Déraniro plissa les yeux, légèrement ébloui par le scintillement des armures.

— Ne tirez pas tout de suite. Attendez mon signal !

Derrière lui, un serviteur cria que la dernière strate du CRACT venait d'être déployée. Le cœur de Déraniro battit plus fort. Après toutes ces années, il admirerait enfin son joyau à l'œuvre. Il ordonna par-dessus son épaule :

— Chargez-le avec trois barils de poudre *Chitèrri*. Vite !

On acquiesça. Déraniro avait envie de se retourner pour voir ses techniciens à l'œuvre, mais il devait surveiller les solarius. Les anges se rapprochaient en brandissant leur épée. Ils seraient bientôt là.

— Schéma habituel. Chacun tire sur le solarius qui se trouve devant lui.

Il devait encore patienter vingt secondes s'il voulait provoquer le maximum de dommages. Dix secondes. Les combattants attendaient le signal. Déraniro ajusta les ouates dans ses oreilles et leva le bras. Cinq secondes. Il prit une grande inspiration.

— FEU !

Au moment où leur gâchette fut enfoncée, les fusils éclatèrent en libérant des gerbes de flammes pourpres. Des débris explosèrent dans tous les sens, causant de profondes lacérations au visage des contrebandiers. Trois d'entre eux s'effondrèrent en hurlant ; d'autres coururent en se cachant le visage derrière les mains.

Déraniro sentit des veines éclater à l'intérieur de ses yeux. Une chaleur lui parcourut les tempes. Sa colère atteignit son apogée quand il huma une odeur qui lui était étrangère. Avait-on osé saboter sa production ?

Smithen… se dit-il en observant le flanc de la montagne.

Déraniro se maudit de ne pas avoir tué cette charogne. Pour le moment, il devait contenir son excès de rage : les solarius fonçaient droit sur eux. Le grignôle empoigna son fusil et le chargea avec une balle *Notichàrri* qu'il savait sûre, car il fabriquait lui-même ses propres munitions. Il tira un coup, et une lumière rougeoyante engloutit les anges au centre de la formation. Un nuage de plumes et de sang se répandit dans le ciel.

D'un cri autoritaire, Déraniro ordonna à ses soldats de se mettre à l'abri, ce qu'il fit lui-même. Plusieurs d'entre eux ignorèrent la directive, encore aveuglés par les explosions. D'autres se lamentaient, accroupis au sol.

L'attaque s'abattit sur eux comme un orage doré. Les solarius

fondirent sur les canonniers et tranchèrent des têtes au passage. Déraniro ouvrit le feu pour déchiqueter un autre solarius.

Un seul groupe arrivait à se défendre : celui des techniciens du CRACT, dont les membres étaient équipés de fusils semi-automatiques. Ils touchèrent mortellement les anges pendant qu'ils s'affairaient sur le canon pour le rendre opérable.

— Maître ! hurla l'un d'eux. Votre arme est prête ! Il nous faut les coordonnées !

Déraniro n'osait plus sortir de sa cachette. Il se rappela ses calculs et cria :

— Distance quarante-cinq virgule douze ! Élévation cinquante-deux ! Trois degrés à l'ouest ! Dépêchez-vous !

Il jura. Ses hommes utilisaient le CRACT pour la première fois, et Déraniro ne pourrait pas admirer le résultat. S'il montrait le bout de son nez, il se ferait trancher le cou. Les ombres des solarius défilaient sur son corps. En levant le regard, Déraniro aperçut les anges qui montaient à des hauteurs vertigineuses et redescendaient en flèche pour s'attaquer à son équipe. Autour de lui, les hurlements se multipliaient, tout comme les coups de feu.

Le ciel, qui virait au jaune, se couvrit d'une couche de nuages sombres. Déraniro enleva une plume ensanglantée sur sa manche et sentit des gouttes d'eau tomber sur la visière de son chapeau. La pluie se transforma en orage.

— Le CRACT est maintenant pointé sur l'île ! cria un technicien. Ordre de tirer ?

Tout arrivait trop vite. Déraniro grogna. Il se releva pour voir ses troupes se faire massacrer. Il devait parcourir une bonne distance pour atteindre le rebord de la falaise ; de plus, les précipitations l'empêcheraient de bien voir. Il dut répondre par l'affirmative.

La détonation fut si puissante qu'elle eut l'air d'ébranler les fondements du monde. Un rocher se détacha de la montagne et percuta Déraniro de plein fouet sur le crâne. Le grignôle prit de grandes respirations pour éviter de perdre connaissance. Du bout des doigts, il tâta la plaie, qui saignait abondamment.

Par miracle, son chapeau avait été épargné.

À peine capable de garder son équilibre, il cria à ses techniciens :

— Alors ?

Le vent se leva, donnant à l'orage une ardeur torrentielle. Déraniro se protégeait le visage à deux mains. Il répéta sa requête et obtint enfin une réponse.

— Maître ! C'est incroyable !

Il ignorait lequel de ses serviteurs avait parlé.

— Vous avez touché la cible, oui ou non ?

Cet homme, encore incrédule, lui transmit le résultat de ce premier

essai.

Déraniro crut rêver.

Chapitre XXI

La traversée du lac Diamant

Bachior Arioo tenait un bâton d'illusion d'une main, et de l'autre, il ramait. Ses disciples l'imitaient, même la frêle Jolène.

Il se retourna vers le Palais de Bois et remarqua que les volobies avaient quitté la berge.

— On lance l'attaque plus tôt que je ne l'avais prévu.

— Mauvaise idée… dit Lasielle en secouant la tête.

— Que voulais-tu qu'ils fassent ? Sans soleil, c'est difficile de choisir le bon moment pour une offensive. Il fait toujours trop clair avec les couleurs dans le ciel !

— Ils devaient attendre le reste des solarius. Tu les as vus, toi ?

Lasielle avait raison. Depuis le début du rassemblement, Bachior savait qu'Éwinga mettait tous ses espoirs sur sa carte cachée, c'est-à-dire l'armée de solarius qui devait la rejoindre. Seulement quatre-vingt-trois d'entre eux avaient atteint le Palais de Bois.

Bachior se tourna vers ses disciples.

— Ça va, vous autres ?

Chacun répondit par l'affirmative, sauf Alégracia qui, assise au centre de l'embarcation, tenait le Serpent d'Argent enroulé dans un tissu noir.

— Pourquoi elle ne rame pas, elle ? demanda Moraïn.

— Elle n'a pas trois bras. Le Serpent doit rester dans ses mains. N'est-ce pas, Alégracia ?

Elle hocha la tête.

— Maintenant, plus un mot, ajouta Bachior. Ces bâtons d'illusion ont été difficiles à trouver : faites-en bon usage. Personne ne doit connaître notre position.

La traversée se poursuivit en silence. On n'entendait que les rames lécher l'eau. Des goélands pleuraient dans le ciel vert, pendant qu'une nuée de moustiques tourbillonnaient au ras du lac, ce qui avait ouvert l'appétit des poissons.

Ils approchaient lentement de la berge.

Posant sa rame au fond de la barque, Moraïn chuchota à l'oreille de Thamaya :

— J'ai fini mon dernier poème avant de partir. Tu veux l'entendre ?

Elle plissa les yeux en signe d'exaspération.

— Non.

— S'il te plaît !

— Écoute, Zérinam…

— *Zéroo*, la coupa Bachior en levant un index menaçant. Ici, c'est *Zéroo*.

— Bon ! reprit-elle. Eh bien, *Moraïn*, je t'ai dit « non » avant-hier et avant-avant-hier. Tu penses quoi ? Que je me réveille chaque matin avec l'irrésistible envie d'écouter tes… tes…

— Tu en meurs d'envie.

Elle cessa de ramer.

— Au fait, tu as peut-être raison. J'ai justement besoin d'entendre, encore une fois, qu'on se perdrait dans la rivière ambrée de ma chevelure aux sillons de soie, et que sur ma peau blanche et douce, on trouverait cinq grains de beauté qui, de leur disposition en forme de tarte, vont t'inspirer pour ton prochain dessert… Ta gueule !

Bachior tenta de cacher son sourire. Cependant, Moraïn ne semblait pas vouloir abandonner.

— Tu m'as devancé, là. Alors, c'est vrai ? Pour les grains de beauté ?

Thamaya gonfla ses joues.

— Hé ! ajouta le rouquin. À quoi tu essaies de résister, là ? Avoue-le : les filles aiment se faire dire de belles choses ! J'en ai séduit, des frustrées comme toi à Roc-du-Cap, et elles en valaient le coup.

— Elles sont folles.

— Ah oui ? Et toi, tu es saine d'esprit, hein ? Une perle de bon sens !

Cette remarque agaça Bachior. Moraïn cessa de parler, comme s'il venait de lire dans les pensées de son maître. Thamaya reprit la discussion :

— Contrairement à tes nombreuses prétendantes, moi, je sais quand un compliment est sincère.

— Pourtant, mes paroles respirent la franchise.

Sans avertir, Alégracia se tourna vers Moraïn et lui cria en plein visage.

— Elle ne veut pas t'entendre ! La ferme !

— On t'a rien demandé, toi ! s'empressa de répondre Thamaya.

Alégracia grogna. Elle montra les dents et fixa Moraïn comme un prédateur. De petits nuages de vapeur émanaient de ses gencives ; voyant cela, Bachior se leva.

— *Pas de transformation !* Pas tout de suite. Maintenant, calmez-vous ou je vous balance par-dessus bord.

Il s'était adressé uniquement à ses jeunes disciples, car pour l'instant, Bachior voulait laisser Alégracia cultiver sa colère, puisqu'elle s'engageait dans une voie où l'âme devait rester incendiée par la haine. Cette fille était une source d'inspiration… et il ne fallait *jamais* bâillonner l'inspiration.

Bachior se rassit. Il se remémora les souvenirs de son ancienne famille : sa femme ainsi que ses deux fils, et surtout le portrait crasseux de Salvéric Artis'Téming. Le ressentiment se manifestait en lui avec tant de violence qu'il en ressentit des picotements dans ses doigts. Il avait hâte de se transformer, une fois de plus, en une créature des Ténèbres, puissante et maligne.

Mais le temps n'était pas encore venu.

Il continua à ramer. La chaloupe cheminait sur le lac presque aussi rapidement que les volobies, qui se trouvaient à bonne distance derrière eux. Le calme revint, permettant aux passagers de réentendre le murmure aqueux des rames. Personne n'ouvrit la bouche durant le tiers du voyage.

Puis, une détonation brisa cette tranquillité.

Les kajuvârs dirigèrent leur regard vers les Pics de Grances. Même avec sa vision aiguisée, Bachior ne distingua que la forêt et les rochers au sommet. Était-ce un éboulement ?

Plus loin derrière, des geysers se soulevèrent entre les bateaux des rebelles.

— L'armée d'Holbus est là-haut ? demanda Lasielle en pointant le relief.

D'autres jaillissements secouèrent la formation de volobies. Bachior n'y voyait aucune logique.

Il se souvint alors de la parade qu'il avait contemplée quelques journées auparavant en traversant la ville d'Adyn : les forces d'Holbus y avaient démontré la puissance de leurs canons à poudre noire. Les pétarades d'aujourd'hui ressemblaient drôlement à celles de ce jour-là. Utilisait-on cette artillerie pour attaquer les troupes d'Éwinga ?

— Tu penses qu'Izmalt avait des espions au Palais de Bois ? demanda Lasielle.

— Ça ne fait aucun doute. Izmalt a déjà essayé de m'acheter, après tout.

Les attaques continuèrent et l'un des projectiles heurta le mât d'un bateau ; sa grand-voile bascula vers l'arrière et claqua sur l'eau. Il serait désormais impossible pour ce bateau de continuer d'avancer.

Bachior s'adressa à tous ses passagers :

— Redoublons d'ardeur. Il ne faut pas rester ici.

• • •

Riuth devait trouver une solution de rechange pour atteindre la berge.

Des gerbes d'eau jaillirent, et une puissante vague frappa la coque du bateau. Il s'accrocha à la rambarde pour éviter d'être projeté par-dessus bord.

— Éwinga ! Je dois ordonner aux hommes de sauter !

— Non ! Vous naviguez en eaux profondes. Les projectiles ont attiré des prédateurs marins.

— Et Conerco, il en dit quoi ?

Il y eut une pause, anormalement longue, avant l'arrivée du message télépathique :

— Je suis désolée, Riuth. À partir de maintenant, l'Arcaporal ne nous aidera plus. Je vous passe le flambeau. Menez mes combattants à la victoire, avec amour. Sauvez notre beau pays. Adieu.

— Adieu ? Éwinga ! Nous avons besoin de votre aide !

Une nouvelle vague heurta la volobie de plein fouet. Un craquement retentit, lugubre et affolant. Le pont trembla sous les secousses. La moitié des soldats s'écroulèrent en poussant des hurlements de terreur.

— Éwinga !

Riuth attendit une réponse qui ne vint pas. Il ne comprenait rien. Conerco n'allait plus les aider ? Qu'est-ce qu'Éwinga insinuait par là ?

Des tirs fusaient toujours à partir des Pics de Grances.

Comment l'ennemi avait-il anticipé leur mouvement ? Le ciel leur tombait sur la tête, et personne n'était en mesure de fournir la moindre explication.

Une vive lumière aveugla les membres de l'équipage. Cet éclair dura le temps d'un clignement d'œil, et peu après, un puissant rugissement eut l'air de secouer les entrailles de la Terre.

Recroquevillé sur le pont, le prince aperçut un projectile déchirer le ciel. Il se retourna pour voir l'impact avec horreur. La base du Palais de Bois se couvrit de flammes rampantes. Une fumée noire grandissait pendant que la plus petite tour de la structure s'écroulait sur elle-même.

Le bois du palais émit des grincements. Un nouveau crachement de feu engloutit le bâtiment, et une seconde tourelle céda sous la chaleur. Le rougeoiement s'intensifia, et le nuage noir devint la signature même du néant.

Des larmes embrouillèrent la vue de Riuth. Il entrouvrit la bouche, ahuri. Tout autour, les rebelles s'affolaient. Certains hurlaient de désespoir ; d'autres se jetaient à l'eau en espérant échapper au cauchemar.

Derrière eux, le Palais de Bois tombait.

Sa plus haute tour, celle qui soutenait la Salle Supérieure, fut

parcourue de fentes dentelées qui grimpaient vers le sommet. Un lit de flammes en léchait la base. Les craquelures gravirent deux, puis quatre étages, et quelques secondes plus tard, la structure se prosterna. Elle s'effondra, emportant le reste du bâtiment dans une inéluctable destruction.

Riuth s'essuya les joues. En son for intérieur, il remercia Bachior Arioo d'avoir kidnappé Alégracia avant le Dernier Assaut, sans quoi elle aurait péri sous les décombres. Riuth observa le large sans réussir à voir d'autres vaisseaux que les trois autres volobies. Il espérait, du plus profond de son être, que les boulets avaient épargné le bateau de son ancien maître.

Après maints clignements d'yeux, il réalisa que les membres de son équipage continuaient à se jeter par-dessus bord. Il devait réagir. Dans un ultime effort, il tourna le dos aux fumées ténébreuses qui s'élevaient de l'île et parla avec une voix tonnante :

— Restez avec moi ! Restez avec moi ! *Agnen'deth méria ki !*

Un blondin que Riuth ne connaissait pas accourut devant lui.

— Général, non ! On ne peut plus avancer sans voile ! Il faut quitter la volobie !

La pluie devint un véritable torrent. L'eau fit grandir les flaques brunâtres au centre du bateau.

— Général !

Riuth se sentait incapable de répondre ; il était figé par la torpeur. Alors qu'il évaluait encore la gravité de ce qu'il voyait sur le lac, il entendit un concert de hurlements funestes.

Il se tourna vers les eaux.

Les histoires étaient vraies : d'effroyables mâchoires émergeaient du lac et se refermaient sur les nageurs avec d'affreux claquements. Des glorgomothes carnassiers se repaissaient de chair humaine. Ces monstres gobaient les hommes d'une seule bouchée, tandis que d'autres se disputaient les restes déjà déchiquetés par des congénères affamés. Les cris de détresse des rebelles s'éteignaient un à un. Les matelots restés à bord étaient contraints de regarder leurs camarades se faire dévorer vivants.

— Jetez-leur des cordes ! s'empressa de crier Riuth en constatant l'inertie de son équipage. Bougez ! Allez !

On obéit à la directive, même si, de toute évidence, aucune des cordes n'avait la longueur requise. Après trois essais, il ne restait plus aucun nageur vivant sur le lac.

À bâbord et à tribord, les geysers atteignaient encore des hauteurs monstrueuses. Les tirs d'artillerie maintenaient leur cadence, et à travers ce chaos effroyable, Riuth dut se boucher les oreilles pour réfléchir. Les idées ne venaient pas. À court de temps, il choisit de suivre son instinct. Il regarda le blondin dans les yeux et lui fit sa

requête :

— Attachez-moi.

Le soldat haussa les sourcils.

— Vous attacher ? Pourquoi ?

— Ne discutez pas !

Il pointa trois autres individus.

— Vous ! Prenez les cordages et attachez-moi aux montants de la coque. Faites ce que je dis !

Les rebelles s'activèrent aussitôt, l'air de considérer ces paroles comme le dernier espoir qu'il leur restait. Riuth dicta des instructions précises, et sitôt après, on lui enroula des câbles massifs autour des poignets, du torse et des jambes.

Quand l'opération fut terminée, il se rendit à l'avant de la volobie. Il enleva son capuchon pour s'exposer aux rafales gorgées de pluie. Le vent giflait son corps. Ses cheveux ondoyaient devant son visage en projetant de fines gouttelettes.

Assailli par la force des éléments, Riuth arrivait mal à garder son équilibre. Il tira sur les cordes pour s'assurer que les nœuds tiendraient bon. Il dégaina Xilasire, qu'il serra dans sa main droite, et déploya les bras comme s'il voulait enlacer la montagne.

Le prince se concentra pour se remplir de Lumière. L'énergie fournie par son épée le traversa et illumina ses yeux d'une lueur vive. Sa peau vira au noir. À son dos, de gigantesques ailes colorées se dressèrent comme des voiles pour faire obstacle à l'orage.

La poussée fut violente. Les vents propulsèrent Riuth par-dessus bord et les cordages le retinrent dans les airs, au-dessus du lac. Les liens serrèrent ses poignets et ses chevilles. Une douleur atroce lui parcourut les membres, et quand une rafale souffla, le bateau bougea enfin.

Mais cette poussée ne suffisait pas. Riuth resserra le manche de Xilasire pour absorber davantage de Lumière. Ses ailes grandirent encore et encore, mais la souffrance, elle, empira. Les épaules du prince se disloquèrent. La Lumière réagit aussitôt en replaçant les os aux bons endroits.

La volobie gagnait de la vitesse.

Riuth n'avait qu'une seule pensée : amener ses hommes loin des tirs ennemis. Il fallait profiter des vents. Riuth déploya alors un suprême effort pour doubler la grandeur de ses ailes. La tripler. La quadrupler.

Les plumes projetaient des reflets miroitants sur la surface du lac. Des côtes se cassèrent dans la poitrine de Riuth. La Lumière ne le guérissait plus. Xilasire aspirait l'énergie primaire ; elle brillait d'un éclat aussi ardent que le Soleil. Elle surchauffait.

Le bateau avançait maintenant si vite qu'il fendait les vagues.

Riuth respirait rapidement pour éviter de s'évanouir. Xilasire lui brûlait la main, et ses coudes se déchiraient. Heureusement, la volobie traversait le lac Diamant à une vitesse folle.

Puis, Xilasire commença à fournir moins de Lumière. Trop peu. Les plumes du prince s'éteignirent une à une. Riuth n'y comprenait rien. Son épée lui donnait toujours l'énergie qu'il demandait. Toujours ! Le manche rougeoyait de chaleur et son gant dégageait une fumée grise. Déterminé à ne pas abandonner le combat, Riuth réunit ses dernières forces et les expulsa d'un seul coup. Il hurla ; ce cri fut le premier et le dernier de cette opération. La Lumière de Xilasire quitta son foyer. Une explosion arc-en-ciel libéra des faisceaux colorés dans toutes les directions, d'abord sur le lac Diamant, puis vers le ciel jaune-vert. L'éclat aveugla les passagers de l'embarcation, qui durent se cacher le visage dans leurs mains.

La volobie arriva sur la berge à une vitesse fulgurante. La coque se brisa contre les récifs en provoquant un fracas épouvantable. Riuth fut propulsé à une hauteur vertigineuse, avant de retomber violemment sur la plage. Ses vêtements furentdéchirés lorsqu'il roula sur les rochers pointus. Son plastron métallique lui évita les pires meurtrissures.

Xilasire retomba devant lui. L'épée, qui symbolisait la grâce des xayiris, sonna comme de la ferraille. Elle gisait, fatiguée, dans un amoncellement de vase. Sa luminosité avait disparu.

Riuth combattit la douleur et rampa vers son arme. Quand il posa les doigts sur la poignée, il ne sentit aucune Lumière. L'épée avait repris la lourdeur habituelle de l'acier. La crasse y adhérait. Plus rien ne brillait.

Pour aider son maître, Xilasire avait craché ses dernières énergies. Jusqu'à en mourir.

Chapitre XXII

Les kajuvârs

La barque toucha la berge, et les six kajuvârs posèrent les pieds à terre. Il pleuvait à torrents. Bachior tira l'embarcation sur la plage et la dissimula derrière un escarpement herbeux où poussait un tapis de minuscules fleurs blanches. Il grimpa ensuite au sommet d'une butte pour observer la Plaine Dérangée sur toute son étendue.

— Impossible de voir à travers ce déluge.

Les autres haussèrent les épaules, à l'exception de Jolène, qui s'essuya le nez avec un mouchoir.

— L'armée d'Izmalt est sûrement en train de se déplacer vers nous, reprit Bachior.

Son regard s'obscurcit.

— Il est temps de se transformer.

Moraïn fut le premier à réagir. Il appuya ses bras contre le sol, et une énergie ténébreuse lui traversa le corps. Sa peau se noircit, ses cheveux roux devinrent d'un blanc lunaire et ses dents surchauffèrent assez pour dégager des vapeurs. Sa transformation s'acheva en moins d'une seconde.

— *Schriiiii !*

Bachior arriva sans peine à décoder ce langage, ce qui le fit sourire. Il se tourna vers Alégracia pour lui demander :

— Tu connais le kio ?

D'un signe de la tête, elle répondit par la négative.

— C'est normal si personne n'a pris la peine de te l'expliquer. Une fois transformée, tu pourras communiquer avec d'autres kajuvârs grâce à des signaux sonores. C'est plus rapide que d'articuler des mots. Ne t'en fais pas… Ton esprit réussira à les interpréter.

Alégracia demeura perplexe, signe évident qu'un tel concept échappait à sa compréhension. Bachior voulut la rassurer.

— Pas la peine de t'inquiéter. Ce pouvoir est inné chez nous.

Il se tourna vers Jolène et lui annonça qu'elle devait se transformer à son tour. Cette dernière adopta aussitôt la forme d'une kajuvâre de petite taille, aux yeux brillants et aux membres durcis par les muscles.

— Très bien. À toi, Thamaya…

Elle s'exécuta comme les autres. Son costume élastique s'ajusta à sa nouvelle apparence. Peu après, Lasielle se changea, elle aussi, en démon noir. Il ne restait plus qu'Alégracia et Bachior.

— À ton tour…

Alégracia recula d'un pas. Sa respiration s'accéléra. Elle déglutit en observant Bachior d'un regard suppliant.

— Je n'ai pas envie de…

— Non, non, non, la coupa Bachior d'une voix faussement rassurante. Tu dois avoir confiance en toi. N'aie pas peur. Tu es née kajuvâre. Fais-en ta fierté.

— Et si je perds le contrôle ?

Bachior haussa un sourcil.

— Perdre le contrôle ? C'est le sang rouge qui provoque la perte de contrôle, ma chère.

Il se pencha pour lui chuchoter à l'oreille, espérant que les autres n'aient pas l'ouïe assez aiguisée pour l'entendre :

— Tu rêves de détruire Shnar depuis longtemps, n'est-ce pas ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je n'en ai jamais eu l'occasion.

Cette réponse était un mensonge, de toute évidence, ou un refus de confronter la dure réalité. Bachior leva l'index et argumenta avec tout le sérieux qu'il pouvait démontrer :

— C'est faux. Tu craignais de mal agir. Mais dis-moi, qu'est-ce que le mal, hein, le vrai ? Un acte qui mettrait ta mère en furie ? Elle est morte, désolé de te le rappeler. Alors, qu'est-ce que tu attends ? Libère-toi de tes chaînes. Oublie la petite voix humaine qui te paralyse. Laisse-la derrière toi. Deviens une kajuvâre et fonce vers les rêves que tu chéris depuis si longtemps !

Alégracia s'apprêta à répondre, mais Bachior l'obligea à se taire en lui pinçant les lèvres. Au creux de sa poitrine, il sentit son pouls s'accélérer. La panique le gagnait.

— Dans la vie, nous souhaitons tous accomplir de nobles desseins. Nous désirons la grandeur, nous élever au-dessus de nos ennemis pour les toiser de haut.

— Mais je…

— Chut ! Tu en as envie, au fond. Avoue-le donc. Tu as… Tu dois avoir une voix intérieure qui te suggère de rester silencieuse, de t'asseoir et de ne rien faire. Pas vrai ? Eh bien, je te le dis : c'est le simple murmure d'un humain jaloux. De ses lentes berceuses, il endort le kajuvâr pour mieux exposer sa faiblesse dégoûtante. Crois-moi : tu n'as pas besoin de lui.

Des larmes roulèrent sur les joues d'Alégracia. Au même moment, on entendit un cheval hennir derrière la colline qui jouxtait la plage.

— Mais ça ne ramènera pas ma mère.

Bachior leva la main et gifla Alégracia de toutes ses forces. Le coup fut si puissant que la jeune femme fut renversée sur le côté. Elle demeura inerte, au sol, pendant que Bachior criait à tue-tête :

— Pourquoi tu doutes *maintenant*, hein ? Pourquoi ?

— *Bachior !*

C'était Lasielle qui intervenait, communiquant dans le langage kio. Elle agrippa Bachior par les épaules et l'obligea à reculer. Mais ce dernier combattit son emprise et fit tonner sa voix pleine de hargne :

— J'ai douté, moi aussi ! Pendant des années ! Et ça ne sert à rien ! À RIEN ! Tu entends ? Tu entends ce que je dis ? Tu veux mourir et laisser ce crime impuni ? EH BIEN, TOUT LE MONDE SERA HEUREUX ! *Va-t'en !*

Il se laissa mener par Lasielle, trop effrayé par la contagion du doute, par la possibilité de succomber à la voie facile du pardon.

Puis, Bachior regarda la paume de sa main et réalisa ce qu'il venait de faire. Jamais il n'avait osé frapper l'un de ses disciples. Il gonfla les poumons pour se remettre les idées en place. Doucement, il écarta Lasielle et reprit la parole en gardant ses distances :

— Ne détruis pas la meilleure partie de toi.

Alégracia serra les poings. Elle fixa Bachior dans les yeux, le glaça d'un regard qui transmettait le poids infini d'une haine et d'une misère sans remède. Sa métamorphose fut prompte. Quand l'électricité pétilla dans sa chevelure blanche, Alégracia émit ses premiers mots en kio :

— *Je vous hais.*

Bachior ne comprenait pas sa réaction. Tout était si clair, si évident. Comment pouvait-on s'égarer dans un chemin qui, de jour comme de nuit, demeurait illuminé par des sentiments si réels ?

Alégracia lui tourna le dos et bondit par-dessus l'escarpement, toujours avec le Serpent d'Argent dans les mains. Bachior l'appela, mais Alégracia refusa de lui porter la moindre attention. Elle observait la Plaine Dérangée, le corps à la merci des intempéries.

— Alégracia ! cria-t-il à nouveau en s'éloignant de Lasielle.

Il cessa d'avancer, paralysé par une émotion qu'il ne ressentait qu'en de rares occasions.

Bachior entendit alors un hennissement, puis le bruit de sabots lourds qui foulaient la terre. Sur la colline, un cheval noir d'apparence majestueuse arriva devant Alégracia. Avant même que l'animal ne fût immobilisé, la jeune femme sauta sur la monture et utilisa ses griffes postérieures comme des éperons. Ensemble, ils disparurent au galop.

Bachior monta au sommet de l'élévation. De là-haut, il vit la jeune kajuvâre s'éloigner vers l'est et traverser la plaine. Elle s'engouffra dans les nuées de pluie et disparut.

— Va. Fais ce que tu dois faire.

Il ferma les yeux et respira une toute dernière bouffée d'air frais.

— *D'où elle sort, cette bestiole ?* dit Lasielle.

Bachior ignora le kiotement de sa cousine, préférant s'abandonner au bonheur que lui procurait l'acte de se transformer en kajuvâr. Il planta ses longues griffes dans le sol vaseux. Ses yeux projetaient une lumière de furie ; son esprit, subjugué par une seule pensée, désirait plus que jamais détruire le bourreau d'une famille innocente. Bachior chassa le doute et la peur en dépoussiérant les souvenirs de la femme qu'il aimait, se souvenant de ses hurlements, de son cou tranché par l'épée d'un bandit appelé Salvéric Artis'Téming.

Le kajuvâr de sang pur serra les dents. Son explosion de rage libéra des quantités incommensurables d'énergie noire, assez pour modifier la trajectoire de la pluie. Autour de lui, les rochers se couvrirent d'ombres.

• • •

Riuth n'avait plus la force de se relever. Allongé à plat ventre sur la plage, il refusait de bouger les membres, par crainte d'être assailli par la douleur. L'eau pluviale lui coulait sur le visage, et à mesure qu'il reprenait ses esprits, il se rappela que cette journée – déjà considérée comme la pire de son existence – venait juste de commencer.

Une troupe accourait vers lui.

— Général !

Riuth plia les doigts. Il tourna la tête et observa son gant droit, dont la paume calcinée dégageait encore de la fumée.

— Général…

Cette voix appartenait à Rorkö Vidiche, l'un des capitaines désignés par l'Arcaporal Conerco. Riuth entendit également une dizaine de soldats courir derrière lui.

— Rorkö ? Votre équipage… votre équipage est en sécurité ?

Rorkö souleva le prince en le prenant sous les bras et le remit sur pied. Riuth grimaça, s'attendant à recevoir une décharge de douleur à partir de son flanc, là où il avait senti des côtes se briser un peu plus tôt. Néanmoins, il ne ressentit rien. La Lumière avait malgré tout réussi à guérir les ravages subis par son ossature et ses muscles.

Avant de s'adresser à quiconque, Riuth examina Xilasire. Sa lame, émoussée de la pointe à la garde, avait maintenant la même lourdeur que les espadons fabriqués à Holbus. Sur le manche, les sept gemmes colorées étaient devenues ternes.

Riuth rengaina son arme en grinçant des dents.

À gauche, un silence rassurant s'installait sur les Pics de Grances. Les solarius survolaient les montagnes en exécutant des mouvements circulaires dans le ciel jaune, comme des oiseaux carnassiers qui

espéraient voir des proies sortir de leur trou.

— Mauvais départ, dit Rorkö sans cacher sa déception.

Segnar Rackten'Dar et Harold Schernivale, les capitaines des autres volobies, se joignirent au groupe. Harold marchait en serrant les poings ; son visage flamboyait de rage. Il ne s'arrêtait pas pour attendre son compagnon, qui courait derrière.

Quand Segnar arriva, Harold s'exprima d'une voix où se mélangeaient tristesse et colère grondante. Malgré la distance qui le séparait de ses subalternes, Riuth entendit clairement leur discussion :

— Un désastre ! Je le répète : un vrai désastre !

Segnar ne fit aucune remarque, mais il secoua la tête en signe d'approbation.

— C'est le grand vide, je vous le dis, Segnar Rackten'Dar ! Plus de chef, pas même l'armée de solarius ! Qu'est-ce qu'il nous reste ? La fuite, je dis. Retranchons-nous vers la Contrée-Bleue. Et là, prenons les bateaux et fuyons au sud.

— J'ai bien compris ? Tu voudrais aller te cacher au Drakanitt ?

Segnar se tapota le crâne avec l'index. Réalisant que tout le monde attendait qu'il émette son opinion, il rétorqua avec force :

— Je ne retournerai jamais là-bas. C'est hors de question !

— Ce serait temporaire ! Nous reviendrons !

— Tu ne manques pas d'intelligence, mon cher Harold. Les troupiers d'Holbus ont de l'entraînement dans le corps. J'ai vu de quoi ils sont capables : j'ai créché à l'Académie pendant six ans. Mais ça ne vaut pas un détour au Drakanitt.

Rorkö observa Riuth et lui dit :

— Harold a raison. Éwinga comptait sur la surprise et les solarius. Des deux, nous n'avons rien.

Les capitaines attendaient visiblement la réponse de leur général. Toutefois, Riuth demeura coi. Il leur tourna le dos pour réfléchir.

— Partons au Drakanitt et revenons l'an prochain, suggéra Harold en levant l'index. Rebâtissons nos forces, achetons-nous des armes !

— Bonne chance pour en trouver, Harold. Les canons sont illégaux au Drakanitt.

— Nous devons rester ici, dit Rorkö. Nous n'avons pas le choix : c'est notre responsabilité. Roc-du-Cap nous a prêté un Arcaporal. Docène va découvrir qu'il est mort par notre faute. En plus, Izmalt semble armé jusqu'aux dents… Est-ce que Docène le sait ? Un matin, on va se réveiller, et les bateaux de Roc-du-Cap vont être sur nos berges. Une guerre va éclater, mes amis ! Ce ne sera pas une mêlée entre le lac Diamant et les Pics de Grances ! Ça va ravager le pays !

Le visage d'Harold s'assombrit. Content de son effet, Rorkö en rajouta :

— Le Continent-Coloré… un petit peuple tranquille. Ça n'a jamais

représenté une menace pour le Drakanitt. Vous comprenez pourquoi ils nous ont toujours laissés en paix ? Hein ? Pour un monarque qui accumule les conquêtes, on peut le dire : c'est en dehors de la normalité. Maintenant, ça pourrait changer.

— Ah ! grommela Harold en remuant à peine les lèvres. Ça *va* changer.

Un silence d'angoisse tomba sur la troupe. Riuth se retourna et vit que ses capitaines attendaient de lui un discours rassembleur. Il ne parla pas immédiatement, préférant observer l'île des rebelles où gisaient les décombres encore flamboyants du Palais de Bois. Les autres survivants l'imitèrent par respect.

À travers le brouillard de ses pensées, Riuth chercha vainement une solution à cette impasse. Maintenant qu'Éwinga avait disparu, son armée pouvait se dissoudre au moindre coup de vent. La peur rôdait comme une créature rampante. Il fallait la vaincre avant qu'elle ne fasse encore des ravages.

Riuth s'essuya le front. Il voulut motiver ses hommes, raviver leur bravoure, leur donner envie de libérer leur pays et même de combattre la menace du *Kefcheth Heina Lenapoo*… ces soldats à qui le soleil ne manquait déjà plus.

Il ouvrit la bouche, mais rien n'en sortit. Il porta ensuite son regard sur un arbre desséché qui s'élevait derrière Segnar Rackten'Dar. Son immense tronc se prosternait, vaincu par les craquelures.

Perché sur la branche la plus haute de l'arbre, un aigle indigo observait discrètement le rassemblement des rebelles. Il s'envola aussitôt.

— Mon prince ? demanda Rorkö.

— Nous irons à Holbus, décida Riuth. Nous n'avons pas le choix puisque le Ser…

Subtilement, il ordonna à Segnar, Rorkö et Harold de se rapprocher. Quand ils furent éloignés du reste de l'armée, Riuth continua à parler :

— … puisque le Serpent d'Argent est au large. Izmalt pourrait se l'approprier, et là, ce serait une vraie catastrophe.

— Et le rapport de force ? souligna Harold en serrant le poing. Holbus est mieux armée et mieux entraînée ! La catastrophe, elle aura lieu sur le champ de bataille.

— Oui, Harold. Notre expédition pourrait se terminer aujourd'hui. Souvenez-vous des sacrifices de vos frères. Des hommes ont déjà donné leur vie aux Collines-aux-Aurores-Pourpres pour nous permettre de faire cette invasion. Sans leur aide, nous ne serions pas ici. Il faut s'en souvenir.

Harold croisa les bras pour montrer son intransigeance.

— Je ne vous garantis pas la victoire. Mais…

Riuth hésitait. Il désirait tant annoncer une bonne nouvelle… Celle que Tel'Dree, le xayiris du combat, avait quitté son antre pour la première fois depuis trois décennies. Mais Riuth se demandait si la vision de l'aigle dans l'arbre n'était qu'un mirage, un espoir forgé de toutes pièces, qui finirait par le consumer en entier.

— Les xayiris ? dit Riuth d'une voix confuse.

Segnar et Harold s'échangèrent des regards dubitatifs.

— Les xayiris ! répéta Rorkö avec un sourire ironique. Oh ! j'aimerais qu'ils viennent ! Mais Riuth, il faut ouvrir les yeux ! La guerre est commencée. Les xayiris auraient pu nous aider avec l'attaque des Pics de Grances. Ils auraient pu prévenir l'écroulement du Palais de Bois.

Harold montra aussitôt son opposition à ces propos, refusant d'entendre une seule critique contre les gardiens du Continent-Coloré. Il déclara son mécontentement à Rorkö dans un vocabulaire plutôt rude.

Pendant ce temps, Riuth redressa son bras. L'eau pluviale lui glissa entre les doigts et se répandit à ses pieds. Il regarda encore les nuages sombres, puis l'horizon, où les collines accueillaient le jaune éclatant du ciel. Aucune précipitation ne tombait ailleurs que sur le lac Diamant et les Pics de Grances.

Rassuré par cette observation, Riuth dégaina Xilasire. Il leva les yeux vers le ciel et dit :

— La Lumière nous aidera. J'ose l'espérer.

Il se tourna ensuite vers l'armée pour ajouter :

— Rejoignez vos compagnies. Rapportez-moi les pertes humaines et matérielles. Nous partons vers Holbus.

Harold, Segnar et Rorkö se consultèrent du regard. Après une brève hésitation, ils retournèrent vers leur groupe pour distribuer les ordres du général.

Durant ce temps, Riuth observait le sommet des Pics de Grances qui apparaissait à moitié effacé derrière la pluie. Il se demandait pourquoi les solarius s'attardaient toujours là-haut alors que, de toute évidence, l'ennemi avait été vaincu.

Chapitre XXIII

Vestiges d'une guerre oubliée

Le paysage funeste de la Contrée-Bleue défilait à toute allure. Alégracia enlaça le cou de Furon et le talonna à deux reprises, évitant de l'écorcher avec ses griffes. Le cheval noir hennit.

À dos de monture, Alégracia traversait la plaine à une vitesse foudroyante en gardant ses dents exposées à l'air frais. Elle se rapprochait déjà des Trois Monts, le lieu où, selon Athore, Shnar se cacherait avec les membres de la Guilde du Simulacre.

Pour s'assurer de chevaucher dans la bonne direction, Alégracia se colla contre le Serpent d'Argent, qu'elle tenait entre la tête de Furon et son propre corps. Elle ferma les paupières et vit à nouveau le Continent-Coloré à vol d'oiseau, avec ses rivières desséchées, ses villes inquiètes et ses montagnes obscures. Les Trois Monts se trouvaient droit devant, à l'est, non loin d'un village s'appelant Ligue-Avive.

Tout en demeurant concentrée, Alégracia nourrissait sa volonté de retrouver Shnar. Un point bleuté apparut alors sur la terre orangée, entre trois élévations qui dérangeaient un horizon autrement plat. Satisfaite, elle rouvrit les yeux et fut parcourue d'un violent frisson. Elle se rapprochait dangereusement de son objectif.

• • •

Furon ralentit pour finalement s'immobiliser. Les vents se transformèrent alors en brise fine, et Alégracia recommença à respirer normalement. Le grésillement de ses gencives diminua, sans toutefois disparaître.

Avant de partir à pied, elle glissa quelques mots à l'oreille de son cheval. Elle pouvait émettre des paroles en kio depuis qu'elle avait entendu des congénères utiliser ce langage. Néanmoins, Furon ne semblait pas aimer ces sifflements ; il se dressa sur ses pattes postérieures en hennissant comme s'il avait reçu une flèche entre les côtes. Alégracia bondit par-derrière. Malgré la réaction de l'animal, elle refusait d'adopter sa forme humaine pour dire au revoir à sa monture. Furon devait comprendre. Les taïgnes étaient faites ainsi ; le

cheval continuerait à rôder dans les alentours en attendant patiemment le retour de sa maîtresse.

La séparation se passa dans la froideur et la rapidité.

En tenant le Serpent dans sa main droite, Alégracia courut vers sa destination en laissant Furon derrière.

Le ciel devenait rouge sang.

Pendant qu'elle fonçait à travers le paysage, Alégracia se demandait si les rebelles affrontaient déjà les forces d'Holbus entre les Pics de Grances et la capitale. Elle songea à Riuth… et lui souhaita de survivre à cette épreuve. Elle désirait que son père puisse ressentir ses encouragements par-delà l'horizon… mais réalisa qu'un tel souhait relevait de l'utopie. Même lorsqu'Alégracia concentrait ses efforts pour se réfugier dans les bons sentiments, son esprit de kajuvâre se fixait aussitôt sur son dessein de vengeance, dont l'amertume ruinait toutes les autres saveurs. Impossible d'échapper à la rage causée par Shnar.

Shnar. Shnar. *Shnar*.

Devant elle, des murailles à moitié écroulées s'élevaient au sommet d'une colline, où les herbes hautes formaient un vaste lit de verdure. Les murs, construits avec des pierres de taille irrégulière, étaient pourvus de minuscules fenêtres à leurs extrémités. Alégracia essaya de percer l'obscurité de ces lieux clos pour voir si des gens surveillaient le sentier.

De puissants coups de tonnerre en provenance des Pics de Grances la firent sursauter. Le bruit se répéta, et pourtant, aucun éclair ne déchirait le ciel. Alégracia pouvait sentir la terre trembler sous ses pieds à chacune de ces manifestations. Que se passait-il donc là-bas ?

Inutile de répondre à ce questionnement : elle ne pourrait rien changer au destin tragique qu'allaient rencontrer les rebelles. Alégracia se tourna vers le rempart. Elle ne ressentait plus le besoin de se cacher et décida qu'elle ferait une entrée remarquée dans la guilde. Ceux qui la défieraient seraient noyés sous un déluge de griffures.

Alors qu'elle franchissait l'arche de la muraille par le sentier défraîchi, Alégracia distingua des silhouettes humaines sur la promenade de la fortification. Elle s'arrêta et attendit un signe de leur part, que ce soit un cri d'avertissement ou même une flèche rapide qui se logerait dans son cœur pour achever sa misère. Rien ne vint. Elle demeura immobile, puis, n'obtenant pas les réactions escomptées, elle continua sa route.

Après avoir traversé la voûte, Alégracia aboutit devant un muret qui semblait avoir subi maints siècles d'érosion. Des tours fatiguées par le poids de l'âge se dressaient plus loin. Par de larges plaies ouvertes dans les flancs, on voyait les escaliers en colimaçon qui grimpaient jusqu'à leur sommet, là où des archères formaient de tristes couronnes.

Encore une fois, Alégracia remarqua la présence de gardiens sur la promenade de la muraille. Ils surveillaient le chemin sans réagir à l'arrivée de l'intruse. Pourquoi ne parlaient-ils pas ?

— *Schrrochiii ! Scraaa !*

Visiblement, personne ne comprenait les insultes en kio.

Alégracia passa sous une arche ; à sa droite, elle monta une dizaine de marches, puis emprunta une voie étroite pour finalement arriver au cœur du repaire de la Guilde du Simulacre.

Des statues vieilles comme les civilisations oubliées s'élevaient dans ce périmètre sablonneux ; elles représentaient de fiers guerriers en armure, chacun pointant une épée vers l'endroit où se trouvait Holbus, la capitale. Au-dessus d'elles, une banderole de pierre affichait les emblèmes de six provinces du Continent-Coloré, sculptés en bas-relief : le bateau voguant sur les feuilles de la Vallée-Rouge, l'arbre-soleil des Bois-Verts, la montagne et l'arc-en-ciel de l'Île-Argentée, la roue de la Contrée-Bleue, la classie d'or du Plateau-Doré et le ponceau des Collines-aux-Aurores-Pourpres. Les armoiries d'Holbus n'y figuraient pas.

Les statues de pierre, qui devaient reluire de toute leur splendeur à leur construction, arboraient maintenant les cicatrices laissées par un millier de tempêtes.

À cet endroit, une demi-douzaine d'individus transportaient des tombereaux chargés d'objets domestiques, tels de la vaisselle, des chandeliers et même des couvertures effilochées. Ils portaient des chemises crasseuses, apparemment blanches, sous des vestes indigo qui ne semblaient pas à leur taille. Plusieurs d'entre eux avaient le teint blême, en particulier les femmes.

Alégracia avança sur la terre sèche pour se placer au milieu de la zone. Aucun membre de la Guilde du Simulacre n'osait lui bloquer le chemin. C'était tout le contraire : les gens s'éloignaient contre la muraille et lançaient des regards terrifiés vers Alégracia. Inspirait-elle une crainte si effroyable que personne n'osait protéger le chef ?

Le bâtiment principal, reconnaissable par son architecture plus soignée, se dressait derrière les statues des guerriers. Alégracia s'y rendit en silence. Elle passa entre des piliers morcelés, grimpa un escalier de cinq marches et arriva devant une porte massive, dont les pentures avaient subi l'attaque de la rouille. Deux gardiens surveillaient cette entrée.

Alégracia resserra le Serpent d'Argent dans ses mains. Athore lui indiqua, encore une fois, que Shnar se trouvait à l'intérieur de cette ruine. L'excitation la gagna. Ses cheveux blancs se hérissèrent et sa bouche dégagea une chaleur qui aurait pu liquéfier un rougearre.

Sans doute trop effrayés pour réagir, les gardes se retranchèrent sur les côtés. Alégracia avança alors sur la pointe des pattes en

demeurant prête à répondre à la moindre offensive.

— *Creeeesh !*

La réaction fut instantanée. On ouvrit la porte.

Alégracia observa les deux sbires dans les yeux pour les provoquer. Ce qu'elle aurait aimé se dégourdir les muscles ! Ses bras lui faisaient terriblement mal.

On ne lui offrit aucune résistance. Dommage.

Elle pénétra dans le bâtiment. Elle marcha, seule, dans un passage recouvert de débris pierreux. La lumière du ciel, filtrée par les fissures au plafond, traçait des foudres rouges sur le tapis du couloir. Alégracia se concentra pour localiser sa cible.

Un horrible cri de douleur retentit à l'autre bout du hall. Cette voix appartenait à Shnar.

De la bave luisante s'écoulait de la bouche d'Alégracia. Elle était sur le point d'accomplir un rêve qui lui dévorait l'âme. Tuer Shnar. Confier sa pitoyable existence au néant. Pour Mosarie, qui errait dans le Refuge des âmes perdues depuis les quatre dernières années. Pour une vie paisible, au bord de la plage, perdue à jamais. Shnar avait détruit cette histoire. Alégracia n'arrivait plus à se remémorer son enfance. Avait-elle vraiment vécu dans ce paradis, entourée de fleurs et d'oiseaux, de sable et d'arbres majestueux ? Mangeait-elle réellement des balbales dans de petits bols en bois ?

Des fragments de souvenirs ressurgirent. Alégracia se trouvait au fond d'une fosse où les feuilles d'arbres, mouillées par la pluie, déversaient leurs gouttelettes sur sa robe déchirée. Elle se cachait pour échapper aux grignôles, une tribu de créatures aux allures félines qui craignaient mortellement l'eau et le feu.

Puis, comme sortie des ombres, une main invitante était apparue.

« Je suis Shnar, prince d'Holbus et héritier de la couronne. »

Alégracia quitta ce monde de songes pour revenir dans les ruines si ternes, si tristes. Elle examina son environnement et réalisa que Shnar ne vivait plus dans le même environnement qu'autrefois. Plus de luxe, plus de manoir aux balcons fleuris… seulement des serviteurs apparemment malades, terrés dans une forteresse en décombres, dans la province la plus misérable du Continent-Coloré.

Des colonnes à moitié fissurées s'élevaient dans le grand hall. Des carrés pâlots apparaissaient sur les murs, de temps à autre, signes qu'on y avait retiré des ornements.

À gauche, une femme se dépêcha de fuir par la sortie la plus proche.

Alégracia poursuivit son chemin sans tourner la tête. Elle ouvrit une porte grinçante et traversa un passage pour aboutir dans une chambre éclairée par une lanterne.

Assis sur un banc, un homme blond dans la trentaine trempait une

serviette au fond d'une chaudière d'eau. Il passa le linge à une dame revêtue d'une robe indigo. Alégracia les reconnut au premier coup d'œil. Il s'agissait de Pasco Léoliot et sa mère, Atanie, les valets qui s'étaient occupés d'elle il y avait fort longtemps.

Derrière eux, étendu sur une paillasse, se trouvait Shnar, prince d'Holbus et chef de la Guilde du Simulacre. Son visage avait une pâleur lunaire. Ses joues creuses laissaient deviner qu'il mangeait peu. En voyant Alégracia, il s'exprima d'une voix rauque et désagréable.

— Vous voilà de retour, ma chère.

Il donna congé à ses deux serviteurs. Pasco s'opposa à l'ordre, disant qu'il préférait demeurer auprès de son maître « en cas de problème », mais Atanie le tira par le veston pour l'entraîner à l'extérieur.

Une fois qu'Alégracia et lui furent seuls, Shnar se hissa péniblement sur les mains afin de s'assoir.

— Oh… je vous le dis ! Vous ne m'avez pas épargné. Vous faisiez ressurgir des douleurs aiguës, là, dans mon pauvre petit crâne, chaque fois que vous tentiez de deviner où je me trouvais.

— *Schiiir.*

Shnar secoua la tête.

— Je n'ai pas la patience de déchiffrer vos paroles. Reposez-vous : je serai plus en forme demain.

— *Scraaa.*

— Bien sûr… Oh, ma chère. Cessez de crier, je vous en prie. Sachez ceci : vous êtes la bienvenue. Je suis redevenu un homme heureux quand on m'a annoncé votre arrivée. J'ai hâte d'entendre votre récit. Mais… pas tout de suite, s'il vous plaît. Pas tout de suite. Je dois prendre du repos. Et c'est un peu votre faute si je suis dans cet état ! Rassurez-vous… Je vous lave de tout blâme. Vous *deviez* utiliser vos pouvoirs pour me retrouver.

La situation était absurde. Alégracia n'avait pas anticipé un tel accueil. Elle aurait préféré n'importe quoi d'autre. Un combat singulier, un piège, quelque chose de sanglant.

Noire de rage, elle frappa le mur avec le Serpent. Des fissures apparurent entre les pierres.

— Cessez, je vous en prie ! Nos bonnes conditions sur le mont Midera ont disparu. Plus de balbales ! C'est du passé, et il faudra vivre avec.

Atanie et Pasco se ruèrent dans la chambre, alertés par le vacarme.

— Tout va bien, leur annonça Shnar.

Pasco essaya de faire entendre son opinion sur la chose, mais il fut aussitôt coupé par son maître :

— Ça va, je dis. Allons ! Je sais m'occuper de moi-même.

Après un moment d'hésitation, ils partirent en laissant la porte

entrebâillée.

— J'imagine que les xayiris ne vous ont pas convaincue de reprendre votre forme humaine. Je me trompe ? Non, sans doute. On ne change pas une kajuvâre comme vous aussi facilement. J'adorerais pourtant avoir la force de comprendre vos propos. Je suis certain que votre histoire serait des plus fascinantes ! Vous m'avez manqué, Sintara…

Sintara ? pensa Alégracia, pour faire écho au nom évoqué par le prince.

— … je croyais que les xayiris vous avaient soumise à un rituel de destruction, comme ils l'avaient fait auparavant pour l'un de mes ancêtres…

Il me prend pour Sintara ?

Alégracia ne put contenir sa colère. Elle émit un puissant rugissement qui, de ses seules vibrations, allongea les fissures déjà causées par le Serpent.

Le regard de Shnar, traduisant habituellement le mépris, se déforma sous l'effet de la terreur.

Dans un élan furieux, le Serpent d'Argent s'abattit sur le corps maigre du prince d'Holbus. Ses côtes s'émiettèrent et sa poitrine se déchira en faisant gicler des constellations noires sur les murs. La chambre s'enténébra. Brisée, la dépouille de Shnar se figea au milieu des draps souillés, sur un lit en morceaux.

Il ne se releva pas.

Alégracia recula d'un pas. Elle s'accroupit dans un coin de la pièce et poussa des cris perçants. Ses cheveux se soulevèrent, ses dents se refroidirent.

Et pourtant, la force du Tourbillon Bleu s'infiltra en elle, la raviva. Le pouvoir partagé du Serpent d'Argent se redistribua parmi les héritiers d'Athore. De toute sa vie, Alégracia n'avait jamais éprouvé une euphorie aussi étrange, un mélange homogène de douleur et de bien-être intenses, comparable aux moments où l'on pleure de joie. Elle se sentit dominante, capable d'accomplissements grandioses. Son pied devint assez lourd pour écraser des villes entières.

Ces délires s'effritèrent. De telles ambitions appartenaient au Serpent, et non à la fille perdue au milieu d'un continent aussi vaste, privée depuis longtemps des tendresses maternelles qui la guidaient vers les lendemains.

Sans le vouloir, l'esprit d'Alégracia voyagea pour se retrouver au beau milieu d'un champ de fleurs. Des larmes enflammées lui roulèrent sur les joues. Elle renifla, s'essuya le visage et leva le regard, réalisant à peine ce qu'elle venait d'accomplir.

Le bourreau de Mosarie gisait devant elle, noyé dans son propre sang.

Cette vision lui semblait irréelle.

Chapitre XXIV

Salvéric Artis'Téming

Après avoir vérifié qu'aucun ennemi ne bougeait dans la zone, Smithen sortit de sa cachette et avança vers la scène de carnage, au sommet des Pics de Grances. La pluie s'abattait encore sur les bâtiments de Déraniro, qui avaient tous été visités par des solarius enragés.

— Ça doit être Docène qui a commandé une attaque-surprise. Y peut s'payer les services de ben du monde ! Il a les moyens, vous pouvez m'croire ! Mais après les Génocides, ça m'surprend que des races puissent lui obéir comme ça. Nah ! Ça doit être quelque chose d'autre.

— Bulgaboom ! répondit le petit barbu.

— Ça a du sens, ça aussi.

Suivi par ses deux compagnons, Smithen marcha jusqu'à l'extrémité est du repaire et observa une ligne de fumée qui s'élevait au-dessus du lac Diamant.

Il se retourna ensuite pour examiner le canon gigantesque qu'avait utilisé Déraniro une dizaine de minutes plus tôt. Les solarius s'étaient dépêchés de faire exploser cet instrument de guerre en le bourrant de poudre noire.

En combien de temps Déraniro avait-il bâti un tel monstre, et pourquoi ? Les questions s'enchaînèrent, et du même coup, Smithen essaya d'imaginer l'ampleur des dommages qu'aurait causés cette arme sur une ville remplie de bons citoyens.

— Il a pété les plombs pas mal plus que je pensais. Il doit encore avoir la mort de son père sur la conscience, ça, c'est sûr.

— Déraniro a tué son père ? demanda Hindris alors qu'elle prenait une plume de solarius qui flottait sur une flaque d'eau.

Smithen secoua la tête et ferma les yeux. Il n'avait pas besoin de réfléchir longtemps pour se remémorer la mission qu'il avait accomplie dans la jungle de Mica, au début de son mandat en tant qu'Arcaporal de Roc-du-Cap. Ces événements lui revenaient dans les moindres détails, allant du déjeuner qu'il avait pris ce matin-là – des noix de croticás avec trois carrés de beurre – jusqu'aux motifs sur le

chiffon qu'il avait utilisé, le soir, pour nettoyer les éclaboussures de sang sur son armure. Du sang de grignôle.

— C'pas ça que j'ai dit, mais ça pourrait être une façon de voir les choses.

Ils partirent ensuite compter les morts, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur des bâtiments. Plusieurs solarius avaient perdu la vie sur ce champ de bataille, mais les contrebandiers avaient subi des pertes beaucoup plus importantes. Au nord, des traces dans la boue laissaient supposer que des ennemis s'étaient enfuis dans la forêt pour échapper au massacre.

Smithen anticipait le pire. Après une heure de fouilles à travers les cendres et les résidus ferreux, il n'avait pas trouvé le corps du grignôle qu'il recherchait.

• • •

Les bourrasques déséquilibraient Galdiare pendant qu'il essayait de parler. Il replia ses ailes et laissa traîner ses plumes dans la boue. Les taches rougeâtres qui recouvraient ses vêtements fondaient lentement sous la pluie.

— *Manta ni de Dota'Téming ki.* [Note #2]

Galdiare avait la mine basse. Riuth posa la main sur son épaule pour le réconforter.

— *Qu'est-ce qui s'est passé, là-haut ?*

Avant que Galdiare ne puisse répondre, Riuth entendit le reniflement d'une femme. Il se retourna.

Derrière lui, Amalia avait le dos appuyé contre un arbre desséché. Le blanc de ses yeux avait été remplacé par un rouge sanguin. Elle s'essuya les joues du revers de la manche, puis elle desserra les sangles de son casque pour laisser ses cheveux tomber sur ses épaulettes. De grandes lignes de sang traversaient le plastron de son armure.

— *Sens-toi heureux d'être resté en bas*, dit Galdiare, s'adressant toujours à Riuth.

— *Ça n'a été facile pour personne.*

— *Non, tu as raison.*

Galdiare tourna le regard vers les quelques solarius qui se réunissaient autour d'Amalia.

— *Ils ont perdu beaucoup d'amis, aujourd'hui. Je doute qu'ils soient prêts à vous obéir encore.*

— *Je comprends.*

— *Ces jeunes ne sont pas beaucoup sortis de Célestia. Moi, je parcours le monde depuis l'effondrement de Mechœom. Mais eux…*

— *Galdiare, je comprends.*

Le solarius eut un sourire éphémère. Il observa les Pics de Grances,

ces taches noires sous le ciel jaune, et déclara en les pointant du doigt :

— J'ai trouvé des machines de guerre, là-haut. Des machines que je n'avais pas vues depuis des années. J'ignore comment vous prononcez ces mots dans votre langue. « Canons » ? « Tire-hommes » ? Ils les produisaient en quantités importantes. Nous avons détruit leurs réserves et saccagé leurs ateliers.

— Ça explique pourquoi vous êtes restés si longtemps là-haut…

— Oui. C'était mon devoir. J'ai fait un serment de vigilance devant Troma'Dar il y a plusieurs siècles. J'ai juré de repousser le spectre de Mechœom.

Riuth n'avait pas envie d'entendre les détails de la grande mission de Galdiare, même si ce dernier semblait insister pour lui en parler. Riuth masqua son désintérêt en baissant le regard sur sa cape détrempée. Il la tordit pour en extraire l'eau.

— *Vous n'allez pas retourner à la bataille*, lui apprit Riuth d'une voix neutre, *mais j'aurais encore besoin de votre aide.*

— Dites.

— J'aimerais que vous survoliez le chemin qui nous sépare d'Holbus. Éwinga avait annoncé qu'une armée viendrait nous rencontrer. Si c'est le cas, je veux connaître le nombre de soldats qui la composent et la qualité de leur équipement.

Galdiare hocha la tête. Il rejoignit Amalia et les membres des Renégats pour leur transmettre la volonté de Riuth, toujours dans le langage angélique. Ensemble, ils chantèrent un hymne funèbre en l'honneur de leurs compagnons trépassés en levant les bras vers le ciel et en déployant leurs ailes, encore roses de sang.

Discrètement, Riuth compta les solarius. Après deux essais, il obtint un résultat qui avoisinait la trentaine.

Riuth se frotta la nuque. Se pouvait-il qu'autant de solarius eussent laissé leur peau là-haut ? Un peu gêné, il observa les alentours et réalisa, avec une amère déception, qu'aucun autre solarius ne rôdait dans les parages.

Quand il eut terminé la chanson, Galdiare ouvrit les ailes et s'envola. Les Renégats le suivirent les uns après les autres. En formation serrée, ils contournèrent les Pics de Grances pour disparaître derrière l'opacité de l'orage.

Rorkö Vidiche s'approcha de Riuth. Sa barbiche était détrempée, et ses cheveux, habituellement réunis en petites tresses, lui collaient sur le front. Il renifla avant de parler.

— Alors, les goélands sont partis espionner ?

— Ne les appelle pas comme ça.

Rorkö se cacha le visage pour se protéger des vents violents.

— Il paraît que tu sais pourquoi ils nous aident. Éwinga n'a jamais

voulu nous le dire.

— J'ai ma petite idée.

Riuth s'éloigna de son capitaine pour réfléchir, le dos appuyé contre une paroi de pierre. Il voulait oublier les stratégies militaires, le commandement et la mort. Peu à peu, l'air se nettoyait du venin martial. Le son relaxant des gouttes de pluie agissait comme un baume sur son être.

Profitant de ce moment de répit, il ferma les yeux. Il chercha des pensées agréables dans le dépotoir qu'était devenu son esprit. À travers les ombres, il entrevit un coin où chatoyait une faible lumière. Là, on avait déposé une corbeille de roses.

Riuth se remémora alors le sourire d'Alégracia et le parfum de sa chevelure.

• • •

Les nuages se compactèrent une fois de plus. Ils crachèrent ce qui devint un véritable déluge. Les montagnes se couvrirent de rouge. Bientôt, la terre fut incapable d'absorber l'eau qui venait du ciel : un réseau de ruisseaux se forma sur le flanc des collines, et les flaques grandirent suffisamment pour refroidir les mollets des soldats.

Riuth se demandait si le Continent-Coloré ne s'apprêtait pas à sombrer dans l'océan, comme dans les légendes sur les Pays-Morts. Angoissé par cette idée, il leva la tête en souhaitant voir le Soleil briller à nouveau dans la grande voûte céleste. Il caressait cet espoir chaque heure du jour.

Recluses dans un coin sombre, la Mort et la Fin riaient de lui. Riuth n'avait de pensées que pour elles. Déjà, il se trouvait à l'aube de la plus importante bataille jamais disputée au pays, et il rêvait de balancer son armure ainsi que le cadavre de Xilasire au creux d'un gouffre. Il y aurait d'ailleurs jeté ses souvenirs troubles et son angoisse pour ne conserver que les moments de paix, trop rares.

Il voulait s'enfuir au loin, vivre auprès des gens qu'il aimait ; avec Alégracia, si jamais elle acceptait de partager cette existence modeste avec lui. Drôle de revirement. Quelques semaines plus tôt, il avait fui cette fille pour l'éloigner du danger, mais aujourd'hui, il espérait qu'elle l'arrache à son misérable sort. Viendrait-elle le libérer ? Cette histoire finirait-elle un jour ?

Quand le Soleil brillerait. Tout se terminerait quand le Soleil brillerait à nouveau. Riuth partirait loin. Peut-être au Drakanitt. Encore plus loin… Par-delà les océans, là où, même perché sur la plus haute montagne, on ne pourrait poser son regard sur lui.

Tout autour, l'obscurité atteignit un seuil vespéral, presque nocturne.

Les solarius fendirent le voile des averses pour revenir auprès des rebelles. Riuth se releva pour les rencontrer. Devant lui, Galdiare atterrit doucement dans l'eau vaseuse. Ils échangèrent des salutations célestiennes.

— Difficile de bien voir à travers ce déluge, mais vous aviez raison : une armée se rapproche. Si je me fie à vos descriptions de costumes, il y aurait des fantassins d'Holbus et de la Vallée-Rouge. Pas plus de mille, je peux vous l'assurer.

— Et leurs armes ?

— Nous n'avons aperçu aucun « tire-hommes ». S'ils en transportent, ils les cachent. Ils n'ont aucune cavalerie et disposent de quelques arcs, c'est tout.

Le poids sur les épaules de Riuth s'allégea.

— Vous m'apportez d'excellentes nouvelles. Merci.

Malgré cette annonce optimiste, Riuth avait de la difficulté à reprendre son souffle pour respirer convenablement. Était-ce un effet de la fatigue ? Si seulement Xilasire pouvait encore lui donner un peu de Lumière… juste un peu… Il se sentirait alors assez fort pour conquérir le pays en entier.

Il rejoignit ses trois capitaines et leur transmit les informations recueillies par les solarius. Ils discutèrent des stratégies à adopter si jamais Holbus utilisait ses archers. Par manque de ressources, ce n'était pas tous les rebelles qui possédaient un bouclier.

Pendant l'échange, Riuth réalisa que ses mains avaient des spasmes involontaires. Il croisa les bras derrière son dos pour les dissimuler.

— Il faudra lancer cet assaut très vite, dit Harold. Sinon, on risque d'en perdre un tas.

— À la réunion, ajouta Rorkö, je me souviens que l'Arcaporal Conerco avait suggéré…

— Ça suffit ! s'écria Riuth. N'évoque plus jamais le nom de cette vieille croûte.

— Mais…

— Écoute-moi bien, Rorkö. Si on t'interdit d'entrer à Holbus, massacre l'ennemi et pourfends-le jusqu'à casser ton épée sur lui. Venez, qu'on en finisse.

Ce commentaire provoqua des haussements de sourcils. Discrètement, les capitaines s'échangèrent des recommandations avant de rejoindre leur peloton respectif pour entreprendre la traversée de la Plaine Dérangée. Les hommes et les femmes montraient déjà des signes d'épuisement. La succion causée par la boue rendait la marche pénible, et les vêtements transportaient des charges d'eau. La pluie battait la terre avec ardeur.

Au bout d'un temps, l'armée s'arrêta sous l'ordre du général. La voûte céleste était alors complètement rouge.

• • •

Les deux armées se rencontraient enfin. Bachior Arioo traversa le versant de la colline pour admirer le spectacle.

À gauche, à la base des Pics de Grances, les rebelles s'immobilisèrent. Riuth leva les bras pour signaler à ses subalternes, Rorkö, Segnar et Harold, qu'ils devaient le rejoindre. Ils avancèrent ensemble au milieu du champ de bataille pour négocier avec les forces adverses. Les solarius, quant à eux, montèrent se percher sur le flanc d'une falaise pour observer la zone.

Du côté opposé, les unités d'Holbus et de la Vallée-Rouge se murent pour former une ligne légèrement arquée. La première moitié des soldats, celle d'Holbus, portait des capes avec des rayures noires et des gants en cuir. Les combattants de l'autre moitié avaient enfilé des cuirasses rouge vif. Bachior reconnaissait les motifs, en forme de feuilles d'arbres, gravés sur les uniformes.

— *Je n'arrive pas à distinguer les officiers*, dit Bachior en kio.

Lasielle observait, elle aussi.

— *Tu cherches Salvéric ?*

— *Oui, mais il est difficile à trouver. Les bouffons de la Vallée-Rouge mettent les mêmes costumes, qu'ils soient des recrues ou de vieilles loques.*

Bachior repéra une personnalité célèbre parmi les unités de la capitale. Ce personnage avait acquis une solide réputation à travers le Continent-Coloré – et même dans une partie du Drakanitt oriental – pour ses exploits dans l'art de manier les armes lourdes. Bachior jugea bon d'avertir ses disciples.

— *Écoutez-moi bien. Vous voyez le grand costaud, là derrière, avec des épines dorées sur son armure ? C'est le lieutenant Kazz. Gardez vos distances : c'est mon seul conseil. Compris ?*

Jolène et Thamaya hochèrent la tête. Néanmoins, Moraïn avança et souffla entre ses dents :

— *Vous avez peur de cet empoté ?*

— *Moraïn, non ! Tous les idiots qui ont osé défier Kazz sont morts, et personne n'a réussi à l'érafler. Si tu veux essayer, tant pis pour toi !*

L'expression de Moraïn se durcit.

— *Le voilà !* lança Lasielle en pointant les ennemis.

Les cinq kajuvârs braquèrent leur regard sur la Plaine Dérangée. Bachior vit alors un combattant s'avancer devant les forces de la Vallée-Rouge. Celui-ci enleva son casque, le plaça sous son bras gauche et repoussa ses longs cheveux derrière ses épaules. Grâce à ses sens affinés, Bachior distingua parfaitement bien les iris gris du monstre qu'il exécrait depuis si longtemps.

— *Alors, il montre le bout de son nez…*

Après avoir examiné la formation ennemie, il annonça à ses

disciples :

— *Il y a d'autres membres du clan Artis'Téming dans cette armée. Gardez vos tarnagues à portée de main.*

En bas, Salvéric marchait sur la plaine, accompagné de trois gardiens armés jusqu'aux dents. Bachior se figea. Il tendit l'oreille pour entendre la voix nasillarde de sa cible à travers les grésillements de la pluie.

• • •

Riuth grelottait. Ses bottes s'emplissaient d'eau et son plastron métallique, refroidi par les précipitations, commençait à lui engourdir la poitrine. Déjà, il ne sentait plus le bout de ses orteils.

La chaleur de Xilasire lui manquait.

Une ancienne connaissance se rapprochait de lui. Il s'agissait de Salvéric Artis'Téming, l'homme qui l'avait pourchassé après son évasion des prisons d'Holbus. Riuth se souvenait parfaitement bien de cette époque. Pour survivre, il avait fui avec Bachior à travers plusieurs villes du Continent-Coloré, d'Holbus à Atorstatte, en passant par le couloir de la Vallée-Rouge.

Depuis ce temps, et malgré de fastidieuses recherches, le vieux capitaine de la Cité-Rouge n'avait jamais réussi à lui mettre la main au collet.

Salvéric leva le bras droit, pas en guise de salutation, mais pour ordonner à ses gardiens de s'immobiliser. Il parla d'une voix râpeuse, sifflante, dévoilant ses dents jaunies sous des lèvres tombantes qui, en remuant comme des chiffons, formaient d'épaisses vagues sur ses joues.

— Bonjour, Riuth.

— Bonjour.

Les deux ennemis se dévisagèrent un moment, puis Salvéric demanda à Riuth de rejeter son capuchon en arrière.

— Par politesse…

Il s'exécuta, exposant ses cheveux à la pluie froide.

— Bien. Et maintenant, garnement, tu vas m'expliquer pourquoi il y a tout ce brassage.

— Nous voulons entrer à Holbus.

— Oui ! Bien sûr. Entrer à Holbus. Hmpf.

Il frotta son gros nez avant d'enchaîner :

— Je peux vous organiser une visite guidée pour quelques verdars.

— Livrez-nous Izmalt.

Salvéric émit un rire gras qui ressemblait aux suffocations d'un mourant à l'agonie. Il souffla d'exaspération.

— Oh ! vous pourriez varier vos propos ! Toujours la même

rengaine, année après année. Izmalt, Izmalt ! La tornade bleue va s'abattre. Aux abris ! Un roi méchant vous gouverne. Et bla, et bla.

Riuth ignora les radotages du grincheux.

— Retirez votre armée.

— J'ose formuler une demande identique. Vous êtes piégés. Il ne vous reste nulle part où aller. Nous connaissons l'emplacement de votre cachette sur le lac Diamant.

— Nous sommes nombreux ! Ne faites pas l'imbécile, Salvéric.

Le capitaine s'empourpra.

— Silence, insolent ! J'ai vu plus d'hivers que vous. La Grande Libération, ça ne vous dit rien ? Nous en avons appris, à l'époque, sur la supposée force du nombre ! Les dégracérites avaient cet avantage. Ont-ils gagné la guerre ? Non ! La même chose s'est appliquée pour vos fanatiques dans les Collines. Ont-ils gagné ? Non plus !

— Alors, vous refusez ?

— Riuth ! Je suis le commandant de cette armée. Je défends le roi. Votre requête est ridicule.

— Si c'est votre réponse, soit. Nous allons rougir ces eaux.

Il rabattit son capuchon, recula de vingt pas, pivota sur lui-même et marcha vers les rebelles, suivi de Segnar, Rorkö et Harold.

Le trajet de retour se déroula dans le silence.

Chapitre XXV

Le Dernier Assaut

Arrivé devant ses troupes, Riuth dégaina Xilasire. Il s'adressa à ses capitaines :

— Nous attaquons immédiatement. Il ne faudrait pas laisser les archers profiter de la distance.

Riuth repoussa l'idée de prononcer un discours motivateur. Lui-même croyait difficilement au succès de leur ridicule entreprise. À force de diriger les hommes – acte qui l'horripilait –, Riuth sombrait dans les noirceurs de l'incertitude. Son cœur desséché ne pompait que du désespoir. Le prince devenait sceptique sur tous les plans, comme l'avait été Conerco avant l'écroulement du Palais de Bois.

Le vieux Salvéric avait raison. Désormais, l'armée des rebelles ne pouvait plus reculer.

Derrière lui, Rorkö, Segnar et Harold réunissaient leurs soldats en pelotons. Les belligérants dégainèrent leur arme : des épées courtes, rouillées pour la plupart. Seuls les rares Drakaniens, qui avaient apporté leur propre équipement, possédaient des armes convenables.

Riuth bougea Xilasire dans sa main pour en vérifier la lourdeur. La Lumière ne l'avait pas encore regagnée.

La voix grave de Rorkö l'obligea à émerger de ses pensées.

— Général ! Nous sommes prêts. Nous… Général ?

Riuth s'observait dans l'eau, à travers les distorsions de la pluie. La tête basse, le capuchon descendu sur le front, il se sentait prêt à hurler, voulant s'échapper de ce lieu maudit.

— Général ?

Riuth se redressa, réajusta les sangles sous ses épaulettes de métal et se positionna devant l'armée. En regardant les troupes d'Holbus et de la Vallée-Rouge qui s'organisaient, il leva Xilasire et la pointa vers l'avant, pour ensuite crier :

— En avant !

Les combattants s'animèrent, franchissant la courte distance qui les séparait de leurs ennemis. L'orage crachait au visage de Riuth. Ses soldats, encore affolés par la mésaventure du lac Diamant, épuisés par la longue marche, usaient leurs dernières forces pour ramper vers la

mort. Ils auraient dû oublier leurs ambitions ridicules. Au-delà de ce jour, il n'y aurait de place que pour le vide et le froid du néant.

En fermant les yeux, Riuth se projeta dans un avenir obscur. Il se demandait si, après s'être fait déchirer le cœur par une arme, quelqu'un verserait des larmes sur sa dépouille. Des gens pleureraient sur le masque de l'Ange Arc-en-Ciel, mais lui, le véritable Riuth, manquerait-il à quiconque ?

À personne ?

Son passage sur Terre n'en valait pas le coup. Riuth se crispa, incapable de trouver une réponse à cette question déchirante qui le hantait depuis des années.

Une sensation de brûlure lui endolorit le centre du visage.

Il éprouvait tant de regrets, dont celui de ne pas avoir réussi à aimer les personnes qui méritaient ses attentions. Alégracia venait en premier sur cette liste qui ne contenait, de toute façon, qu'un seul et unique nom. Trop tard. Il était trop tard pour revenir en arrière. Leur route ne se croiserait plus jamais. L'histoire se terminerait aujourd'hui, dans un éclair de souffrances qui déchirerait ses entrailles. Il reposerait dans une mare de boue, abandonné et à l'agonie, sans avoir senti à nouveau la chaleur d'un rayon de soleil lui caresser la peau.

Les rebelles prenaient les devants. Riuth avait ralenti sans le réaliser. Il toussa. Une vapeur blanche sortit de sa bouche. Il ressentit d'affreuses douleurs sur son corps, comme si de vieilles lamelles lui fendillaient les muscles. Sa respiration s'accéléra ; quand sa vue s'embrouilla, il perdit le souffle. Des larmes roulèrent alors sur ses joues et son menton.

Alors que ses soldats fonçaient vers l'ennemi, Riuth tomba à genoux dans l'eau brunâtre.

Des clameurs s'élevèrent. Riuth releva la tête, mais il ne distingua qu'un halo de lumière indistinct. Son armée disparaissait, tout comme la cité lointaine d'Holbus. L'univers s'emprisonnait dans le brouillard. Ses dents, elles, surchauffaient. Riuth n'avait pas subi ce malaise depuis des années. Ses épaules sautillaient comme celles d'un enfant en pénitence. Il essaya de respirer plus fort, sans y parvenir.

Dans un ultime effort, il réussit à gonfler ses poumons. Il hurla vers le sol, d'un cri si puissant qu'il croyait vomir son âme. Devant son visage, une flaque d'eau entra en ébullition.

Riuth émit une nouvelle plainte pour exorciser sa douleur. Ses larmes s'enflammaient, une à une, sur ses joues. Il sentit son cœur enfler, puis se déchirer. Le mal devint si intense, si réel, que Riuth regretta de s'être arrêté en pleine lancée. Droit devant, parmi la mêlée, on lui aurait planté une épée entre les côtes. Ce mal aurait été insoutenable, mais de courte durée.

Puis, le prince s'écroula sur le dos et laissa peu à peu la boue

engloutir son corps. En voyant la pluie sous cet angle, il avait l'impression de voyager à grande vitesse dans la nuit, à travers le scintillement des étoiles. Si le trajet vers la mort ressemblait à cette beauté, ce serait un voyage agréable.

Et là-haut, sous les nuages rougeoyants, il vit un ange qui déployait ses ailes.

Un ange de la septième couleur de l'arc-en-ciel.

• • •

Perchés sur le flanc de la falaise, les solarius observaient les troupes ennemies et celles des rebelles se rapprocher au pas de course. D'un coup d'œil rapide, Galdiare évalua le rapport de force. Leur armée était plus nombreuse, mais les soldats réunis par Izmalt disposaient d'armures métalliques de meilleure qualité.

Amalia, qui venait de se détourner, cria :

— *Galdiare ! Viens voir !*

Il examina l'endroit qu'Amalia pointait.

— *Regarde, juste là ! Tu vois ? Un des rebelles est resté derrière.*

Après avoir scruté la zone en question, Galdiare repéra un individu revêtu d'une cape noire, et du même coup, il entendit l'écho d'un puissant hurlement.

— *C'est Riuth ! Il a un malaise. Je vais aller l'aider.*

Amalia enleva son casque et dégagea ses cheveux roux de son visage.

— *Et nous ?*

— *Restez ici. Observez. Nous pourrons collaborer quand notre peuple sera réuni.*

La voix tranchante de Galdiare ne permettait aucune réplique de la part d'Amalia, qui recula. Elle tourna son regard vers l'affrontement et se mordit la lèvre inférieure quand elle ressentit, sous ses pieds, les vibrations des clameurs.

Galdiare s'élança en bas de la falaise. Après une courte chute, il déploya ses ailes pour planer en mouvements circulaires vers le prince d'Holbus, qui venait de s'effondrer. Il atterrit à côté de lui, se pencha et l'agrippa par les vêtements pour l'extraire de la boue.

Riuth parla, mais ses yeux fixaient toujours le ciel.

— Où irons-nous ?

— *Nous n'irons nulle part, Riuth.*

Dans un ultime effort, Galdiare remit Riuth sur ses deux pieds. Tous les deux continuèrent à se parler dans deux langues différentes.

— Je veux… je veux aller auprès d'elle.

— *Auprès de qui ?*

Le son d'une détonation interrompit soudainement leur discussion.

La terre trembla, et des ondes embrouillèrent les flaques d'eau.

Galdiare se tourna vers le champ de bataille. Son cœur faillit s'arrêter net.

• • •

— *Il est temps d'y aller !*

Bachior descendit la colline à quatre pattes. Lasielle le talonnait, tandis que Moraïn, Jolène et Thamaya le suivait à distance.

En courant, Lasielle dit en kio :

— *Tu vois encore Salvéric ?*

— *Non ! Je l'ai perdu dans la mêlée. Il faut le retrouver.*

Arrivés en bas, ils foncèrent vers la bataille à toute vitesse. Les gouttes de pluie se brisaient sur leur visage. Bachior se rapprochait déjà des premiers soldats. Un guerrier en uniforme rouge et noir accourut devant lui. L'identifiant comme un adversaire, Bachior bondit sur l'homme, l'agrippa par les épaules et lui fracassa la tête contre un rocher.

Derrière, Lasielle émit un kiotement à l'attention de son cousin :

— *Il serait temps de faire un choc.*

Bachior hocha la tête. Il se redressa et fit tournoyer ses longs cheveux blancs. De petits arcs électriques se formèrent sur les pointes. Bachior accéléra son mouvement pour produire de forts grésillements. Il grimaça. Rapidement, il courut au milieu des ennemis et libéra l'électricité accumulée dans sa chevelure.

Un éclair de lumière aveugla les soldats des deux camps.

Aux alentours, les combattants revêtus d'armures métalliques subirent l'effet du choc. Leur corps se raidit et ils basculèrent dans la boue. La majorité des rebelles ne ressentirent qu'un spasme musculaire. Ils gardèrent leur équilibre et profitèrent du moment pour achever un maximum d'adversaires.

Lasielle poussa un nouveau cri :

— *Je n'ai pas encore trouvé… ATTENTION, À TA GAUCHE !*

Ce kiotement fut émis en une fraction de seconde. Bachior esquiva l'attaque et trancha la gorge de son assaillant.

Un vent furieux se leva. La pluie voyageait maintenant à l'horizontale. Bachior tourna la tête pour éviter de recevoir de la vase dans les yeux. Bousculé par un allié, il tomba à plat ventre.

Sous lui, la terre tremblait.

— *Qu'est-ce qui se passe ?* s'écria Moraïn en lâchant une victime.

Thamaya essuya le sang qui coulait sur ses joues.

— *Ce sont les soldats qui doivent causer ça.*

— *Bien non !* dit Moraïn.

Bachior courut vers un rocher qui se dressait au-dessus de la foule.

Il évita le tranchant des épées, contourna les hordes ennemies, s'agrippa à la pierre et grimpa vers le sommet. Une fois arrivé, il entendit les avertissements de sa cousine :

— *Regardez vers Holbus ! Par là ! Vous voyez la lueur bleue ?*

Perché par-dessus la mêlée comme un oiseau dans son arbre, Bachior examinait le phénomène qui avait déclenché les secousses. Derrière la ligne d'infanterie d'Holbus, un éclat indigo brillait au milieu d'un vaste tourbillon en suspension dans l'air. Les gouttes d'eau étaient attirées par cette lumière. En tournoyant, elles formaient de longs serpents de pluie, puis disparaissaient dans le halo, qui grossissait à vue d'œil.

Lasielle cria :

— *Que vois-tu, là-haut ?*

Bachior entendit des ennemis grimper sur son rocher. Il se dressa sur deux pattes et libéra une deuxième décharge électrique, plus puissante que la première. Des cris retentirent, suivis de fracas métalliques.

— *Je ne trouve pas Salvéric !* dit-il.

— *Moi non plus. Il faut chercher ailleurs.*

Il émit un kiotement pour rapatrier Moraïn, Thamaya et Jolène, qui s'amusaient à décimer les militaires vallée-rougeois. Les trois jeunes kajuvârs arrivèrent en courant. Un éclat flamboyant émanait d'entre leurs dents, et leurs cheveux, imbibés de sang frais, étaient hérissés comme de fines épines.

— *Il a cessé de pleuvoir !* s'écria Thamaya.

Bachior s'empressa de rectifier la situation.

— *Non ! Il pleut encore par là ! Vous voyez cette lumière indigo ? Ne vous…*

— *ATTENTION !*

Les kajuvârs s'écartèrent en vitesse. Deux soldats de la capitale s'écrasèrent au centre du groupe, comme si une catapulte les avait projetés à partir d'Holbus. Moraïn reçut du sang au visage, et les deux heaumes des victimes, déformés par l'impact, roulèrent aux pieds de Jolène.

Thamaya grimpa sur le rocher pour rejoindre Bachior, qui fixait toujours la mystérieuse lueur. Une nouvelle bourrasque souffla sur la Plaine Dérangée, et l'atmosphère s'éclaircit, ne laissant qu'une brume flotter au sol. Bachior pouvait désormais observer sans difficulté l'autre extrémité du champ de bataille.

Là-bas, une créature translucide venait de prendre forme. Son corps donnait le vertige, même de loin. La lumière indigo que Bachior avait entrevue un peu plus tôt se concentrait maintenant à l'intérieur de la tête du géant.

— *C'est ça, un xayiris ?* dit Thamaya, un soupçon de panique dans

la voix.

— On dirait !

Le monstre, dont la taille se comparait à celle du Palais de Bois, avait deux grandes épées à la place des mains. D'un coup, il faucha une rangée complète de fantassins. De petits corps noirs s'éparpillèrent sous le ciel rouge, et un instant plus tard, un bruit de tonnerre retentit.

Là où se tenaient les victimes, il ne restait qu'un immense fossé en forme de croissant de lune.

— Je viens de le voir ! s'écria Bachior.

Lasielle continua de scruter l'armée.

— Qui, ça ? Salvéric ?

— Oui ! Je l'ai aperçu à côté d'un porteur de drapeau. Il doit fuir le xayiris.

Moraïn réagit aussitôt :

— Quoi ? Tu veux aller là-bas ?

— Êtes-vous des kajuvârs ou pas ? Sortez vos griffes !

— Y a-t-il une limite à ta folie ?

Bachior fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Vous me suivez, point à la ligne. Je veux une surveillance dans toutes les directions. Si nous restons groupés, tout va bien se passer… Et n'hésitez pas à utiliser vos tarnagues si vous rencontrez des Artis'Téming.

— C'est du suicide.

— SILENCE, MORAÏN ! Si tu le souhaites, pars vagabonder et meurs !

— Salvéric, c'est ton affaire, pas la mienne !

Bachior demeura silencieux. En plus des nombreux cris de douleur, le fer tintait comme si des gens brassaient d'énormes sacs d'ustensiles. Une autre détonation frappa les tympans de Bachior, ce qui le fit sortir de son mutisme.

— Ne vous ai-je pas aidé moi-même ? Et mes enseignements, vous en faites quoi ? À la théorie, vous dites oui ! Mais lorsque vient le moment, le vrai, vous reculez comme des lâches !

— Tu n'es qu'un égoïste, dit Moraïn. *Tu risquerais nos vies…*

— Eh bien, tant pis ! le coupa Bachior. *Laissez-moi seul. En fin de compte, je me débrouillerai sans vous.*

Lasielle grogna. Une vapeur pâlotte s'échappait d'entre ses lèvres. Bachior lui mit la main sur l'épaule pour la calmer.

— Je sais que tu voulais m'accompagner, chère cousine. Je ne te visais pas. Reste auprès de ces ingrats. Protège-les. Je reviendrai quand j'aurai fini.

D'un bond, il s'élança dans la mêlée. Il courut en se maintenant au ras du sol, évitant les jambes, les lames tranchantes et les blessés qui s'écroulaient. Il descendit une pente et émergea d'une masse d'individus. La plupart des belligérants de la Vallée-Rouge se trouvaient derrière ; il fallait maintenant affronter les fantassins

d'Holbus.

Droit devant, le xayiris indigo anéantissait les défenseurs de la capitale. Les guerriers, frappés par les épées gigantesques, étaient propulsés dans les airs avant de se briser sur le flanc de la montagne. La pluie serpentait encore vers la créature de glace, qui grossissait à vue d'œil. Sa taille devenait étourdissante. Bachior avait de la difficulté à distinguer sa tête, qui se perdait derrière un rideau d'humidité.

Au loin, des soldats décochèrent une série de flèches vers le xayiris. Les projectiles rebondirent sur le géant, qui se retourna aussitôt vers les archers en poussant un grognement menaçant. Il leva son épée et l'abattit contre la formation de combattants. La vibration causa des éboulements sur les Pics de Grances. Dans le ciel, les nuages formèrent une spirale.

Malgré le mélange chaotique de sons et de lumière, Bachior continua de scruter la plaine pour localiser sa cible. Il aperçut, à bonne distance, un étendard de la Vallée-Rouge s'élever au cœur de l'armée d'Holbus. Cet étendard ressemblait parfaitement à celui que Bachior avait remarqué plus tôt. Salvéric se trouvait près de cet endroit. Il le devait !

Une rage soudaine enflamma les muscles de Bachior. Ce dernier courut, et au lieu d'éviter les ennemis, il les bouscula, les déchira. Le drapeau émergea droit devant. Bachior projeta un combattant ennemi au sol, puis avança, pour se retrouver dans une impasse. Ici, une centaine de guerriers entrechoquaient leurs armes. Il y avait trop de monde.

Une puissante décharge électrique régla la situation.

Le drapeau disparut dans la foule. La cohue devint étourdissante. Bachior tourna la tête dans toutes les directions. Il interrompit ses recherches pour s'écarter d'un groupe de fuyards en panique.

Partout, les cadavres s'empilaient les uns sur les autres. De longues ramures de sang grandissaient dans les flaques d'eau.

Un nouveau tremblement de terre se produisit. Déstabilisé, Bachior tomba à la renverse. En se retournant, il aperçut le xayiris indigo qui se précipitait vers lui à une vitesse fulgurante. Le kajuvâr tressaillit de surprise. Il courut en renversant tous les soldats sur son passage, qu'ils fussent amis ou ennemis.

De temps à autre, il jetait un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si le monstre le suivait toujours.

— *Je suis de ton côté ! Idiot !*

Voyant que le xayiris le rattrapait, Bachior redoubla d'efforts pour le distancier. Il continua à renverser les combattants sans les regarder, plaqua un soldat d'Holbus et brisa son armure. Ensuite, il poussa un belligérant de la Vallée-Rouge et le fit débouler dans une fosse.

La lumière indigo devenait plus intense. Bachior galopa comme un cheval qui fuyait la mort. Puis, il se cogna la tête contre une paroi de métal. Une douleur atroce se propagea dans son crâne.

Avant qu'il ne parvienne à se ressaisir, il eut le souffle coupé : une main venait de se refermer autour de son cou. Le kajuvâr essaya de se débattre pour échapper à l'emprise de la poigne solide, en donnant des coups de griffes, sans jamais réussir à frôler la moindre parcelle de chair. Impuissant, il leva les yeux pour découvrir quel guerrier osait le défier ainsi.

Il s'agissait de Kazz, l'invincible lieutenant d'Holbus qui portait une armure tellement cirée que l'eau vaseuse y glissait sans laisser de trace.

Bachior se figea. Il n'avait aucune envie d'attaquer le monstre. Il se répéta cette idée, intérieurement, sachant que c'était la meilleure façon de survivre dans une telle situation.

Leur regard vitreux se croisa, puis Bachior fut projeté sur le sol comme une vulgaire poupée de chiffon. Le xayiris en profita pour passer à l'offensive, ce qui obligea Kazz à reculer. Il évita, de justesse, d'être piétiné vivant.

Le géant de glace abattit son épée, mais Kazz bondit aussitôt pour éviter l'attaque. Le vacarme fut assourdissant ; des nuages de roches assombrirent le ciel. Quand le lieutenant d'Holbus retomba, il frappa le xayiris avec son arme dorée.

Kazz n'attendit pas une seconde pour récidiver. Il donna un coup au même endroit, puis un autre, et le bras du xayiris libéra des jets de cristaux bleutés. Le morceau sectionné perdit sa couleur et s'échoua dans la boue, pour ensuite se liquéfier rapidement.

Courant avec l'agilité d'un acrobate, Kazz assena un coup d'espadon sur la cheville du géant. Un réseau de fissures se répandit au point d'impact.

Bachior observait ce combat, le corps immergé dans une mare brunâtre. Dans un mélange de fascination et d'effroi, il suivait les mouvements de Kazz : coup après coup, le lieutenant abattait son épée aux points les plus vulnérables, et le xayiris s'efforçait de résister sans toutefois réussir à échapper aux violents assauts. Le géant se régénérait avec la pluie – qu'il aspirait des nuages –, et il essayait de toucher l'adversaire avec des attaques si puissantes qu'elles auraient pu fendre des montagnes. Malgré tout, Kazz évitait les charges avec une habileté déconcertante.

Réalisant que le lieutenant d'Holbus menait l'affrontement, Bachior décida qu'il était temps d'intervenir. Il avança avec l'intention ferme de produire une décharge électrique, mais après avoir fait tournoyer sa chevelure blanche, il reçut un projectile contondant sur le nez. Bachior tomba à la renverse. Il essuya le sang noir qui lui coulait dans

la bouche. Quand il voulut se relever, il perdit l'équilibre et se laissa choir une deuxième fois. [Note #3]

Kazz était blessé à la jambe gauche. Le xayiris devait l'avoir atteint d'une façon ou d'une autre. Une longue plaie apparaissait sur sa cuisse, d'où se répandait un liquide nacré. Malgré la gravité de sa blessure, le lieutenant retourna au combat en grognant comme un molosse. Il abattit son espadon sur la cheville du xayiris. De gigantesques morceaux de glace s'en décrochèrent, et prisonnier de la succion, le pied du xayiris se sépara de son mollet.

Déstabilisé, le xayiris s'écroula sur la plaine. Son corps se morcela en causant un fracas épouvantable. Les fragments gelés perdirent leur couleur indigo, à l'exception de la tête, qui roula aux pieds de Kazz.

De sa position, Bachior voyait un oiseau reluire à l'intérieur de la sphère. Les ailes de la créature étaient fièrement déployées sur les côtés, et ses plus grandes plumes, brillantes comme des flammes bleutées, émergeaient de la coquille translucide.

Cette beauté fut brisée par l'épée de Kazz, qui s'abattit sur le xayiris comme une foudre divine.

Chapitre XXVI

Le survivant

À cause de son retard, Riuth n'avait affronté que trois combattants de la Vallée-Rouge. Pas un de plus. Déjà, il essuyait Xilasire contre le cadavre du dernier fantassin qui s'était mesuré à lui. Les rebelles avaient triomphé sur le reste, avec force et détermination. Ce succès relevait sans doute aussi de la chance. Riuth ignorait quoi en penser. Tout s'était passé si rapidement…

Malgré tout, le prince n'en revenait pas : Conerco, qui refusait de croire au potentiel de son armée, avait eu tort sur toute la ligne.

Devant lui, Galdiare en finissait avec son opposant. Riuth inclina la tête, et quand les bruits du combat se turent, il osa regarder à nouveau vers le solarius qui marchait vers lui avec une triste mine. Ses ailes, tout comme son plastron, étaient recouvertes de sang.

— *Merci de m'avoir aidé*, dit Riuth en angélique.

— *C'était la moindre des choses. Ces crises… tu sais… c'est fréquent, chez nos jeunes.*

Des cadavres s'étendaient d'est en ouest, jusqu'à la base des Pics de Grances. Il ne restait debout qu'une centaine de rebelles, sans doute les plus agiles du lot.

— *Le xayiris indigo est parti ?* demanda Galdiare en scrutant l'horizon.

Riuth se tourna vers l'endroit où il avait vu Tel'Dree pour la dernière fois. Le géant de glace ne s'y trouvait plus. Pourtant, les marques de son passage étaient encore bien visibles : les trous ovoïdes laissés par ses pas, les fossés qu'il avait creusés avec ses épées.

À travers ce paysage déchiqueté, Riuth aperçut l'un de ses capitaines accourir vers lui.

— Général !

Une pluie fine tombait encore sur la Plaine Dérangée. En haut, les nuages se retranchaient lentement au-dessus de la capitale.

Quand Rorkö arriva devant son général, il dut se pencher pour reprendre son souffle.

— Nous avons presque gagné ! Les derniers soldats se sont enfuis vers Holbus.

— *Presque* gagné ?

— Nous avons un problème. Je suis venu vous chercher pour ça.

Sans plus attendre, Rorkö fila vers le sud. Riuth lui emboîta le pas sans poser de questions. Ensemble, ils traversèrent l'une des zones les plus macabres du champ de bataille. Tout autour, le sang coulait en petites rivières et allait noircir les flaques vaseuses. Riuth rabattit son capuchon sur son visage pour éviter de regarder les combattants trépassés. Une minorité d'entre eux – il l'avait remarqué sans le vouloir – n'étaient plus en un seul morceau.

Après ce court périple, ils arrivèrent devant un attroupement de rebelles réunis en cercle. Riuth distingua un individu de taille colossale au milieu du groupe. Cet homme portait un casque muni de cornes dorées, dont la visière avait la forme d'un « T ». Il s'agissait du lieutenant Kazz.

Riuth demanda à son capitaine de ralentir.

— Ils sont fous ! dit le prince. Pourquoi ils restent là ?

— C'est moi qui le leur ai ordonné.

Discrètement, Riuth écarta deux personnes pour examiner la situation.

Au centre du regroupement, le lieutenant d'Holbus avait un genou au sol. Il tournait la tête dans toutes les directions, sans bouger le reste du corps, comme un oiseau de proie qui surveille son territoire, en sécurité sur son arbre. Une partie de son armure avait volé en éclats. Sur sa cuisse, une plaie béante laissait couler par terre un filet de sang nacré.

— Quoi ? dit Riuth, sentant l'excitation monter en lui. Il est blessé ?

— Il a de la difficulté à marcher, le bougre. En voyant ça, j'ai ordonné qu'on l'encercle. Tu comprends la stratégie ? Il lui faudrait cinq secondes pour sortir de là, peu importe dans quelle direction il voudrait courir. Pas fou, hein ?

Riuth doutait de l'efficacité à long terme de ce plan. Il était néanmoins heureux d'apprendre que Rorkö avait reçu les mises en garde appropriées concernant le monstre.

— Par contre, il y a un problème. On se demande comment l'éliminer.

— Vous lui avez parlé ?

— Oui, mais il refuse de répondre.

Rorkö pointa vers l'arrière.

— J'ai envoyé des hommes prendre des arcs et des flèches là-bas.

— Ça ne servira à rien. Même estropié, Kazz va éviter les projectiles.

— On peut tenter notre chance, non ?

Riuth trouvait la situation ridicule. L'invincible lieutenant d'Holbus

se tenait là, vulnérable comme du bétail enchaîné devant son bourreau, et personne n'osait s'en approcher pour l'abattre. Riuth le savait parfaitement : quiconque s'aventurerait dans le cercle mettrait aussitôt sa vie en péril.

— Et si nous avancions tous en même temps ? suggéra Rorkö.

— Ça sèmerait la confusion. Tu imagines ? Kazz pourrait tuer à sa guise. Peut-être que personne n'arriverait à l'effleurer.

— Mais… mais pourquoi il ne bouge pas ? Il n'aurait qu'à foncer et se frayer un chemin dans nos rangs ! Et on tomberait comme des mouches.

Riuth secoua la tête.

— Ce n'est pas aussi simple. Il attend que nous fassions les premiers pas parce que c'est lui, le boiteux. Il ne pourrait se « frayer un chemin » avec une seule jambe.

— C'est ridicule !

— Je me disais la même chose.

Derrière eux, un rebelle se présenta avec trois arcs et une vingtaine de flèches, toutes abîmées et maculées autant par le sang que par la boue. Rorkö s'assura de bien dissimuler le matériel. Accompagné de Riuth, il rejoignit les meilleurs tireurs du groupe et leur demanda s'il serait facile d'atteindre Kazz à cette distance.

Le prince ne voyait pas cette stratégie d'un bon œil.

— Il va éviter les projectiles.

— Laissez-les au moins essayer.

Les trois archers examinèrent le terrain, et après un court moment, ils se penchèrent pour se partager des recommandations. L'un d'eux déclara :

— Pardonnez-moi, mais c'est trop dangereux…

Riuth fronça les sourcils.

— Vous avez peur ?

— Non, mais si nous ratons la cible, nous blesserions les nôtres de l'autre côté.

Rorkö mit la main sur son front et grommela un juron. L'archer disait vrai. De cet angle, les flèches perdues iraient se loger dans les alliés.

— Bon, dit-il. On oublie les projectiles. Qu'est-ce qu'il nous reste ?

Riuth, qui observait Kazz avec attention, partagea une angoisse :

— J'aurais préféré attendre qu'il se vide de son sang, mais je viens de remarquer que sa blessure se referme.

— Tu blagues ?

— Non. Il va guérir… bientôt, même. Et notre chance sera passée.

— Il faut l'abattre.

Riuth aperçut trois rebelles qui arrivaient avec des arcs et des flèches en grande quantité. Il devait trouver immédiatement un moyen

de surmonter son problème… et de gagner du temps. Après mûre réflexion, il recula vers les archers et leur donna des consignes précises, en gesticulant pour expliquer les positions à prendre. Il se tourna ensuite vers Rorkö.

— Il a l'air provocant, ce Kazz, mais en réalité, ce n'est qu'un gros bébé.

— Mais si on essaie…

— Attends ! Laisse-moi finir.

Riuth repensa un moment à ce qu'il voulait partager.

— Au palais, je m'en souviens bien : c'était toujours Izmalt qui décidait pour lui. Lui, il écoute et il obéit, point à la ligne. Tu sais ce que je pense ? Il ne reste pas là pour nous intimider.

— Pourquoi alors ?

— Il ignore quoi faire !

Rorkö grimaça, incrédule, et Riuth expliqua le fond de sa pensée :

— C'est un bébé, je te dis ! Un gamin perdu dans un monde qu'il ne comprend pas. Il peut voir quelques secondes dans l'avenir et il se fie constamment à ce pouvoir. Mais quand vient le temps de prendre une décision… dont les conséquences sont au-delà de sa clairvoyance, comme maintenant, il fige.

Rorkö tourna le regard vers Kazz et le fixa longuement, s'imaginant sans doute à quoi devait ressembler le quotidien de ce gros tas de muscles.

— Nous pourrions l'influencer… dit Riuth, l'esprit soudainement ravivé par une idée. C'est un animal : il n'obéirait jamais à nos directives. Faisons-le plutôt réagir en lui redonnant confiance.

Le prince fit un clin d'œil à son capitaine avant d'élever la voix, en pointant leur ennemi du doigt.

— Tu ne comprends pas, Rorkö ! Ce Kazz, il peut détruire une armée complète à lui seul. C'est déjà arrivé par le passé. Quand je dis « notre chance », je ne parlais pas de l'éliminer. « Notre chance », c'est survivre. Il faut le laisser partir !

Rorkö demeura immobile, à l'exception d'un sourcil, qu'il leva pour communiquer son doute. Quand il s'anima, néanmoins, il gonfla la poitrine et s'exprima assez fort pour qu'on l'entende jusqu'à l'autre bout du cercle.

— Le laisser partir ? Mais, général, nous le cernons ! C'est notre chance d'en finir !

— Et que feras-tu pour la saisir, cette chance ?

— Je ne sais pas ! C'est pourquoi je demande l'avis d'un expert !

Comme prévu, Kazz tourna la tête dans leur direction. Riuth fit semblant de n'avoir rien vu. Il criait presque :

— Tu viens de l'avoir, Rorkö, mon avis. Les armées de la Vallée-Rouge et d'Holbus sont vaincues ! Nous pourrons entrer à Holbus !

Libérons-le et terminons le travail !

Autour d'eux, les rebelles commençaient à s'observer avec inquiétude.

— Pourquoi il s'en irait, de toute façon ? reprit Rorkö, en exagérant ses gestes. Il n'a nulle part où aller !

— Ne pose plus de questions ! Notre temps est compté.

Plus loin, on apporta une dizaine d'arcs supplémentaires, trouvés sur le champ de bataille. Riuth ordonna, avec des signaux subtils, qu'on distribue cet équipement aux archers. Les combattants ainsi désignés prirent les armes et encochèrent discrètement une flèche. Une trentaine de soldats se tinrent prêts à tirer.

Rorkö continuait de crier pour dissimuler les bruits suspects.

— Même s'il part maintenant, il reviendra quand il sera guéri !

— Silence ! répondit Riuth, d'un ton qui ne laissait plus supposer le moindre jeu.

Riuth s'adressa à Kazz d'une voix autoritaire, malgré les frissons qui le secouaient.

— Kazz ! Nous te permettons de quitter les lieux. Nous allons briser le cercle et tu t'en iras vers le sud. Ne t'arrête pas avant d'avoir franchi la ligne d'horizon. C'est compris ?

Il ordonna ensuite aux rebelles de s'écarter. Les unités obéirent dans la confusion. Ils se retranchèrent maladroitement sur les côtés pour transformer leur formation en un grand « U ».

Le lieutenant Kazz courba le dos. Il demeura en place et tourna la tête vers Riuth, puis vers l'ouverture béante, comme s'il hésitait entre les deux choix qu'on lui offrait : fuir ou fondre sur le général comme une bête affamée. Un affreux silence s'ensuivit et l'angoisse, rongeuse et mortelle, envahit Riuth. Venait-il de commettre une erreur ?

— Pourquoi il ne part pas, l'imbécile ? grogna Rorkö entre ses dents.

— Chut !

À l'autre bout, les soldats achevèrent de se mettre en place. Riuth inspira un bon coup, avança d'une demi-douzaine de pas et s'arrêta.

— C'est ta dernière chance. Va-t'en maintenant ou…

Tout à coup, Kazz s'anima. Il pivota sur lui-même, et après avoir redressé les épaules, il claudiqua vers la brèche, à l'extrémité de la formation. Riuth n'attendit pas une seconde pour enclencher l'étape suivante de son plan. Il leva le bras et ferma le poing. Les archers décochèrent alors un nuage de projectiles vers le lieutenant d'Holbus, et malgré ses efforts d'esquive et sa souplesse prodigieuse, deux flèches lui traversèrent la jambe droite.

L'ennemi marchait toujours, mais boitait comme l'animal qui s'extirpe d'un piège. Riuth ordonna aux archers de bander leur arc à nouveau. Il répéta son signal, et une nouvelle grêle de flèches s'abattit

sur le colosse.

Kazz tomba au sol sans émettre la moindre lamentation. Perforé par une demi-douzaine de projectiles, il rampa un moment, se tourna sur le dos et plia les membres sous l'effet de la douleur. Riuth le vit serrer les mâchoires entre les fentes de son grand heaume.

— Bien joué, dit Rorkö à son général. Mais n'est-ce pas un peu déloyal ?

— Demain, répondit Harold, qui se trouvait à deux pas de lui. Vous déposerez une plainte *demain*.

Des rebelles s'approchèrent de Kazz en gardant leur épée pointée devant eux pour former un immense cerceau d'épines. Riuth tressaillit. Il cria à ses soldats de regagner leur position dans l'immédiat. Les archers, quant à eux, se préparèrent à tirer une nouvelle fois. Ils attendirent le signal de leur général.

Aux pieds de Kazz, du sang épais tombait sur le sol. Il était d'une noirceur comparable à celle du sang des démons, mais renvoyait, sous la lumière rouge du ciel, des reflets aux couleurs multiples qui brillaient comme la nacre d'un coquillage. Sans doute une trace, minime, du passé angélique qu'avait connu cet homme violent et rude.

Kazz se releva péniblement. Au lieu de fuir, il resta en place et desserra les attaches de son armure, près du cou et derrière ses bras. Son plastron échoua dans la boue, révélant un gilet serré qui mettait en relief une musculature monstrueuse.

Le lieutenant prit son épée par le fort de la lame. Sans donner le temps à Riuth de réagir, il s'enfonça la pointe de l'arme en plein cœur, jusqu'à la garde. Ses doigts se resserrèrent autour du manche. Kazz perdit le souffle, tomba à genoux et contracta sa poitrine au maximum. Tout en montrant les dents, il tourna son espadon dans la plaie et s'effondra sur le côté.

Riuth s'avança devant la ligne des rebelles. Il marcha, seul, vers le lieutenant d'Holbus, tout en demeurant vigilant. Kazz était reconnu pour réserver de mauvaises surprises à ses adversaires, peu importe dans quelle position il se trouvait.

À mi-chemin, toutefois, Riuth s'arrêta. Il baissa la tête et s'accroupit, mettant la main en visière sur son front.

— Non…

Les rebelles l'observèrent avec étonnement.

Riuth courut à toutes jambes vers Kazz et plongea les bras dans une mare d'eau vaseuse. Il en ressortit un aigle indigo, figé par un froid mortel, le bec ouvert. Son plumage – auparavant soyeux et brillant comme les facettes d'un joyau – s'était ébouriffé sous l'effet des liquides crasseux.

Le prince sentit son estomac se nouer. Avant ce jour, il n'aurait jamais osé croire qu'un tel événement pût arriver : l'un des protecteurs

du Continent-Coloré venait de faillir à sa mission sacrée. Désormais, le cercle ne serait plus jamais complet.

Riuth examina les traces dans la boue et réalisa que Kazz se tenait auparavant à l'endroit exact où gisait Tel'Dree. Il souleva le corps du xayiris dans les airs et ordonna aux rebelles de s'agenouiller.

Après un moment de silence, Riuth abaissa les bras pour observer le cadavre meurtri de l'oiseau. L'aigle était fendu sur toute la poitrine, et déjà, ses plumes redevenaient grises.

• • •

Bachior venait de reprendre sa forme humaine. Il se tenait debout, et ses cheveux noirs battaient sous le vent qui s'élevait.

Le cadavre mutilé d'un vieillard gisait devant lui. Le kajuvâr le contemplait sans éprouver le moindre plaisir. Il aurait voulu sourire, s'esclaffer à en perdre le souffle, mais à la place, il ressentait un horrible sentiment de déception.

Bachior cracha sur la carcasse molle. Il se retourna vers la cité d'Holbus, recouverte d'un rouge fade, et demeura pensif.

Plus tard, quand Lasielle, Moraïn, Jolène et Thamaya le retrouvèrent, Bachior quitta enfin son état de transe. Il annonça à ses acolytes, d'une voix piteuse, qu'un autre voyage les attendait. Cette fois, l'escouade devait se rendre sur l'Île-Argentée.

Et là, sur le flanc de la Montagne des Anges, un nouveau membre se joindrait à leur groupe.

Chapitre XXVII

L’amour perdu de Mosarie

Riuth marchait, seul, entre les arbres d’un petit boisé. Il tenait le corps brisé de Tel’Dree, le xayiris du combat, l’oiseau qui ne connaîtrait plus jamais la douleur de l’éternelle solitude.

Avant d’être hors de vue, Riuth se retourna. Derrière lui, les rebelles se réunissaient sur la Plaine Dérangée et se préparaient à prendre un repos bien mérité. À cause des bousculades au Palais de Bois, lors du départ, presque personne n’avait songé à apporter des tentes et des couvertures. Les plus prévoyants avaient pensé au strict minimum, soit d’infimes portions de nourriture.

L’odeur des conifères remplaçait maintenant celle de la terre mouillée. Déjà, Riuth distinguait une lueur entre les ramures des sapins. Il contourna deux branches et grimpa par-dessus une butte recouverte de racines pour rencontrer une créature entièrement composée de glace orangée.

Le xayiris de la vie attendait l’arrivée de son serviteur, à l’abri des regards. Son corps, guère plus imposant que celui de Riuth, dégageait une lumière terne comme celle d’une lanterne sur le point de mourir. Ses formes, habituellement lisses comme les bronzes, étaient crevassées, tordues par un débordement de tristesse.

— Pardonne-moi de me présenter ainsi, dit-il d’une voix cristalline.

Riuth continua d’avancer vers Nar’Aluz. Il sentit l’air se refroidir à mesure qu’il se rapprochait, et arrivé devant le protecteur de la vie, il leva les bras pour lui montrer le cadavre de Tel’Dree.

Le colibri, encastré dans la tête glacée, perdit ses dernières couleurs.

— Il s’est faufilé hors du repaire. Personne ne l’a vu quitter la Montagne des Anges. Quand je l’ai aperçu au milieu de la bataille, je me doutais que ce serait la fin… pour lui et pour les autres.

Nar’Aluz tendit ses mains aux doigts effilés. Délicatement, Riuth y glissa la dépouille de l’oiseau.

— J’ai failli m’éteindre, moi aussi. J’ignore pourquoi je suis resté perché sur les Grances à regarder mon peuple s’automutiler. J’en souffrirai durant des années.

Le xayiris étendit le cadavre sur son torse. Une onde apparut sur la glace malpropre, et un lit de lumière enveloppa le corps de Tel'Dree. L'aigle s'y enfonça doucement. L'éclat s'effaça, et le défunt xayiris disparut dans l'opacité vaseuse de Nar'Aluz.

— Je t'ai observé, Riuth, et je dois dire que tu m'as inquiété. En temps normal, tu déploies tes ailes pour te battre. Aujourd'hui, tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?

Riuth dégaina Xilasire, dont le fil était recouvert d'écorchures.

— Je n'ai pas réussi. J'aurais voulu, mais… je n'en avais pas la force. Sans Xilasire…

— Qu'est-il arrivé à notre épée ?

— C'est ma faute. J'en ai abusé. Et à cause de ça, elle refuse de me donner de la Lumière.

— Allons, Riuth ! Xilasire ne peut pas s'éteindre comme ça. Et depuis quand as-tu besoin de ce morceau de ferraille ? N'essaie pas de me mentir. Je t'ai vu à la Grande Arène d'Holbus. Tu te débrouillais bien sans Xilasire.

Riuth soupira. Il tourna en rond durant un moment, ignorant comment il allait répondre à la remarque.

— J'ai de mauvaises pensées. Je… je ne sais pas pourquoi. En bas, j'espérais en finir pour de bon avec…

— Cesse. Tu vis des moments difficiles, je peux le comprendre.

Il y eut un court silence, après quoi Nar'Aluz reprit la parole.

— Rien ne t'empêche de partir, tu sais.

Riuth remarqua qu'il avait oublié d'essuyer des gouttes de sang sur son plastron.

— Non, je vais retourner avec les autres. Ce n'est pas terminé.

Il fit volte-face et s'éloigna pour sortir du bois. Derrière lui, Nar'Aluz continua à lui parler.

— Pourquoi fais-tu tout cela ? Je ne te comprends pas ! Pourquoi n'abandonnes-tu pas maintenant ? Qu'est-ce qu'il te reste, à la fin ?

Riuth répondit en gardant le dos tourné.

— Vous m'avez demandé de le faire. C'est tout ce qui compte.

— Et si tu agissais pour toi, pour faire changement ?

Il y eut un autre silence. Riuth s'était immobilisé à mi-chemin. Il ravala sa salive, puis décida qu'il ne voulait pas continuer cette discussion.

— Ne fais pas l'enfant, dit le xayiris en voyant Riuth s'éloigner vers la plaine.

Le prince s'en alla tout de même.

• • •

Riuth ne retourna pas immédiatement prendre les rênes de son

armée. Il réfléchissait, assis sur un coteau rocailleux, et jetait un coup d'œil par-derrière de temps à autre pour s'assurer que personne ne viendrait le déranger. Il avait ordonné à ses troupes de tenir le camp jusqu'à ce que le ciel redevienne bleu, ce qui lui laissait une heure ou deux pour méditer.

Depuis que Nar'Aluz avait prononcé le mot « enfant », des traces du passé avaient ressurgi dans l'esprit de Riuth. Il se revoyait courir dans les grandes salles du palais d'Holbus en traînant son gros chat Izure par le cou. Les nobles le saluaient au passage ; on avait de l'affection pour ce tout-petit qui, disait-on, était le plus aimable du royaume. La belle époque ; des temps de légèreté transformés en souvenirs flous à cause de l'âge.

L'enfance. Ce délicieux moment.

Riuth se coucha, posa les mains derrière la tête et croisa les jambes. Il ferma les yeux et vit apparaître, comme sortie du néant, la silhouette obscure de son père.

Cette image n'engendrait que des déceptions. Quand le petit Riuth formulait des demandes ou quémandait des câlins, les dames royales s'occupaient de lui avec empressement… mais pas Izmalt. Le roi l'avait confié à tout le monde pour s'en débarrasser, et l'école militaire était venue lui enlever le restant de sa jeunesse. Un temps d'innocence et de sourires, gâché par des entraînements au combat, prodigués par nul autre que Salvéric Artis'Téming. À l'âge de treize ans, Riuth maniait l'épée aussi bien que les lieutenants d'Holbus. Mais il ne jouait jamais.

Izmalt lui avait volé ses belles années, et les xayiris s'étaient approprié le reste, goulûment. Le prince appartenait aux autres. Toute sa vie, il rêvait de reprendre le contrôle, de redevenir le maître de sa destinée, mais il avait choisi – de façon absurde – de se laisser guider par d'autres, de servir et de se conformer à des codes de conduite.

Couché sur le dos, observant le ciel, il imaginait des cordes attachées à ses chevilles et à ses poignets. Aujourd'hui, d'une certaine manière, Nar'Aluz lui avait reproché cette soumission.

Peut-être qu'une époque se terminait. Avec la mort de Tel'Dree, le visage du Continent-Coloré changerait… pour le meilleur ou pour le pire. Seul l'avenir le dirait.

Alors qu'il naviguait sur de noirs songes, Riuth ressentit un picotement sur son front. Ce malaise devint une douleur qui lui transperça le crâne, comme si on lui enfonçait une aiguille juste au-dessus des yeux.

— Non… Non !

La souffrance se transforma en supplice. Riuth se tordait sur le sol humide pendant qu'une lumière bleue grandissait sur son front. L'œil du Serpent d'Argent se manifestait ainsi. Riuth subissait de tels

tourments depuis qu'il avait transporté l'arme jusqu'au Palais de Bois. Le monstre qui sommeillait en lui rugissait à nouveau.

Il avait l'impression que ses veines allaient exploser. Son corps se refroidit et il sentit ses forces le quitter. Malgré tout, et à travers le mal qui le traversait comme un métal tranchant, il entendit des mots retentir des profondeurs de son esprit.

« Où te caches-tu ? »

L'éclat bleuté grandit, entraînant une nouvelle vague de douleur. Riuth crispa les doigts.

« Où es-tu ? »

Sa tête voulait se fendre en deux.

« Dis-moi où tu es ! *Je t'en supplie !* Dis-le-moi ! »

Riuth répondit à cette voix, espérant la faire disparaître.

— Je suis *là* !

Puis, tout cessa. L'œil du Serpent se referma, et la lumière mourut. Riuth demeura couché en respirant à pleins poumons pour reprendre ses sens.

Il se rassit en geignant. Il détacha son gant droit et se tâta le front, évitant d'observer les cicatrices sur sa main. Tout était rentré dans l'ordre. Il remit son gant, et comme toujours, il espéra ne plus avoir à l'enlever.

Riuth songea aux douleurs identiques qu'il avait éprouvées par le passé : il n'avait jamais entendu de paroles distinctes à travers les froideurs du *Kefcheth Heina Lenapoo*. Cette voix, grondante, mais presque inaudible, avait été ensevelie sous les gémissements du Tourbillon Bleu. Le prince n'arrivait pas à déterminer s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Cela avait-il la moindre importance ? Riuth ne devait pas se laisser ainsi perturber par Athore. Ce kajuvâr appartenait au passé. Il était mort, oublié, et devait le rester.

Riuth se concentra pour ralentir sa respiration. Il détendit ses muscles, et une sensation d'épuisement se propagea dans son corps. À bout de souffle, il se coucha dans l'herbe et observa les nuages se retrancher vers le nord-est. Là-haut, il n'y avait toujours pas de Lune ni de Soleil : seulement un éclat violet qui s'assombrissait, au fil des heures, pour atteindre l'indigo.

Bercé par ce retour au calme, il n'avait d'envie que pour le sommeil. L'énergie de Xilasire ne le gardait plus éveillé comme autrefois, à l'époque des longs voyages où il traversait le pays sans fermer l'œil. Les fatigues refoulées revenaient maintenant, tenaces et sournoises.

Il ferma les paupières à moitié. Il entendait le vent siffler ses berceuses. Parfois, la voix des rebelles retentissait au loin, comme celle d'Harold et de Rorkö, qui riaient ou pleuraient, puis

s'exclamaient, leurs paroles rebondies en échos sur les Pics de Grances. Ensuite, des rires, plus aigus, en groupe, une chorale de rires qui semblait surgir d'un rêve.

Dormir… Partir…

• • •

Un bruit de cliquetis ramena Riuth à la réalité. Son cœur s'accéléra, au point où il sentit des pulsions douloureuses dans ses tempes.

Le ciel était maintenant d'un indigo pur, et le vent avait chassé les nuages. Encore incertain du temps qui avait passé depuis son repos, Riuth grimpa au sommet du coteau pour observer la Plaine Dérangée.

Il soupira de soulagement. Ses troupes étaient toujours là.

Il se rassit pour reprendre son souffle, ferma le poing et frappa sur le sol, puis se maudit d'avoir été si négligent. S'il avait dormi plus longtemps, on l'aurait cherché partout… et l'attaque d'Holbus aurait été avortée.

C'est alors qu'il réentendit les cliquetis qui l'avaient réveillé. Une personne devait se rapprocher de lui à pas feutrés. Doucement, le prince glissa la main sur le manche de Xilasire et attendit l'arrivée de l'intrus. Les pas devinrent plus clairs. De petits cailloux dégringolèrent au bas du coteau.

Après un moment, il découvrit qui tentait de le rejoindre.

Ce n'était pas un humain, comme il l'avait imaginé au départ, mais un cheval noir au pelage ras. L'animal était élancé, comme les montures dressées pour la course. Par la longueur de sa crinière et ses effets miroitants, Riuth en déduisit que la créature appartenait à la merveilleuse race des taïgnes.

Le cheval ne portait aucun attelage, mais arborait des marques laissées par la friction d'une selle. Riuth pensa que la bête provenait d'une écurie d'Holbus. Cela était courant, après les batailles, que de tels animaux s'égarent dans la nature. Mais Riuth savait bien que les palefreniers royaux dédaignaient cette race pour ses caprices, en comparaison avec les birodes domestiques, qui ne refusaient jamais de manger leur foin sec. D'ailleurs, les taïgnes posaient un problème supplémentaire : elles étaient liées à leur maître pour toujours. Les amateurs de chevaux connaissaient des histoires déchirantes à ce propos : si le cavalier perdait la vie, la monture se couchait à ses côtés et veillait sur sa dépouille, jusqu'à ce que la mort l'emporte à son tour.

Après un instant, néanmoins, tout lui revint en mémoire. Oui… Il avait déjà vu cet animal auparavant, sur une plage près de l'Île-Argentée. Ce cheval appartenait à Alégracia.

Lorsque Riuth fit cette déduction, la bête s'abaissa pour l'inviter à

monter. Le prince se demanda comment réagir. Où ce cheval voulait-il l'amener, et où donc se trouvait sa maîtresse ?

Il se retourna vers la plaine, où les rebelles prenaient du repos, et observa à nouveau l'animal en se mordillant la lèvre inférieure. On lui offrait là une échappatoire alléchante.

Le cheval souffla en signe d'impatience. Riuth n'arrivait pas à se décider. Devait-il fuir ? Avec de la chance, cette taïgne le mènerait auprès d'Alégracia, ce qui lui permettrait d'entretenir une discussion avec elle, en secret. Depuis le temps qu'il désirait la revoir… Même Nar'Aluz l'aurait encouragé à monter. *Agis pour toi.* C'était sa dernière recommandation. Pourquoi ne pas succomber à cette liberté, pour une fois ?

L'armée pourrait bien se passer de lui jusqu'au matin. Il grimpa sur la monture, se pencha et l'agrippa par le cou. La bête se redressa aussitôt et galopa vers l'est très rapidement. Riuth resserra son étreinte pour garder son équilibre. À cette vitesse, une chute lui serait fatale.

• • •

La taïgne filait avec grâce, sa crinière vibrant sous le vent frais. Le paysage défilait à toute allure. Riuth traversa l'orée d'une forêt de conifères, franchit des collines, provoqua l'envol d'une nuée d'oiseaux, puis arriva sur la plaine de la Contrée-Bleue, là où des rochers émergeaient de la terre comme d'immenses dents.

L'air se rafraîchissait. Riuth frissonna dans ses vêtements toujours trempés. Sa cape tirait sur ses épaules, et le froid mordait sa chair pour y répandre des sensations d'engourdissement. Riuth se concentra pour ne pas tomber. Il raidit ses bras pour les réchauffer. Il devait résister, s'accrocher à la vie pour voir où cette monture le mènerait.

Le cheval fonçait vers l'est. Ainsi égaré dans la nature, Riuth aurait aimé lever le regard pour admirer des milliers d'étoiles. Il s'ennuyait des cieux nocturnes éclairés par la Lune, des couchers de soleil flamboyants, des beautés disparues depuis la Fin de la Nuit. La couleur changeante du pays devenait maussade, étourdissante.

L'indigo virait lentement au bleu. Les alentours s'imprégnaient de la triste couleur. L'herbe. Les arbres, dont les minuscules bourgeons venaient d'éclore. Les montagnes lointaines qui bordaient la Vallée-Rouge.

Puis, au milieu de cette désolation, une silhouette apparut. La monture contourna un petit ruisseau et ralentit son galop.

Là, au bord du cours d'eau, Riuth reconnut celle qu'il voulait revoir depuis si longtemps. Elle était assise, les jambes croisées, le corps enroulé dans une cape sombre. Ses cheveux sales lui couvraient la

moitié du visage, et dans ses mains, elle tenait le Serpent d'Argent, dont l'œil reluisait d'un éclat glacial.

En voyant le cheval arriver, la jeune femme se redressa. Ses joues maigres lui donnaient un air misérable. Elle garda la tête basse jusqu'au moment où la taïgne s'immobilisa.

Riuth en profita pour descendre, évitant tout geste brusque, comme pour s'approcher d'un animal sauvage. Il s'accroupit.

— Alégracia ? Est-ce que ça va ?

Elle demeura coite, fuyant toujours le regard de Riuth.

— Je me suis tellement inquiété.

Alégracia renifla.

— J'ai r… rendu une petite visite à ton frère.

Le chagrin rendait sa voix chevrotante. Elle essuya une larme qui roulait sur son menton.

— Shnar ? Pourquoi ?

Alégracia prit une grande respiration.

— Il… il… Tu ne co… comprendrais pas.

Elle fit une pause et continua, avec une voix encore plus confuse.

— C'est ton frère qui a tué ma mère. Il a tué ma mère ! Il voulait m'avoir et il est venu… il est v… venu et il a tué ma mère. Et on me l'a caché. Personne n'a voulu me le dire. Je ne sais pas pourquoi… Personne ne pense que j'existe. Hein ? Mais toi, tu ne p… peux pas me le dire. Tu ne t'en souviens plus.

— Attends. Mon frère se trouve près d'ici ? Tu es allée le voir et tu lui as dit quoi ?

— Je… je ne lui ai rien dit ! Je ne pouvais même pas lui dire… qu… que je le haïssais ! Qu'il a détruit mon existence !

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

Alégracia se tut. Son regard se posait en alternance sur Riuth et sur le sol.

— Pourquoi refusais-tu de me parler quand tu es arrivée au Palais de Bois ? Tu avais l'air… contrariée. Était-ce à cause de moi ou de Shnar ?

— Non ! Tu ne m'écoutes pas ! *Tu ne comprends rien !*

Alégracia se releva et recula en gardant le Serpent d'Argent dressé devant elle. Elle montra ainsi les giclures sanglantes qui recouvraient ses vêtements.

— Mais je veux comprendre ! Explique-moi ce qui ne va pas ! Mon frère t'a fait du tort, j'en suis désolé. Mais qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ? Pourquoi es-tu fâchée contre moi ?

— Je l'ai tué.

— *Quoi ?* Tu as tué Shnar ?

Alégracia écarta sa cape, détacha un objet accroché à sa ceinture et le lança par terre. Il s'agissait d'une arme : une rapière noire,

précisément celle qui appartenait à Shnar.

— J'ai aussi sa tête dans un sac, si tu y tiens.

Une impression de dégoût monta à la gorge de Riuth.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Pour te venger ? Bachior… C'est lui qui t'a donné ces idées-là, pas vrai ?

— Je l'ai fait parce que je l'ai décidé. Personne ne m'a forcée. Cette décision, c'est la mienne. Je suis libre de vous, maintenant !

— De qui parles-tu ?

Elle cria.

— De tous ceux qui m'ont emprisonnée ! Ceux qui me disent quoi faire, quand le faire ! Daneruké, Shnar, les xayiris. Je me libère de vous ! Mosarie était la seule à me respecter !

Alégracia se raidit et se pencha. Elle respira plus fort, puis explosa de rage.

— Mosarie ne m'obligeait à rien ! À *rien* ! Elle m'aimait !

Elle reprit son souffle.

— Elle m'aimait, et ça lui suffisait. Arrêtez de tout exiger de moi ! Laissez-moi tranquille !

— Et tu me considères moi aussi comme un tortionnaire ?

Alégracia secoua la tête, fixant fermement le regard de Riuth pour la première fois. Un éclat de malveillance reluisait dans ses yeux.

— Riuth… C'est à cause de toi si j'existe. À cause de toi si, aujourd'hui, je suis une personne mauvaise.

— Tu dis n'importe quoi. Tu n'es pas une personne mauvaise, allons !

— Je suis une kajuvâre. Tout à l'heure, j'ai été capable du pire… et je vais le faire encore.

Riuth demeura sur ses gardes pendant qu'Alégracia se penchait derrière un buisson. Elle fouilla dans les hautes herbes et y récupéra un livre, dont la couverture avait une couleur sombre. Alégracia s'avança et tendit l'ouvrage à Riuth.

— Ça t'appartient.

— Je ne possède rien.

— Il est à toi. Prends-le !

— Ce livre ne m'appartient pas, Alégracia !

Elle le lança à côté de la rapière, ce qui souleva un nuage de sable.

— J'en ai plein d'autres comme celui-là. Il y a une belle histoire d'amour à l'intérieur. La plus belle de toutes ! Celle dont j'ai toujours rêvé ! Et même toi, tu dois partager mon fantasme ! Après tout, pourquoi ne pas désirer revivre son grand rêve quand on l'a déjà réalisé ? Hein ? J'ai raison ?

— S'il te plaît, calme-toi. Dis-moi…

— Je ne veux pas me calmer.

— Dis-moi seulement pourquoi tu m'as fait venir ici ! Tu as bien

demandé à ton cheval de me retrouver, non ? Tu dois attendre quelque chose de moi.

— Je veux en finir avec cette histoire.

Il pointa le livre qui gisait, ouvert, devant lui.

— Cette histoire-là ?

— Riuth ! Tu as déjà aimé ma mère !

Le cœur de Riuth bondit à l'intérieur de sa poitrine.

— Quoi ? C'est ridicule !

D'où tirait-elle cette idée ? Riuth n'avait jamais rencontré la mère d'Alégracia : cette affirmation n'avait donc aucun sens. S'agissait-il d'une manigance de Shnar pour lui insuffler toute cette haine ? Ou bien d'un habile mensonge formulé par Bachior ? Et dans quel but l'un et l'autre chercheraient-ils à la frustrer ainsi ?

Riuth hésita avant de répliquer. Lui seul connaissait la vérité à propos de sa vie émotive, aussi banale qu'elle puisse être : Alégracia était l'unique personne qui avait habité entre les flétrissures de son cœur. Riuth avait fermé la porte à toutes les autres femmes, belles ou laides, heureuses ou mélancoliques.

Le moment était peut-être mal choisi, mais Riuth devait avouer ce qui le torturait depuis les derniers jours.

— Écoute, Alégracia. Je n'ai jamais… Je n'ai jamais aimé personne d'autre que…

— *Arrête !* Ne dis pas ça !

— Mais c'est vrai !

— Arrêêête !

Alégracia n'arrivait plus à se tenir debout. Ses jambes ramollirent soudainement. Elle s'effondra sur le sol, en larmes, et rapprocha le Serpent d'Argent de son corps.

— Tais-toi.

Riuth n'en rajouta pas. Qu'attendait-elle donc de lui ? Il avait besoin d'un indice… d'une ouverture, n'importe quoi.

— Je veux me libérer de vous. Je veux exister pour moi-même, retrouver la vie que j'ai perdue. Tu comprends ?

— Je comprends.

— Non ! Tu ne peux pas ! Partout où je suis allée, on m'a utilisée. Je suis un vulgaire outil depuis ma naissance ! Comment pourrais-je désapprendre ce que j'ai découvert, sur moi et sur d'autres ? J'en veux à tant de gens, Riuth ! Et… et…

— Rien ne t'empêche de vivre comme tu le souhaites. Oublie ceux qui t'ont fait du mal. Tu peux leur pardonner.

Le visage d'Alégracia se crispa de chagrin. Sur son dos, ses cheveux ondoyèrent. Riuth aurait aimé se rapprocher d'elle pour la rassurer, mais il craignait de provoquer une réaction violente. La mauvaise influence du Serpent d'Argent jouait contre lui.

— Même Kakimi… C'est idiot ! Je… je l'admirais tant, avant ! Et là, je sais tout sur lui. Il ne vaut pas mieux que Shnar. C'est lui qui t'a convaincu de nous abandonner ! Sans lui, tu serais resté ! Nous aurions été heureux ! Est-ce que j'ai l'air d'être heureuse, maintenant ?

Riuth voulait trouver un sens à cette histoire ; il n'avait pas revu Kakimi depuis de nombreuses années. Sa dernière rencontre avec le marchand coïncidait avec un événement difficile à oublier. C'était précisément le jour où il avait découvert les horribles brûlures sur ses mains.

— Je suis peut-être parti loin de toi, un jour, mais aujourd'hui, je suis ici. Si tu laisses tomber le Serpent, je pourrais…

— N'approche pas !

— Alégracia ! Quand je dis « Je comprends », je suis sérieux. Ma vie ressemble à la tienne. Est-ce que je suis le maître de ma destinée ? Non ! Izmalt a détruit ma jeunesse ! Et je dois obéir aux xayiris, à la rébellion ! Il me reste quoi, à la fin ?

Il marqua une pause avant de continuer.

— Je me cherche à travers ces devoirs ! Toutes les nuits, je rêve de fuir le pays. Ça devient une maladie.

— Et pourquoi tu ne le fais pas ?

— Parce que j'ai toujours considéré que la vie des autres valait plus que la mienne.

Alégracia cessa de renifler. Elle appuya le Serpent d'Argent sur son épaule et parla d'une voix plus lente, comme si toutes les paroles qu'elle prononçait se formaient dans les soupirs.

— On m'a tout arraché. J'ai voulu reprendre mes biens et je me suis égarée en chemin. Je m'excuse, Riuth. Je suis incapable de pardonner.

Elle pointa son arme de façon menaçante vers Riuth. La brillance dans l'œil du Serpent se raviva, diffusant une froideur hivernale qui pénétra la chair du prince jusqu'aux os.

— Tu vas subir le même sort que ton frère. C'est pour cette raison que je t'ai appelé. Pour rien d'autre. Tu entends ? *Pour rien d'autre !*

Riuth soupira de déception.

— Bon. Eh bien, tout pourra finir ce soir.

Doucement, il détacha la ceinture qui soutenait le fourreau de Xilasire, puis le lança par-derrière. Il plaça les bras de part et d'autre de son corps et tourna ses paumes vers Alégracia.

— Tu peux maintenant te soulager.

Alégracia ne bougea pas. Sa respiration, déjà haletante, se transforma en râle.

— Je savais qu'en te rejoignant, je trouverais mon salut. Si tu m'offres la mort, crois-moi, je vais l'accueillir sans résister.

Riuth ferma les yeux. Il ne supportait plus de voir les traits

d'Alégracia déformés par d'aussi profondes rancunes. Intérieurement, il se retourna vers des images anciennes, incrustées à jamais dans sa mémoire. Il revit un moment formidable près de l'Île-Argentée, à l'intérieur d'une vieille barque, où des sourires timides naissaient sur le visage d'une jeune fille aux cheveux rosés, dont le regard évasif ne murmurait que la tendresse. Et cela, avec la valse des flots tout autour. Un instant de bonheur éphémère.

Riuth attendait une délivrance qui n'arrivait pas. Devant lui, Alégracia respirait plus fort, comme si elle glissait lentement dans l'agonie. Elle ne bougea pas, mais parla d'une voix douce, précieuse.

— Excuse-moi…

D'autres souvenirs ressurgirent dans l'esprit de Riuth. Il était maintenant assis au sommet d'une falaise, admirant un horizon flamboyant. Alégracia demeurait silencieuse. Riuth la sentait perdue dans un monde trop vaste. En ouvrant les bras, il lui offrit un refuge contre la peur.

« Tu es le seul qui sache me réconforter. »

Ces mots étincelaient.

« Je serai avec toi, Alégracia, peu importe les distances qui vont nous séparer. »

Un dernier rayon de soleil réchauffa leur visage, puis la nuit recouvrit la mer de brillantes étoiles.

« Je le promets. »

Il rouvrit les yeux, et au même moment, Alégracia s'élança en élevant le Serpent d'Argent. Riuth n'arrivait plus à distinguer le mal devant lui. Les doux souvenirs s'interposèrent entre cette vision mensongère et lui. Alégracia s'approchait, et Riuth ne pouvait que s'en réjouir.

Des étincelles pétillèrent entre leur corps respectif. Une aura rougeoyante déferla autour de Riuth et se répandit en immenses vagues qui chassèrent le bleu des environs. De jeunes pousses d'herbe déployèrent des corolles éclatantes de vert et de jaune.

Un coup de vent se glissa dans la chevelure d'Alégracia. Elle raidit les bras pour porter une attaque définitive, et Riuth se mit sur la pointe des pieds. Des flammes colorées émergèrent de ses vêtements, et des ailes fantomatiques d'une beauté majestueuse se déplièrent derrière lui. Ses plumes se courbèrent pour envelopper son corps dans un spectacle de miroitements éblouissants. Ainsi, Riuth dressa sa muraille.

Le Serpent d'Argent s'abattit sur les ailes entrecroisées. Le bâton rebondit comme de la vulgaire ferraille.

Riuth révéla une partie de sa silhouette entre les nuées d'énergie. Alégracia écarquilla les yeux de stupeur. Devant elle, le rayonnement dégagé par l'œil du Serpent s'amplifia, telle une contre-attaque, pour

transmettre une aura de froidure qui glaça l'eau sur les manches de Riuth. Mais la chaleur du prince se montrait plus combative, et Alégracia exorcisa sa douleur en poussant un cri terrible. Dans un élan de rage, elle frappa avec le Serpent, encore et encore, mais l'arme, impuissante, rencontrait la brillance des plumes sans parvenir à répandre ses dommages.

Un tourbillon de flamboiements se leva, et le cri d'Alégracia se mua en hurlement. Elle recula d'un pas, et des larmes traversèrent ses joues crayeuses.

Riuth s'avança vers elle en présentant des bras accueillants. Il étendit ses ailes pour envelopper la jeune femme dans une couverture de Lumière. Des gerbes de couleurs lui caressèrent le corps. Alégracia se raidit. Elle essaya de se débattre, mais en vain, car Riuth la retenait dans son sanctuaire. Il tendit la main, et doucement, il retira le Serpent d'Argent des doigts d'Alégracia. L'œil du Serpent s'éteignit comme une chandelle que l'on souffle. L'arme tomba à leurs pieds.

Alégracia suffoquait. Les sanglots l'empêchaient de respirer. Elle leva son visage vers Riuth et lui offrit un regard suppliant. Les plumes disparurent, une à une, et l'environnement se redessina lentement. Riuth et Alégracia se trouvèrent alors au milieu d'un vaste champ fleuri. Des couronnes de pétales s'ouvrirent autour d'eux pour répandre de délicats parfums.

Riuth enlaça Alégracia. Il lui caressa tendrement le dos, et elle accepta, pour la première fois depuis trop longtemps, une étreinte. Elle agrippa les vêtements de Riuth si fort qu'elle semblait vouloir les lui arracher. Puis, Alégracia commença à gémir. Ses jambes fléchirent, et Riuth dut la retenir pour éviter qu'elle ne s'écroule au sol. Elle cherchait un moyen pour s'exprimer, mais les pleurs déchiquetaient ses mots en cris aigus.

Malgré ses vêtements détrempés, Riuth sentait des larmes mouiller son épaule. De sa main gauche, il promena ses doigts dans les cheveux d'Alégracia.

— Chut… Ça va, maintenant, murmura-t-il à son oreille. Ça va…

Alégracia essaya d'employer une voix calme, mais ses paroles ne se formaient qu'à travers des gémissements.

— Pardonne-moi, Riuth ! S'il te plaît ! Pardonne-moi… Je m'en veux tellement !

— Tout va bien. C'est fini.

Son visage se couvrit de rougeurs.

— Je suis mauvaise ! Je suis mauvaise et… et…

— Non. Tu es merveilleuse, Alégracia. Ne t'en fais pas.

— Excuse-moi.

— Chut… Je suis là, maintenant.

Les lamentations d'Alégracia cessèrent. Pendant ce temps, Riuth

continuait à lui effleurer les cheveux. Il s'assit parmi les fleurs, et tout en gardant Alégracia contre lui, il la berça.

Peu à peu, les sanglots disparurent. Alégracia reprit son souffle. Elle lâcha les vêtements du prince sans quitter le confort de son étreinte. Riuth lui souffla des murmures consolants. Il caressa encore ses cheveux roses et réalisa, après un certain temps, qu'Alégracia s'était endormie dans ses bras.

Chapitre XXVIII

Retour à la source

Le vent gelait la peau comme si l'atmosphère avait atteint la froideur sèche d'une nuit d'hiver. Riuth enroula sa cape autour de ses bras en espérant se réchauffer. Il grelottait et n'arrivait plus à agripper le coin des pages pour les tourner.

Lorsqu'il termina un autre chapitre, la température baissa encore. Quand il achèverait la lecture de cet ouvrage, la neige commencerait à tomber, d'abord en rares flocons, puis sous forme de tempête, jusqu'à ce que la glace eût englouti la plaine pour la transformer en désolation sans vie.

Riuth se doutait bien que cette sensation de froidure avait un point commun avec ses visions noires : elle provenait de son imaginaire. Au-delà des illusions, qui semblaient aussi fausses que ses propres mémoires, le prince savait que l'air de la Contrée-Bleue avait gardé sa chaleur printanière.

Devant lui, Alégracia dormait toujours à poings fermés, au milieu des fleurs qui avaient poussé en bordure du ruisseau.

Quand Riuth tourna la page finale, il referma le livre sans faire de bruit, puis il tourna les yeux vers la demi-douzaine d'ouvrages qui étaient dissimulés dans les herbes hautes. Il se demandait pourquoi il accueillait ainsi les révélations découvertes à l'intérieur de ces pages, sans exploser de rage. Devrait-il être choqué, ne serait-ce qu'un peu, par ces histoires incroyables ?

Et pourtant, ces livres contenaient une forme de guérison, celle que Riuth attendait depuis de très longues années.

Toutes ces émotions brutes arrivaient à lui en quantité énorme, assez pour faire palpiter son cœur. Le prince aurait pu allumer un feu intérieur, attiser une colère terrible, mortelle… mais il choisit plutôt de manifester son trop-plein d'énergie par un sourire.

Comment avait-il réussi à survivre aussi longtemps avec un trou dans la tête ? Réagissait-il de la bonne façon ? Aurait-il dû se fâcher ? Mais contre qui ? Dans cette histoire, personne n'était à blâmer. À part Riuth, bien entendu, qui avait abandonné une femme aimante et ses deux filles, tout cela pour partir en guerre contre son père et la

« menace » qu'il représentait.

Au bout du compte, ce choix ne lui avait rapporté que d'amères déceptions. Il n'y avait aucun triomphe en vue, et la promesse de paix formulée par Éwinga ne s'était pas concrétisée. Dix-sept années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté son sanctuaire, et le roi d'Holbus riait toujours au sommet de sa tour blanche.

Dix-sept années… perdues à jamais.

Le vent devint très chaud. Le prince baissa le regard vers ses mains et s'imagina en train d'absorber la chaleur mortelle qui aurait tué Mosarie pendant la naissance d'Alégracia et de Sintara. Ces marques lui étaient restées, comme les souvenirs d'un voyage qu'il n'avait jamais accompli.

Riuth respira plus doucement ; l'air lui brûlait maintenant les poumons.

Il se releva et se rapprocha du Serpent d'Argent, qui gisait devant lui. Il repensa à l'idée qu'il caressait durant sa lecture : et s'il prenait cette arme, cette nuit ? S'il allait rencontrer son père, *cette nuit*, réussirait-il à obtenir un pardon pour les erreurs de son passé ? Le roi croirait posséder tout le nécessaire pour conjurer le Tourbillon Bleu, et sa tentative serait vouée à l'échec, puisque Alégracia se trouverait loin de la capitale. Tous les descendants du roi devaient être réunis… sans exception. Et dire qu'Izmalt devait tout ignorer des liens qui l'unissaient à sa petite-fille.

Cette action, bien qu'héroïque, coûterait sans doute la vie à Riuth. Le prince pouffa de rire en y pensant.

Si Riuth devait choisir entre mourir dans cinquante années ou défier l'obscurité aujourd'hui, le choix serait d'une facilité enfantine. Une fois à Holbus, Riuth ne vaincrait pas seulement Izmalt. Il vaincrait la noirceur qu'il avait répandue durant sa vie entière ; il donnerait un sens à la tristesse de Mosarie, à la colère d'Alégracia. S'il réussissait à voir et à détruire le Refuge des âmes perdues, tous ses échecs du passé recevraient peut-être, un jour, une quelconque forme de pardon.

Sa décision était prise. Il se pencha, effleura le front d'Alégracia d'un unique et douloureux baiser, tout en gardant les yeux ouverts pour observer son visage une dernière fois. Puis il se releva, résolu à quitter ce coin de paradis. « Inutile de s'attarder plus longtemps », se disait-il intérieurement, par crainte de succomber à l'envie de rester auprès d'un amour qui ne lui appartenait plus. Riuth s'en irait loin, pour les mêmes raisons qu'autrefois. Et cette fois aussi, il ne reviendrait pas.

• • •

Après avoir chevauché Furon sur la Plaine Dérangée, Riuth posa le

pied à terre. Il remercia le cheval de son aide, prit un sac qu'il fixa à son dos et empoigna ses deux armes : Xilasire et le Serpent d'Argent. Il donna congé à la monture, et cette dernière repartit vers le sud pour rejoindre sa maîtresse.

Riuth se tourna alors vers les maisons silencieuses d'Holbus et leva son regard vers le château, qui reposait comme un monument étincelant au milieu d'une cité triste.

Il s'avança dans les ruelles ombragées, là où le verdoiement du ciel touchait à peine le prince. En courant, il contourna les Quatre-Tours des Mages ainsi que le marché public, jonché de déchets malodorants, puis il passa près de la Grande Arène sans même la regarder. Durant sa route, Riuth ne rencontra aucune opposition ; la majeure partie des forces d'Holbus avaient quitté leur ville pour s'aventurer sur la Plaine Dérangée… et elles n'en reviendraient jamais.

Il aboutit ainsi devant l'enceinte du palais. Deux gardes surveillaient son arrivée du haut des tours situées aux flancs de l'immense portique qui permettait d'entrer à l'intérieur des murs. Riuth n'avait aucune envie de discuter avec eux. Il prit un élan et fracassa le portique d'un seul coup du Serpent d'Argent.

Une cloche d'alarme retentit aussitôt à partir des hauteurs de la muraille, puis des voix se promenèrent sur les passerelles comme des hululements dans la nuit. Le prince ignora les bruits et les avertissements. Il ignora d'autant plus les flèches qui sifflèrent de part et d'autre de son corps, et dont les pointes métalliques tintèrent sur les dalles de pierres qui décoraient le sol.

La porte du donjon fut brisée à son tour. Riuth entra dans une vaste pièce qu'il reconnut au premier coup d'œil. Rien ou presque n'avait changé dans le vieux palais depuis qu'il l'avait quitté. Les mêmes toiles décoraient les murs, et la même odeur de chandelles parfumées au lilas planait dans l'air. Riuth grimpa deux à deux les marches d'un escalier tapissé de velours, puis arriva au milieu d'un embranchement, où un minuscule balcon laissait voir le hall d'entrée. D'en haut, le prince remarqua une dizaine de soldats, qui pénétraient en trombe à l'intérieur du château. Il ne perdit pas un instant pour monter un deuxième escalier, puis un troisième et un quatrième, chacun plus étroit que le précédent.

Après avoir gravi une quinzaine d'étages, Riuth cogna le Serpent contre l'escalier pour morceler la structure, ce qui provoqua un grand fracas. Il n'en resta qu'un amas de pierres brisées sous un nuage de poussière blanche.

Riuth s'engagea rapidement dans une série de couloirs sans fenêtres, illuminés par des lampes à lumicôles à moitié éteintes. Il rencontra un serviteur vêtu d'un uniforme rouge qui, en reconnaissant son prince exilé, laissa tomber un panier de brosses avant de prendre

la fuite. Riuth le rattrapa facilement. Il rangea Xilasire et agrippa le domestique par le collet.

— Julius, où se trouve Izmalt ?

— S'il vous plaît ! Je…

Le pauvre homme tira sur la main du prince pour essayer d'aspirer une bouffée d'air. Riuth ramollit sa poigne sans toutefois retenir ses menaces. Julius articula alors des phrases plus compréhensibles :

— Il était au lit tout à l'heure. Mais lorsque l'alarme a sonné, je l'ai vu passer, oui ! Il a couru vers son salon privé, en haut. Je n'ai rien vu d'autre !

Riuth ignorait s'il devait faire confiance au vieillard ; il mentait sans doute pour protéger son monarque. Néanmoins, et malgré les risques, Riuth choisit de croire la personne qui l'avait bercé et bordé chaque soir durant les quatre premières années de sa vie.

— Pars loin d'ici.

Julius déguerpit à toutes jambes sans se faire prier. De nouveau seul, Riuth brisa trois portes de métal et monta vers le lieu qui devait être le salon privé de son père.

En traversant l'entrée de cette vaste pièce, Riuth eut un pincement au coeur. Il éprouvait la sensation, autant agréable que déplaisante, de commettre un acte interdit ; pas nécessairement parce qu'il employait une ruse contre son père, mais plutôt parce qu'il pénétrait dans un endroit regorgeant de mystère. À l'époque où il passait ses journées entre les murs du palais, Riuth avait la permission de vagabonder dans tous les recoins du château, des tours de guet jusqu'aux prisons. Par contre, jamais son père ne lui avait permis d'entrer à l'intérieur de son salon privé, prétextant que seuls les adultes pouvaient y accéder.

Néanmoins, après que le jeune Riuth eut mené son enquête en questionnant les membres de la noblesse et les citoyens de la capitale, il avait réalisé qu'aucun individu n'avait vraiment pénétré dans ce lieu… à part Izmalt.

Riuth avait longtemps rêvé de voir l'intérieur de cette salle. Il se l'imaginait grande et lumineuse, décorée avec assez de goût pour y recevoir la famille Capiaso sans risquer d'éprouver la moindre gêne. Toutefois, ce matin-là, il découvrit que la vérité était tout autre. Jamais Riuth n'aurait pu s'attendre à *cela*.

La pièce dans laquelle il avançait n'avait rien d'une aire de repos. Elle était obscure comme les profondeurs d'une catacombe. À travers les papiers froissés, les morceaux de fer et les tissus bleuâtres, entortillés sur le plancher dans ce qui ressemblait à une mer de débris, on distinguait à peine les meubles disposés le long des murs.

Loin derrière ce chaos, le roi du Continent-Coloré était assis sur une chaise en bois noir. En entendant son fils approcher, le monarque releva la tête et le fixa de ses yeux creux.

Izmalt avait l'apparence d'un homme en misère, au teint si blême qu'il semblait à l'article de la mort. Une barbe de quelques jours avait poussé sur ses joues maigres, et l'on voyait les formes anguleuses de son crâne. Il dit d'une voix fatiguée :

— Je ne t'attendais plus.

Riuth avait envie de hurler une multitude d'insultes au vieillard. La liste était longue ; il aurait pu dire tant de reproches, lui qui cultivait sa rancœur depuis des années.

Il laissa néanmoins Izmalt continuer son discours.

— Ou tu t'amènes ici pour m'achever, ce que je comprendrais, ou bien tu es venu parce que la *voix* l'exige. C'est la voix, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais eu cette importance à tes yeux…

Riuth n'entendait aucune voix, à part les balbutiements ténébreux de son père. Pour répondre, il choisit de mentir :

— Athore me commande, désormais. Il souhaitait que je vienne en ce lieu.

Aussitôt qu'il eut terminé de prononcer ces phrases, Riuth sentit une douleur naître sur son front. Il crispa le visage et tendit les muscles, sans toutefois lâcher Xilasire et le Serpent.

— Évidemment, dit le roi. C'est lui qui te l'a ordonné. Toi, tu es trop sensible pour me faire du mal. Tu en as eu l'occasion, il y a quatre ou cinq ans, quand tu es venu reprendre Xilasire. Mon bon fils m'a épargné… Ha ! et il le ferait encore.

Le regard du monarque se fixa sur le Serpent d'Argent.

— Alors, tu as réussi à mettre la main dessus. Et par-dessus le marché, tu me le rapportes ! Au moins, un de mes deux garçons est brillant.

Riuth jeta l'arme argentée au centre de la pièce, sur les vagues de tissus bleutés. Aussitôt, Izmalt sauta dessus, avec l'ardeur du mendiant qui rampe vers des piécettes laissées dans la rue.

— Il ne te reste qu'un seul fils, dit Riuth avant de lancer, devant Izmalt, le sac qui était fixé à son dos.

Le roi l'ouvrit du bout des doigts, et il put observer la tête de son deuxième enfant. Izmalt n'afficha pas l'air de dégoût que Riuth avait anticipé. Le monarque semblait… satisfait, même rassuré.

— Je t'en prie, Riuth. Tu as un rôle à remplir. Reprends le Serpent.

Machinalement, Riuth obéit. Il se tourna à moitié pour cacher une larme.

Ces derniers jours, quand la tourmente l'empêchait de réfléchir, il regagnait de l'espoir en se remémorant les traits apaisants d'Alégracia. Mais il ne pourrait plus jamais se l'imaginer de la même façon. Et Mosarie, à quoi ressemblait-elle ? Riuth essayait de se façonner une image à partir des descriptions qu'il avait lues dans ses livres de mémoires.

À travers sa confusion, il distingua la forme d'un visage effilé, de longs cheveux bruns et des mains caressantes… si caressantes…

Trop de pensées. Riuth ne devait pas glisser en dehors du chemin qu'il s'était imposé ; Izmalt pourrait devenir méfiant.

Riuth fixa le roi dans les yeux pour s'inspirer de sa monstruosité. Dans ce petit corps, il ne percevait aucune trace d'âme, ne voyant qu'un pantin manipulé par une bête impitoyable.

— Je suis là pour invoquer le Refuge des âmes perdues, dit le prince d'un ton neutre. Quand va-t-on commencer ?

— Ah ! mais c'est déjà commencé, mon cher Riuth. Tout était prêt depuis longtemps ; tu n'avais qu'à apporter le Serpent… avec ta carcasse vivante, bien sûr.

Riuth sentit la douleur croître sur son front. Il se demanda, du même coup, si son père disait la vérité. Après tout, Izmalt marchait main dans la main avec le mensonge depuis toujours, peu importe s'il discutait avec ses subalternes ou avec son fils.

— Viens ici.

Riuth se rapprocha d'Izmalt, et ce dernier l'emmena à une table où reposaient des objets de petite taille.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Riuth en s'efforçant d'ignorer le mal qui se répandait en lui.

— Des choses qui appartenaient à ton grand-père.

Sur cette table, il voyait un gant avec des inscriptions identiques à celles qu'arboraient les solarius, un fusil ancien, un jonc royal d'Holbus serti de rubis, une mèche de cheveux enroulée dans un ruban bleu ciel et un trousseau de clés qui semblait dater d'un siècle.

En se fiant à ses propres connaissances sur l'histoire, Riuth devina d'où provenaient la plupart de ces objets. Athore avait sans doute volé le gant à Zarakis, et le fusil devait avoir servi à menacer le solarius plus d'une fois. Le trousseau de clés ouvrait les cachots d'Holbus avant qu'on décide d'en changer les serrures. Le jonc et la mèche ? Ils appartenaient à Tanöa, bien entendu. Mais sur les toiles du palais, la princesse n'avait-elle pas les cheveux plus foncés ?

— Je n'ai eu aucune difficulté à réunir ceux-là, dit Izmalt. Des objets d'attachement à notre monde. Maintenant que nous avons le Serpent, il va venir nous chercher.

Croyant avoir vu un rat courir près du mur, Riuth se retourna ; il remarqua que les tissus étendus sur le plancher se déplaçaient lentement, suivant une trajectoire en spirale. Sa vision s'embrouilla, et il dut cligner des paupières pour s'humidifier les yeux. Le flou ne fit qu'empirer.

Riuth entendit un vacarme en provenance du couloir. Ne voulant guère permettre à quiconque d'interrompre l'invocation du Refuge des âmes perdues, il dégaina Xilasire et dressa le Serpent d'Argent devant

lui.

— Inutile de te raidir ainsi, dit Izmalt en riant.

Un premier soldat débarqua dans le salon, suivi de deux compatriotes. Avec le bout de leur épée, ils tassèrent les débris qui jonchaient le sol, puis l'un d'eux déplaça un meuble pour s'assurer que personne ne se cachait derrière. Les bruits de fracas retentissaient en échos sourds, comme si le tapage provenait de la pièce d'à côté.

— Ils ne peuvent pas nous voir ? demanda Riuth.

— C'est exact. Et bientôt, nous les perdrons aussi de vue.

Ne trouvant rien d'intéressant dans l'amoncellement de tissus et de fer, les militaires s'échangèrent des paroles incompréhensibles et disparurent comme des fantômes en se mouvant vers l'entrée.

Riuth sentit des gouttes d'eau tomber sur ses épaulettes. Il leva la tête, et au lieu d'apercevoir le plafond obscur du salon, il vit un immense tourbillon vaporeux, illuminé en son milieu par un vacillement de lumières froides.

La pluie prit d'abord la forme d'un orage, puis l'orage se transforma en déluge.

Aucune eau ne s'accumulait au sol ; le plancher s'était dérobé sous les pieds de Riuth, et il flottait maintenant au centre des tourments lumineux, à droite de son père, dont les traits s'étaient durcis pour adopter ceux d'un kajuvâr. Riuth se transforma également, sans qu'il l'eût souhaité ; ses ailes se dressèrent par-derrière, et sa peau devint noire comme des cendres.

Un œil brillant apparut sur le front d'Izmalt. Inquiet, Riuth leva la main sur son propre visage pour voir s'il subissait le même maléfice. Ses craintes se concrétisèrent, puisqu'une lumière identique rayonnait juste au-dessus de ses yeux.

Devant eux, une forme obscure se matérialisa à travers le déluge, apparaissant d'abord comme un nuage sans contour distinct. Ces vapeurs se compactèrent pour prendre l'apparence d'un humanoïde noir à moitié accroupi ; ses cheveux blancs poussèrent, puis ondulèrent vers le haut, sans jamais redescendre.

La créature redressa la tête pour montrer ses trois yeux luisants et seulement la moitié de son visage, l'autre étant dévorée par des flammes bleutées. Elle s'approcha d'Izmalt, tendit la main devant sa figure, et après qu'un éclair lumineux eut aveuglé Riuth, le roi s'écroula comme un pantin qui avait perdu ses ficelles. Son corps fut entraîné vers le bas, avant d'être aspiré par les mouvements du tourbillon.

L'œil sur le front du monstre devint d'une brillance aveuglante. Malgré sa peur, Riuth choisit de ne pas tourner le dos à la bête. Il essaya plutôt de lui parler en l'appelant par son nom.

Le démon, qui marchait alors vers le prince, s'arrêta net. Il releva

le menton et prit une posture plus humaine, en dépliant les jambes, avant d'articuler ses premiers mots :

— La dernière étape… Oh ! mon rêve va enfin se concrétiser.

Riuth s'attendait à une voix tonnante, tellement remplie de colère qu'il en aurait eu mal aux oreilles, mais ce qu'il entendait était les paroles d'un homme épuisé, prononcées du bout des lèvres.

Athore – car ce ne pouvait être que lui – regarda à tour de rôle les armes dans les mains de Riuth.

— L'épée des oiseaux et mon Serpent sur la même personne, dit-il. Si tu m'apportes ces symboles… J'aurais donc réussi ?

Riuth continuait d'observer son grand-père avec attention. Il essaya d'imaginer ses traits humains à travers son apparence de kajuvâr.

— Le prix en a valu le coup, n'est-ce pas ? poursuivit Athore pendant que la pluie s'abattait sur lui.

Encore une fois, Riuth ravala ses mots. Il aurait souhaité qu'Athore en fasse autant pour que cette histoire finisse au plus vite.

— Je vous voyais tous à partir d'ici… dit Athore. Toi… Shnar… Izmalt… et même les deux autres. Tu pensais que j'ignorais qu'elles existaient, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas très rusés.

Athore baissa la tête.

— Tes filles sont magnifiques, Riuth. Tu devrais en être fier. Et non, je ne suis pas d'accord avec la façon dont tu les as abandonnées. Tu as des regrets ? Tu devrais en avoir, car j'en ai, moi aussi.

Il s'arrêta un moment.

— Tu sens les pleurs que j'ai provoqués ? Et la peine des familles qui sont emprisonnées derrière moi ? Leur amertume, leur solitude ? Je suis lié à cet endroit depuis des années, comme ces payvres âmes que tu entends. Ils m'en veulent. Énormément. Et je ne les blâme pas. Leurs cris m'ont ramené, un peu chaque jour, sur le chemin de la raison. Comment peut-on vivre avec ce poids sur la conscience, dis-moi ?

— On ne le peut pas.

— C'est vrai. On ne le peut pas.

Athore redressa la tête.

— Tout ce que tu as fait, c'est pour le bien, n'est-ce pas ? Et c'est pareil pour moi aussi, tu crois ? Nous sommes pareils, Riuth. J'en suis convaincu. Nous sommes plus identiques que des jumeaux. Nous avons vécu les mêmes épreuves, toi et moi.

Riuth n'arrivait pas à comprendre où son grand-père voulait en venir. Athore réagit néanmoins comme s'il avait lu dans les pensées du prince.

— J'ai longtemps essayé de me racheter, tu sais, pour toutes les âmes qui sont derrière moi. Ici, je suis impuissant. Je ne peux les libérer ni rien faire pour apaiser leur malheur, alors j'ai fait la seule

chose qui m'était permise d'accomplir : je suis descendu dans votre monde, avec l'espoir d'y trouver mon salut. C'est là que j'ai vu les fillettes que tu avais isolées sur la plage. L'une d'elles dansait sur la berge d'un cours d'eau. Oh ! c'était d'une beauté indescriptible. Même les oiseaux chantaient pour elle, tu imagines ?

« En voilà une autre qui était prisonnière par ma faute – et aussi par *ta* faute, bien sûr. Elle méritait de vivre au grand air, et moi, je devais réparer mes fautes. En la sauvant, je me disais que j'aurais moins mal à l'intérieur. Tu comprends ?

« Il m'a fallu du temps. Beaucoup de temps. J'ai tout de même découvert un moyen pour interagir avec le monde matériel, alors je l'ai fait… J'ai soulevé la petite, puis je l'ai déposée de l'autre côté de la rivière où elle dansait, en espérant qu'elle en profite pour s'enfuir. Mais non ! Elle est revenue, trop effrayée par le mystère de la forêt qui l'entourait.

« Déjà, mon influence sur votre univers s'affaiblissait. J'ai essayé plusieurs stratagèmes pour la convaincre de quitter sa prison. Elle avait une passion pour l'horticulture… Ça, je l'ai deviné assez tôt. Je l'ai donc appâtée avec une fleur de givre, que j'avais dénichée en plein cœur des bois.

« Ainsi, je souhaitais qu'elle se fourvoie en cherchant cette plante, et mon plan a fonctionné. Aussi a-t-elle eu la gentillesse d'emmener sa sœur avec elle. D'une pierre, deux coups. J'en étais bien heureux, car leur mère commençait à ressentir ma présence dans leur maison.

— Et tu penses avoir obtenu le pardon ? Pour avoir éloigné mes filles de leur demeure ?

— Maintenant que tu es là, je le crois plus que jamais. Toi, tu es venu ici pour la même raison, non ? N'as-tu pas des âmes à libérer ? Et quand tu l'auras fait, vivras-tu mieux avec toi-même ?

— Je n'aurai pas le temps de le savoir.

— Tu te trompes.

Athore allongea le bras devant le visage de Riuth. Le prince ressentit alors un engourdissement à travers son corps, puis la lumière froide du tourbillon l'enveloppa complètement.

Chapitre XXIX

De la fumée à l'horizon

Le sifflement du vent dans les branches. Le froid et les grelottements matinaux, puis un rayon de lumière, puissant et chaud, qui étreignait le corps. La peau durcie par un frisson. Un petit nuage de sable qui roulait sur le sol, puis le silence.

J'entrouvris les paupières en me protégeant du soleil avec ma main. Au-dessus de moi, une nuée d'oiseaux blancs traversaient le ciel. Plus bas, de grandes fleurs tremblotaient sous la brise. Je n'osai pas me relever, préférant baigner dans le doux parfum qu'elles répandaient. J'enfonçai les doigts dans la terre et m'étirai les jambes.

Cet endroit me plaisait. L'air y était rafraîchissant, presque autant que sur les côtes exposées aux vents remplis d'une odeur saline. Je n'entendais pas les vagues lécher la plage : je ne pouvais donc pas me trouver chez moi.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je me redressai en sursaut, croyant tout à coup que j'allais émerger de mon rêve. Je me frottai les yeux. Le champ de fleurs était bien réel. Il étalait un amalgame de couleurs sur le flanc de la colline. Tout de même, je me demandais comment j'étais arrivée au milieu d'un si beau jardin. J'examinai mon environnement pour me situer. À ma gauche, je voyais un château se dresser derrière trois montagnes au sommet aplati. C'était effectivement le palais d'Holbus, mais un nuage noir s'élevait de l'une des tours. J'ignorais si j'hallucinais. Ma vision était à moitié embrouillée.

J'essayai de réfléchir, encore un peu étourdie par mon réveil. Les souvenirs des jours précédents se bousculèrent dans mon esprit. En seulement quelques secondes, je me rappelai mon voyage vers le repaire des rebelles. Puis, j'avais traversé un lac… oui, le lac Diamant, en compagnie d'autres kajuvârs, et j'avais galopé avec Furon vers les Trois Monts. Là-bas, j'avais… j'avais fait quoi, au juste ? Je me remémorais une ruine, une très vieille ruine, où des gens malades étaient réunis. Et puis, tout s'embrumait. Des bruits, des cris et des images se succédaient. J'avais trop dormi… ou pas assez.

D'après la position du Soleil, midi venait de passer. Voilà : j'avais

trop dormi. Cela expliquait pourquoi la faim me tenaillait tant.

Malgré mon affreux mal de tête, je me relevai. Je perdis aussitôt l'équilibre. Tout bascula autour de moi, comme si je me trouvais sur un bateau durant une tempête. J'avançai de trois pas, et incapable d'aller plus loin, je trébuchai encore une fois.

— Tu es enfin réveillée.

Cette voix me fit sursauter. Je me retournai et vis, à travers les fleurs, un xayiris qui longeait un ruisseau.

Je distinguai un colibri orangé à l'intérieur de sa tête. C'était Nar'Aluz, le xayiris de la vie. Je ne l'avais rencontré qu'une seule fois, lors de mon bref passage sur l'Île-Argentée.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

Au lieu de répondre, il se rapprocha de moi. Sa stature m'effrayait presque. La glace qui recouvrait son corps s'étirait en pointes au niveau des épaules et des hanches, comme une couche d'épines.

— Pourquoi êtes-vous là ? Et… et Riuth ?

Je n'apercevais le prince nulle part. Je me souvenais de l'avoir rencontré. Furon était introuvable, lui aussi. Rapidement – et cette fois, avec un meilleur équilibre –, je retournai à l'endroit exact où je m'étais réveillée. J'écartai les touffes d'herbe et je découvris une pile de livres : ceux que j'avais pris dans le coffre de Mosarie. Le Serpent d'Argent ne se trouvait pas dans les parages, même si son empreinte apparaissait dans le sable.

La voix cristalline de Nar'Aluz résonna encore une fois :

— Je viens t'annoncer que la guerre est finie.

— Quoi ? Vous parlez du Dernier Assaut ?

Il pointa Holbus, et je me tournai dans sa direction. Comme tout à l'heure, je vis le palais briller sous les rayons du soleil. La fumée noire s'élevait toujours de l'une des tours. Je la distinguai alors plus clairement, et je réalisai qu'une infime partie de la structure s'était affaissée sur elle-même.

— Izmalt a disparu aujourd'hui. Le Serpent d'Argent aussi.

— C'est l'œuvre des rebelles ?

— Non.

Ce mot avait été prononcé d'un ton grave. Nar'Aluz essayait de me faire comprendre quelque chose. Je me sentais idiote, incapable de réfléchir. Dans ma tête, le casse-tête se compliquait, et je n'arrivais pas à en trier toutes les pièces. Pour le moment, je cherchais uniquement les morceaux importants.

— Ce matin, quand les rebelles ont franchi la muraille d'Holbus, tout était déjà terminé.

Au sol, un des livres de mémoires était resté ouvert à la page du milieu. En parcourant les premières lignes, je me rappelai que je l'avais lu en entier. Il racontait la discussion qu'Izure… ou Riuth avait

eue avec Kakimi concernant son départ du sanctuaire. Riuth voulait demeurer avec sa bien-aimée, tandis que Kakimi le convainquait de partir.

Nar'Aluz recommença à parler.

— Hier soir, je vous ai observés, Riuth et toi…

Une chaleur m'empourpra le visage. D'autres souvenirs ressurgirent, dont une image de moi menaçant le prince avec le Serpent d'Argent, puis une autre de Riuth déployant ses ailes.

— Il voulait revenir auprès de ses capitaines, mais il ne l'a jamais fait. Je l'ai cherché et je l'ai trouvé ici, avec toi. Tu dormais paisiblement, et lui, il avait le nez plongé à l'intérieur de ce livre.

Mon cœur faillit s'arrêter. Riuth avait lu ses mémoires. *Il avait lu ses mémoires !* Il savait donc que j'étais sa fille, qu'il désirait me cacher d'Izmalt… Et il était parti sans rien me dire ? Je ne comprenais pas ! Mon visage devait avoir une rougeur sanguine. J'observai encore le livre, et la page où on l'avait laissé ouvert. Ce passage suffisait pour tout lui apprendre : le mal de vivre qu'il éprouvait, son amour pour Mosarie, la suggestion de Kakimi, ma naissance et celle de Sintara.

Je sentis mon estomac se tordre. Je tournais en rond et j'avais envie de m'arracher les cheveux sur le crâne.

— Où est-il allé, au juste ? Vous devez l'avoir vu…

Il pointa vers Holbus.

— Oui, Alégracia. Il a ramassé le Serpent d'Argent et un grand sac. Avec ton cheval, il a galopé vers la capitale…

— *Quoi ?*

Mon cœur battait tellement fort que j'en ressentis des étourdissements. La réalité se dévoilait dans son horrible fatalité.

— Vous voulez dire… Vous essayez de me dire que Riuth est parti là-bas, et que vous ne l'avez pas retenu ?

Mes mains tremblotaient. Ma poitrine se contracta et je perdis le souffle, comme si on venait de me frapper en plein ventre.

— Nous respectons sa décision, avoua Nar'Aluz d'un ton trop calme.

— Vous êtes des idiots ! Des profiteurs, des salauds ! Vous entendez ? Il y avait certainement une meilleure solution ! Et… et…

Je me tournai vers le palais et fixai la fumée qui rejoignait le ciel.

— Peut-être qu'il se trouve encore là ! Il peut avoir besoin de notre aide ! N'avez-vous jamais pensé à l'aider ? Je ne comprends pas ! Vous l'avez regardé se diriger vers la mort sans réagir ? C'est vrai ou pas ? MAIS PARLEZ !

— Il n'y a rien d'autre à dire, Alégracia.

Insultée par sa réponse, je courus sur le flanc de la colline en direction de la capitale, mais à peine avais-je avancé d'une dizaine de pas que je trébuchai et me cognai la tête contre une roche. Je sentis

alors une douleur m'engourdir le bas de la mâchoire. Complètement sonnée, je me rassis. J'essuyai le sang noir qui coulait par ma bouche et j'essayai, difficilement, de reprendre ma respiration.

Pendant ce temps, Nar'Aluz se plaça devant moi pour me voiler la vue du château d'Holbus.

— Fais-moi confiance : tu ne dois pas t'y rendre. Les rebelles ont déjà investi la ville. Ils ont interrogé les gardiens et fouillé les décombres. Ils n'ont pas récupéré le Serpent d'Argent, de même qu'ils n'ont pas retrouvé ni Izmalt ni Riuth. D'ailleurs, je doute qu'ils les trouvent un jour.

Des regrets me tordaient l'estomac. J'aurais voulu me boucher les oreilles et lancer toutes les insultes du monde au xayiris. Au lieu de me laisser emporter, néanmoins, je m'assis en boule et demeurai muette.

— Cette nuit, Riuth s'est livré à Izmalt. J'ignore de quelle façon il s'y est pris, mais il a réussi à atteindre les quartiers personnels du roi… Il a dû convaincre son père d'invoquer le *Kefcheth Heina Lenapoo* avant l'arrivée de l'armée. Holbus avait perdu ses hommes ; il ne restait aucun espoir pour la couronne.

— Mais alors… qu'est-il arrivé à Riuth ?

— Personne ne le sait vraiment. À un moment, une explosion a ravagé le donjon du palais. Et après, tu vois, le Soleil est réapparu dans le ciel.

Nar'Aluz marqua une pause avant d'ajouter :

— C'était imprudent, nous l'avouons. Mais les ouvrages que tu as amenés sont d'authentiques livres de mémoires. Je me suis donné la liberté d'en feuilleter quelques pages pendant que tu dormais… et j'ai compris. Riuth a dû prendre ces informations très au sérieux.

— Donc, tout est ma faute ?

— Ne dis pas cela. Riuth était prêt à donner sa vie pour sauver le Continent-Coloré.

Je n'arrivais plus à bien interpréter les paroles du xayiris. Je me sentais essoufflée, ignorant si je devais me laisser dévorer par les remords et en mourir, ou pas.

— Je ne veux plus rien entendre, dis-je en me bouchant les oreilles.

Je n'en revenais pas. Depuis toujours, même les xayiris ignoraient les liens qui m'unissaient à Riuth.

Nar'Aluz se retourna vers moi. Je reculai, par peur de me faire érafler par ses épines de glace.

— Ce jour ensoleillé est assombri par une grande perte, déclara-t-il. Ne sois pas gênée de pleurer notre héros.

Je me cachai la tête dans mes bras avant de répondre :

— J'ai déjà versé assez de larmes pour lui. Merci.

Toutefois, je ne pus m'empêcher de sangloter. Je restai assise au milieu des fleurs, immobile et éplorée, pendant un moment où j'essayai de comprendre le geste insensé de Riuth. Je n'arrivais pas à digérer la nouvelle. Mes questionnements se succédaient : Riuth avait-il agi par bravoure ou par lâcheté ? Refusait-il d'accepter que je sois sa fille ? S'était-il rappelé son histoire avec Mosarie ?

Le temps passait et Nar'Aluz demeurait en retrait, derrière moi, sans prononcer le moindre mot. Il se dressait telle une véritable statue, attendant ma réaction.

— Nao'Zeel aimerait t'accueillir quelques jours sur l'Île-Argentée, dit-il alors que le soleil était au zénith. Nous organiserons bientôt une cérémonie en l'honneur de Troma'Dar et ses solarius. Le Continent-Coloré leur offrira un cadeau pour les remercier de leur aide. Tu pourrais y assister, si cela t'intéresse.

Je choisis de mettre les insultes de côté, réalisant peu à peu la situation dans laquelle je me trouvais.

— Merci d'avoir pensé à moi.

— C'est la moindre des choses.

Il laissa planer un silence avant de reprendre la parole.

— Que feras-tu lorsque tout sera fini ?

Je lui retournai la question malgré l'impolitesse du geste.

— Nous ? Eh bien… si les dires de Sis'Karta sont véridiques, un temps de paix nous attend. Nous allons nous rendormir au sommet de la Montagne des Anges dans notre forme de pierre.

— Et vous allez vous réveiller à nouveau quand il y aura des problèmes ?

— C'est bien cela. Mais restons positifs. Pour le moment, le pays se porte mieux. Plus de Guilde du Simulacre pour déranger l'ordre, plus de kajuvârs dans la monarchie. Espérons que cette tranquillité va durer au moins une décennie. Je te rappelle que nous n'avons pas fermé l'œil depuis la Grande Libération. Ça fait un bail, déjà, et j'ai envie de rêver.

Je sortis mon pendentif de mon collet et l'ouvris. Au lieu de voir l'aiguille pointer vers mon ancienne demeure, comme c'était toujours le cas, elle tournait sur elle-même, ne sachant pas quelle direction indiquer. De toute évidence, mon cœur devait élire un nouveau sanctuaire.

— Je pourrais m'établir ici… dis-je avec un sourire en refermant mon bijou.

— Ah oui ? C'est un bel endroit. La vue est superbe. Et il y a toutes ces fleurs.

J'avais formulé cette idée à la blague, mais Nar'Aluz semblait l'avoir prise au sérieux. Il marcha autour de la colline, admira le paysage, se pencha pour examiner la composition du sol et observa les

routes lointaines qui traversaient le territoire d'Holbus, des Bois-Verts et de la Contrée-Bleue.

— Un bel endroit, certes ! Mais tu ne t'ennuierais pas, toute seule, au milieu de nulle part ?

Chapitre XXX

Le neveu de Troma'Dar

Le sanctuaire de Tel'Dree avait perdu sa splendeur d'autrefois. L'antre de glace, jadis en forme de sphère et garni de somptueuses pointes qui rappelaient des rayons de soleil, était devenu un souvenir croulant sous la chaleur printanière. Une vapeur blanche émanait de la paroi supérieure, maintenant troué de long en large. Les arbres identiques qui longeaient le chemin s'étaient dénudés de leurs feuilles pour recouvrir la montagne d'un tapis orangé.

Accompagnée de Nao'Zeel, j'observais les mille solarius réunis devant la maison déchue de Tel'Dree. Ils se tenaient debout, alignés en rangées, et gardaient leurs ailes basses en signe de respect. Ils étaient d'ailleurs revêtus d'armures dorées aux courbes élégantes, et leur roi, un dénommé Troma'Dar, arborait la plus belle d'entre toutes. Des écritures en angélique décoraient les bordures de son casque, où des joyaux resplendissaient pour lui donner l'allure d'une couronne. Des broderies en forme d'étoiles ornaient ses gants, et sur son plastron, des gravures en relief racontaient comment le monde était né. Nao'Zeel m'avait tout expliqué dans les détails.

— Troma'Dar est le cinquième souverain de Célestia. Il règne depuis plus de vingt mille ans.

— Je m'imagine mal comment on peut vivre si longtemps.

— Ah, ça ! Depuis qu'ils ont subi la malédiction de Mastro'Matéo, donc depuis que leur mémoire a une limite, je dirais que leur existence s'apparente à celle des humains. Les solarius peuvent maintenant redécouvrir des livres qu'ils ont déjà lus, revoir les contrées déjà explorées d'un nouvel œil.

— En tout cas, ils vont en avoir, de la lecture.

Un groupe de solarius traînait de grands sacs remplis de livres à ras bord. Durant la semaine dernière, les anges avaient parcouru le Continent-Coloré d'est en ouest pour y visiter les résidences et y recueillir toute forme de littérature imaginable. Galdiare s'était porté volontaire auprès de Troma'Dar pour superviser la collecte. Il avait obtenu le privilège de passer aux actes selon la coutume.

De l'élévation où je m'étais assise, je vis parfaitement les milliers

de solarius enlever leur casque. Troma'Dar se décoiffa après ses sujets, dévoilant ainsi sa chevelure noirâtre. Il marcha devant l'entrée du sanctuaire de Tel'Dree et s'immobilisa.

Un moment de silence s'ensuivit. Puis, Nar'Aluz émergea de l'arche ténébreuse en tenant un corps inerte dans ses bras. Je le reconnus même de loin : il s'agissait du cadavre de Zarakis, l'ancien serviteur des xayiris, qui avait vaincu mon arrière-grand-père en combat singulier.

Nao'Zeel me parla d'une voix grave.

— Tel'Dree aurait dû accomplir ce geste. Il a veillé si longtemps sur Zarakis.

Troma'Dar s'empara de la dépouille de son neveu. Il lui essuya le visage et le contempla, d'un œil à la fois triste et rempli de déception. Derrière lui, une solarius aux cheveux roux éclata en sanglots. Elle cria des mots en angélique que je n'arrivai pas à comprendre. Galdiare se rendit auprès d'elle et lui murmura quelque chose à l'oreille. Elle se tut.

— Alors, voilà ? dis-je. Les solarius se sont sacrifiés uniquement pour récupérer le cadavre de Zarakis ?

— Tu vois la face simple des choses. Nous savons, toi et moi, que Zarakis n'est pas un solarius de sang pur. Son corps se dégrade au fil des années, alors que les dépouilles de ces anges, en temps normal, doivent perdurer dans l'éternité.

Je haussai les épaules. Pour éviter de me montrer insolente, je parlai d'un ton plus léger.

— Je ne vois toujours pas l'intérêt.

— Tu ignores un élément important de son histoire. Troma'Dar n'a jamais eu d'enfants, et aujourd'hui, il est trop âgé pour devenir père. Zarakis a donc été le seul héritier du trône de Célestia. Il est mort, maintenant. Troma'Dar est embêté.

— Il pourrait choisir un nouveau successeur, non ? Une personne de confiance. Galdiare, par exemple ?

— Oui, mais un problème subsiste à cause d'un simple détail. Les solarius respectent les codes et les traditions par-dessus tout : on le comprend bien en lisant les chapitres de la *Légende de Mechæom*. Pour eux, si un descendant existe, ce dernier *doit* être l'héritier du roi. Troma'Dar perçoit les choses ainsi. Et si tu crois que les septuagénaires sont grincheux, n'ose jamais défier quelqu'un qui a vingt-cinq mille ans d'entêtement.

Nao'Zeel garda le silence pendant que Troma'Dar avançait au milieu des solarius en transportant le cadavre de son neveu. Le xayiris de l'amour recommença ensuite à parler, à voix basse.

— Est-ce que Tel'Dree t'avait montré l'image que Zarakis avait sur lui ? La photographie ?

— Oui ! On le voyait avec Athore en train de boire.

— Il fumait, aussi. Mais cela n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est que Zarakis tient une bouteille de Bzzinòr : une boisson rare au Drakanitt occidental. Traditionnellement, on débouche cet alcool pour célébrer la naissance de son premier enfant.

— Oh !

— Galdiare m'a expliqué qu'il entreprendrait des recherches au Drakanitt occidental pour faire la lumière sur cette affaire. Je le plains. Sa quête sera difficile. Un siècle de poussière s'est déposé sur les traces de Zarakis.

La cérémonie se poursuivit en musique. Un chœur, formé d'une centaine de solarius, chanta des hymnes en angélique devant un orchestre de vingt musiciens. Le spectacle se prolongea jusqu'à la tombée de la nuit, au moment où les nuages s'écartèrent pour dévoiler la Lune. Les vents se refroidirent alors et je grelottai, assise en retrait avec le xayiris de l'amour.

— Nao'Zeel ?

— Oui ?

— Je voudrais vous remercier pour tous les services que vous m'avez rendus. Je veux dire… C'était risqué d'envoyer le Serpent d'Argent au Palais de Bois seulement pour que j'aie une chance de sauver ma mère.

— Nous te le devions bien. Kakimi s'est d'ailleurs montré convaincant à ce sujet. Dans l'art de la négociation, il est un maître. Je me demande toutefois s'il n'avait pas une autre idée en tête… C'est tout à fait son genre de penser à plusieurs niveaux. Ce dénouement, avec Riuth, l'aurait-il recherché ? J'ai moi-même de la difficulté à me faire une opinion là-dessus. La perte de notre serviteur est tragique, même si sa réalisation demeure fantastique pour le pays. Il n'aurait rien pu faire sans le Serpent d'Argent.

— Je crois que Kakimi a voulu agir pour le mieux.

Je grattai la terre sèche, du bout des doigts, en signe d'hésitation.

— Il m'a montré où se situait le Palais de Bois. Il voulait que je dise à Riuth que… que j'étais sa fille. C'est ce qu'il souhaitait depuis le début, et moi, je n'ai jamais réussi à cracher le morceau. Riuth l'a appris en lisant ses livres de mémoires. Oh ! que je suis lâche ! Il a dû éprouver les pires sentiments du monde.

Je hochai la tête avant de me répondre à moi-même :

— Ce devait être cela… Kakimi devait croire que le temps était venu pour Riuth d'aller défier son père.

Je levai la tête pour observer la colombe dans les yeux.

— Mais c'est gentil d'avoir pensé à ma mère.

— Je sais mettre mes priorités aux bons endroits.

Chapitre XXXI

L’océan où naissent et meurent les légendes

Des oiseaux chantaient devant la fenêtre. Ils se regroupaient sur les branches d’un érigeois et sifflaient des chants agréables du matin jusqu’au soir. Je sortais souvent pour leur offrir des miettes de pain, et parfois, ils grignotaient dans ma main. Leur petit bec me chatouillait alors la peau. Je devais me retenir pour ne pas rire.

Mon dernier client venait de partir en emportant un bouquet de lys blancs. Il désirait les donner en cadeau à sa fille, qui allait bientôt revenir d’un séjour à Zinentel. Je trouvais ce geste charmant, contrairement à celui des personnes qui se procuraient des fleurs uniquement pour quémander des faveurs.

Midi approchait, et je repensais aux préparatifs de mon voyage. Je passai d’abord un coup de balai ; des pétales traînaient toujours sous le comptoir, là où mes visiteurs payaient leurs achats avec des rougearres.

L’idée de l’Arcaporal Smithen n’était pas folle. En deux ans seulement, mon modeste commerce avait gagné une solide réputation à travers le Continent-Coloré. Les gens parcouraient le pays pour admirer mes variétés, tels les roses ardentes et les balisiers, et achetaient des espèces que j’avais importées du Drakanitt oriental. Mes jardins de l’arrière-cour s’étendaient sur toute la colline. J’en prenais chaque jour le plus grand soin.

Je changeai mes petits souliers pour des bottes épaisses et inélégantes, mais utiles durant les excursions. D’un souffle, j’éteignis la lanterne et je me rendis vers l’entrée principale de la boutique. En voulant tourner la poignée, je vis un homme se rapprocher à cheval par le sentier de terre battue. À contre-jour, je ne pouvais distinguer que sa silhouette élancée et son chapeau large. J’hésitai à fermer, même si la journée m’avait épuisée.

Je reculai derrière le comptoir pour mieux accueillir ce dernier visiteur. La porte s’ouvrit, et j’arborai mon plus beau sourire.

— Bonjour !

— Mes salutations, demoiselle.

Il retira son chapeau à plume.

— Wecto !

— Enchanté de vous revoir !

Je courus lui faire la bise.

— Ça va ?

— Ah ! ma foi, oui ! Je me porte à merveille.

Wecto avança, sans déposer sa coiffe sur la patère.

— Je reviens d'une longue tournée au Drakanitt. Un passage plaisant, mais épuisant ! Je prends un peu de repos et je marche ici et là, dans les villes, pour serrer la main de vieilles connaissances. Ah ! cela fait toujours plaisir d'admirer votre beauté qui, je vous l'assure, rendrait jalouses toutes les jeunesses d'en bas !

Il me fit un clin d'œil, s'assit sur une chaise et s'éventa le visage à l'aide de son chapeau. Je lui offris un verre d'eau fraîche, qu'il accepta volontiers.

— Vous ne me croirez pas. J'ai entendu parler de votre collection… non pas au Continent-Coloré, mais à Roc-du-Cap ! Vous êtes devenue une légende, jeune fille. Le roi Docène demande… Pardonnez-moi. Il *exige* que les fleurs de son jardin soient achetées chez vous. Ses botanistes n'en reviennent pas. Vos pousses ne perdent jamais leurs couleurs.

— Je peux dire que les affaires vont à merveille. Smithen et Bulgaboom m'ont aidée à tout mettre sur pied. Maintenant, je me débrouille toute seule.

— Ah oui ! Ces deux-là…

— Au fait, comment se portent Paul et Jaquot ?

— Très bien, je vous l'assure ! Jaquot a eu des problèmes de santé au début de l'année. Une fièvre d'une semaine, qui a nécessité les soins experts d'un guérisseur. C'est le problème, au Drakanitt. On attrape des maladies partout !

Il prit une autre gorgée d'eau.

— Quant à Paul, eh bien, il s'est déniché une petite blondinette aux joues roses dans les bourgs de Roc-du-Cap. Quel romantique introverti, ce Paul ! Il doit encore murmurer à sa bien-aimée toutes les douceurs du monde ! Tant que nous regardons ailleurs, bien sûr.

Je pouffai de rire. Wecto reprit son discours sans me laisser parler.

— Vous avez appris la nouvelle concernant le roi Samocure ? dit-il. J'imagine que oui.

— Qu'il va se marier ?

— En effet ! Et j'étais certain que c'était avec vous !

— Ah ! Euh… Au fait…

Je sentis mon visage rougir, réalisant à quel point l'écho de cette annonce s'était propagé rapidement. Ah ! l'art de garder un secret…

— Au fait, connaissez-vous le nom de la future épouse ? demandai-je.

Wecto se gratta la tête.

— Je l'ignore ! Mais un mariage, quoi de plus excitant ? Et je sais que vous aurez du pain sur la planche. Pour la cérémonie, Samocure veut garnir les murs du hall de centaines de fleurs ! Assez, du moins, pour ne plus voir ces horribles tapisseries qui datent d'un siècle. Ma foi ! Je comprends trop bien son point de vue.

Nous parlâmes ainsi, de tout et de rien, durant presque une heure. La discussion fut ponctuée de rires et de surprises. Wecto gesticulait toujours pour agrémenter ses récits, pour transformer les détails d'une journée ordinaire en aventure grandiose. Si j'avais été le personnage d'une histoire, j'aurais aimé être racontée par lui.

Les rayons du soleil s'infiltraient par les fenêtres. Wecto réalisa, en se tournant, qu'il se faisait tard. Il replaça minutieusement son chapeau sur sa tête.

— Je dois me rendre à Holbus avant la tombée de la nuit. J'y rencontre le duc pour signer des contrats. Eh oui ! c'est au printemps qu'il faut préparer le Festival de l'Automne !

— Au fait, avant de partir, pourriez-vous me donner un coup de main ? Je pars aussi en voyage et je dois charger des barils dans ma charrette.

Il sourit.

— Bien sûr ! J'avais justement besoin d'exercice. Allons-y !

Je retournai au bureau pour ranger mes accessoires et je sortis, suivie de Wecto. Je contournai ma boutique pour atteindre ma propre demeure, une douillette maisonnette au toit recourbé, entourée d'un balcon où je pouvais me reposer durant les soirées chaudes.

Les chevaux Furon et Térann patientaient à l'arrière, près de ma charrette, dans laquelle j'avais empilé une dizaine de caisses. Il ne restait qu'à embarquer trois barils. Wecto se pencha, et à quatre mains, nous parvînmes à soulever les contenants sans problème.

Quand le tout fut chargé, Wecto lorgna du coin de l'œil une caisse ouverte et y remarqua une veste griffée de la maison Lira-Cari.

— Je peux voir ?

— Allez-y.

Retournant le vêtement dans ses mains, il admira les broderies du collet et me transmit son appréciation pour la couleur chocolat.

— J'imagine que cette pièce ne vous appartient pas…

Wecto déplia la veste et constata qu'il aurait logé deux fois à l'intérieur.

— Non, bien entendu. C'est une livraison pour un ami.

— Il vit dans les marais, cet ami ? Vous avez équipé cette charrette de roues très larges !

— Pas tout à fait. Je dois parcourir un bout de chemin sur la plage, c'est tout.

— Ah !

Il me salua en fléchissant le dos.

— Je vous souhaite donc un bon voyage. Je vous quitte en espérant vous revoir bientôt !

— Vous serez toujours le bienvenu, Wecto.

Il rejoignit sa monture et emprunta le sentier qui longeait les Pics de Grances pour se rendre à Holbus, l'ex-capitale du Continent-Coloré.

Quant à moi, je harnachai Furon et Térann sur la charrette. Après avoir vérifié à deux reprises les attaches autour des marchandises, je m'assis sur le siège du cocher et j'empoignai les rênes. Les chevaux s'animèrent. Ensemble, nous descendîmes vers le sud, sur les routes, puis à travers les espaces sauvages.

Ce voyage s'acheva devant une maison habitée de merveilleux souvenirs.

FIN

Notes

Note #1

Traduction de l'angélique.
[Retour au texte]

Note #2

Traduction de l'angélique : « Beaucoup des nôtres ont été tués. » Les répliques en italique de ce chapitre sont des traductions de l'angélique.
[Retour au texte]

Note #3

Vous pouvez, si vous le désirez, lire les visions alternatives du lieutenant Kazz :

Nº 1 — Le corps de Kazz se raidit soudainement sous l'effet d'une décharge électrique. Déstabilisé, il tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d'un simple coup d'épée.

Nº2 — Kazz regarda à sa gauche. Son corps se raidit soudainement sous l'effet d'une décharge électrique. Déstabilisé, il tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d'un simple coup d'épée.

Nº 3 — Kazz regarda à sa droite. Il vit un kajuvâr en train de faire tournoyer sa chevelure blanche pour libérer une décharge électrique. Le corps de Kazz se raidit soudainement. Déstabilisé, il tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d'un simple coup d'épée.

Nº 4 — Kazz lança son épée vers la droite et rata sa cible. Son corps se raidit ensuite sous l'effet d'une décharge électrique. Déstabilisé, Kazz tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d'un simple coup d'épée.

Nº 5 — Kazz lança son épée vers la droite, avec davantage de force, et rata encore sa cible. Son corps se raidit ensuite sous l'effet

d’une décharge électrique. Déstabilisé, Kazz tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d’un simple coup d’épée.

Nº 6 — Kazz grogna de rage. Il lança son épée vers la droite avec force et rata sa cible une autre fois. Son corps se raidit ensuite sous l’effet d’une décharge électrique. Déstabilisé, Kazz tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d’un simple coup d’épée.

Nº 7 — Kazz s’arrêta pour réfléchir. L’épée du xayiris le réduisit en miettes.

Nº 8 — Kazz agrippa une grosse roche et la lança vers la droite. Il rata sa cible. Son corps se raidit ensuite sous l’effet d’une décharge électrique. Déstabilisé, Kazz tomba sur le dos, et le xayiris profita de ce moment pour pulvériser le corps du lieutenant d’un simple coup d’épée.

Nº 9 — Kazz agrippa une roche – plus petite que la précédente – et la lança vers la droite. Il atteignit le kajuvâr en plein visage, et le démon bascula sur le dos. Se retournant, Kazz fit une roulade sur le côté. Il évita la mort de justesse.

[Retour au texte]

Remerciements

S’engager dans l’écriture d’une série, c’est comme escalader une montagne dont le sommet est piqué dans les nuages : on a l’impression de ne jamais en voir le bout! C’est particulièrement vrai lorsque l’on porte un projet depuis une quinzaine d’années.

Heureusement, je n’ai pas été seul dans cette grande aventure.

En tout premier lieu, je remercie tous les lecteurs et lectrices de la série originale qui ont permis à mes livres de connaître leur premier essor, en particulier Ann Sophie Langevin, Christine Mailhot, Gabrielle Simard et Kelly Veilleux.

Je remercie Roberto Bellavance de m’avoir prêté son coloré personnage de Wecto, ainsi que pour ses nombreuses suggestions et idées lancées tout au long de mon travail. Merci également à Tommy Vachon, autant pour les suggestions de nature ultra philosophique (hum!) que pour ses illustrations qui ont apporté une richesse supplémentaire à la série originale, et surtout pour m’avoir enduré en tant que directeur artistique aussi caféinomane qu’intraitable.

Un gros merci à Jean-Sébastien Lessard pour avoir enrichi l’univers de plusieurs illustrations et pour la réalisation des pages couvertures des trois premiers livres originaux. Ton univers visuel me fascine encore, et c’est toujours un plaisir de travailler avec toi!

Merci à mes premiers lecteurs qui ont barbouillé mes manuscrits au stylo rouge, soit Carole Hains, Sylvianne Laliberté, Odette Lehoux, Julie Bellavance, Christiane et Sabrina Gallant, Alexandre Moreau Marie-France Fortin et Gilbert White.

Enfin, je ne pourrais oublier de remercier Jonathan Reynolds, Marki St-Germain et Guillaume Houle, de la maison d’édition Les Six Brumes, qui ont permis à mes écrits de prendre leur premier envol en 2005.

Et un merci tout spécial à Mireille Duval, dont l’amour et le support moral m’ont été essentiels pour assurer ma persévérance dans cet ambitieux projet.

Biographie

Dominic Bellavance est un écrivain qui compte une dizaine de romans à son actif. Son premier livre de fantasy, *Alégracia et le Serpent d'Argent*, a remporté, en 2006, le Prix Aurora décerné par L'Association Canadienne de la science-fiction et du fantastique. *Alégracia et les Xayiris volume II* a été finaliste pour le même prix en 2008.

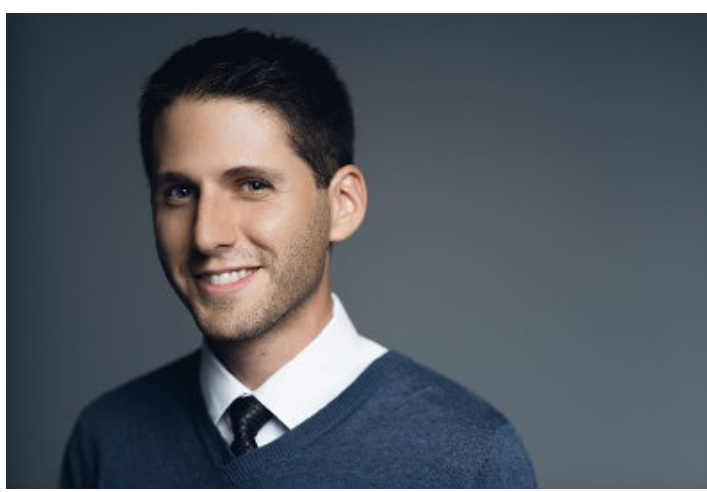
Fort populaire auprès des jeunes, sa série *Alégracia* s'est écoulée à plus de 4500 exemplaires à travers le Québec, à l'époque de sa première parution.

Après avoir écrit des romans contemporains à saveur humoristique chez Coups de tête, il a contribué à la collection *Les clowns vengeurs* en publiant *Les limbes des immortels* et *La patience des immortels*, deux romans de science-fiction dystopique, chez les éditions Porte-Bonheur.

Depuis 2012, il est rédacteur et scénariste pigiste pour des agences média de Québec.

Dominic est diplômé en techniques d'intégration multimédia au Cégep de Sainte-Foy et a obtenu un baccalauréat multidisciplinaire en création littéraire, en littérature québécoise et en rédaction professionnelle à l'Université Laval.

Il vit maintenant à Québec avec sa petite famille.



Du même auteur

Dans l'univers d'*Alégracia*

Sintara et le Scarabée de Mechæom, Les Six Brumes, 2010
Le fléau de Roc-du-Cap, partie I : Le dernier rituel, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie II : Le premier survivant, 2014
Le fléau de Roc-du-Cap, partie III : La nouvelle hantise, 2015

Dans la la collection *Les clowns vengeurs*

Les limbes des immortels, Porte-Bonheur, 2015
La patience des immortels, Porte-Bonheur, 2015

Essai

Présentez votre manuscrit littéraire comme un pro en 5 étapes, 2014

Autres romans

Toi et moi, it's complicated, Coups de tête, 2010
Roman-réalité, Coups de tête, 2011

Collection Les Six Brumes

1. *L'aurore*, collectif, recueil de nouvelles, 2002
2. *Ombres*, Jonathan Reynolds, roman fantastique, 2002
3. *Mach Avel*, Simon St-Onge, roman de fantasy, 2002
4. *Les suppliciés*, Claude Messier, roman policier, 2003
5. *Équinoxe*, collectif, recueil de nouvelles, 2004
6. *Nocturne*, Jonathan Reynolds, roman d'horreur, 2005
7. *Alégracia et le Serpent d'Argent*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2005
8. *Alégracia et les Xayiris*, volume I, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2006
9. *Alégracia et les Xayiris*, volume II, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2007
10. *Alégracia et le Dernier Assaut*, Dominic Bellavance, roman de fantasy, 2009
11. *Silencieuses*, Jonathan Reynolds, recueil de nouvelles, 2008
12. *Morphoses*, Mathieu Fortin, nouvelles fantastiques, 2010
13. *Noir Azur*, Dave Côté, roman de sceince-fiction, 2011
14. *Le sabbat des éphémères*, Ariane Gélinas, nouvelles fantastiques, 2013
15. *Jardin de chair*, Frédéric Raymond, roman d'horreur, 2014

Collection Brumes de Légende

1. *Petits Démons*, Daniel Sernine, anthologie de nouvelles fantastiques, 2014
2. *Brins d'éternité : 10 ans d'éternité*, collectif, anthologie de nouvelles fantastiques et de science-fiction, 2014
3. *L'Arracheur de rêves*, Pierre-Luc Lafrance, recueil de nouvelles fantastiques, 2015
4. *Au rendez-vous des courtisans glacés*, Frédérick Durand, roman fantastique, 2015

Collection Frontières

1. *Résonances*, collectif, recueil de nouvelles de la MRC Drummond, 2007
2. *Enraciné*, Mathieu Fortin, recueil de nouvelles de la MRC Nicolet-Yamaska, 2012

Collection Grand Format

1. *Alégracia : l'intégrale*, Dominic Bellavance, saga de fantasy, 2015

Collection Légions des Brumes

1. *6, chalet des brumes* dirigé par Luc Dagenais avec des textes de Geneviève Blouin, Dave Côté, Luc Dagenais, Ariane Gélinas, Isabelle Lauzon et Jonathan Reynolds, un livre dont vous êtes le héros réunissant des textes de fantastique, de fantasy, de science-fi ction, d'horreur, de policier et d'inconnu, 2014

Collection Nova

1. *L'Ancienne Famille*, Michel J. Lévesque, novella de fantasy, 2007
2. *Erzébeth Bathory : comtesse sanglante*, Sophie Dabat, novella de fantastique, 2007
3. *Le Loup du Sanatorium*, Mathieu Fortin, novella d'horreur, 2008
4. *La Légende de McNeil*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2008
5. *Sintara et le scarabée de Mechaeom*, Dominic Bellavance, novella de fantasy, 2010
6. *L'Aquilon*, Carl Rocheleau, novella de science-fiction, 2010
7. *Kinderesser*, Marie Laporte, novella de policier, 2010
8. *Flyona*, Caroline Lacroix, novella de science-fiction, 2011
9. *Le Chasseur*, Geneviève Blouin, novella de fantastique, 2012
10. *Madluck*, Gilbert Thiffault, novella de fantastique, 2013
11. *La Légende de McNeil, édition révisée*, Jonathan Reynolds, novella de fantastique, 2013

Collection Sors de ta bulle

1. *Apparitions*, Audrey et Chloé Couture, roman d'horreur, 2015

Collection SX2.0

1. *Le Sycomore*, Marki St-Germain, nouvelle d'horreur, 2011
2. *Sirrak*, Mélodie Roy, nouvelle de fantasy, 2012
3. *La Goule*, Pat Isabelle, nouvelle d'horreur, 2012
4. *Plaisir infernal*, Sophie Dabat, nouvelle d'horreur, 2013

L’Imaginaire québécois et francophone
sur www.sixbrumes.com !

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Les Six Brumes de la Société Secrète inc.
70, 7e Avenue Sud
Sherbrooke, Qc
J1G 2M7
www.sixbrumes.com

Publié à Sherbrooke par Les Six Brumes
Distribué au Québec et au Canada par Prologue

Édition : Guillaume Houle
Directeur des publications : Guillaume Houle
Direction artistique : François Pierre Bernier
Mise en page : François Pierre Bernier
Illustration de couverture : Xin Ran Liu
Conception de la couverture : Dominic Bellavance
Révision : Diane Prévost pour la présente édition, ainsi qu'Amélie Bibeau, Chantal Houle et Marie Laporte pour l'édition originale
Photographie de l'auteur : Daniel Richard

Communications : Guillaume Houle
communications@sixbrumes.com

ISBN-13 : 978-2-923864-34-1

Dépôt légal : 2e trimestre 2015
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèques et Archives Canada

Tous droits réservés © Les Six Brumes de la Société Secrète inc.

Les éditions Les Six Brumes de la Société Secrète inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC)

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC